This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Digitized by Google

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SPORTS-BIBLIOTHÈQUE

ANIMAUX DE SPORT

COURSING - CORRIDAS

PAR

MM. Jacques BOULENGER et Émile HENRIOT



Digitized by Google

PIERRE LAFITTE & Cie

PARIS

Digitized by Google

Digitized by Google

SPORTS-BIBLIOTHÈQUE

OUVRAGES DÉJA PARUS

LE FOOTBALL, par Ch. GONDOUIN et JORDAN.

LA BOXE, par WILLIE LEWIS, JOE JEANNETTE, CHARLEMONT, etc.

LE GOLF, par Arnaud MASSY.

LES SPORTS D'HIVER, par L. MAGNUS et R. de la FREGEOLIÈRE.

LES COURSES A PIED ET LES CONCOURS ATHLÉTIQUES, par DE FLEURAC, FAILLIOT, SPITZER, ANDRÉ.

L'ESCRIME, par Jean JOSEPH-RENAUD.

L'AUTOMOBILE, par H. PETIT et MEYAN.

LA CHASSE A TIR, par CUNISSET-CARNOT.

LA DÉFENSE DANS LA RUE, par Jean JOSEPH-RENAUD.

L'ÉQUITATION ET LE CHEVAL, par MOLIER.

LES COURSES DE CHEVAUX, par SAINT-GEORGES.

LE YACHTING, par CLERC-RAMPAL et Fernand FOREST.

LA LUTTE, par Paul PONS.

LE CYCLISME, par Marcel VIOLLETTE, L. PETIT BRETON, T. ELLEGAARD, etc.

PROCHAINEMENT

LA PÊCHE, par CUNISSET-CARNOT.

LA NATATION ET LE ROWING, par JARVIS, LEIN et G. LE ROY.

LA CHASSE A COURRE, par le Capitaine DE MAROLLES.

LE TIR, par le Comte D'ALINCOURT, Commandant FERRUS, Capitaine Louis CLAUDOT, Marquis CREQUI de MONTFORT, etc.

LES EXERCICES PHYSIQUES, par BONNES, MASPOLI, Pierre PAYSSE.

SPORTS DE SALLE ET DE JARDIN, par G. LE ROY.

HOCKEY, TENNIS, BOWLING, BALLES ET BOULES, par CRIVELLI, DE FLEURAC, Max DECUGIS, Georges MICHEL.

L'AÉRONAUTIQUE, par A. LEBLANC, GARROS, VEDRINES, le Commandant VOYER, le Capitaine DO, E. RENAUX, E. DUBONNET, J. MORTANE.

L'ALPINISME, par G. CASELLA.

Il paraît un volume par mois.

Digitized by Google

SPORTS-BIBLIOTHÈQUE

ANIMAUX DE SPORT

LÉVRIERS — TAUREAUX — COQS

PAR MM.

JACQUES BOULENGER ET ÉMILE HENRIOT

OUVRAGE ORNÉ DE 48 PAGES D'ILLUSTRATIONS PHOTOGRAPHIQUES HORS TEXTE

PIERRE LAFITTE & Cie
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
PARIS

Digitized by Google

NOTE DES ÉDITEURS

Les Editeurs de SPORTS-BIBLIOTHÈQUE seront obligés aux lecteurs de ce volume de leur signaler les oublis et les omissions qui pourraient s'y être produits. :: :: :: Ils accueilleront aussi avec reconnaissance les indications, les conseils qu'on voudra bien leur faire parvenir au sujet des perfectionnements et améliorations à y apporter. :: :: :: :: :: Ils s'efforceront d'en tenir compte dans les éditions ultérieures du présent ouvrage, ainsi que dans les autres volumes de la collection.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Copyright, by Pierre Lafitte et Cie, 1912.

Digitized by Google

GV1771
B6

ANIMAUX DE SPORT

TABLE DES MATIÈRES

Digitized by Google

[illegible]7078

Digitized by Google

LES WHIPPETS

Par Jacques Boulenger

LES COURSES DE TAUREAUX

Par Émile Henriot

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COMBATS DE COQS

Par Jacques Boulenger et Emile Henriot

Digitized by Google

CARNET DU VÉTÉRINAIRE

Photographies de l'ouvrage par Cosmia, MM. E. Beauchy, Bar den Brothers; E. R., à Madrid; G. J., à Nîmes; M. P., à Madrid; Malavin, de Bozychi et *The Sport* et *General Illustration* de Londres.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

On a beaucoup écrit sur le coursing comme sur la tauromachie et celui qui se pique d'apporter du nouveau sur ces matières difficiles et vastes pourrait bien en être, comme l'on dit, pour ses frais. Le sujet est ample, certes, mais ici comme ailleurs, tout est dit... Ce manuel n'a donc pour lui que le mérite d'être le plus récent. On s'y est attaché seulement à présenter dans l'ordre le plus clair les différentes phases de la poursuite du lièvre par les lévriers et de la course de taureaux, à expliquer les « points » du coursing, comme les suertes les plus usitées dans les corridas, à donner en un mot quelque connaissance du sport des greyhounds et quelques notions d'économie tauromachique à ceux qui n'en auraient point eu jusqu'à ce jour — et, par ailleurs, à ne rien omettre de ce qu'il est essentiel de connaître.

Sur l'élevage et l'entraînement des lévriers de course anglais, et sur cet admirable sport du coursing, nous avons réuni dans les pages qu'on va lire les renseignements les plus indispensables ; et, si nous ne nous flattons pas de rien apprendre à quelques connaisseurs à qui rien de canin n'est étranger non plus qu'aux sportsmen, trop rares encore

Digitized by Google

dans notre pays, qui ont entrepris d'introduire et de répandre les courses de greyhounds en France, du moins espérons-nous que la plupart des amateurs bénévoles qui se sont trouvés séduits par le spectacle auquel le Greyhound Club de France les convie depuis deux saisons déjà trouveront dans notre manuel de nouvelles raisons de s'intéresser à un sport si beau. C'est bien par erreur en effet que le public se fait un monde, si l'on peut dire, de l'entraînement des lévriers : tout homme qui dispose de quelques loisirs le matin et qui habite aux environs de Paris peut à peu de frais se donner le plaisir d'entraîner lui-même deux ou trois paires de ces splendides animaux et la joie passionnante de les voir lutter, au jour de la course, contre des rivaux dignes d'eux. Le coursing, qui forme pour les spectateurs un divertissement plus varié et non moins beau que la course de chevaux, offre aux propriétaires de greyhounds des émotions aussi séduisantes que celles que sentent les propriétaires de pur sangs. En Angleterre, les grandes épreuves de lévriers déplacent et attirent des foules innombrables. On ne saurait trop souhaiter que le Greyhound Club de France réussisse à faire entrer dans nos mœurs un divertissement incomparable, et que ses efforts obtiennent un succès très mérité.

Pour la tauromachie, ses annales sont inépuisables ; aussi ne saurions-nous nous flatter d'être complets et d'avoir tout dit. Il nous a semblé nécessaire de ne pas entrer dans un détail trop technique, quant à la description de toutes les suertes et de toutes les passes. Nous prions ensuite notre lecteur de ne pas oublier en lisant ces pages que les courses de taureaux forment un spectacle auquel le soleil, la

Digitized by Google

lumière et cette excitation particulière que l'on ressent dans les paysages méridionaux sont indispensables. À en noter sèchement dans un livre les particularités dépouillées de cette atmosphère éclatante des jours de feria, *on risque d'en donner, à qui n'a point assisté à une corrida, une idée singulièrement imprécise, inexacte et tronquée. Il faut que le lecteur ajoute à nos analyses toute la poésie dont il est capable. Nous n'avons point voulu que ceci fut un exercice littéraire. Les véritables amateurs nous en sauront gré peut-être.*

Nous ne terminerons pas cet avant-propos sans noter toute la gratitude dont nous sommes redevables, pour différentes causes, tant au Field, *le grand journal de sport anglais, qui nous a fourni des clichés précieux, et à MM. Horace Ledger, Pierre Cassius et Teyssonnière, dont la compétence ou les photographies nous ont été plus utiles que nous ne le saurions dire, qu'à M. le baron Georges de Précourt, aficionado émérite et des plus qualifiés, qui a bien voulu mettre à notre disposition ses admirables collections de documents tauromachiques, et à M. Henri Delacour, autre connaisseur, qui nous a gracieusement donné de fort précieux avis. Nous prions ces Messieurs de trouver ici tous nos remerciements.*

J. B., E. H.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE COURSING

PAR JACQUES BOULENGER

CHAPITRE I

LE COURSING EN GAULE AU IIe SIÈCLE

Il est bon qu'on sache, au moment où l'on vient de réimporter d'Angleterre en France cet admirable sport qu'est le coursing, que les courses de lévriers ont toujours été pratiquées dans notre pays.

L'historien grec Arrien composait au IIe siècle son *Traité de la chasse* qui est un vrai manuel de coursing [1]. Il y explique tout d'abord que, si Xénophon avait connu les lévriers gaulois, il n'aurait pas dit que, lorsqu'un chien prend un lièvre à la course, il ne faut voir là que l'effet du hasard, car, à celui qui possède des lévriers de Gaule, il n'est point besoin de pièges ni de collets : aucun lièvre ne lui échappera. Suit la description de ces οὐέρτραγοι, comme il les appelle (en latin *vertragi*), et l'on va voir qu'ils ressemblent fort à nos greyhounds.

Ils doivent avoir, dit Arrien, les oreilles longues et souples, en sorte qu'elles retombent comme brisées ; mais les oreilles dressées ne sont pas mauvaises, pourvu qu'elles ne soient pas courtes et

1. ARRIEN. *Traité de la Chasse*, trad. et publ. par Jacques Boulenger et Jean Plattard Champion, édit.).

Digitized by Google

dures. (A ce propos, il est bon de remarquer que Stonehenge a noté qu'un bon greyhound nommé *Heather-Jack*, appartenant au Dr Brown, avait laissé toute une postérité dont les oreilles étaient sans cassure comme celles des whippets; *Miss Hanna*, qui fut célèbre dans les coursings, avait, elle aussi, de ces oreilles de renard.) Le cou, continue Arrien, doit être rond, flexible et long ; la poitrine plutôt large qu'étroite ; les omoplates bien distinctes et, de même que les cuisses, aussi indépendantes que possible l'une de l'autre ; les jambes rondes, droites, fermes; les côtes solides; le dos large, fort, non pas viandeux, mais faisceau de muscles ; les flancs creux ; la queue velue, molle et recourbée, son extrémité couverte d'un poil plus épais ; le jarret long et solide. Que le chien soit long de la tête à la queue : c'est là un signe de vélocité et de race. Sa tête sera légère et bien ajustée. Peu importe que le profil en soit camus ou aquilin, pourvu qu'elle ne soit pas lourde et que le nez finisse, non en masse, mais en pointe. Quant aux yeux, ils doivent être grands, à fleur de tête, purs, lumineux, éblouissants; les meilleurs sont ceux qui jettent des éclairs comme ceux des léopards, des lions ou des lynx ; viennent ensuite les yeux noirs, à condition qu'ils soient bien ouverts, que leurs regards frappent ; puis les yeux vairons.

Ayant ainsi décrit les *vertragi*, Arrien offre quelques bons avis sur la manière de les entraîner : ainsi il recommande de leur donner de l'exercice tous les jours, de les faire jouer, de les frictionner, etc., et c'est encore ainsi que nous mettons en condition nos greyhounds après dix-huit siècles. Enfin l'historien grec conseille de ne pas lâcher plus de deux lévriers à la fois sur le même lièvre et d'accorder à celui-ci une avance suffisante : « alors, ajoute-t-il, on jouit d'un spectacle qui récompense de tous les soins qu'il a fallu prendre des chiens »... Tous ceux que passionne encore aujourd'hui l'admirable vue de deux lévriers en plein effort seront certainement ici du même avis que l'auteur du plus ancien traité de coursing qui, je pense, ait jamais été écrit.

Digitized by Google

LES LÉVRIERS EN FRANCE AU MOYEN AGE ET AU XVIe SIÈCLE

Durant tout le moyen âge et le XVIe siècle, les lévriers eurent chez nous une vogue extrême. Ils sont cités dans une quantité de chansons de gestes et d'ouvrages de chasse. Froissard en parle dans *Le débat du cheval et du lévrier :*

Froissars d'Escosse revenoit
Sus un cheval qui gris estoit
Un blanc levrier[1] menoit en lesse...

Utiles à la poursuite du gibier uniquement, seuls en entretenaient alors ceux qui avaient le droit de chasser, c'est-à-dire les nobles et les barons. C'est ainsi que le lévrier a toujours été un chien d'aristocrate : « Comme onc mastin n'ayma levrier, onc vilain gentilhomme », lit-on dans les *Contes d'Eutrapel*. Emblème de la fidélité, on le sculptait sur les tombeaux, auprès du maître ou de la maîtresse qu'il avait servis. En 1416, les seigneurs du duché de Bar, en Lorraine, instituèrent un ordre dont l'insigne était un lévrier portant sur son collier ces mots : « Tous un ». En 1471, l'*Inventaire du château d'Angers* nous montre que le vaste lit de parade qui orne la salle de réception comporte « un grand treillis de bois pour garder que les chiens ne se couchent dessus », et celui du château de Ménitré, qui date de la même époque, mentionne également « un treillis fait de lattes cousues ensemble pour mettre sur les lits, pour les défendre des chiens ». Ainsi les seigneurs admettaient volontiers leurs chiens favoris — et quelle race était plus appréciée d'eux, encore un coup, que celle des lévriers ? — à des privautés que l'on ne tolère plus guère aujourd'hui. De là sans doute le vieux dicton : « A coucher avec les chiens, on attrape des puces. » Le *Roman des Sept sages* nous fait assister à un petit drame de famille assez curieux.

1. Dans l'ancienne prosodie, « levrier », comme « sanglier », ne compte que pour deux pieds.

Digitized by Google

Afin d'éprouver l'amour d'un vieux baron, son voisin, une jeune dame vient l'attendre à son retour de la chasse, le décharge de son attirail, lui enlève ses chaussures, lui passe sa robe de chambre, lui approche une chaise du feu et s'assied modestement sur un tabouret. « A ce moment les chiens vinrent de toutes parts ; si s'en montèrent sur les lits ; et la levrière vint, si s'assit sur le peliçon [vêtement] de la dame. La dame esgarde [voit] un des bouviers qui fut venu de sa charrue ; si ot [avait] un costel [couteau] à sa ceinture. La dame saute, si prend ce costel, et fiert [frappe] la lévrière ; si l'ocit [la tue], si que le peliçon fut ensanglanté, et le foyer. Le sire regarde cette merveille : Qu'est-ce, Dame, fait-il, comment fûtes-vous si hardie que vous osâtes ocir ma levrière ? — Comment, sire, donc ne voyez-vous, chacun jour, comment ils atornent [arrangent] vos lits ! Il ne passera jà trois jours que ne vous convienne faire buée [lessive] pour vos chiens. Par la mort Dieu ! si les occirais avant tous de mes mains, qu'ils allassent ainsi par céans ! » Cette dame, qui jurait si bien, était une terrible ménagère.

Quelles qualités devait avoir le lévrier ? C'est ce que nous a dit non sans obscurité un chapelain du roi Jean, nommé Gace de la Bigne ou de la Vigne :

> . . . Muzeau de luz (brochet)
> Harpe de lion, col de cygne ;
> Oreille de serpent avoit
> Qui sur la tête li gisoit ;
> Espaule de chevreuil sauvaige,
> Couste de biche au boscaige
> Cuisse de lièvre et pied de chat,
> Langue de cer, coue (queue) de rat.
> Il salloit comme un loup cervier, etc.

Le dit Gace, né en Normandie vers 1328, suivit le roi son maître en Angleterre après la bataille de Poitiers, et mourut vers 1373. C'est sans doute sa *Devise du bel levrier* qui inspira à Juliana Ber-

Digitized by Google





Tide Time, vainqueur de la Waterloo Cup, 1912 (*voir p. 20*).
Adversary, second dans la même épreuve (*voir p. 20*).

Digitized by Google



Un deerhound (*voir p. 26*).



Champion *Ugar of Perchino*, à M. J. Cassius (*voir p. 28*).

Digitized by Google

ners ou Barnes, abbesse de Saint-Albans, la description, fameuse chez nos voisins, qu'elle a donnée, en 1485, dans *The book of St. Albans*, et dont les vers obscurs ont été traduits, non sans peine, par le comte de Gramont, ainsi qu'il suit :

Un lévrier doit avoir :
Une tête de serpent,
Un cou de cygne,
Un pied de chat,
Une queue de rat,
Des hanches à lutter contre un attelage de bœufs,
Le dos comme une poutre.
A un an, il doit apprendre à manger;
A deux ans, menez-le aux champs;
A trois ans, c'est un bon compagnon;
A quatre ans, il n'a pas son pareil;
A cinq ans, il est dans toute sa force;
A six ans, aucun travail ne l'arrête;
A sept ans, c'est un étalon plein d'ardeur;
A huit ans, laissez-le à la cuisine[1];
A neuf ans, sa peau seule a quelque valeur :
Menez-le chez le tanneur. Le meilleur chien courant du monde
A neuf ans ne vaut plus rien...

Contemporaine de la description de Gace de la Bigne, et moins poétique assurément, mais non moins circonstanciée, est celle que nous offre un intéressant ouvrage du XIV[e] siècle : le *Livre du Roy Modus et de la Royne Racio*, dont il n'existe, à part les éditions anciennes, aujourd'hui introuvables, qu'une édition moderne donnée en 1839 par Elzéar Blaze, qui, encore que mauvaise, n'est pas beaucoup moins rare que les autres :

« Levrier doit être moyen, ni trop grand ni trop petit, et lors est-il pour toutes bêtes ; car, s'il était trop grand, il ne vaudrait rien pour les menues bêtes, et, s'il était trop petit, il ne vaudrait rien pour les grandes bêtes. Toutefois, qui les veut maintenir, il est

1. Littéralement : « Ce n'est plus qu'un *lick-laddle* (lèche-cuiller) ».

Digitized by Google

bon qu'il en ait et des uns et des autres, des grands et des petits et des moyens.

Levrier doit avoir longue tête, bon œil et bonnes dents. Les yeux doivent être noirs comme d'un épervier. Les oreilles petites et hautes, et sera bastre en guise de serpent. Le vit gros, le nez grand et ouvert, et l'harpe bien ouverte comme en guise de lion. Hautes épaules comme chevreuil; les jambes assez grosses et non point trop hautes; les pieds droits et ronds comme d'un chat; et gros ongles... »

« On voit coucher dessus le lit du roi de France les levriers pour ce qu'il les aime et tient chers », dit encore le même ouvrage ; et il paraît assez, en effet, que nos rois aimèrent les lévriers à la passion. Selon Commines, Louis XI en faisait rechercher jusqu'en Espagne et les *Comptes* de sa « Chambre » mentionnent « un treillis fait de lattes cousues ensemble pour mettre sur les lits, pour les défendre des chiens ». En 1519, François Ier recevait « quelques bêtes sauvages, comme deux élans... avec certains chiens levriers, tant de Russie que du pays de Dace » (des barzoïs peut-être). A la cour des Valois, les nombreux tableaux et miniatures de la Renaissance où ils figurent témoignent s'ils furent en faveur. Henri IV écrivait en 1576 :

« Monsieur de La Salle, j'entends que vous avez de beaux levriers et, pour ce que je n'ai que des levrières, je suis en peine de retrouver des levriers. »

Louis XIII s'en servait, je crois, pour chasser dans les Tuileries. Et Chapelle dit encore, dans son *Epitaphe d'un chien :*

Levriers allongés sont propres pour la chasse,
Mais, près des dames, non. Levrons en raccourci,
Nichés auprès du feu, tiennent bien moins de place...

On distinguait, en effet, plusieurs sortes de lévriers. 1° Les plus grands et les plus robustes chassaient le cerf (« si com li cers fuit

Digitized by Google

devant le levrier », *Roncisvals*, XII[e] siècle), et aussi le sanglier et le loup. On les tirait surtout de Bretagne, au moyen âge, et, au XVIII[e] siècle (selon le *Dictionnaire de chasse et de pêche* (1769) attribué à Delisle de Sales), d'Ecosse, d'Irlande, de Tartarie et des pays du Nord ; c'étaient donc les ancêtres des deerhounds, des wolfhounds, des barzoïs [1] ; on les appelait « lévriers d'attache ». 2° Les « levrons » étaient, au témoignage de Chapelle déjà cité, des chiens de dames, des chiens d'agrément, sans doute les mêmes que ces « petits lévriers d'Angleterre [2] », aïeux de nos whippets, à qui, d'après le *Dictionnaire de chasse et de pêche*, on donnait des lapins à courir. 3° Enfin les lévriers proprement dits, dont le gibier par excellence était le lièvre. Habert nous apprend qu'en son temps (1599), les plus renommés venaient d'Irlande, d'Ecosse, d'Angleterre, mais aussi de Picardie et de Champagne. On leur faisait prendre des renards à l'occasion, et parfois ils jouaient leur rôle dans la chasse au faucon : Rabelais a dit, en effet : « avec un tiercelet d'autour, demi-douzaine d'hespanols (épagneuls) et deux levriers, vous voilà roi des perdrix et lièvres pour tout cet hiver », et Jodelle :

> Je dirai qu'en ce vol il faut
> Des lévriers pour le héron prendre.

Mais, encore un coup, le lévrier de nos pays a été créé et mis au monde, comme son nom l'indique, pour « levreter un lièvre à la patte pelue » (Ronsard), et on ne saura jamais à quelle beauté peuvent atteindre des créatures mortelles si on n'a pas vu deux splendides greyhounds fondre sur le « pelaut au pied vite » qui détale à l'horizon, et tourner en suivant les crochets du bouquin.

1. Lesquels, disons-le tout de suite, ne devaient guère ressembler à ceux qu'on prime aujourd'hui dans nos expositions françaises.

2. « Les grands lévriers viennent du Levant; ceux de taille médiocre d'Italie transportés en Angleterre sont devenus levrons, c'est-à-dire lévriers encore plus petits », dit Buffon, médiocrement renseigné. (Voir le chapitre consacré aux whippets.)

Digitized by Google

HABERT (1599) Le sieur Habert était de cet avis, qui a célébré les charmes de la *Chasse au Lievre avecques les Levriers*. Ce curieux poème, paru en 1599, est, je suppose, le seul traité de coursing en vers qui existe. Malheureusement, on n'en connaît qu'un seul exemplaire de l'édition originale, conservé à la Bibliothèque Nationale ; on l'a réimprimé, il est vrai, en 1849, mais à soixante-deux exemplaires seulement ; et c'est dommage, car, si l'auteur en est passionné, il est également compétent et ses vers sont savoureux, comme on va voir.

D'abord, déclare Habert, celui qui veut bien « levreter » ne doit pas s'aider de chiens d'arrêt pour lever le lièvre, attendu que battre patiemment les guérets à la recherche du pelaut apporte beaucoup de soulas. Mais encore faut-il que le temps soit à cela favorable :

> Alors qu'il a trop pleu, le Lievre va pattant,
> Et le Levrier enfonce et tost se va bottant.

De même, quand la terre est gelée,

> ... Les Levriers courants se dessollent les pieds
> Et s'en revont boitteux et tout estropiez.

En sorte qu'on doit choisir quelque belle journée de printemps ou d'automne... Mais « c'est assez discouru des temps et des saisons » ; et l'auteur nous enseigne qu'il ne faut pas laisser les jeunes lévriers téter leur mère plus d'une quinzaine de jours ; après quoi on les nourrira de lait de chèvre durant quatre mois, et telle est la recette pour avoir un beau chien.

> Son corps soit grand et fort, le dos un peu voûté,
> Longue veste et long col, l'œil vif, plein de clarté,
> La gueule bien fendue et large la poitrine,
> Bien rablu, bien ouvert des deux os de l'eschine,
> Le ventre fort harpé, le jarret long et droit,
> Le pied court et serré, le corps souple et adroit.

C'est à lâcher deux lévriers ainsi construits sur un bouquin à qui

Digitized by Google

l'on a donné une bonne avance, qu'on sent « son cœur sauter de joye et de contentement » !

> Or, le Lievre est tourné, or, il sent une attainte,
> Or, il fait un destour; les aisles de la crainte
> Il attache à ses pieds et fuit mieux que devant...
> Il quitte les guérets qui, rabotteux, luy nuisent,
> Prend des chemins unis qui seuls le favorisent;

mais les prompts lévriers

> S'allongent après luy, le joignent, vigoureux,
> Et luy soufflent le poil; lors le Lievre peureux,
> Baissant l'oreille, cherche en ses pieds sa deffense...
> Il est d'eux poursuivy, attaint, tourné, battu,
> Mis cent fois au rouet, terrassé, abattu,
> . . . . mais d'adresse à luy seule
> Tousjours il se demesle et tire vers son fort...

Enfin,

> De masle vigueur un des Levriers l'emporte.
> L'on court tout aussi tost, on descend de cheval,
> Prenant le Lievre à fin qu'il ne leur face mal :
> Sa chair noire leur est sur toute autre contraire,
> Ainsi que leur nature est encore adversaire.

Et tandis que les chiens reprennent vent, « les chasseurs contens » commentent la course, donnent prix au Lévrier

> ... Qui plus de fois a redonné d'attaintes
> Et au Lievre, ...
> Seul, a fait plus de fois son chemin délaisser,

c'est-à-dire, comme aujourd'hui, à celui qui a déterminé le plus d'angles et de crochets. On ne doit pas faire faire à un chien plus de deux courses le même jour, continue Habert. Et telle est cette chasse, que l'on ne devrait pas défendre

> Aux gens d'honneur qui vont pour courre et non pour prendre.

Digitized by Google

Il ne reste plus maintenant qu'à énumérer les « propriétés » du lièvre, lesquelles sont nombreuses :

Premièrement sa chair, bien cuitte et bien rostie,
Guerit le flux de ventre et la dissenterie.
Son foye, au four seiché, appaise la langueur
D'un trop debile foye augmentant la vigueur.
Sa cervelle bouillie aux gencives est bonne
Quand la douleur des dents les enfants espoinçonne.
Son fiel avecques succre est propre pour les yeux
Qui sont chargez de taye et d'humeur chassieux.
Son sang frot fricassé, mis sur dartre ou sur rongne,
A la bien nettoyer en peu d'heure besongne.
Sa fiante portée empesche l'action
Non de Vénus, mais bien de la conception.
Mise dans le conduit, l'amarry trop humide
Elle seiche, et des mois retient le cours fluide.
De sa jointure on tire encore un petit os
Qui de guerir le mal de colique a le los.

DÉCADENCE DU COURSING

Tel est ce poème épique. Je pense qu'il marque l'apogée du coursing dans notre pays. Par la suite, le succès en déclina. Il semble, en effet, qu'après Louis XIII les Bourbons n'eurent pas le même goût pour les lévriers que leurs prédécesseurs. « Quand il vous plaira, dit M. de Sotenville, je vous donnerai le divertissement de courre un lièvre » (Molière, *Georges Dandin*), mais il s'agit là de chasse à cors et à cris et non pas de coursing. La Fontaine a parlé des bonds de Maître Janot,

J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes...

La Bruyère mentionne encore le « lévrier qui prend un lièvre corps à corps », dont il faut rapprocher ce mot de Mme de Sévigné : « Je vous aime pour bien des raisons, mais surtout parce

Digitized by Google

que vous m'aimez ; celle-là est fort pressante, et prend le lièvre au corps ». Mais ce ne sont là que métaphores ; et, sans disparaître tout à fait, il semble qu'à partir du XVIIIe siècle le coursing ait commencé de perdre chez nous beaucoup de sa vogue. C'est du moins ce qui me paraît ressortir d'un document de 1740, appartenant au duc de Noailles, qu'a publié M. M. Boulenger dans le Supplément littéraire du *Figaro* (25 mars 1911). C'est une lettre, adressée par le comte de Varennes, lieutenant du roi commandant la place de Béthune, au marquis de Breteuil, secrétaire d'Etat à la guerre.

Béthune, 19 mars 1740.

MONSEIGNEUR,

M. de Costegiraut, lieutenant colonel du régiment d'infantrie de Gatinois, vient de m'aprendre dans ce moment *que les sieurs de Privas et Gauché, lieutenants audit régiment, que je fit mettre en prison mardi quinze du courant*, pour avoir *été à la chasse*, contre les deffenses qui en furent faittes à l'ordre le huit de ce mois et réitérées le neuf, ont *eu l'honneur* de vous écrire pour se plaindre de l'*injustice* de leur détention, ce qu'ils ont eu l'impudence de faire malgré la deffense de leur lieutenant colonel qui en est outré contr'eux avec juste raison.

Comme les ordonnances du Roy n'assujettissent point, Monseigneur, un commandant de place de rendre compte dans tous les cas au Ministre de la Guerre des officiers qu'il fait mettre en prison, celui cy m'a paru un de ces cas où je pouvois châtier la désobéissance de ces officiers pendant huit ou quinze jours sans vous en rendre un compte importun; mais puisqu'ils ont eu l'indiscrétion de vous en informer, je ne peus me dispenser de vous rendre compte que ces deux officiers sortirent lundi au matin 14 de ce mois avec un jeune bourgeois de la ville qu'ils prirent pour les guider sur les terres où il y avoit le plus de gibier et allèrent avec chiens fermes, fusils et lévriers, jusqu'à trois lieuës d'icy où ils couchèrent sans permission ni de leur lieutenant colonel ny de moy, et ne rentrèrent que le mardi quatorze, dont ayant été informé, j'ordonnay qu'ils fussent mis en prison, ainsi que le jeune bourgeois, qui les avoit accompagnés. Mais par une méprise du sergent Suisse, le père du bourgeois, bon homme tout caduc et âgé de 75 ans, fut mis en prison à la place de son fils qui n'en a que 17. Je fit dont sortir le vieillard sur le champ, l'enfent se cacha, et Mademoiselle de Nassau, chanoinesse de Mons, m'ayant demandé sa grâce, je lui acorday. Ces officiers prétendent, ainsi que tous ceux qui aiment la chasse, qu'elle n'est deffenduë

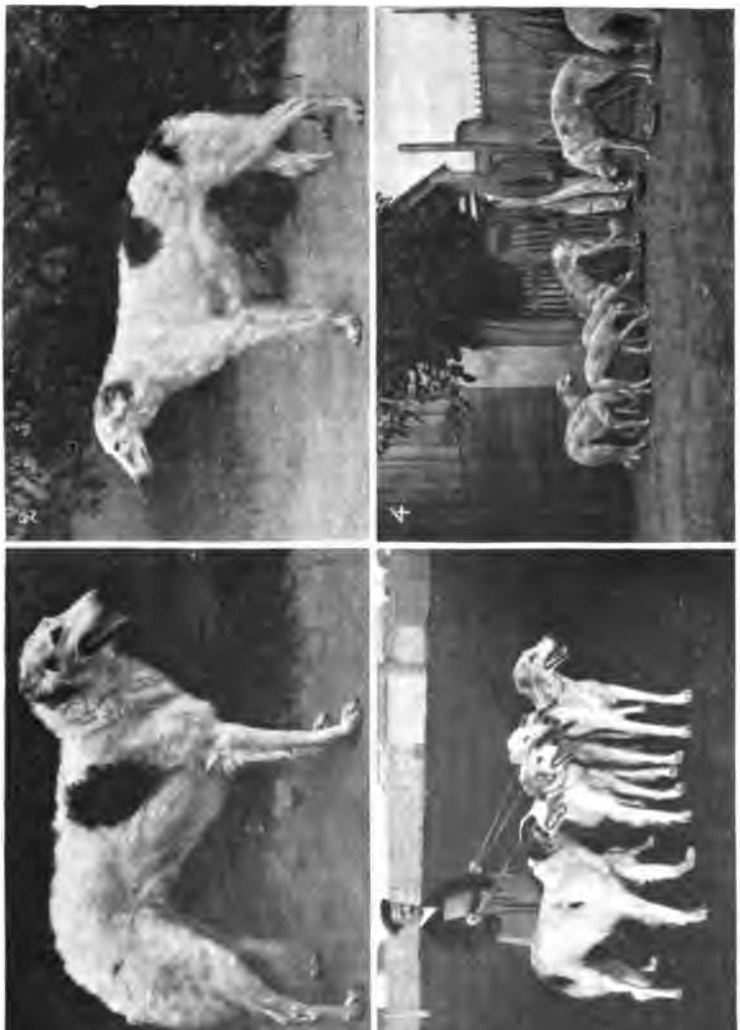
qu'au vingt cinq de Mars par les ordonnances et que par conséquent c'est injustement qu'ils ont été mis en prison pour ce sujet. Je répons à cela qu'elle est deffenduë au huit de Mars, mais que, quand elle ne le seroit pas par l'ordonnance, il suffit qu'elle l'ait été à l'ordre pour que tout officier doive s'i soumettre, et que d'ailleurs quand ils seroient injustement détenus pour la chasse, ils le sont très justement pour avoir découché sans congé.

Mais, Monseigneur, pour l'impudente indiscrétion de ces officiers de vous avoir écrit malgré la deffense de leur lieutenant colonel, je vous suplie de voulloir bien les faire casser, comme ils le méritent, pour avoir découché de leur garnison sans congé, et pour avoir été à la chasse malgré la deffence qui en a été faitte le 8 et le 9, qu'ils disent méconoistre, mais les sergents qui ont reçu l'ordre atestent leur avoir rendu.

Je n'ay pu me dispensser de cette rigueur pour satisfaire aux plaintes de la noblesse, et tout récemment de celles (de celles) de M. le Marquis de Labussière, oncle, par Madame son Epouse, de Madame la Duchesse de Fleury, qui m'avoit écrit d'Aras que ses gardes chasse lui portoient souvent des plaintes contre les officiers de cette garnison. Je lui fit réponsse que s'étoit sa fautte, et que s'il avoit ordonné à ses gardes de venir sur le champ me porter leurs plaintes, sitôt qu'un officier auroit mis le pied sur sa terre éloignée de deux lieuës de cette place, je l'aurois fait mettre en prison à son retour, et il n'y seroit pas retourné.

Puisque je suis nécessité, Monseigneur, d'entrer dans ce détail de chasse, je vous suplie instamment de voulloir bien m'informer des intentions du Roy touchant les lévriers, parce que cette garnison cy est très sujette à avoir des régiments irlendois qui en ont toujours à foison, au point que j'ay veu un simple sergent du régiment d'infantrie de Bulkéley en avoir neuf pour sa part tous en pension sur les ruës. Les autres régiments irlendois en ont à peu près de même, et celui de Fitz James Cavallerie qui est actuellement en garnison icy quoyqu'il n'en ait pas tant à beaucoup près, ne laisse pas d'en estre bien fourni. On dit que ses lévriers sont encorres des décendants des vingt mille qu'ils débarquèrent en France en 1689, lors que cette nation i suivit le Roy Jaques leur maître. Il y a eu quelques régiments qui ont entièrement dépeuplé toutte la banlieuë de lievres, comme je n'en mange point, je n'y prens guères d'intérest, mais je ne crois cependant point, Monseigneur, que ce soit l'intention du Roy, que les officiers de ses trouppes ayent un si grand nombre de ses animaux, et il seroit à désirer pour la noblesse des environs des places de guerre que Sa Majesté rendit une ordonnance qui enjoignit aux commandants de ses places de guerre de n'en point recevoir. Quoyqu'il n'y en ait point un fort grand nombre dans cette garnison, on ne laisse pas d'i faire compte de 117 lièvres pris depuis deux mois, par ces lévriers étrangers; et je ne scais si dans toutte l'étenduë du gouvernement il s'en trouvroit moitié autant. Je n'ay découvert cela que

Digitized by Google



1. *Achid* (barzoï mâle), à M. Henry Teissonnière.— 2. *Freya du Ziezeghem* (barzoï femelle), à M. H. Teissonnière.
3. Barzoïs, à M. J. Cassius. — Chiots barzoïs, à M. J. Cassius. (*voir p. 28*).



Long Span, vainqueur de la Waterloo Cup (1907), célèbre pour sa beauté (*voir p.* 36).

Digitized by Google

depuis quinze jours : j'ay voullu i aporter remède, mais inutilement parce que l'officier qui veut chasser sort de la place comme s'il alloit à la promenade, son domestique lui garde ses chiens à cinquante pas de la porte; au coup de sifflet que l'officier donne, auquel les chiens sont accoutumés, le domestique les lâche; ces chiens courrent comme si le diable les emportoit, il n'y a ni sentinelle ni concigne qui puissent les arester; et encorres moins les tirrer à cause de l'embaras des allant et venant, qu'on pouroit estropier en tirant sur ses chiens; et l'officier les fait rentrer de même. Comment dont les empescher de désoller le pays, s'il n'y a pas une ordonnance qui fâce un bon règlement à ce sujet, qu'un commandant de place aura soin de faire observer. Je scais bien que je suis en droit de les faire tirer, et que vous n'écoutrés pas les plaintes qui vous seront portées sur cela, mais je seray regardé de la garnison comme un Barbarre, réputation qu'on ne veut point se donner quand on n'aime point le lièvre et qu'on n'est pas chasseur.

A l'égard de ces deux officiers, Monseigneur, qui sont en prison, je vous demande justice de l'impudentte témérité qu'ils ont eu de vous écrire étant si fort dans leur tort de touttes façons; ce sont de ces choses qui demandent un exemple; s'ils ne sont pas cassés, M. de Costegiraut, leur lieutenant colonel, est résollu de les tenir deux mois en prison pour leur désobéissance, après qu'ils auront essuyé la peine que vous jugerés à propos de leur imposer. Je scais que ces têtes folles ne se sont déterminées de vous écrirre que quand ils ont apris que je les avois condamnés à huit jours de prison, punition trop douce.

Je suis avec un proffond respect, Monseigneur, etc.

Ligier en 1743, le *Dictionnaire de chasse et de pêche* en 1769 et d'autres auteurs traitent encore de la chasse des lévriers; mais on sent bien que ce n'est qu'en imagination que Musset a vu

> ... Bondir dans les herbes
> Les lévriers superbes.

Au XIXe siècle, il n'est plus guère question du coursing, et la loi du 3 mai 1844, réglementant la chasse en France, lui a porté un coup sensible. L'article 9 de cette loi, modifiée par une nouvelle loi du 22 janvier 1874, est ainsi conçu, en effet :

Dans le temps où la chasse est ouverte, le permis donne à celui qui l'a

Digitized by Google

obtenu le droit de chasser de jour, soit à tir, soit à courre, à cor et à cri, suivant les distinctions établies par les arrêtés préfectoraux, sur les propres terres d'autrui, avec le consentement de celui à qui le droit de chasse appartient.

Tous les autres moyens de chasse, à l'exception des furets et des bourses destinés à prendre les lapins, sont formellement prohibés. Néanmoins, les préfets des départements, sur l'avis des conseils généraux, prendront des arrêtés pour déterminer : 1° l'époque de la chasse des oiseaux de passage autres que la caille, la nomenclature des oiseaux et les modes et procédés de chaque chasse pour les diverses espèces; 2° le temps pendant lequel il sera permis de chasser le gibier d'eau dans les marais, sur les étangs, fleuves et rivières; 3° les espèces d'animaux nuisibles, que le propriétaire, possesseur ou fermier pourra en tout temps détruire sur ses terres, et les conditions de l'exercice de ce droit, sans préjudice du droit appartenant au propriétaire ou au fermier de repousser et de détruire, même avec des armes à feu, les bêtes fauves qui porteraient dommage à ses propriétés. Ils pourront prendre également des arrêtés : 1° pour prévenir la destruction des oiseaux ou pour favoriser leur repeuplement; 2° *pour autoriser l'emploi des chiens lévriers* pour la destruction des animaux malfaisants et nuisibles; 3° pour interdire la chasse pendant les temps de neige.

Il résulte de ces dispositions que la chasse aux lévriers (de même que la chasse au faucon) se trouve interdite en France, sauf, bien entendu, en propriété close. Pourquoi cette défense ? Il est clair qu'un chasseur qui tire proprement tue à lui seul plus de lièvres en battue qu'on n'en détruit en dix réunions de coursing. Quant à l'objection tirée du braconnage, elle est faible : sans doute, il est aisé à un braconnier de lâcher un ou deux lévriers sur les lièvres qui ne lui appartiennent pas ; mais cela est dangereux et l'expose fort à être pris. Plût aux dieux, d'ailleurs, que la gent malfaisante des voleurs de gibier n'eût pas de moyens plus efficaces que celui-là de détruire les capucins !...

En somme, il semble bien que, si le coursing s'est trouvé interdit, comme la fauconnerie, par les termes de la loi de 1844, c'est surtout parce qu'à cette époque ces deux modes de chasse, peu destructeurs de gibiers, étaient tombés en désuétude, et que le

Digitized by Google

législateur les ignorait. Quoi qu'il en soit, à l'heure actuelle, les amateurs de coursing se voient réduits chez nous à ne se livrer à leur sport favori qu'en propriété close, car, jusqu'à présent, ce n'a été que par exception qu'ils ont obtenu d'un préfet l'autorisation momentanée de faire courir leurs lévriers en terrain ouvert.

***

LE COURSING EN ANGLETERRE De même que tant d'autres sports originaires de chez nous, c'est donc d'Angleterre qu'il a fallu réimporter le coursing dans notre pays. Nos voisins l'avaient d'ailleurs perfectionné, depuis le temps d'Henri VIII, où avaient eu lieu chez eux les premiers matchs et les premiers paris. Sous le règne d'Elisabeth, le duc de Norfolk avait composé son code, qui fait encore autorité de nos jours. En 1776, lord Oxford avait fondé la Swaffham Coursing Society, et, en 1780, lord Craven le Meting d'Ashdown Park. En 1781, s'établit le Malton Club, en 1805 la grande Société de Newmarket, en 1822 celle d'Amesbury, en 1825 le fameux Altcar Club, puis le Ridgway Club, ainsi nommé en souvenir de son premier président, Thomas Ridgway. Enfin la plus importante des épreuves de coursing se disputa pour la première fois en février 1836 dans la plaine d'Altcar : la Waterloo Cup.

Vingt-deux ans plus tard, en 1858, fut fondé le National Coursing Club, dont le premier soin fut de codifier les lois du sport des lévriers ; il existait déjà des règlements de coursing, mais ils variaient et il n'y en avait pas qui fût universellement adopté : MM. Walsh (pseudonyme : Stonehenge), E. Marjoribanks et W. G. Borron reprirent les anciens règlements, notamment celui de M. Th. Thacker, et en firent le code qu'on respecte encore.

Aujourd'hui, le National Coursing Club, composé de membres

Digitized by Google

élus par les divers clubs d'Angleterre, est comme le conseil supérieur du coursing. C'est lui qui tient le livre officiel des origines [1], tranche les différends entre les sociétés, prononce les disqualifications, etc. Son secrétaire est M. W. F. Lamonby, aux bureaux du *Field*, Windsor House, Bream's Buildings, London, E. C.

Durant toute la saison, de septembre à avril, un nombre considérable d'épreuves organisées par les clubs, sans compter les matches et les réunions privées, se disputent dans toutes les parties de l'Angleterre. Les principaux sont le Championnat des puppies à Newmarket, le meeting d'Altcar, et la Waterloo Cup — qui, paraît-il, tire son nom d'un village de la grande plaine d'Altcar, près de Liverpool — véritable Grand Prix des lévriers, où l'on admet 64 greyhounds, et qui se complète par deux épreuves de consolation : la Waterloo Purse, réservée aux chiens battus au premier tour, et la Waterloo Plate, pour les chiens éliminés au deuxième tour ; les prix de ces trois épreuves s'élèvent au total à 40.000 francs. Enfin parmi les lévriers les plus célèbres, il faut citer *Fullerton*, le greyhound bringé du colonel North qui a gagné la Waterloo Cup quatre années de suite, *Master M. Grath, Coomassie, Cerito, Judge, Greentick, Patent, Honeymoon, Canaradzo, Lobelia, Misterton, Princess Dagmar, Scotland Yet, Bed of Stone, Miss Glendyne*. Le gagnant de la coupe, le 23 février 1912 dernier, a été *Tide Time*, par *Friendly Foe*, hors de *Fast Waves*, à M. J.-W. Fullerton, battant *Adversary*, par *Glenfield*, hors de *Alternative*, à M. F. Alexander [2]. Nous donnons les portraits de *Tide Time* et *Adversary* sur notre couverture.

1. Il est publié périodiquement à Londres depuis 1882, sous ce titre : *The Greyhound Stud Book, established by the National Coursing Club, 1882....* compiled by W. F. Lamonby.

2. Les résultats des coursings qui se sont disputés dans l'année sont donnés, d'une part, dans le *Greyhound Stud Book*. et d'autre part, avec plus de détails, dans le *Coursing Calendar* de W.-F. Lamonby et H. A. Groom qui paraît périodiquement. Enfin le *Field*, le grand journal de sports fondé par Stonehenge, consacre une importante rubrique au coursing.

Digitized by Google





Farndon Ferry, vainqueur de la Waterloo Cup, 1902 (*voir p.* 36).
Jabberwock, vainqueur de la Waterloo Cup, 1911 (*voir p.* 36).

Digitized by Google



En route pour le terrain du Coursing (*voir p. 51*).



Le Parc aux lièvres à Chamant (*voir p. 51*).

Digitized by Google

RENAISSANCE DU COURSING EN FRANCE

Chez nous, c'est à M. Alfred de Sauvenière que revient l'honneur d'avoir organisé, en 1875 et 1880, à Levallois, à Bagatelle et à Enghien, les premières réunions de coursing, qui aient eu lieu après la loi de 1844. J'ai retrouvé trace aussi d'un « Coursing club toulousain », qui a fait disputer quelques épreuves de 1884 à 1886, mais sans un règlement bien sérieux. En 1888, grâce à M. de Sauvenière, reprirent à Bagatelle, puis sur l'hippodrome d'Enghien les réunions de coursing. Elles devinrent bientôt régulières et fréquentes, surtout quand se fut fondé le « Coursing Club de France » et que le premier organisateur eut acheté, en 1890, à Levallois, au bout de la rue de Courcelles, un terrain clos (malheureusement trop peu étendu) qu'il aménagea très habilement, et où le public ne tarda pas à venir en grand nombre. Malheureusement, il y eut des irrégularités, le terrain fut vendu, et il fallut interrompre les réunions.

Enfin, en 1910, le Greyhound Club de France fut fondé sous la présidence de M. le duc de Noailles. Son Comité se compose actuellement de MM. le comte Clary et Jean Stern, vice-présidents ; Robert Tavernier, trésorier ; Jacques Boulenger, secrétaire général ; Marcel Boulenger, H. Debray, Jean Stern, commissaires ; André de Neuflize, R. Tavernier, commissaires-adjoints ; Edmond Blanc, Paul Caillard, Robert Fournier-Sarlovèze, le comte d'Ideville, le baron Jaubert, H. Liévin, le prince J. Murat, le comte O. de la Mazelière et A.-S. Waley, membres. Malgré quelques erreurs pour ainsi dire nécessaires, les premières réunions du Greyhound Club obtinrent du succès, et sa situation est aujourd'hui florissante. Le club disposait, l'an passé, de l'hippodrome du Tremblay qui formait un excellent terrain de coursing, et tout donne à penser qu'il jouira encore de ce magnifique emplacement, sinon d'un terrain encore plus proche de Paris, cette saison. Il se propose d'organiser chaque année de grandes épreuves dont les prix

Digitized by Google

sont dès maintenant suffisants (1.000 francs et 800 francs, sommes minima garanties aux gagnants) : la « Coupe de Fontenoy », pour tous chiens (1.800 francs de prix en 1912), le « Criterium des Saplings » et le « Derby des Puppies », réservés aux chiens nés en France. Espérons que le Greyhound Club de France pourra assurer dans notre pays l'avenir d'un des plus beaux sports qui aient jamais été inventés [1].

1. On trouvera en appendice le règlement de coursing adopté par le Greyhound Club, qui est la traduction de celui du National Coursing Club pour tout ce qui concerne la course proprement dite.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LES LÉVRIERS ET M. D'ANNUNZIO

« Les chiens étaient là, graves et tristes, pleins de somnolence et de songe, loin des plaines, des steppes et des déserts, couchés sur le pré de trèfle où serpentaient les courges, avec leurs fruits vains, d'un vert jaunissant... »

Entre tous les écrivains, celui qui a le mieux parlé des lévriers, c'est, à ma connaissance, M. Gabriele d'Annunzio. Il faut traduire ici cette belle description des lévriers de lady Myrta, dont l'exactitude technique surprendra d'autant moins qu'elle est empruntée à l'ouvrage de M. de Sauvenière, mais dont le mouvement ne saurait être que d'un poète tel que M. d'Annunzio.

« ... Il y avait là le lévrier d'Ecosse, natif des hautes montagnes, au poil rude et épais, plus dur et plus fourré vers la gorge et le museau, gris comme du fer neuf ; il y avait le lévrier d'Irlande, destructeur de loups, roussâtre, robuste, dont l'œil brun montrait le blanc en tournant ; il y avait celui de Tartarie, bringé de jaune et de noir, originaire des immenses steppes asiatiques où, la nuit, il gardait la tente contre les hyènes et les léopards ; il y avait celui de Perse, blond et exigu, aux oreilles couvertes de longs poils soyeux, pâle sur les flancs et sur le bas des jambes, plus gracieux que les antilopes qu'il avait tuées ; il y avait le galgo espagnol, immigré avec les Maures, bête magnifique que le nain pompeux tient en laisse sur la toile de Diego Velasquez, instruit à rejoindre et à

Digitized by Google

abattre dans les plaines nues de la Manche ou dans les landes de Murcie et d'Alicante, plantées d'alfa ; il y avait le sloughi arabe, l'illustre déprédateur du désert, à la langue et au palais sombres, avec tous les tendons visibles, avec toute l'ossature révélée à travers la peau fine, âme très noble faite d'orgueil, de courage et d'élégance, habitué à dormir sur les beaux tapis et à boire le lait pur dans un vase immaculé. Et, rassemblés comme une meute, ils frémissaient autour de celui qui savait réveiller dans leur sang en torpeur les instincts primitifs de la poursuite et de la tuerie... »

Si l'on joignait aux chiens cités ici le greyhound (dont M. d'Annunzio donne par ailleurs une éloquente description qu'on trouvera plus loin), le lévrier russe, et cette petite merveille de la nature qu'est le whippet, on aurait, dans ce chapitre du *Fuoco*, une énumération complète des races connues de lévriers. Laissant de côté celles des contrées lointaines, sur lesquelles, en réalité, on ne sait pas grand'chose, je ne parlerai que de celles de nos pays.

WOLFHOUNDS ET DEERHOUNDS

Et tout d'abord l'irish wolfhound, ou lévrier à poil dur d'Irlande, fait pour chasser le loup, le plus grand et le plus fort de tous, puisqu'il avait parfois jusqu'à un mètre de hauteur au garrot — à ce qu'on croit, du moins, car la race du wolfhound a entièrement disparu, et d'aucuns vont même, aujourd'hui, jusqu'à se demander si elle a jamais existé... En Angleterre, on s'efforce actuellement de produire un chien très grand et se rapprochant de ce qu'on suppose qu'était le lévrier irlandais. Mais on n'est guère arrivé, jusqu'ici, qu'à déformer, en l'alourdissant et en le grandissant, le modèle du lévrier d'Ecosse.

Celui-ci — le deerhound — est devenu rare, et il n'en existe plus guère d'individus de sang pur, à ce qu'il paraît. C'est qu'on ne chasse plus le cerf et le daim au lévrier, et qu'on commet le crime de les tirer à la carabine, hélas ! Autrefois les grands propriétaires

Digitized by Google

des terres basses d'Ecosse et les chefs de clans des Highlands étaient seuls maîtres dans leurs immenses domaines, et ils n'en aliénaient pas le droit de chasse ; il leur était bien indifférent de déranger les fauves et de les suivre à de grandes distances. Mais aujourd'hui, il n'en va plus de la sorte : les territoires sont morcelés, et on ne peut plus guère employer le deerhound qui dérange et fait émigrer hors de leurs cantons tous les grands animaux ; souvent même, les baux de chasse interdisent l'emploi de ce noble chien, qu'a si bien peint Landseer, et dont Walter Scott a célébré l'audace, l'énergie et la fidélité,

Voilà pourquoi le deerhound n'est plus guère qu'un chien d'exposition ; et il lui est arrivé ce qui arrive toujours aux chiens qui sont dans son cas (notamment au barzoï), c'est à savoir qu'on a augmenté sa taille et son poids pour qu'il produise plus d'effet, et cela au grand détriment de ses mérites sportifs. Aujourd'hui, on voit primer des deerhounds de 75 à 90 centimètres au garrot, quand il est bien certain que les meilleurs modèles d'autrefois n'avaient pas plus de 71 à 76 centimètres, comme il convient à des animaux destinés à galoper dans les Highlands accidentés.

De même que tous les lévriers, le deerhound chassait à vue, et, s'il perdait le cerf des yeux, il arrivait qu'il ne le retrouvât pas davantage que le greyhound fait un simple lièvre. M. Dalziel, à qui j'emprunte ces renseignements, raconte que M. Malcolm Clarke, qui vendit son chenil à Edimbourg en 1881, prétendait que ses chiens étaient parfaitement capables de chasser au nez. Sans doute avaient-ils du sang de chiens courants, comme ces *lurchers*, bâtards des braconniers écossais, qui unissaient les qualités du deerhound à celles du foxhound dont ils étaient également issus, et savaient suivre la trace de l'animal qui leur avait échappé à la course.

Il y a une vingtaine d'années, c'étaient, paraît-il, les Mac Neil de Colonsay qui possédaient les plus purs deerhounds, et leurs

Digitized by Google

chiens n'avaient pas plus de 71 à 76 centimètres de hauteur. Le deerhound, qui n'a pas à cueillir son gibier à terre, doit avoir le cou moins long que celui du greyhound, mais l'oreille aussi petite et non moins étroitement plaquée sur le crâne ; rien ne révèle mieux le mélange de sang qu'une oreille trop développée ou trop frangée de poils. Plus rustique, plus osseux, un peu plus haut aussi que le greyhound, le deerhound ressemble pourtant par son aspect général à son cousin à poil ras. Sa robe est dure et hirsute, avec une *courte* frange à la queue ; la couleur en est gris clair ou gris foncé (le fauve est moins apprécié), mais les oreilles noires, ou en tout cas d'une teinte très foncée.

Encore un coup, on ne rencontre plus guère en Angleterre de deerhounds très purs, et en France on n'en connaît à peu près pas. Les seuls lévriers qu'on voie chez nous, ce sont des sloughis, des greyhounds et le plus souvent, hélas ! des lévriers russes.

BARZOÏS Il faut d'ailleurs avouer que le lévrier russe ou barzoï, tel qu'il figure dans nos expositions, est une superbe créature, la joie des peintres ; mais son caractère et son mérite sportif ne répondent pas à sa beauté. Car, disons-le d'abord, c'est sa faute si cette opinion absurde se trouve répandue dans le public : que les lévriers n'ont point d'esprit. Lui, le barzoï, certes il en manque, et la forme de son crâne témoigne de cela suffisamment ; mais le greyhound ! mais le whippet surtout ! Rien de plus injuste que cette réputation d'inintelligence que l'on fait trop souvent chez nous à toute la race, et qui n'est que le défaut de l'espèce qu'on voit le plus souvent dans notre pays.

Médiocre compagnon, le barzoï, tel que nous le connaissons, a-t-il au moins des qualités sportives ?

De tous les lévriers c'est peut-être le moins rapide et le moins souple : dans la course en ligne droite ou sur le renard, et à plus forte raison sur les crochets du lièvre, n'importe quel greyhound

Digitized by Google

bat en se jouant tous les barzoïs du monde, et il n'est jusqu'au petit whippet qui, en bien des cas, ne « réglerait » en pure vitesse le grand lévrier russe, trois fois plus haut que lui. L'allure au reste n'est pas la même : celle du lévrier russe est beaucoup plus saccadée, beaucoup moins souple que celle des lévriers anglais. Au galop, le barzoï procède par bonds, plutôt que par foulées, si l'on peut dire; aussi devient-il aisément, avec un peu d'entraînement, un sauteur incomparable.

Le grand mérite du barzoï, qu'il perd malheureusement de jour en jour, c'était d'être très mordant. Mais ces qualités de courage qui le distinguaient jadis tendent de plus en plus à disparaître, en même temps que le sport pour lequel l'animal était créé : il avait de belles occasions de les montrer à l'époque où ou l'employait dans toute la Russie à la chasse au loup!

Ce temps est loin. Depuis l'abolition du servage (1861), les immenses domaines d'autrefois se sont morcelés, et il ne reste plus guère que quelques chenils de chasse (la plupart au Sud de Moscou), parmi lesquels celui du grand-duc Nicolas, à Perchino, dans le gouvernement de Toula, le plus considérable de tous. Autrefois, lorsque des loups étaient signalés dans la forêt, les chasseurs partaient à cheval, emmenant avec eux une meute de chiens courants (nommés *gontchis*, assez semblables aux foxhounds) et une certaine quantité de barzoïs, assemblés par trois. Chaque *sworra* de trois barzoïs (une femelle entre deux mâles) était placée à quelque endroit propice sur la lisière de la forêt; puis on découplait les chiens courants sous bois. Un loup, rapproché par les gontchis, ne tardait pas à débûcher; aussitôt la sworra la plus proche était lâchée sur lui; les trois lévriers atteignaient le fauve et le maintenaient jusqu'à ce que l'un des chasseurs pût arriver et le tuer au couteau ou le ligotter. — En plaine, on chassait sans le secours des gontchis : les veneurs avançaient en ligne, à cheval ou en traîneau, séparés par des intervalles de 200 mètres envi-

Digitized by Google

ron, chacun menant sa sworra, et on lançait les lévriers sur le premier loup levé.

C'est d'ailleurs une erreur de croire que n'importe quel barzoï attaque le loup d'instinct. Les chiens employés à cette chasse étaient non seulement sélectionnés, mais préalablement entraînés sur des loups édentés, ou en tout cas affaiblis par la réclusion et démoralisés, que chaque chenil gardait à cet effet. C'est seulement quand ils avaient pris confiance et qu'ils savaient saisir le loup à la nuque en le poursuivant, de manière à l'empêcher de mordre, qu'on admettait un barzoï dans une sworra, et non sans avoir soin de l'encadrer de deux chiens éprouvés.

Malheureusement, ce beau sport ne se pratique plus guère en Russie, et il a toujours été impossible de chasser le loup de la sorte dans nos pays occidentaux. Si bien que le barzoï tend de plus en plus à dégénérer. Chez nous les beaux spécimens de cette race qu'on rencontre n'ont jamais été et ne seront jamais que des chiens d'exposition.

Les marchands se sont appliqués selon leur coutume à grandir la race, et l'on voit maintenant des mâles qui ont plus de 90 centimètres de hauteur ; quant aux femelles, elles sont toujours plus petites, mais elles arrivent à 80 centimètres, et leur longueur est relativement plus grande de la tête à la queue.

La beauté de la robe est un point capital chez le barzoï : le poil en doit être brillant, soyeux, court sur la tête, long partout ailleurs, mais bouclé sur les cuisses et les oreilles, et formant une frange le long de la queue et sur la face postérieure des pattes de devant. Couleur : blanc taché de jaune, d'orange, de gris clair ou de gris bleu (les autres nuances ne sont pas appréciées, surtout en grandes taches).

La tête doit être d'une étroitesse et d'une longueur qu'on s'applique à augmenter sans cesse, par des croisements peu judicieux, au détriment de l'intelligence et de la force des mâchoires; le cou

Digitized by Google

moins long que celui des greyhounds ; les côtes non pas bombées mais presque plates, et donc la poitrine plus étroite, ce qui donne moins de place aux poumons ; le dos relativement plus court et presque pas arqué, ce qui nuit à la souplesse, et les épaules moins obliques, ce qui nuit à la vélocité. — Voici au reste le standart et les points du barzoï, tels que les a établis dans *Chasse et pêche* (14 janvier 1911) un des meilleurs juges et un des plus fins connaisseurs de la race, M. Henry Sodenkamp :

Tête. — Longue et étroite, au « stop » à peine perceptible et plutôt arqué qu'incurvé dans le dos nasal. Crâne légèrement bombé, finissant graduellement dans l'occiput, peu développé. Mâchoires longues, profondes et puissantes. Dents fortes, saines et égales, ne s'adaptant ni sous forme de bec de brochet (prognathisme inférieur), ni sous forme de bec de cochon (prognathisme supérieur). Nez large et noir, dépassant légèrement la ligne de la bouche.

Oreilles. — « Petites et fines au toucher comme matière, reposant en arrière sur le cou, avec les pointes bien jetées en arrière et se touchant presque derrière l'occiput. » Quand l'attention est excitée, le chien peut les dresser.

Yeux. — Placés le moins obliquement possible dans la tête, de couleur foncée, à l'expression intelligente, mais plutôt aimable [1] ; jamais proéminents, ni fixateurs ou clairs. Paupières bordées de noir.

Cou. — Net et sans fanons. Un peu plus court que celui du greyhound ; légèrement arqué, très puissant et bien implanté.

Epaules et poitrine. — Epaules obliques, pas trop ouvertes aux pointes du garrot ; elles ne doivent pas être chargées ni proémi-

1. M. Sodenkamp observe plus haut que le barzoï, comme un chien des steppes habitué à observer l'horizon, s'occupe peu de ce qui se passe dans son voisinage et a ordinairement le regard dirigé vers le lointain ; c'est là également une des grandes beautés de toutes les autres races de lévriers. Mais on ne peut vraiment pas dire avec M. Sodenkamp que le lévrier russe ait une expression « intelligente », et son œil, comme son crâne étroit, témoigne de son défaut de raisonnement.

Digitized by Google

nentes. Poitrine plutôt étroite dans le poitrail, mais très profonde.

Côtes, dos et reins. — Côtes faiblement bombées, mais très descendues, donnant de la place au cœur et aux poumons. Dos assez court chez le mâle et s'arquant progressivement vers les reins, de manière à produire une courbe longue et gracieuse. Reins particulièrement musclés, arqués et passant en ligne courbe dans la croupe.

Flancs. — Solides, mais un peu relevés par suite de la profondeur de la poitrine et de la brièveté du dos et des côtes.

Pattes de devant. — Droites, d'une ossature plate et sèche, nullement arrondies quand on les voit de face, permettant le libre jeu des épaules, celles-ci bien placées afin que les pieds reposent d'aplomb sur le sol. Paturons très solides.

Pieds. — En forme du pied dit « de lièvre », aux doigts bien arqués et bien fermés, aux soles épaisses. Le barzoï est d'aplomb sur les ongles autant que sur les talons.

Arrière-main. — Croupe très développée; pattes de derrière longues et solides; très larges dans les cuisses, pourvues de longs muscles développés. Les secondes cuisses également fort développées; jarrets larges, nets et bien descendus.

Queue. — Longue, implantée bas et portée dans une courbe gracieuse, fortement garnie de poil.

Poil. — Long, soyeux (pas laineux), ondulé ou légèrement bouclant. Lisse et court sur la tête, les oreilles et le devant des jambes; abondant et profus au point de former collier autour du cou, où les boucles sont souvent assez fortes. Longues franges aux cuisses et à la queue. Moindres franges à la poitrine et en arrière des pattes de devant.

Couleur. — Toutes les couleurs plus ou moins marquées de jaune, orange, feu, bringé et gris. Il se présente parfois des unicolores dans ces couleurs. Le noir devrait être rejeté.

Digitized by Google

Apparence générale. — « Celle d'un chien élégant; aristocrate gracieux parmi les chiens d'autres races, possédant beaucoup de courage et combinant la force musculaire à une vitesse remarquable. »

Taille. — Mâles, taille moyenne à l'épaule de 72 à 80 centimètres; poids moyen de 35 à 47 kilos. On rencontre des chiens bien plus grands, et la plus grande taille est très estimée aussi longtemps qu'elle n'est pas acquise au détriment de la symétrie, de la vitesse et de l'endurance[1].

Les femelles sont invariablement plus petites que les mâles, savoir de 5 centimètres de moins comme taille, 30 à 40 kilos étant un bon poids moyen. Elles sont en général plus droites du dos et des reins.

Echelle des points.

Tête	15
Oreilles	5
Yeux	5
Cou	5
Epaules et poitrine	15
Côtes, dos et reins	15
Arrière-main, rotules et jarrets	15
Pattes et pieds	10
Poils et franges	10
Queue	5
Total	100

SLOUGHIS Voici maintenant « l'illustre déprédateur du désert », le sloughi africain, aux regards « de songe, de courage et de fidélité », fauve comme les sables de son pays, ennemi mortel des animaux aux yeux beaux comme les siens : la gazelle et le lièvre.

On a dit assez souvent quels soins les Arabes prennent de leurs lé-

1. Mais comment apprécierait-on ces qualités-là puisqu'il n'y a pas de sport régulier et organisé pour le barzoï ? En pratique, les juges n'en tiennent aucun compte, et pour cause. Le lévrier russe, encore une fois, n'est qu'un chien d'exposition.

Digitized by Google

vriers, et le général Daumas nous en a laissé un enthousiaste récit dans son livre bien connu sur *Les chevaux du Sahara et les mœurs du désert* :

Un habitant du Sahara fait souvent 25 ou 30 lieues pour accoupler une belle lévrière avec un lévrier renommé, c'est-à-dire un animal qui prend la gazelle à la course.

Lorsque — hasard fatal — une sloughia a été couverte par un chien de garde, on la fait avorter... ou bien l'on jette les petits à l'eau aussitôt qu'ils ont vu le jour.

Une mésalliance est souvent fatale à une sloughia. Le maître, furieux..., la fait immédiatement mettre à mort...

Lorsque la sloughia a mis bas, on ne perd pas de vue les petits un instant. Les femmes mêmes leur donnent quelquefois leur lait.

Le sloughi sent le gibier (??), il le suit à la piste et, dès qu'il a aperçu la harde de trente ou quarante gazelles, il se met à trembler et à regarder son maître, qui lui dit : « Ah ! fils de juif, tu ne diras pas cette fois que tu ne les a pas vues !... »

Quand le chasseur dépèce la gazelle, il donne au sloughi la chair qui avoisine les reins. Si on lui donnait les intestins, il les repousserait dédaigneusement...

Ce chien, aristocratique par excellence, sait, par sa propreté, son respect des convenances et la gracieuseté de ses manières, reconnaître la considération dont il est l'objet. Il a toujours le soin de creuser un trou pour faire ses excréments, qu'il recouvre aussitôt.

Au retour du maître, après une absence un peu prolongée, le sloughi, d'un bond, se précipite sur la selle et le caresse...

Tout cela paraît un peu bien romanesque, et je n'ai pas tout cité. Il n'en est pas moins vrai que le lévrier arabe est un noble chien, moins parfait de formes et sûrement moins vite que le lévrier anglais — il y a entre eux à peu près la même différence qu'entre le pur sang arabe et le pur sang anglais — mais plein de courage et de beauté.

Il a la couleur fauve des animaux du désert, avec la tête ou seulement le chanfrein d'un noir souvent mélangé de blanc sur les lèvres ; à la vérité il existe des sloughis entièrement blancs ou même noirs, mais ces nuances n'indiquent pas un sang bien noble.

Digitized by Google

Leste et maigre, le sloughi semble à première vue avoir, comme on dit, plus l'air sous le ventre que le greyhound : c'est que, bien qu'un peu plus petit, il est relativement plus haut sur pattes, ou pour mieux dire moins long de corps. Il n'a pas le rein fuyant du lévrier anglais, et son allure au galop est moins onduleuse, moins souple. Plus rustique d'aspect, toutes ses lignes sont anguleuses ; il paraît taillé à coups de serpe. Sa tête est aussi plus lourde et plus grosse, sa queue moins longue et moins gracieusement recourbée, ses oreilles plus grandes, bien qu'il convienne qu'elles ne le soient pas trop [1] (des oreilles de braque, c'est un défaut trop répandu parmi les prétendus « sloughis » qu'on rencontre en France). Il a l'ossature très apparente, l'échine ressortie, les muscles secs et saillants, les tendons détachés, ce qui lui donne toujours l'air d'être maigre, si bien nourri soit-il. Mais rien n'égale la beauté de son œil cerné de noir, où M. d'Annunzio découvre « la nostalgie des pays torrides et silencieux, des tentes déployées après l'étape aux mirages illusoires, des feux allumés pour le repas du soir sous les larges étoiles qui semblent vivre dans la palpitation du vent à la cime des palmiers »... Et ainsi fait, si sec, si robuste et si nerveux sous sa peau fine, le lévrier africain a l'air d'un prince musulman.

1. M. de Schaek (*Des chiens d'Afrique*, p. 114) assure même que Kobelt « commet une erreur en donnant au vrai sloughi des oreilles pendantes. Les plus purs sloughis ont des oreilles de lévriers » (entendez : de greyhounds), mais « légèrement plus grandes ».

Digitized by Google

CHAPITRE III

GREYHOUNDS Stelio Effrena, le héros du *Feu*, tout en palpant d'une main experte le greyhound *Donovan*, parle comme il suit :

— Il n'y a pas, dans la nature, une machine plus précise et plus puissamment adaptée à sa destination. Le museau est aigu pour fendre l'air; il est long pour que les mâchoires puissent rompre la proie du premier coup. Le crâne est large entre les deux oreilles pour contenir autant que possible de courage et d'habileté. Les joues sont sèches et musculeuses, les lèvres si courtes qu'à peine elles recouvrent les dents...

Avec une sûre aisance, il ouvrit la bouche du chien qui ne tenta pas de résister. Apparurent alors la denture éblouissante, le palais marqué de larges ondes noires et la langue mince et rosée.

— Regardez ces dents! Regardez comme les canines sont longues et un peu recourbées à la pointe pour mieux retenir la proie! Aucune autre espèce de chien n'a la bouche construite pour mordre d'une manière aussi parfaite.

Ses mains s'attardaient à l'examen; et il semblait que son admiration pour ce superbe exemplaire fût sans limites. Il avait posé un genou sur le trèfle, recevant au visage l'haleine de l'animal qui se laissait palper avec une docilité insolite, comme s'il comprenait l'éloge du bon connaisseur et qu'il s'en réjouît.

— Les oreilles sont petites et attachées très haut, droites dans l'excitation, mais tombantes et adhérentes au crâne dans le repos. Elles n'empêchent pas que le collier puisse être ôté et remis sans qu'on le déboucle. Voyez.

Il ôta et remit le collier qui encerclait exactement le cou.

— Col de cygne, long et flexible, qui lui permet de happer le gibier à toute vitesse sans perdre l'équilibre... Mais observez maintenant les parties

Digitized by Google

les plus importantes : la largeur[1] et la profondeur de la poitrine pour le souffle, l'obliquité des épaules proportionnée à la longueur des jambes, la formidable masse musculaire des cuisses, les jarrets courts, l'épine dorsale cave entre deux faisceaux de muscles solides... Regardez! les vertèbres d'*Helion* (le sloughi) sont visibles en relief; celles-ci sont cachées dans un sillon. Les pieds ressemblent à ceux des chats, avec les ongles serrés, mais non trop, élastiques, sûrs. Et quelle élégance dans les côtes disposées à la façon d'une belle carène et dans cette ligne qui rentre vers le ventre complètement effacé! Tout tend à un seul but. La queue, forte à son attache et fine à son extrémité — regardez! — presque comme celle d'un rat, sert de gouvernail à l'animal et lui est nécessaire pour tourner quand le lièvre fait un crochet. Voyons, *Donovan*, si en cela aussi tu es parfait.

Il prit la pointe de la queue, la passa sous la cuisse, la tira vers l'os de la hanche, parvint à lui faire toucher exactement l'apophyse...

Il n'y a rien à reprendre à cette belle page qui nous offre une si exacte description du greyhound. Redisons avec M. d'Annunzio qu'il n'est pas, au monde, d'animal mieux adapté que le lévrier anglais à sa fonction, qui est de fondre comme l'éclair sur le lièvre roux qui fuit dans la plaine, de faire dans son sillage angles et crochets, de happer la proie au vol et de la briser d'un seul coup de mâchoires. Ventre rentré, flancs relevés, toutes les lignes du corps convergentes vers la tête qui est longue et pointue afin de percer comme une flèche ; poitrine, non pas très large pour ne pas faire obstacle au vent, mais très profonde pour que les poumons s'y dilatent à l'aise ; épaules obliques pour permettre aux jambes de devant d'atteindre plus loin dans la foulée du galop ; cuisses fortes, ressort d'une puissance incroyable qui projette la légère machine ; dents fortes, canines légèrement courbes pour mieux assurer la prise ; mâchoires longues, sèches, terribles comme celles du requin afin de cueillir la proie au passage et de la casser ; crâne développé pour loger le courage, la fidélité, le désir passionné du gibier ; reins arqués, faisceaux de muscles qui décochent l'animal comme un

1. Erreur : la poitrine vraiment large est un défaut.

Digitized by Google

javelot ; tout concourt, encore un coup, à faire du greyhound la plus parfaite, la plus réussie des œuvres de la création.

Et cette élégance dans les façons, cette dignité dans le maintien, cette nonchalance dédaigneuse, jointes à la beauté complète, écrasante, à la beauté grecque du greyhound, je me demande si ce ne sont pas elles qui empêchent qu'il ne plaise beaucoup au populaire : chez nous, la foule n'aime pas les aristocrates...

Alors, on lui a fait, comme à tous les lévriers, cette réputation de manquer d'intelligence et de cœur qui ne convient qu'au barzoï. Quelle injustice ! Certes, n'attendez pas d'un noble greyhound qu'il joue aux dominos comme un caniche ou qu'il fasse le beau, la pipe au bec, comme un barbet. Mais sauraient-ils, vos chiens savants, comprendre comme lui les ruses du lièvre, déjouer ses défenses, juger ses allures, prévoir ses crochets ? Sont-il aussi sans esprit ces galgos d'Espagne qui conduisent si parfaitement un troupeau de chèvres qu'on le leur confie parfois sans berger ? Et ce greyhound du commandant Metman qui fut cité à l'ordre du jour de l'armée, durant la guerre de Crimée [1], ou ces sloughis qui chargeaient et combattaient aux côtés de leurs maîtres, en Afrique, comme le rapporte Toussenel, étaient-ils dénués de cœur et d'intelligence ?... Quant à la fidélité du lévrier, elle est proverbiale depuis le moyen âge. Ce n'est pas lui qui livrerait indécemment son cœur à tout le monde comme le premier bouledogue venu, ou qui obéirait à n'importe qui à la façon d'un chien d'arrêt ; il ne s'attache pas vite, mais il s'attache bien. Joignez que le greyhound est le plus doux, le plus aimable des compagnons ; et, pour le dire en passant, adroit et peu remuant comme il est, un peu d'éducation fait de lui le modèle des chiens d'appartement : que je voudrais que toutes

1. Une photographie, accompagnée d'extraits des journaux du temps, s'en trouvait affichée à l'Exposition du Lévrier organisée sous les auspices du Greyhound-Club en janvier dernier, à la galerie Devambez. Le chien était dit : lévrier du Caucase ; en réalité un greyhound comme on pouvait le voir sur ses images.

Digitized by Google



La Chapelle-en-Seroul, 2 octobre 1910. Le public pendant une épreuve (*voir p. 54*).



Waterloo Cup, 1912. Le duc de Leeds (*voir p. 54*).

Digitized by Google





Un crochet (*voir p.* 55).
En ligne droite (*voir p.* 55).

Digitized by Google

les femmes s'en trouvassent persuadées, afin que nous eussions la joie de les voir accompagnées, quand elles sortent, non pas de quelque médiocre et vulgaire roquet qui les dépare, mais du greyhound stylisé comme un dessin de médaille, qui leur sied si bien!

Enfin, pour le coursing, aucun lévrier ne vaut le greyhound qui est de tous le mieux construit. Un bon greyhound peut galoper à 70 kilomètres à l'heure et peut-être plus vite encore ; le cheval de course ne dépasse pas 65 kilomètres à l'heure (*Castelnau* a couvert à Chantilly les 1.400 mètres du Prix de la Forêt en une minute dix-huit secondes, soit du 64 km. 584 à l'heure). Mais la vitesse n'est pas tout pour le coursing ; la souplesse et l'adresse sont au moins aussi nécessaires, et pas plus qu'en rapidité, aucun lévrier, pas même le sloughi, n'égale en agilité le greyhound. Cela s'est vu avec éclat aux premières réunions organisées par M. de Sauvenière en 1879 et 1880 ; dans les sept poules qui eurent lieu alors, des lévriers de toutes sortes coururent, sloughis, galgos, etc. : non seulement les sept vainqueurs furent des greyhounds, mais encore *pas une seule fois*, au cours des nombreuses épreuves éliminatoires, il n'arriva qu'un lévrier anglais, si médiocre fût-il, se trouvât vaincu par un lévrier d'une autre race. Et cette supériorité du greyhound n'a rien d'étonnant si l'on songe qu'elle est le résultat des efforts méthodiques que font les Anglais depuis des siècles pour en perfectionner l'espèce : ils ont obtenu le lévrier de coursing idéal comme ils ont obtenu le cheval de pur sang.

POINTS DU GREYHOUND

Voici les caractères et les points du greyhound.

Taille et poids. — La taille moyenne est de 65 à 70 centimètres pour les mâles et de 62 à 67 pour les femelles, car la différence est assez sensible entre le chien et la chienne. D'ailleurs la Waterloo Cup a été remportée par *Coomassie*, une chienne minuscule qui pesait 19 kilogrammes, et même *Pénélope*, arrivée seconde en 1886, ne pesait que 18 kg. 600 ; de telles

Digitized by Google

victoires on fort ébranlé l'antique adage : qu'un bon chien grand doit toujours battre un bon chien petit, à mérite égal. Il est vrai que *Honeywood* et *Misterton* pesaient 28 kg. 500. Un greyhound de petite taille est généralement désavantagé sur la vitesse ; mais d'autres répondent qu'un chien trop haut et trop lourd est moins vite aux tournants. La vérité, c'est qu'il n'est pas de règle générale : souplesse et vélocité dépendent autant de l'influx nerveux que de la construction. Pourtant, le greyhound étant un chien de lièvre et la rapidité n'étant pas la seule qualité qui lui soit nécessaire, il n'y a pas intérêt à grandir trop la race, comme on ne manquerait pas de le faire si le chien était destiné aux courses en ligne droite.

Robe. — Le nom même du *greyhound* indique que sa couleur primitive devait être le gris. Mais cette couleur importe peu en réalité, qu'elle soit « rouge » (fauve, rousse), « bleue » (gris ardoise), bringée, noire, blanche, noire tachée de blanc, ou blanche tachée de noir, de rouge, de bleu, de bringé : des greyhounds de toutes les nuances ont remporté les grandes épreuves. Ce qui importe, c'est la qualité du poil, qui doit être fin, serré, brillant. Rien ne marque plus clairement la mauvaise origine d'un chien qu'un poil grossier. Tout greyhound de race pure a « beau poil », pourvu qu'il soit bien soigné.

Aplombs. — C'est un point très important, et auquel les juges ne sauraient prêter trop d'attention, que celui des aplombs. Vues de face, les jambes antérieures du greyhound doivent être tout à fait droites depuis la poitrine, et bien perpendiculaires au sol. Vu de profil, le chien ne doit pas reposer sur ses talons ; le poids de son corps doit porter plutôt sur les doigts des quatre pieds. Les jambes postérieures doivent suivre une ligne oblique, de manière que les pieds soient bien au delà de la ligne perpendiculaire qui, partant de la naissance de la queue, arriverait au sol. C'est un défaut sensible, chez un greyhound, que d'être « sous soi » comme un whippet.

Digitized by Google

Tête (cote 15, d'après Dalziel). — Elle doit être large au crâne, longue, sèche, pointue. Pour un chien de 65 à 70 centimètres, la longueur, depuis la base de l'os occipital jusqu'à l'extrémité du museau, peut être de 25 à 27 centimètres ; le tour de la tête, devant ou derrière les oreilles, de 37 à 40 centimètres ; le tour du museau au milieu du chanfrein de 20 à 22 centimètres. Les oreilles, petites et plantées haut, s'appliquent au crâne quand le chien est calme ; quand il est excité, elles se dressent, l'extrémité retombant vers le dos de l'animal, et l'intérieur tourné, comme il est logique, vers le dehors. La couleur des yeux est sans importance et c'est par erreur que les juges français, trop habitués aux barzoïs, lui en accordent ; mais il faut que les yeux soient brillants, perçants, pleins de feu, et leur regard généralement dirigé vers l'horizon. Les joues ne sauraient paraître assez maigres. Les lèvres doivent tout juste recouvrir les dents ; c'est un défaut sensible que des lèvres trop longues parce qu'elles empêchent le chien de mordre bien. Les dents du greyhound sont blanches, très fortes et exactement appliquées les unes sur les autres ; les canines longues et légèrement recourbées en arrière afin de bien assurer la prise.

Cou (cote 10). — Il doit être long et très flexible, mais fort et musclé aussi, afin que le chien puisse cueillir sa proie au passage, à toute vitesse. Légèrement courbe dessus et dessous, le cou va en s'élargissant de la tête aux épaules.

Poitrine et avant-main (cote 20). — Le poitrail ne doit pas être trop large, pas plus que l'avant d'aucune machine de course, et il y a la même différence entre une poitrine de dogue et une poitrine de greyhound qu'entre la proue d'un chaland et celle d'un bateau de course. Mais il faut une poitrine profonde pour que les poumons se développent facilement et que le cœur batte à l'aise, sinon le chien n'aurait pas de « souffle ». Un chien de 65 à 70 centimètres doit avoir 74 à 77 centimètres de tour de poitrine. Il est capital que les omoplates soient très obliques, afin de permettre aux

Digitized by Google

jambes de s'allonger aussi loin que possible en avant, et c'est un signe de vitesse que cette obliquité jointe à une bonne longueur de la jambe entre l'omoplate et le coude, le coude et le poignet, à condition toutefois que le chien ait une solide arrière-main. Il faut aussi que les épaules soient musclées, non pas comme des épaules de trotteur certes, mais suffisamment pour que le lévrier puisse faire l'effort très violent que nécessitent ses tournants brusques sur les crochets. Les coudes doivent être droits, et non pas dirigés en dedans ni en dehors ; les tendons bien détachés. Tour de la jambe au-dessous du coude : 17 à 18 centimètres en moyenne.

Dos et arrière-main. — La poitrine du greyhound est très harpée et son ventre relevé, effacé. Dans le galop, c'est par son arrière-main que le chien se pousse en avant ; aussi est-ce là surtout qu'une puissante musculature est nécessaire. Les muscles de l'arrière-main se partagent en deux masses, celle des reins et celle des cuisses. Les *reins* (cote 15) doivent être régulièrement arqués et fuyants, et leurs muscles denses et solides, bien visibles, formant saillie de chaque côté au-dessus du ventre ; c'est d'après ces muscles du dos qu'on juge d'abord de la condition d'un lévrier. Les *cuisses et les jambes* ont (toujours d'après Dalziel) la cote 20. Plus encore que ceux des reins, les muscles des cuisses doivent être puissants et solides, et aussi bien en dessous de la cuisse qu'en dessus. Quand l'animal les contracte, ils doivent être durs, mais très souples quand ils sont détendus : à cela, on juge de leur qualité, au toucher. Des bons galopeurs ont les jambes de derrière sensiblement plus longues que celles de devant. Les jarrets doivent être bien pliés et près de terre ; la longueur entre les doigts et le jarret égalera la moitié de celle de la jambe.

Pieds (cote 10). — Tous les connaisseurs s'accordent à dire que le greyhound doit avoir le pied plutôt rond qu'allongé, le pied de chat plutôt que le pied de lièvre. Cela, toutefois, sans excès, car s'il est vrai qu'un pied trop long ne peut que nuire à la vitesse et

Digitized by Google

	WILD MINT	PRINCESS DAGMAR	SATANELLA	ACALIA	EAST COAST	MEMNON	CHIMNEY SWEEP	SNAPDRAGON	GOOD KILLER	HONEYWOOD	THORNVANEY
Hauteur au garrot			62	62	65	67	67	68	70		72
Poids.	20^k,400	26^k,300	26^k				29^k,900	32^k,600		28^k 300	
Distance du bout du nez à la naissance de la queue . . .	97	106 1/2	105	107	96	107	107	104	107	108	113
Longueur de la tête, du bout du nez à l'occiput	23	21 1/2	23	24	26	27	26	26	27	24 1/2	27
Tour de la tête devant ou derrière les oreilles.	33	34	40	37	37	38	38	38	37	40	41
Tour du museau au milieu du chanfrein.	17 1/2		20	18	20	20	22	19	22	23	22
Longueur du cou	18 1/2	24								23 1/2	
Tour du cou	31 1/2	35								37 1/2	
Tour de la poitrine	67 1/2	68 1/2	77	76	73 1/2	76	76	78	74	77 1/2	77
Tour de la jambe de devant au-dessous du coude.	14 1/2	16 1/2	16	18	16	21	17	18	17	17 1/2	20
Tour du ventre et des reins . .	47	58 1/2	53	52	52	46	53	56	52	58 1/2	56
Longueur de la queue. . . .	43	48	47	46	50	46	48	48	51	50	55

Digitized by Google

est fort sujet aux foulures et blessures, un pied trop rond empêche le chien de s'agripper bien lorsqu'il galope sur un terrain inégal. Il faut surtout que les doigts ne s'écartent pas sur le sol, lorsque le chien est debout ; ils doivent être bien serrés et arqués, leurs articulations bien déliées et les ongles solides.

Queue (cote 5). — C'est un défaut qu'une queue trop velue, frangée : le greyhound doit avoir une queue de rat. Toutefois il serait ridicule d'accorder grande attention à ce détail : chacun sait que l'on a coutume, dans les expositions, de toiletter les chiens comme il faut, et le premier soin des propriétaires concurrents est de couper les poils trop longs. Mince et gracieusement recourbée, la queue sera longue de manière à servir de balancier au chien dans les tournants, et portée bien tombante tant que l'animal ne galope pas : un lévrier de sang pur ne dresse presque jamais la queue au chenil.

Voici maintenant (v. p. 37) les mesures de quelques chiens d'un bon modèle : *Wild Mint*, *Princess Dagmar*, *Honeywood* sont des vainqueurs de la Waterloo Cup, et leurs mesures, ainsi que celles d'*East Coast* et de *Good Killer*, ont été prises alors qu'ils étaient en condition de course. Les autres ont été mesurés dans les expositions où ils ont figuré avec succès.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

COURSES EN LIGNE DROITE La course de lévriers en ligne droite est pratiquée en Belgique et dans l'extrême-nord de la France avec un certain succès. On emmène les lévriers à une bonne distance de leurs maîtres ; ceux-ci appellent et sifflent de toute leur force en agitant des bandes d'étoffe, des mouchoirs, ou tout autre objet propre à attirer l'attention des chiens ; au signal donné par le starter, on lâche simultanément tous les lévriers, et ceux-ci s'élancent, en passant au besoin les obstacles qu'on leur a ménagés, vers leurs maîtres qui ont eu soin de se placer au delà de la ligne d'arrivée. *A priori*, l'infériorité de ce sport sur celui du coursing, c'est qu'il ne met en valeur qu'une seule des qualités des lévriers : la vitesse ; l'admirable souplesse du greyhound aux voltes du lièvre, sa science des défenses du gibier, sa passion, son honnêteté n'y servent de rien. Mais surtout le grand inconvénient des courses en ligne droite, et ce qui fait qu'elles sont à peine un sport, c'est que le gagnant n'en est pas nécessairement le meilleur coureur, il s'en faut. Les trois quarts des chiens, en effet, galopent bien vers celui qui les appelle, mais sans donner toute leur vitesse, sans se « livrer » réellement. De plus, lorsqu'ils galopent les uns à côté des autres, presque tous les lévriers jouent ensemble ou se battent au lieu de chercher à se distancer ; aux obstacles principalement, beaucoup s'arrêtent et s'amusent à empêcher les autres de sauter. En somme, la course en ligne droite est un spectacle plutôt qu'un sport véritable : elle est, par rapport au coursing, ce que les

Digitized by Google

courses de chevaux en liberté, qu'on faisait autrefois dans les rues de Rome, sont à nos courses de pur sang. Deux lévriers ne donnent vraiment toute leur mesure que lorsque leur instinct les précipite passionnément à la poursuite du gibier fuyant.

LE COURSING EST-IL CRUEL? Et ici, il faut répondre tout de suite au reproche qu'on a fait au coursing d'être cruel. En quoi est-il plus cruel de chasser avec des chiens qu'avec un fusil ? En terrain ouvert, le lièvre échappe aux greyhounds au moins quatre ou cinq fois sur dix; en terrain clos, il leur échappe aussi souvent, à condition qu'on ait eu soin de ménager des couverts où il se puisse réfugier au besoin, et, même sans cela, il se sauve quelquefois par sa seule endurance. Or, au tir aux pigeons, un bon fusil tue au moins dix-neuf fois sur vingt, et, à la chasse, ne manque presque jamais son lièvre; si l'animal est seulement blessé, que l'on pense un peu à l'agonie qu'il aura si le chien ne le retrouve pas, ou aux minutes qu'il doit passer dans la gueule du pointer ou du braque qui le rapporte vivant encore. La chasse à courre même est beaucoup plus féroce que le coursing, puisqu'elle dure beaucoup plus longtemps; et l'agonie du cerf est pitoyable, qu'il meure de fatigue ou qu'il périsse d'un coup de couteau ou de carabine sous les morsures des chiens. La poursuite du lièvre par les lévriers ne dure parfois que quelques secondes et ne saurait se prolonger au delà de quelques minutes ; enfin, si le gibier se défend bien, il a beaucoup de chances de sauver sa vie... Vraiment, entre toutes les chasses, celle-là est la moins cruelle de beaucoup.

On a essayé de remplacer le lièvre par un renard. Mais on n'apprécie ainsi que la seule vitesse des lévriers parce que le renard fuit en ligne droite. C'est seulement sur le lièvre qu'on juge vraiment de la qualité des chiens. Là, ce n'est pas tout que la vélocité : il faut encore toutes les vertus de la grande race des lévriers : l'endurance, et surtout l'adresse admirable à suivre les crochets et les

Digitized by Google

angles. Qui n'a pas vu deux greyhounds volter à la suite d'un bon lièvre ignore « un des plus rares spectacles d'ardeur, de véhémence et de grâce qui soient au monde ».

COURSING PRIVÉ ET COURSING PUBLIC

Au début de son livre classique sur le *Greyhound*, Stonehenge distingue soigneusement entre ce qu'il appelle le « coursing privé » et le « coursing public ». L'objet du premier est la prise du lièvre par les chiens, et la principale qualité qu'on y demande aux lévriers est de se montrer « bons tueurs ». Dans le second, au contraire, le lièvre n'est que le prétexte, le moyen par quoi on appréciera la valeur des greyhounds, et ce que l'on considère, ce n'est pas la lutte des chiens contre le gibier, mais leur lutte l'un contre l'autre à propos du gibier. Bref le « private coursing » est une *chasse* et le « public coursing » une *course*. Le premier n'est souvent que le prétexte à quelque belle galopade à travers champs, derrière le lièvre et les chiens. Mais, pour le « coursing public », le juge désigné aura seul le droit d'être à cheval sur le terrain et, comme aux courses de chevaux, les spectateurs resteront rangés autour de la piste : il faut en effet que rien ne vienne gêner les coureurs dans leur travail, puisqu'un point de plus suffit à donner la victoire à l'un d'eux ; quant au lièvre lui-même, qu'il soit pris ou non, de cela on s'occupera peu... C'est ainsi, du moins, que se passe en Angleterre et chez nous le coursing public, sport raffiné entre tous, réglementé par un code aussi complet que celui des courses de chevaux et qu'il serait si désirable d'acclimater tout à fait en France.

PRINCIPE DU COURSING

Rappelons-nous donc que ce qui importe, ce n'est pas la prise plus ou moins rapide du lièvre, mais la vitesse, la souplesse, l'énergie montrées par chacun des deux chiens, et que le gagnant d'une épreuve n'est

Digitized by Google

pas le lévrier qui a pris le gibier, mais *celui qui a le plus fait pour que le gibier soit pris*. On ne saurait trop insister sur ce point capital, d'où est déduite toute la réglementation du coursing.

Lorsque le lièvre est contraint par un des chiens à faire un crochet qui le jette, en quelque sorte, dans la gueule de l'autre chien, ce dernier, bien qu'ayant tué, ne « marque » aucun point : c'est à son adversaire qu'on en attribue. Voilà pourquoi les lévriers âgés ne sont pas aptes au coursing : un greyhound de quatre ans n'est peut-être pas très inférieur physiquement à un greyhound de deux ans et demi, mais il n'a plus l'ardeur de la jeunesse, il a pris trop de lièvres, bref il est trop malin : quand on le lâchera avec son camarade, presque toujours il laissera celui-ci se dépenser et il se réservera pour cueillir adroitement le gibier au bon moment ; mais, comme ce sera le jeune chien qui aura fait tout le travail, ce sera lui aussi qui aura marqué tous les points. Encore une fois, le coursing n'est pas une chasse, mais une course.

LE GIBIER En France, puisque la poursuite du lièvre par les lévriers est interdite, depuis 1844 (il n'est pas facile de comprendre pourquoi !) et qu'en conséquence le coursing ne peut se faire qu'en terrain clos, nous sommes réduits à employer des lièvres de boîtes; mais, pourvu qu'on ait eu le soin de les lâcher quelques jours à l'avance dans un parc aménagé de manière qu'ils y trouvent abri et couvert, et assez grand pour qu'ils y puissent prendre de l'exercice, pourvu aussi qu'on les ait copieusement nourris, ils seront, à l'heure du coursing, parfaitement hardis et vigoureux. Malheureusement il faut renoncer à se procurer chez nous le gibier nécessaire, d'abord parce que, hélas ! les braconniers veillent à ce qu'il n'y ait plus guère de lièvres sauvages dans nos campagnes, ensuite parce qu'on ne sait point les y panneauter comme il faut : les expériences faites jusqu'ici ont malheureusement semblé le démontrer. Le Greyhound-Club commande son gibier en Angle-

Digitized by Google

terre et surtout en Hongrie, et chaque aminal lui revient à une vingtaine de francs : les bouquins, plus grands et plus forts que ceux de notre pays, sont expédiés en boîtes quelque temps à l'avance et lâchés dans un emplacement suffisamment spacieux et soigneusement disposé. C'est de là que, le jour de l'épreuve, chacun d'eux sera envoyé à son tour par un long couloir en paillassons qui débouche sur le terrain du coursing.

LE TERRAIN Mais ce terrain de coursing, c'est chez nous la principale difficulté : on ne peut s'imaginer combien il est malaisé de trouver une plaine *close*, assez grande pour que le meilleur lièvre poursuivi par les chiens y puisse donner toute sa mesure. Dès sa première saison, en 1910-1911, le Greyhound-Club de France a pu utiliser une piste excellente dans une propriété des environs de Senlis ; et c'est là qu'il a fait disputer presque toutes ses premières épreuves, car un essai qu'il a tenté au Touquet, près de Boulogne-sur-Mer, et un autre sur l'hippodrome d'Enghien, n'ont pas été heureux. En 1911-1912, il a disposé de l'admirable hippodrome du Tremblay, champ de courses merveilleusement propre au coursing ; et il n'est pas douteux qu'il ne puisse se procurer pour la saison prochaine, soit le même terrain, soit un terrain encore plus proche de Paris.

J'espère pourtant que le Greyhound-Club acquérera quelque jour une piste qui lui appartienne exclusivement, et voici pourquoi.

Tous les connaisseurs savent et tous les auteurs disent qu'une condition importante pour que les courses soient régulièrement belles, c'est que les lièvres connaissent leur terrain : il suffit, au reste, pour en être persuadé, d'avoir comparé la façon dont le gibier se comporte quand on le chasse sur son propre territoire à celle dont il court quand on le pousse dans une plaine qu'il ignore. Sans doute un bon lièvre galopera bien partout et se défendra

Digitized by Google

toujours courageusement, et il est arrivé souvent que de superbes bouquins de Hongrie, hauts comme de petits whippets, fournissent, sur un terrain qu'ils n'avaient jamais vu, des courses de cinq à six minutes ; mais il y a toujours plus de chance pour que le lièvre qui manœuvre sur son propre domaine galope et surtout « crochète » mieux, et la différence est plus particulièrement sensible lorsqu'il ne s'agit pas d'animaux de tout premier ordre. Il y a donc intérêt à ce que le gibier ait pu se familiariser à l'avance avec la piste sur laquelle il sera poursuivi le jour du coursing.

Or M. de Sauvenière avait très habilement et très fructueusement aménagé, vers 1890, pour le Coursing-Club de France, entre Neuilly et Levallois-Perret, à l'image des pistes analogues d'Angleterre, un terrain malheureusement beaucoup trop petit, car ses dimensions (500 mètres sur 200 !) réduisaient la plupart des courses à un simple rush de vitesse, mais dont la disposition ingénieuse pourrait servir de modèle à qui voudra bientôt, comme je l'espère, fonder un établissement semblable [1].

« Tout le terrain était entouré de barrières pleines, en planches épaisses, de 3 mètres et demi de hauteur, et doublé intérieurement d'un treillis en mailles de fer ayant 1 mètre de hauteur. Les tribunes étaient situées sur un des petits côtés de ce rectangle, au nord du parc... Tout autour de celui-ci, sur trois côtés, celui des tribunes excepté, régnait un couloir de 2 mètres de large où pouvait circuler le gibier. Ce couloir, sur le côté opposé aux tribunes, s'élargissait et avait 6 mètres de largeur. » La balustrade séparant de la piste cette partie du couloir avait été percée au ras du sol d'ouvertures, de trappes assez grandes pour donner passage à un lièvre, mais trop petites pour qu'un lévrier pût s'y glisser, et on avait eu soin de planter devant ces trappes, sur le champ de course,

1. J'emprunte la description suivante à l'ouvrage de Sauvenière, *Les courses de lévriers*, p. 303 et suiv.

Digitized by Google

un petit bois d'arbustes, de façon que le lièvre qui réussissait à gagner ces buissons échappât à la vue des chiens, et eût ainsi toute commodité de chercher une trappe pour rentrer dans le couloir. « Au bout du couloir, sur la droite des tribunes, il y avait un espace ménagé pour enfermer, avant une journée de course, le gibier nécessaire à l'exécution du programme. » Et l'une des portes de cette réserve donnait sur un long boyau qui venait aboutir à l'endroit où attendaient, cachés par une claie, les greyhounds couplés.

Les lièvres étaient ordinairement en liberté dans le champ de courses. M. de Sauvenière ne le dit pas, mais il est probable qu'on leur donnait à manger dans la partie large du couloir, celle du petit rectangle opposé aux tribunes, pour les habituer à passer par les trappes dissimulées dans le bois. La veille ou le matin du coursing, on les poussait par le couloir dans la réserve. C'est de là que, le moment venu, l'un d'eux était envoyé par le boyau qui le faisait sortir devant les greyhounds. Il déboulait à toute vitesse pour gagner le petit bois où son instinct lui montrait le refuge. Et il réussissait le plus souvent à se sauver ainsi, après avoir courageusement résisté aux chiens — au grand bénéfice des finances du Club.

Le seul inconvénient de la piste de Neuilly-Levallois, c'était, je le répète, qu'elle était infiniment trop petite. Il n'est pas défendu d'espérer qu'un jour ou l'autre le Greyhound-Club sera en mesure d'aménager de la sorte un terrain plus spacieux. Jusque-là il se contentera de l'hippodrome du Tremblay, qui, sauf les refuges pour le gibier qu'il est difficile d'y arranger, forme d'ailleurs le plus magnifique champ de coursing qu'on puisse rêver.

Digitized by Google

CHAPITRE V

DESCRIPTION DU COURSING

Les deux chiens désignés par le sort pour courir la première épreuve attendent à proximité de l'endroit par où le lièvre débouchera sur le terrain du coursing, couplés dans les *slips :* on appelle ainsi une laisse terminée par deux colliers de cuir qu'un mécanisme spécial peut faire tomber en même temps, dès que celui qui tient la laisse (le *slipper*) le juge bon. Le chien qui a sur le programme le numéro d'ordre le moins élevé porte un collier de tricot rouge et est couplé à gauche du slipper ; l'autre chien porte un collier de tricot blanc et est couplé à droite.

Tout à coup, le lièvre est lancé ; les chiens l'ont aperçu : aussitôt ils se jettent furieusement en avant, entraînant presque l'homme qui les retient. Le slipper s'arc-boute sur ses jambes ; puis il court un instant, en les modérant ; enfin, quand il estime que le lièvre a pris une avance suffisante — 80 mètres, 100 mètres au plus, selon la qualité du gibier — il tire une cordelette qui détache automatiquement les deux colliers, et les chiens, lâchés subitement, s'élancent avec une rapidité folle à la poursuite de la petite bête rousse qui fuit dans la plaine. (Tout cela, bien entendu, n'a duré que quelques secondes.) — Alors commence le rôle du juge qui, à cheval et en costume de chasse, va suivre de près et arbitrer le travail des greyhounds.

Le lévrier à collier blanc, plus rapide, prend de l'avance sur son

Digitized by Google

camarade : le juge lui attribue 1, 2 ou 3 points de « vitesse » (*speed*) selon la supériorité dont il fait preuve. Le premier, il souffle au poil du lièvre : si celui-ci continuait à fuir en ligne droite, il serait perdu ; mais il tourne subitement à gauche et le juge accorde 1 point ou un demi-point au chien « blanc » qui a contraint de la sorte le petit animal à changer de direction : 1 point si le lièvre, menacé de très près, a fait un « angle » (*turn*), c'est-à-dire a tourné à angle droit ou à angle plus aigu encore, un demi-point seulement si le lièvre, moins inquiété, n'a dévié de sa route qu'à moins d'un angle droit et n'a fait qu'un « crochet » (*wrench*).

Les deux chiens, emportés par leur élan, ont perdu plusieurs longueurs ; ils voltent le plus rapidement qu'ils peuvent, mais le lévrier à collier rouge, plus souple, vire dans un cercle plus étroit et rejoint le premier le gibier. Coup sur coup, il contraint le lièvre à faire deux « crochets » et un « angle », sans que le second lévrier, moins habile à tourner, puisse reprendre le commandement. Mais, sur une ligne droite un peu plus longue, le lévrier portant le collier blanc, qui était d'une longueur en arrière, donne tout son effort et parvient à dépasser son concurrent : ce « dépasser » (*go bye*), qui dénote chez le chien qui l'accomplit une énergie extrême, est très apprécié des connaisseurs ; le juge le récompense par 2 ou 3 points, selon qu'il est fait sur une ligne droite ou sur la courbe extérieure d'un tournant.

Le lévrier blanc va atteindre le lièvre : il le touche, le bouscule, mais ne peut le saisir, et le petit animal repart de plus belle : c'est le « trébuchet » (*trip*), récompensé par 1 point. Pourtant, le lièvre ne s'enfuit pas loin, car le lévrier « blanc » le rejoint à nouveau par un suprême effort, et le tue d'un coup de mâchoires : c'est la « mort » (*kill*) qui vaut, selon la façon dont elle est donnée, 2 points, 1 point, un demi-point, ou même rien.

En résumé, le juge a noté *in petto* à l'actif du chien à collier rouge deux *crochets* (1 point), et un *angle* (1 point) ; et à l'actif du

Digitized by Google

chien à collier blanc la *vitesse* (1, 2 ou 3 points, mettons 2 points), un *angle* (1 point), un *dépasser* (2 ou 3 points, mettons 2 points), un *trébuchet* (1 point) et la *mort* (mettons 1 point) : c'est donc ce dernier qui est vainqueur.

Aussitôt le juge tire de sa poche un mouchoir blanc qu'il agite ; le porte-fanion lève un drapeau blanc, et le public apprend ainsi que c'est le chien à collier blanc, autrement dit celui des deux qui avait sur le programme le plus haut numéro d'ordre, qui a gagné l'épreuve... Déjà les entraîneurs ou leurs aides courent sur la piste en rappelant les lévriers qui viennent de courir, et le slipper boucle les colliers de ses slips au cou de deux autres greyhounds. Un nouveau match va avoir lieu. Puis tous les vainqueurs des épreuves du premier tour courront entre eux. Le troisième tour mettra aux prises les vainqueurs du deuxième. Et ainsi de suite jusqu'à la finale entre les deux chiens qui n'auront pas été battus, laquelle désignera le gagnant de la poule (*winner*) et le second (*runner up*).

ENTRÉES ET BYES Autant que possible, on n'admet qu'un nombre pair de chiens dans chaque poule et l'on tâche à ce que le chiffre des entrées soit un multiple de 2. Mais il peut arriver que, par suite d'un accident ou pour toute autre cause, les propriétaires déclarent forfait pour tel ou tel de leurs chiens engagés, et que, au jour fixé pour le coursing, les concurrents de la poule ne soient plus qu'en nombre impair. Supposons par exemple que la poule ne comporte plus que sept lévriers. Le chien à qui le sort aura donné le numéro 1 courra contre celui qui aura obtenu le numéro 2, le numéro 3 avec le numéro 4, le numéro 5 avec le numéro 6, le numéro 7 restera sans concurrent. Il ne serait pas juste qu'il fût dispensé de la première épreuve imposée aux autres, et qu'il se trouvât ainsi, au second tour, plus frais que ses adversaires ; alors on lui fait courir un lièvre en compagnie d'un des chiens

Digitized by Google



Waterloo Cup : *Competition* et *Haakon* (*voir p. 64-65*).



Waterloo Cup, 1912 : *Sultan* (*voir p. 64-65*).

Digitized by Google



La Mort (*voir p. 65*).



Grame Survivor, à M. Jacques Boulenger (*voir p. 93*).

Digitized by Google

éliminés ou de n'importe quel autre lévrier se trouvant sur le terrain. Quel que soit d'ailleurs le résultat de cette course, on l'en regardera comme vainqueur ; mais il aura ainsi accompli le même travail que les autres lévriers, et ceux-ci ne se trouveront pas, au deuxième tour, plus fatigués que lui. — C'est ce qu'on appelle un *bye*.

Dans une course de *saplings* ou de *puppies* [1], le lévrier qui bénéficie du bye ne doit courir autant que possible que contre un autre sapling ou un autre puppy. On risque en effet d'écœurer et de décourager un jeune chien en lui opposant un adulte expérimenté.

Prenons une poule de vingt-quatre lévriers. Au premier tour le numéro 1 rencontre le numéro 2, le numéro 3 le numéro 4, et ainsi de suite. Les douze vainqueurs luttent ensemble au second tour ; les six gagnants se rencontrent au troisième tour ; et au quatrième tour il ne reste plus que trois chiens. Les deux premiers de ceux-ci courent l'un contre l'autre et le troisième court un bye. La finale mettra en présence le vainqueur du match précédent et le lévrier du bye.

Autre cas. Lorsque, à un des tours de la course, un des chiens qualifiés est retiré par son propriétaire pour une raison quelconque, le lévrier qui devait rencontrer ce chien-là n'a plus d'adversaire : en ce cas on lui fait courir un bye.

Il y a donc deux sortes de byes, en quelque sorte : 1° les byes naturels qui se produisent lorsqu'à un des tours de l'épreuve le nombre des concurrents se trouve impair ; 2° les byes accidentels qui ont lieu lorsqu'un chien se trouve subitement sans adversaire, celui qui devait courir contre lui ayant été retiré.

S'il est favorisé par les circonstances, un lévrier peut bénéficier de plusieurs byes accidentels dans une même épreuve, et M. H. Ledger

1. Un chien est *sapling* durant toute la saison de courses qui suit immédiatement sa naissance, et *puppy* durant la deuxième saison de courses après sa naissance. Étant donné, d'ailleurs, qu'un lévrier ne peut guère courir avant d'être âgé d'un an, seuls les chiots nés en janvier ou, au plus tard, en février, peuvent prendre part aux épreuves de saplings, lesquelles sont rares.

Digitized by Google

me citait le cas d'un chien gagnant un prix après avoir couru un bye naturel et deux accidentels, en tout et pour tout.

Enfin un même chien ne doit jamais bénéficier de deux byes dans la même course. Lorsqu'il arrive qu'un chien qui a couru déjà un bye se trouve désigné pour en courir un second, c'est le chien qui le précède immédiatement sur la liste qui obtient cet avantage en son lieu, tandis qu'il doit lutter lui-même contre le concurrent de ce dernier chien. Par exemple, au deuxième tour de la poule de douze dont nous venons de parler à l'instant, supposons que 1 ait battu 5, que 7 ait battu 9 et que 11 ait couru son bye : resteront en présence les nos 1, 7 et 11 pour la demi-finale. Eh bien, ce ne sera pas 11 qui bénéficiera à nouveau du bye, ce sera 7 ; en conséquence on n'aura pas : 1 contre 7 et 11 bye ; mais : 1 contre 11 et 7 bye. A la finale prendront donc part le gagnant du match 1 contre 11 et le chien 7.

LE SLIPPER On appelle ainsi l'homme qui a la délicate mission de donner le départ aux chiens. Cela est très difficile, même avec l'instrument perfectionné que sont les slips actuels.

Ils se composent de deux colliers réunis par une légère armature d'acier : une des extrémités de chaque collier tient à cette armature même ; l'autre est terminée par une languette de métal; les deux languettes sont maintenues par une seule cheville d'acier à laquelle est attachée une cordelette qui passe à travers la laisse creuse et vient sortir à son extrémité. La laisse est terminée par une poignée que le slipper tient dans sa main. La cordelette traverse aussi cette poignée et se termine par une lanière de cuir que le slipper boucle autour de son poignet. Tant qu'il tiendra la poignée, les chiens pourront tirer de toutes leurs forces sans que les colliers se détachent ; mais, dès qu'il l'aura lâchée, la ficelle se tendra, fera sauter la petite cheville qui maintient les colliers fermés, et ceux-ci s'ouvriront, laissant les deux greyhounds en liberté.

Digitized by Google

La première qualité du slipper est de savoir slipper sans secousse, tout en courant derrière deux greyhounds qui tirent de toutes leurs forces. Une saccade, en effet, peut gêner un des chiens dans sa foulée de départ, et comme certains lévriers font, dès ce moment, au démarrage, une quinzaine de mètres à la seconde, on conçoit de quelle importance peut être un retard, fût-il d'un cinquième de seconde, infligé à l'un d'eux. — Mais le slipper doit avoir bien d'autres qualités encore.

Parfois, c'est au juge que revient la charge de lui donner le signal de lâcher les chiens, parfois c'est à un membre du Club : le commissaire aux slips ; mais, quand le slipper est expérimenté, il est préférable de lui laisser toute liberté d'agir à sa guise. Le commissaire aux slips, en effet, ne peut pas sentir comme lui le moment où les deux chiens tirent bien également sur leurs colliers ; le juge ne le peut pas davantage, et en outre il est mal placé pour apprécier la distance exacte qui sépare le lièvre des chiens et leur situation réciproque, puisqu'il ne se trouve pas, comme le slipper, dans la ligne de fuite du gibier, mais à cheval et à l'écart. Or, les conditions que je viens de dire sont essentielles pour que le départ donné aux chiens soit véritablement régulier.

Quand l'avance accordée au lièvre est trop grande, l'animal, ne se sentant pas inquiété, ne s'éloigne pas en ligne droite, mais oblique d'un côté ou de l'autre; et, s'il incline à gauche, le chien de gauche aura à parcourir pour le rejoindre une distance un peu moins grande que le chien de droite ; ou s'il incline à droite, c'est le chien de droite qui sera avantagé de trois ou quatre longueurs sur son camarade. D'autre part, lorsque l'avance donnée au lièvre est trop courte, les lévriers sont trop tôt sur le gibier. Il faut donc que le slipper apprécie l'allure du lièvre afin de lui accorder plus ou moins de champ selon sa valeur ; il faut aussi qu'il envoie bien ses chiens dans la ligne de fuite du gibier ; enfin il faut qu'il slippe sans nervosité, de manière à éviter toute secousse ; et tout cela en courant, et

Digitized by Google

dans l'intervalle de quelques secondes. Joignez que le slipper doit être strictement honnête et sans intérêt dans la course : il ne lui serait pas impossible, en effet, d'avantager un des deux chiens en l'excitant par des paroles, ni même, peut-être, de gêner l'autre par une saccade ou autrement ; et nous avons vu que l'hésitation d'un des greyhounds au départ, fût-elle d'une demi-seconde, pouvait lui faire perdre 5 ou 6 longueurs et modifier le résultat d'une épreuve. Toutes ces conditions font qu'il n'est point beaucoup de bons slippers.

Ce sont des professionnels qui remplissent cette difficile fonction en Angleterre. On en compte actuellement 42.

LE JUGE Autrefois, le juge était un amateur que les propriétaires des chiens engagés désignaient au vote parmi les membres du club ; aujourd'hui, pour toutes les épreuves publiques, on a recours à des juges officiels ; ces professionnels sont, cette année, au nombre de 38 en Angleterre.

Car, si un bon slipper est nécessaire à la réussite d'un coursing, un juge expérimenté l'est davantage encore. Lui seul, en effet, désigne le vainqueur de chaque épreuve et ses décisions sont sans appel ; il n'en doit l'explication qu'aux commissaires du coursing : il faut donc que sa compétence et son autorité soient indiscutables. Joignez que le juge doit avoir un grand sang-froid et qu'il lui faut aussi être assez bon cavalier pour passer partout derrière les chiens. A cause de tout cela les très bons juges sont rares, et il arrive qu'ils soient engagés à l'avance pour toutes les journées de la saison.

Le jour du coursing, le juge est à cheval, en costume de chasse : habit rouge, culotte blanche, cape de velours noir. Pour indiquer le gagnant de chaque épreuve, il tire de sa poche soit un mouchoir rouge, soit un mouchoir blanc, correspondant à la couleur du collier du chien vainqueur. Si la course lui paraît indécise, c'est-à-dire si les deux chiens ont obtenu le même nombre de points, il se découvre et lève sa cape. Si la course lui paraît nulle, c'est-à-

Digitized by Google

dire si le lièvre n'a pas fourni une carrière suffisante pour permettre aux chiens de s'employer, il reste couvert. Ses signaux sont répétés par le *flag-steward* ou porte-fanion qui agite un drapeau rouge ou blanc, et le public est ainsi renseigné sur-le-champ.

MANIÈRE DE JUGER Le principe même du coursing, c'est que le lévrier vainqueur est celui qui a le plus contribué à préparer la défaite finale du lièvre. Et je rappelle que, conformément à ce principe, on récompense la *vitesse* (speed) par 1, 2 ou 3 points, selon la supériorité montrée par un des chiens sur l'autre, — le *dépasser* (go bye), action qu'accomplit le chien qui se trouvait d'une longueur en arrière en dépassant son concurrent d'une longueur, par 2 ou 3 points, — le *crochet* (wrench), déviation à laquelle est contraint le lièvre, par un demi-point, — l'*angle* (turn), crochet à angle droit ou à angle plus aigu encore, par 1 point, — le *trébuchet* (trip), action de bouler le lièvre sans pouvoir le saisir, par 1 point, — et la *mort* (kill) par 2, 1, 1/2, ou même 0 point.

LA « VITESSE » ET LE « DÉPASSER » D'après M. Walsh (pseudonyme : Stonehenge) — le fondateur du grand journal de sport anglais, le *Field*, et l'homme le plus compétent de son temps en coursing — ce qu'on appelle la « vitesse », c'est la rapidité montrée par les chiens dans leur *course en ligne droite des slips au gibier*. On attribue au greyhound le plus vite sur cette distance, selon la supériorité qu'il montre sur son adversaire, 3, 2 ou 1 point. Mais on doit naturellement tenir compte de ce fait que le lièvre, quand il a beaucoup d'avance, peut obliquer de lui-même dant un sens ou dans l'autre et favoriser ainsi un des deux lévriers au détriment de celui qui est forcé de tourner « à l'extérieur » : en ce cas, le lévrier qui était en avant, et qui a perdu le commandement parce que le lièvre a modifié sa ligne de fuite, reçoit un demi-point comme s'il avait causé ce crochet.

Digitized by Google

Mais d'autre part une question se pose. Certains chiens, très vites sur leurs jambes, partent en tête et arrivent en tête sur le gibier ; ceux-là obtiennent donc 3, 2 ou 1 point de *vitesse*, sans compter le point ou le demi-point du premier angle ou du premier *crochet* qu'ils déterminent nécessairement. Mais il y a des greyhounds qui ont un autre style : ils partent moins vite, perdant parfois une longueur au sortir des slips, puis ils augmentent progressivement leur vitesse et finalement arrivent, eux aussi, les premiers sur le gibier. Or, en courant de la sorte, ils exécutent un véritable go bye ou dépasser : « Il y a *dépasser*, dit en effet le règlement, lorsqu'un lévrier qui se trouvait à une longueur derrière son adversaire dépasse celui-ci et se place à une longueur devant lui. » Doit-on, par conséquent, compter à ces greyhounds non seulement la *vitesse*, mais encore les 2 ou 3 points du *dépasser ?* Doit-on récompenser leur performance par 5 points, tandis que celle des chiens dont je parlais tout à l'heure ne peut l'être au maximum que par 3 points ?

Certainement non. On tient compte, en accordant les points de vitesse, de la beauté du style qui vient d'être décrit. Mais *il ne peut y avoir aucun dépasser ou go bye avant que le lièvre ait été rejoint.*

Ce n'est donc qu'après le premier crochet qu'on récompensera le dépasser par 2 points s'il est fait sur une ligne droite, ou par 3 points s'il est fait sur une ligne courbe ; mais bien entendu, dans ce dernier cas, il faut qu'il soit accompli à l'extérieur du tournant : le chien qui vire « à la corde » (si l'on peut dire), ayant moins de chemin à faire, n'a aucun mérite à gagner une longueur sur son adversaire. Tout cela est très délicat à juger.

LES « ANGLES » ET LES « CROCHETS »

Et il en est de même pour les angles et les crochets. Il peut arriver que le lièvre, de lui-même, oblique du côté d'un des chiens. Alors il y a deux cas à envisager : si cela arrive avant le

Digitized by Google

premier crochet de la course, et que cette déviation spontanée du lièvre favorise le chien le moins vite, on attribue au chien qui était en tête le mérite de ce tournant du gibier et il reçoit un demi-point pour le crochet ; si cela arrive après le premier crochet, on ne compte pas au chien indûment favorisé le point suivant qu'il ne marquerait que grâce à une circonstance où il n'est pour rien ; et même, si le lièvre inclinait de la sorte constamment de son côté, on ne lui accorderait par la suite que la moitié de ses points.

LE GREYHOUND « BON TUEUR » C'est le désir passionné de tuer qui donne au lévrier vitesse et souplesse : il arrive très souvent que les greyhounds les mieux construits soient battus par des greyhounds beaucoup moins bien doués physiquement, mais plus entreprenants. Et, à mérite égal, le chien dévoré de la passion de tuer, qui fonce impétueusement, aveuglément sur le lièvre, fait toujours une plus belle course pour les connaisseurs que celui qui, ayant rejoint son gibier, le suit très adroitement, mais n'ose risquer une attaque franche, de peur de provoquer un angle trop brusque, qui lui ferait perdre du terrain. Si brillant que paraisse son style, ce chien prudent (qui est souvent un chien âgé) sera souvent battu par un greyhound plus ardent, même moins adroit que lui, mais à qui la passion prêtera une énergie inouïe. Certains greyhounds sont si impétueux qu'on croirait presque qu'ils découragent le gibier : le lièvre semble parfois terrifié et se trouve pris avant que d'avoir osé tenter aucune défense honorable, ou peu s'en faut.

LA « MORT » Enfin ce sont ceux-là le plus souvent qui sacrifient le gibier et obtiennent les points de la mort. Mais ici il faut distinguer : le chien peut prendre le lièvre grâce à ses propres vigueur et habileté, après lui avoir fait faire un dernier angle ou crochet, et, dans ce cas, on lui accorde la note maxima ;

Digitized by Google

mais il arrive aussi que ce soit le travail de son compagnon qui lui fournisse le moyen de tuer, et souvent le lièvre lui tombe en quelque sorte dans la gueule à la suite d'un angle trop aigu auquel il a été contraint par l'autre chien : en ce cas le lévrier tueur ne mérite et n'obtient aucun point. Car, encore un coup, la prise du gibier n'est que secondaire dans le coursing : quatre fois sur dix, en terrain ouvert, le lièvre parvient à gagner quelque couvert et se trouve ainsi sauvé ; alors on considère la course comme terminée et le chien gagnant est celui qui avait obtenu le plus de points au moment de l'interruption.

CAS PARTICULIERS Il ne nous reste plus qu'un mot à dire pour en avoir terminé avec cet aperçu sommaire de la manière de juger. Quand un des chiens perd du terrain au départ, soit parce qu'il n'a matériellement pu voir le lièvre, soit par suite d'un mauvais lâcher, le juge n'attribuera aucun point au chien de tête avant que le second chien ait eu la possibilité de prendre part à la course. En revanche, le chien qui tombe ou qui est victime d'un accident, ne bénéficie d'aucune retenue de points : tant pis pour lui. De même, si un greyhound refuse de poursuivre le lièvre, s'il s'arrête pendant la course, s'il se détourne de la poursuite, aucun des points qu'il pourra acquérir par la suite ne lui seront plus marqués. Mais ces cas ne se présentent pour ainsi dire jamais quand on fait courir des chiens de race pure.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

CHOIX DES CHIOTS C'est beaucoup, pour un greyhound, que d'être de formes parfaites; mais cela n'est pas tout. Tel lévrier primé dans les expositions ne vaudra rien pour le sport et un beau chien n'est pas toujours un bon chien. La meilleure machine de course ne gagne que si elle est bien dirigée : de même, tel greyhound admirablement construit ne réussira que s'il a — outre les qualités physiques : vitesse, souplesse du galop, etc. — les qualités morales de la grande race, le désir de tuer, l'énergie, la résistance à la fatigue, s'il est sensible à l'émulation, et indifférent à la douleur, aux blessures. Or il est assez difficile de juger de ces qualités physiques et morales, de cet influx nerveux qui fait toute la valeur des grands chiens, tant qu'on n'a pas essayé les greyhounds sur le gibier.

Toutefois, on met le maximum de chances de son côté en choisissant les chiots les mieux nés, car on ne peut guère prévoir quels seront les qualités d'un jeune chien qu'en escomptant son hérédité.

DE L'HÉRÉDITÉ Il est bon de noter, d'ailleurs, que ce ne sont pas les étalons et les lices ayant remporté le plus de succès en coursing qui donnent invariablement les meilleurs produits. C'est que, à côté de l'hérédité immédiate, il y a l'hérédité de race, en sorte qu'il arrive très fréquemment que les défauts et les qualités des ancêtres se retrouvent d'une façon frappante dans

Digitized by Google

les individus à plusieurs générations d'intervalle; et cet atavisme n'est pas rare chez les greyhounds. Il faut donc accorder plus encore d'importance aux *pedigrees* qu'aux *performances :* c'est en ne s'écartant jamais de cette règle que les Anglais ont obtenu telles races d'animaux qui font notre admiration.

Quant à la question de la consanguinité, elle est très obscure. Tout le monde semble à peu près d'accord sur ce fait que la consanguinité immédiate (père et fille, mère et fils, frère et sœur) est néfaste pour la race. Mais est-il mauvais que les animaux reproducteurs aient parfois des liens de parenté moins proches que ceux-là, qu'ils soient cousins, si l'on peut dire ? Les éleveurs et les vétérinaires varient d'opinion sur ce sujet. M. A. Samson pensait que « la consanguinité élève l'hérédité à sa plus haute puissance », et que les produits nés de pères et de mère cousins présentent au plus haut degré les qualités comme les défauts de leurs parents ; par conséquent, lorsqu'il y a quelque défectuosité que l'on désire ne pas retrouver dans les produits, il serait bon d'introduire du sang nouveau ; et c'est presque toujours le cas... En réalité, ces questions ne sont rien moins que claires, et il est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, d'en dire rien de certain.

Au total, on doit considérer, quand on achète un chiot, non seulement les performances de son père et de sa mère, mais encore celles de ses ascendants. Et quoi qu'il soit arrivé très souvent que les frères et sœurs d'un grand chien ne valussent rien, l'indice le plus sûr, voire, en pratique, le seul indice de la valeur que pourront avoir les produits futurs d'une lice et d'un étalon, c'est la valeur de leurs produits passés.

NAISSANCE DES CHIOTS Il y a avantage à ce que les chiots naissent aux mois de janvier ou de février, puisque l'âge des greyhounds est compté du 1er janvier de l'année de leur naissance.

Digitized by Google

Un chien est appelé *sapling* pendant la saison de coursing qui suit immédiatement sa naissance ; puis, durant toute la saison suivante, il est dit *puppy* ou chien de première saison ; la saison suivante encore, on l'appellera chien de deuxième saison ; et ainsi de suite. Comme la saison de coursing dure de septembre à avril, il s'ensuit qu'un chien né en janvier sera sapling de neuf à quinze mois, puppy de seize à vingt-sept, chien de deuxième saison de vingt-huit à trente-neuf — tandis qu'un chien né en juin, par exemple, sera sapling de quatre à dix mois, puppy de onze à vingt-deux, chien de deuxième saison de vingt-trois à trente-cinq, etc. Or, il existe des épreuves réservées spécialement aux saplings comme aux puppies. Etant donné qu'un greyhound ne peut pas courir avant l'âge de onze ou douze mois, il faudra qu'il soit né en janvier ou, au plus tard, au début de février pour prendre part aux épreuves de saplings. Mais beaucoup de connaisseurs estiment qu'il est mauvais de faire courir un chien à l'âge où il est encore sapling ; et d'autre part, il n'y a pas en réalité grande différence entre un puppy de dix-sept ou dix-huit mois et un puppy de vingt-deux ou vingt-trois. Si bien qu'il peut sembler préférable de faire naître les chiots au printemps ou même au début de l'été, où ils seront plus faciles à élever, qu'en plein hiver.

Le rut de la chienne dure de vingt-cinq à vingt-sept jours environ ; c'est durant le second tiers de cette période qu'elle accueille l'étalon. Beaucoup de mâles greyhounds sont froids (parfois, dit-on, à cause du surmenage qu'ils ont subi durant leur carrière). D'autre part, certains éleveurs, plus commerçants que sportsmen, ne se privent pas de donner à leurs étalons des stimulants qui rendent leurs montes plus nombreuses, mais qui ne sont pas sans nuire à leurs produits.

La lice porte rarement moins de soixante jours et plus de soixante-trois. Il faut, quand elle est pleine, lui donner une nourriture substantielle et un travail régulier, de manière qu'elle soit en

Digitized by Google

bonne santé et qu'elle mange à sa faim *sans devenir grasse*. Quelques jours avant sa délivrance, on lui préparera dans un box un peu obscur un bon lit de paille, et il est à peine besoin de recommander qu'on la laisse tranquille pendant son accouchement, quitte à intervenir si cela devient absolument nécessaire.

La chienne greyhound est très féconde et a de nombreuses portées : il ne faut jamais laisser que deux ou trois petits à la mère, on confiera les autres à une nourrice, soigneusement muselée durant les premiers jours.

SEVRAGE Les chiots peuvent être sevrés au bout de six semaines. A ce moment, on purgera la mère, pour lui faire passer son lait, avec un peu d'huile de ricin, et on lui appliquera des bandages sur les tétines.

Les petits auront été habitués depuis quelque temps à boire du lait tiède dans une écuelle, et même un peu de bouillon. Après leur sevrage, on leur donnera de la panade au lait, de la farine d'avoine, du bouillon de cheval, de tête de mouton, de bœuf, etc. ; puis des pâtées de légumes,de viande cuite et de pain, le tout bien écrasé. Il sera bon également de leur laisser pour jouer quelque *gros* os sur lequel ils se feront les dents et dont le phosphate les fortifiera.

DENTS ET AGE DES CHIENS Vers l'âge de deux à quatre mois, les premières dents de lait commencent à tomber et la seconde dentition est généralement sortie entre cinq et huit mois. Un chien d'un an a ses incisives et ses crochets tout à fait blancs et intacts. A deux ans, ses pinces inférieures commencent souvent de s'user. Entre deux ans et demi et quatre ans, les pinces inférieures sont généralement usées en partie et les supérieures commencent de l'être. Vers quatre ans et demi ou cinq ans, les pinces supérieures sont assez usées à leur tour et les dents jaunissent. Des six ans, quelquefois, les

Digitized by Google

mitoyennes de la mâchoire supérieure sont rasées. Plus tard, les dents s'écartent, se couvrent de tartre, et la gueule n'a plus la belle couleur rose de la jeunesse. Il faut d'ailleurs noter que ces caractères varient considérablement selon la nourriture que l'on donne aux chiens et leurs dispositions propres.

LA « MALADIE » Les petits lévriers, comme tous les chiots, ont de grosses pattes maladroites et les articulations épaisses. Mais parfois ces dernières paraissent gonflées d'une façon excessive : c'est du rachitisme. Il disparaîtra si l'on augmente la ration de viande (en veillant toutefois à ce que le chien ne s'en trouve pas échauffé), si on lui donne des fortifiants (huile de foie de morue, émulsion Scott, pilules de fer, etc.), et si l'on a soin de saupoudrer ses pâtées d'un peu de phosphate de chaux.

Enfin le chiot doit être soigneusement pansé et brossé tous les jours. Il faut aussi veiller à ce que son chenil soit propre et sec ; rien ne saurait lui être plus néfaste que l'humidité. Un petit lévrier de cinq à dix mois bien nourri, bien logé, bien pansé, a toutes les chances d'échapper à la « maladie », pourvu qu'on ait soin de lui donner une très légère purge de temps en temps, de surveiller ses déjections et de lui faire prendre au besoin le vermifuge nécessaire, de lui donner des fortifiants s'il paraît anémique (voir notamment le blanc des yeux, et le dedans de la bouche et des paupières) ; enfin, s'il semble un peu souffrant, de le placer dans un endroit où il soit *très tranquille* et où il puisse passer ses journées blotti dans la paille et au soleil. Si toutefois la « maladie » prenait une forme aiguë, il n'y aurait qu'une chose à faire : appeler au plus vite le vétérinaire — un vétérinaire spécialiste, naturellement, car la plupart, habitués aux chevaux, n'entendent rigoureusement rien à la thérapeutique des chiens — lui seul saurait ordonner les médicaments utiles : toutes les indications qu'on trouve dans les livres spéciaux ne peuvent remplacer l'habitude et la pratique du médecin des chiens.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

SOINS DES SAPLINGS Dès que le chiot greyhound atteint l'âge de quatre ou cinq mois, il faut l'habituer à marcher en laisse. Pour cela quelque patience sera souvent nécessaire ; mais la plus grande douceur est recommandée : on ne dresse pas un noble greyhound comme un chien couchant, et il ne faut pas user du fouet contre eux. Si même, plus tard, votre jeune lévrier commet quelque méfait dans la basse-cour, s'il poursuit les lapins, s'il fait passer de vie à trépas quelque chat, ennemi traditionnel de sa race, gardez-vous de le corriger : contentez-vous d'enfermer vos volailles, et de l'attacher ou de le museler quand vous le promenez. En courant sur l'animal qui s'enfuit, le lévrier ne fait que son métier. Toute l'éducation que vous donnez au greyhound doit tendre à exalter en lui cet instinct de poursuivre ; c'est exactement le contraire au dressage qu'on fait subir au chien d'arrêt.

Il est absolument nécessaire que les chiots aient à leur disposition une cour ou un jardin où ils puissent jouer et courir durant les belles heures de la journée. Ce n'est qu'à cette condition qu'ils pousseront vigoureux et drus. Il faut pourtant veiller à ce qu'ils ne soient pas mouillés et à ce qu'ils n'aient point froid. Sans doute, on ne doit pas charger de couvertures les greyhounds tant que leur entraînement n'est pas commencé, sous peine de les rendre frileux et délicats. Mais la nuit, quand la saison est humide et fraîche, il

Digitized by Google

est bon de les couvrir, principalement à l'âge où ils sont sujets à la maladie.

Aussitôt que leurs forces le permettront, les jeunes chiens devront accomplir en laisse, en même temps que les adultes, de longues marches sur route. Il n'y a pas de meilleur travail pour les muscles ; de plus, c'est ainsi qu'on leur « fait les pieds ». Or, rien n'est plus important pour un greyhound que d'avoir de bons pieds : un chien sujet à se blesser souvent, en course et à l'entraînement, cause des déboires sans fin. C'est pourquoi il est utile de sécher soigneusement les doigts quand on rentre de la promenade et que le sol est humide, et de baigner de temps en temps le bas des pattes jusqu'au poignet dans une solution astringente[1]. Mais, encore un coup, c'est par les marches sur route qu'on rend les pattes solides, et non par des médicaments.

S'IL EST MAUVAIS DE FAIRE COURIR LES SAPLINGS

Beaucoup de connaisseurs estiment, comme je l'ai dit, qu'il est mauvais de faire voir le lièvre aux greyhounds avant qu'ils ne soient puppies, et qu'à tous les points de vue les courses de saplings sont néfastes à la carrière future de ceux qui y prennent part. Certes, théoriquement, tout lièvre couru retire un peu de loyauté au greyhound et le rapproche du moment où il sera devenu trop malin pour être un bon chien de coursing. Mais, pratiquement, il est bien clair que tout dépend du caractère du chien, et que tel qui a pris deux centaines de lièvres restera plus ardent et plus innocent que tel autre qui n'en aura couru que deux dizaines. Quant à savoir si cela ruine les forces d'un sapling de douze mois, de prendre part à une course — à cela encore il faut répondre que tout dépend de la vigueur du chien. N'oublions pas que poursuivre le gibier est le plus grand plaisir qu'on puisse don-

1. Voir plus bas.

Digitized by Google

ner à un greyhound : beaucoup ne se développent entièrement, ne « s'épanouissent », si l'on peut dire, physiquement et moralement, qu'après avoir connu cette joie-là. En somme, ici encore, il n'est pas de règle générale. Certains saplings, durs et solides, se trouveront bien d'avoir paru dans un coursing ; d'autres s'y ruineront : c'est affaire de tact chez l'entraîneur. En revanche, ce qui ne saurait manquer d'avoir un effet déplorable, ce serait d'abuser des forces du sapling et de le faire courir souvent, même s'il gagne : les propriétaires qui font cela sont des spéculateurs pressés, et non des hommes de sport.

L'ENTRAINEMENT DES CHIENS ADULTES Lorsque le chien est adulte, alors commence l'entraînement.

Disons tout de suite qu'il n'est pas besoin de professionnel pour cela et que « l'entraînement » n'est pas une chose mystérieuse, une sorte d'opération magique, comme se le figurent ordinairement chez nous les braves gens qui s'en vont aux courses tous les dimanches en famille, après avoir pris les « tuyaux » de leur coiffeur. Que ce soit pour un cheval, ou pour un boxeur, ou pour un lévrier, il n'y a pas de « trucs » d'entraînement : il n'y a que le tact et le sentiment de l'entraîneur. Un amateur peut parfaitement diriger lui-même le travail d'une demi-douzaine de greyhounds, sans renoncer en rien à ses autres occupations, pourvu qu'il habite en dehors de la ville et qu'il ait du loisir le matin — mais à condition surtout qu'il soit capable de juger de l'état apparent d'une musculature, d'apprécier la valeur morale et physique d'un effort, de distinguer un athlète en forme d'un athlète qui ne l'est pas, bref à condition qu'il soit lui-même « homme de sport ». Rien d'ailleurs ne saurait donner cette science-là à des gens qui n'ont jamais fait eux-mêmes d'exercice que pour aller tous les jours de leur appartement à leur magasin. Mais je dis qu'un vrai sportsman, et qui sait ce que c'est que l'hygiène, est capable, avec

Digitized by Google



Après la Course (*voir p. 93*).



La porte du Parc aux lièvres à Chamant (*voir p. 51*).

Digitized by Google





Chiots (*voir p. 66*).

Digitized by Google

du soin, de mettre très bien en condition ses lévriers, sans autre aide que celle d'un ou deux lads.

LE CHENIL Et d'abord un mot sur le chenil.

La première écurie ou étable venue peut parfaitement en tenir lieu, si elle est bien close et bien *sèche*, et si elle donne sur une pelouse ou sur une cour où les chiens puissent prendre leurs ébats pendant trois ou quatre heures chaque jour. Il faut seulement avoir soin d'établir des boxes, s'il n'en existe pas, et de ne loger dans chacun d'eux que deux chiens, de sexe différent autant que possible ; ce ne sont que des lévriers d'un caractère particulièrement paisible qu'on pourra loger par trois sans trop craindre les rixes : les greyhounds *à l'entraînement*, quand ils sont bien en condition et débordant de force et de santé, sont facilement batailleurs et ils ont la dent terrible. Il faut se garder aussi de loger un puppy avec un vieux chien qui ne serait pas d'une douceur exceptionnelle : sans cela, le puppy sera littéralement brimé par son compagnon.

Au fond de chaque box, à $0^{m},50$ du sol, s'étendra le banc de couchage, divisé par des cloisons en planche en autant de compartiments qu'il y aura de lévriers, et couvert d'un toit de façon à conserver la chaleur dégagée par les animaux. Cette division en cases empêche qu'un chien puisse empêcher l'autre de monter sur le banc, forçant ainsi son camarade à passer la nuit couché sur le pavé. Le sol sera dallé, avec une pente et une rigole pour faciliter l'écoulement des eaux et supprimer l'humidité qui est on ne peut plus néfaste aux greyhounds — ou à la rigueur sablé, mais en ce cas le sable devra être entièrement renouvelé très souvent. De même, il faudra lessiver de temps en temps les planches du banc et changer la paille du couchage tous les trois ou quatre jours. Ces précautions sont aussi essentielles qu'une bonne nourriture et un exercice régulier à la santé des chiens.

Digitized by Google

LE PANSAGE Autre soin indispensable : panser méticuleusement les lévriers chaque matin au retour de l'exercice. On leur lavera avec une éponge les yeux, le nez, la bouche et les parties sexuelles ; on leur brossera tout le corps avec une brosse de chiendent; enfin on leur frictionnera à la main nue, toujours dans le sens du poil et en se gardant d'appuyer sur l'épine dorsale, les jambes de devant et les épaules d'abord, puis le cou, les côtes et le dos, enfin le rein et les jambes de derrière ; cela active la circulation et délasse le chien. Un greyhound pansé régulièrement n'aura point de parasites, ou presque, et il ignorera vraisemblablement les maladies de peau (même le « rouge » à quoi nos chiens surnourris sont si sujets) ; son poil sera lisse et brillant comme de la soie. Il faut également examiner soigneusement ses pieds ; la sole doit en être dense, souple et dure comme du cuir : si l'on y découvre la moinde sensibilité, on cessera le travail sur route et on commencera aussitôt un traitement : baigner le bas des pattes, trois ou quatre fois par jour, durant un quart d'heure environ, dans une solution spéciale. Voici une recette donnée par M. Dalziel : Prenez deux livres d'écorce de chêne et concassez-la au marteau. Faites bouillir lentement dans 18 litres d'eau, jusqu'à ce qu'il ne reste que 8 à 9 litres, et faites dissoudre là-dedans un quart de litre d'alun. La solution pourra servir indéfiniment.

Voici encore une autre ordonnance pour raffermir les pattes blessées, dont j'ai constaté que l'effet était excellent (il faut seulement avoir soin de bien boucher la bouteille et de changer le bain tous les sept ou huit jours pour que la solution ne s'évente pas) :

Acide salicilyque	1 gramme.
Alcool camphré	125 —
Teinture d'arnica	60 —
Extrait de saturne	4 —
Essence de thym rouge	10 gouttes.

Digitized by Google

LES DÉBUTS DE L'ENTRAINEMENT Lorsqu'un chien arrive chez l'entraîneur hors de forme, la première chose à faire avant de commencer à lui donner du travail, c'est de le purger. On peut lui donner une pilule purgative ainsi composée :

Podophyllin.	2 grammes (3 grains).
Extrait composé de coloquinte en poudre.	1gr.78 (1 dram).
Extrait de jusquiame	12 grammes environ (1 scrupule).
Extrait de taraxacum	24 — — (2 —).

Mêler le tout et faire 12 portions de 10 grains chacune ; chaque portion forme une dose à administrer le soir.

Mais la simple huile de ricin réussit parfaitement bien.

D'ailleurs, beaucoup d'entraîneurs abusent fâcheusement des purges, voire des vomitifs (quoique vomir soit presque un acte naturel chez les chiens). C'est en changeant le régime de nourriture qu'il faut rafraîchir le chien, et non point par des drogues dont l'usage doit rester toujours exceptionnel. On n'a jamais vu un athlète à l'entraînement traité comme certains éleveurs traitent leurs lévriers de course ; mais la médecine des bêtes est de trente ans en arrière sur la médecine humaine, et beaucoup de vétérinaires ressemblent encore aux médecins de Molière.

Si donc le chien est tout à fait hors de condition, soit trop maigre, soit trop gras, les muscles flasques et rétrécis, il faut se garder de changer ses habitudes du jour au lendemain : c'est peu à peu, lentement, qu'il devra être accoutumé à son nouveau régime. On en suivra avec sûreté les effets en pesant régulièrement le chien : c'est à l'aide de la balance qu'on arrive à doser exactement sa nourriture et son travail. Ce n'est donc pas en quelques jours qu'on mettra un greyhound en état de courir : il faudra plus ou moins de semaines selon le tempérament du lévrier et l'état où se trouvaient

Digitized by Google

ses pieds, ses muscles et ses poumons au moment où on a commencé de le préparer.

LA NOURRITURE Passons à l'importante question de la nourriture. Les avis sont divers sur ce point, et les régimes auxquels on soumet les greyhounds sont assez variés : chaque entraîneur a sa méthode ; mais il semble qu'on puisse poser quelques règles générales en s'appuyant à la fois sur l'expérience et le bon sens.

D'abord le nombre des repas. Il est plus commode de n'en donner qu'un seul ; mais il semble bien préférable d'en donner deux, afin de ménager l'estomac du chien comme on fait celui de l'homme. En tout cas on servira la pâtée tiède pour qu'elle soit moins « lourde », et, si le chien en laisse une partie, loin d'insister, on enlèvera l'écuelle.

Le premier repas se place logiquement après l'exercice du matin et le pansage. Il est naturel qu'il soit plus léger que le second, qu'on donnera tard dans l'après-midi, et que les chiens pourront digérer tranquillement et couchés à leur mode, puisqu'ils n'auront plus qu'à s'endormir pour la nuit. Donc, ce premier repas se composera de pain rassis, de biscuit de chien ou de farine d'avoine cuite, l'une ou l'autre de ces trois nourritures bien trempée dans du lait ou dans du bouillon. Le biscuit donné sec a l'avantage, étant dur à mâcher, de nettoyer les dents du chien et de le forcer à manger plus lentement ; mais il est évidemment moins nourrissant ; et d'autre part beaucoup de lévriers sont trop goulus pour avoir la patience d'en mâcher comme il faut les morceaux. On peut corser le repas en faisant avaler au chien un œuf cru.

Pour le second repas, il faut considérer que, si les chiens sont omnivores, et que si même, à la ville, ils se passent fort bien de viande, en revanche, à l'entraînement, il n'en va pas de la sorte. M. J.-B. Rixon, dans un article du *Field* (30 septembre 1911,

Digitized by Google

p. 771), donnait les recettes suivantes : prendre des têtes de mouton, de bœuf, etc., ou de la viande de cheval (mais celle-ci si l'on est sûr que l'animal n'a pas été drogué) ; les faire bouillir longuement dans un grand chaudron ; verser le bouillon sur des biscuits, de la farine pour chien ou du pain noir, et laisser le tout macérer longtemps dans un récipient de faience ; puis ajouter la viande bouillie coupée menue, et ne pas oublier de saler ; joindre les légumes qu'on a pu, à la rigueur, faire cuire avec la viande, mais qu'il est préférable, surtout quand ce sont des choux ou des légumes verts, d'avoir fait bouillir à part : on réservera l'eau de leur cuisson pour tremper le premier repas du matin (je ne sais si c'est là une idée bien fameuse ; elle est économique en tout cas, car l'eau des légumes coûte moins cher que le lait ou le bouillon) ; enfin, une fois par semaine, on pourra donner avec avantage, à la place de viande, des têtes et des queues de poisson achetées à bon compte à la poissonnerie voisine, ou des poissons de grossière qualité, après avoir eu soin d'en ôter les arêtes. Pour M. Rixon, il est très important de varier beaucoup la nourriture des chiens.

Un autre procédé consiste à faire bouillir dans de l'eau chaude la viande coupée menue, avec aussi les os; quand elle est bien cuite, on l'enlève et on mélange au bouillon autant de livres de farine d'avoine qu'on a employé de livres de viande ; on laisse bouillir une demi-heure ; on ajoute encore, si l'on veut, des biscuits Spratts concassés, et on laisse bouillir à nouveau dix minutes ; après quoi, si on a mis la quantité d'eau qu'il faut, ce qu'on apprend par l'expérience, le mélange forme en refroidissant une sorte de pudding, qu'on pourra distribuer avec des légumes cuits. On donnera aussi, pour changer, une pâtée composée de pain rassis ou de farine de chien dans du bouillon de têtes de mouton.

Il me semble que l'inconvénient de ces recettes économiques, c'est qu'elles ne font manger aux lévriers que de la viande très cuite, bouillie, c'est-à-dire dans l'état où elle est le moins nourris-

Digitized by Google

sante et où elle convient le moins à l'athlète : nos coureurs et nos boxeurs ne se nourrissent pas de bouilli. Je préfère donc pour le second repas les légumes et le pain ou biscuit, trempés dans le bouillon de bas morceaux (têtes de mouton, pieds de bœuf, etc.) où ont cuit aussi les légumes — pâtée à laquelle on mélange, avant de la donner aux chiens, un peu de bonne viande de cheval, passée au feu et hachée. Quant à la quantité et à la qualité de la nourriture à accorder à chaque chien, on n'en peut juger que par l'état de sa musculature : tel lévrier a besoin de manger une quantité double de celle qui suffit à tel autre. Une nourriture trop riche (trop de viande, œufs, etc.) cause des troubles intestinaux et retarde l'entraînement plutôt qu'elle n'y aide.

L'EXERCICE Voici maintenant l'entraînement proprement dit. Toute la difficulté est de le doser comme il faut. Presque tous les novices ont tendance à donner trop de travail à leurs lévriers, et le jour du coursing, les chiens sont surentraînés et ne font rien de bon. On ne saurait donc fournir ici que des indications : quant à la quantité d'exercice à donner, elle dépend de l'état du chien ; tel a besoin de beaucoup de travail, à tel autre il en faut peu, et c'est l'entraîneur seul qui peut juger de cela : s'il n'a pas ce tact naturel, ce sentiment inné que l'expérience augmente, mais ne procure pas, il n'amènera jamais au coursing un greyhound fin-prêt. Tout le travail doit être calculé pour que, précisément à la minute où on boucle les slips à son cou, le chien se trouve au summum de sa condition.

On entraîne les greyhounds par de longues marches et par des galops.

D'abord, avant toute chose, les chiens doivent faire chaque jour, au pas, en laisse, 10 à 12 kilomètres environ : c'est, à mon avis, suffisant. On les couple par deux, en réunissant les compagnons de box, et un seul homme peut fort bien promener quatre chiens. Il

Digitized by Google



Le Pansage (*voir p. 78*).



Le Repas du matin (*voir p. 80*).

Digitized by Google



L'Entrainement : La Promenade (*voir p. 82*).



L'Entrainement : Un Galop (*voir p. 82*).

Digitized by Google

n'y a aucun inconvénient à ce qu'il monte à bicyclette pourvu qu'il ne fasse pas avancer les greyhounds plus vite qu'au pas ou en trottinant doucement. Cet exercice doit se faire sur de bonnes routes afin de durcir les pieds des lévriers sans risquer de les abîmer sur des cailloux où dans des ornières. Il est la base même de tout entraînement : c'est par lui qu'on met véritablement les chiens en condition.

D'autre part, trois ou quatre fois par semaine environ, on emmène les greyhounds sur une vaste pelouse ou dans une prairie ; pendant que l'aide les tient à l'une des extrémités, l'entraîneur se rend à 400 ou 500 mètres de là, et il les siffle et les appelle, en agitant au besoin une bande d'étoffe pour attirer leur attention ; les chiens, mis en liberté les uns après les autres, se précipitent vers lui à toute allure. Si possible, on s'arrange pour que l'arrivée se fasse sur une petite montée ; en tout cas, on dose le nombre et la longueur des galops selon l'état des chiens : c'est affaire à l'entraîneur de juger du travail nécessaire à chaque individu. Mais il faut bien se garder de lâcher deux greyhounds simultanément, car ils se mettraient presque sûrement à jouer ou à gronder en courant l'un à côté de l'autre, ce qui ralentirait leur action et pourrait d'ailleurs amener quelque bataille ; on lâche donc les lévriers les uns après les autres, à quelques secondes d'intervalle. La plupart d'entre eux, après un court dressage, accomplissent très volontiers cet exercice qui les excite et les amuse. Mais il en est qui refusent de s'employer et qui se contentent de venir à celui qui les appelle d'un tout petit train et non sans s'arrêter en chemin. Ceux-là, s'ils ne sont pas plus portés à jouer qu'à prendre leurs galops, il est tout à fait impossible de les entraîner autrement que par la quotidienne marche au pas : ils ne courront de bon cœur que sur le lièvre.

Certains amateurs avaient, autrefois, une toute autre méthode : ils remplaçaient nos marches au pas et nos galops par de grandes randonnées à cheval, où ils se faisaient suivre de leurs lévriers. Mais cette méthode est peu rationnelle ; et puis elle exige des

Digitized by Google

chiens sages, obéissants, et qui ne s'égarent pas à chasser le premier lapin ou le premier chat qu'ils rencontrent. On peut toutefois faire 15 à 20 kilomètres tous les jours, au pas et au trot, et terminer la promenade par un bon canter au galop. — Bien entendu, qu'il soit donné par un homme à cheval ou à pied (ce qui me semble infiniment préférable, car les chiens, même s'ils sont très sages et suivent bien en liberté, risquent de gâter leur allure en « galopaillant » derrière le cheval au trot), le travail doit être progressif et graduel.

Mais le meilleur exercice que puissent prendre les greyhounds, c'est celui qu'ils se donnent en jouant. Il faut les y encourager de toutes les façons possibles. On peut les faire bondir et courir après une peau de lapin attachée à une perche qu'on tient : en la passant par-dessus quelque filet de tennis, on apprend aux greyhounds à sauter, et quand un chien s'enlève bien, cela indique qu'il sera vite. Il est bon de ne pas trop laisser les adultes poursuivre les jeunes puppies, car les poursuites se terminent souvent par quelque coup de dent, et d'autre part rien ne décourage davantage les jeunes chiens que de se voir rattrapés facilement et bousculés. Mais les puppies sont ordinairement joueurs : dès qu'ils voient un vaste espace autour d'eux, leur instinct les incite à galoper et ils font ensemble des parties folles : c'est alors qu'on peut juger de leurs actions sur les tournants.

D'ailleurs la souplesse aux crochets et aux angles est une qualité naturelle, et qu'on n'a guère le moyen de perfectionner par le travail comme l'endurance et même la vitesse. En effet, il faut se garder, à l'entraînement, de faire courir les chiens sur le lièvre : ils apprendraient trop vite à tuer le gibier avec le minimum d'efforts en laissant leur adversaire faire tout le travail et marquer ainsi tous les points le jour du coursing. Il n'est même pas indispensable qu'un puppy ait vu plusieurs lièvres avant sa première course : si on l'y amène en condition, il s'y comportera presque sûrement

Digitized by Google

bien. Toutefois, s'il est destiné à courir très rarement ou si l'on désire se rendre compte de sa qualité, il faudra naturellement l'essayer sur le gibier. Il n'est même pas mauvais de lâcher les saplings de dix ou onze mois sur quelques lapins de garenne pour leur donner le « goût du gibier ». Mais on ne doit pas oublier que la défense du lapin n'est pas du tout semblable à celle du lièvre : l'abus de cet exercice gâterait sûrement le style du chien.

LE GREYHOUND EN CONDITION Un greyhound en condition ne doit être ni trop viandeux ni trop maigre. Il convient que sa musculature soit apparente et qu'il n'ait pas un atome de graisse; mais d'autre part, il ne faut pas qu'il donne l'impression d'être émacié : ainsi les côtes doivent être visibles, mais il ne faut pas que la peau qui les recouvre soit tendue comme une peau de tambour; quant à l'échine, elle ne se voit pas chez un greyhound en bon état et bien bâti (sauf peut-être au sommet de l'angle obtus formé par le dos), recouverte qu'elle est par les larges muscles du rein ; en revanche, le ventre est complètement effacé et chaque muscle de l'épaule et des cuisses se dessine. Au toucher, le muscle, quand il est détendu, doit être souple; s'il est trop dur, c'est un signe de surentraînement. Il faut écouter le lévrier souffler après ses galops: un chien insuffisamment préparé suffoque et semble époumonné ; avec un peu d'habitude, on arrive très facilement à reconnaître, en écoutant sa respiration, si le lévrier est « en souffle » ou non. Enfin il serait dangereux de faire paraître en coursing un lévrier dont le cœur ne serait pas en bon état, et il n'est que prudent de vérifier le battement des artères avant toute espèce d'entraînement.

MANIÈRES DE COURIR Un chien de lièvre idéal devrait avoir les qualités les plus diverses — et c'est à cause de cela que le coursing est un admirable sport auquel, si même elles étaient de véritables compétitions et si le gagnant y était réel-

Digitized by Google

lement le meilleur chien, il serait absurde de comparer les prétendues « courses » en ligne droite qui ne demandent que de la vitesse. Il faut à un greyhound excellent non seulement la vélocité, mais la souplesse aux crochets, la résistance à la fatigue, et enfin la passion de son métier, qualité primordiale, qui accroît toutes les autres, et sans laquelle il n'est pas de grand chien. Malheureusement la perfection n'est pas de ce monde, et ces dons sont toujours inégalement répartis. Un lévrier très vite des slips au gibier peut être battu par un lévrier plus lent, mais plus habile à tourner, et il n'est pas rare qu'un chien très résistant vainque des concurrents plus rapides et plus souples que lui, si l'épreuve se prolonge au delà d'une ou deux minutes. En principe, il faut donc s'appliquer à faire par l'entraînement des athlètes complets, si l'on peut dire. Mais on doit aussi considérer les aptitudes particulières de chaque coureur.

Je disais que le désir impétueux de prendre et de tuer est la qualité principale du greyhound de course : sans elle, point ou moins de vitesse, de souplesse et d'endurance ; le chien que dévore la passion de saisir son lièvre est l'éternel outsider, à condition, bien entendu, qu'il ait les moyens physiques nécessaires pour la montrer.

Le greyhound ne galope pas du tout dans le style du sloughi ou du lévrier russe : le galop du barzoï est plutôt une succession de bonds comme celui du cerf, et l'action du sloughi ressemble beaucoup plus que celle du greyhound à l'action du cheval. Le greyhound galope de tout le corps, pour ainsi dire : dans la foulée, au moment où les quatre membres se rapprochent, son dos se courbe en arc, grâce à quoi il peut envoyer ses pattes de derrière très loin en avant de ses pattes de devant ; puis le dos se détend pendant que les membres s'allongent l'un après l'autre, au point que la poitrine frôle le sol, car c'est le lévrier anglais vraiment qui semble galoper « ventre à terre ». De corps moins long, plus ramassé, et n'ayant point la même courbe d'échine, le barzoï et le sloughi ne peuvent

Digitized by Google



En voiture (*voir p. 92*).

Digitized by Google



Massage avant la course (*voir p. 93*).



Les couvertures (*voir p. 92*).

Digitized by Google

croiser autant leurs membres de derrière et de devant : aussi couvrent-ils relativement moins de terrain dans la foulée, et, moins près du sol, ils tournent aussi moins bien. Certains greyhounds, généralement les plus petits, rasent à ce point la terre et ondulent tant de l'échine que, vus de haut, ils paraissent ramper à une vitesse folle. (Et ce style est encore plus marqué chez ce lévrier en miniature qu'on appelle le whippet.) De bons coureurs l'ont d'ailleurs à un point exagéré : ceux-là ne pourront donner toute leur mesure que sur un terrain léger, régulier et uni ; sur un mauvais terrain, sur une plaine inégale, ils se trouveront nécessairement gênés.

J'ai dit que, selon qu'ils sont plus ou moins « vite sur leurs jambes », les greyhounds démarrent plus ou moins rapidement au sortir des slips. Mais la façon même dont ils vont au lièvre et dont ils font les tournants diffère. Certains, au départ, semblent prendre pour but de leur course la croupe même de l'animal : ce sont les plus francs ; d'autres paraissent plutôt viser l'épaule ou la tête du lièvre : ce sont généralement les plus âgés. De même, il en est qui suivent le crochet en dessinant, sans ralentir leur allure ou presque, le plus petit arc de cercle qu'ils peuvent ; d'autres, au contraire, tournent en force, si l'on peut dire, s'arrêtent sur les épaules, voltent sur l'arrière-main, et repartent. La plupart des chiens combinent plus ou moins ces deux styles. Mais un greyhound qui va franchement et impétueusement au gibier et qui décrit classiquement son arc de cercle sur les crochets procure à l'amateur de coursing le plus beau plaisir des yeux qu'il soit possible de rêver.

LE JOUR DU COURSING

Il ne reste qu'un mot à ajouter sur les précautions à prendre le jour du coursing.

Et d'abord, il est à peine besoin de l'écrire, on évitera autant que possible de fatiguer les greyhounds en les amenant au lieu du rendez-vous. Un chien auquel on aura imposé deux

Digitized by Google

heures de marche fera presque aussi sûrement une mauvaise course qu'un chien qu'on a tenu à jeun ou purgé la veille du coursing, à qui on a donné à manger peu de temps avant l'épreuve (souvent, en ce cas, l'animal vomit et l'on découvre la mauvaise foi), ou bien à qui l'on a fait prendre des pilules d'opium ou toute autre drogue. Il arrive également que des lévriers aient peur du chemin de fer ou même se tracassent en voiture ; c'est pourquoi il est prudent d'habituer de bonne heure les saplings à la vue des trains et au transport en véhicule.

De même, en attendant leur tour de courir, il sera bon d'éloigner autant que possible les chiens du lieu où se disputeront les épreuves. Si cela se peut, on les confinera dans quelque endroit bien abrité et on ne les amènera sur le terrain qu'au dernier moment, afin qu'ils ne s'énervent pas à voir leurs camarades poursuivre les lièvres. Si le lévrier passe vingt minutes à tirer sur sa laisse et à se débattre contre l'homme qui le retient, il se trouve aussi fatigué que s'il avait fait une heure de trot.

Les greyhounds devront avoir mangé légèrement et assez longtemps avant l'heure du coursing pour que leur digestion soit complètement achevée au moment de courir. En arrivant sur le terrain, on pourra leur faire avaler un œuf cru qui les soutiendra.

Il faut les couvrir chaudement : le meilleur athlète perd la moitié de ses moyens quand il a froid. On fait pour les chiens des couvertures très bien comprises, qui les enveloppent entièrement depuis le cou jusqu'à l'origine de la queue, et qu'on peut, en cas de pluie, recouvrir d'un surtout en caoutchouc. Les lévriers conserveront leurs couvertures jusqu'à la dernière minute ; on ne les leur enlèvera qu'au moment de les conduire aux slips, et on leur fera alors une bonne friction ou massage des muscles. Je crois bon de rappeler ici qu'il ne faut pas frotter le chien sur l'épine dorsale et qu'il ne faut pas appuyer trop durement non plus : son instinct induit en effet l'animal à résister à la poussée qu'il subit, il s'arc-

Digitized by Google

boute sur ses pattes, et l'opération, ainsi faite, le fatigue au lieu de le rendre dispos. On frictionnera dans le sens du poil : donc les épaules et les cuisses de haut en bas ; le cou, les côtes et les reins d'avant en arrière.

Après la course, l'aide qui ira reprendre le chien évitera, en lui remettant son collier, de lui serrer trop le cou. Si le lièvre a été pris, on aura soin de retirer soigneusement, au moyen d'une éponge, les poils que le chien ne manquera pas d'avoir dans la gueule, et, en tout cas, on lui lavera soigneusement les narines et l'intérieur de la bouche avec un peu de thé froid. Si le greyhound a d'autres épreuves à courir, on lui fera, une dizaine de minutes avant sa nouvelle course, une bonne friction à l'Elliman's embrocation ou à l'alcool camphré ; puis on le couvrira chaudement pour aider à la réaction. Enfin, quand le chien est de tempérament mou, ou bien s'il est très fatigué, on pourra lui administrer un stimulant, par exemple une ou deux gorgées de café sucré et coupé d'eau-de-vie ; mais cela demande beaucoup de tact ; en tout cas, il ne le faut faire qu'au moment de mener le lévrier aux slips : donné plus tôt, l'alcool n'aurait d'autre effet que de lui « couper les jambes ».

Enfin, on examinera soigneusement les pattes après chaque épreuve. Les accidents ne sont pas rares en effet. Le plus fréquent, surtout en terrain dur, est l'arrachement d'un ou plusieurs ongles aux membres de devant. Souvent même, le chien se luxe les articulations ou les phalanges, généralement aux doigts externes des pieds de derrière ; cela lui arrive lorsqu'il pivote pour suivre les crochets : le petit doigt du côté où il tourne est le plus exposé. Dans ce cas, on réduira la fracture et on appliquera un pansement ouaté et silicaté ; mais le chien qui a eu cet accident reste presque toujours sujet à le subir à nouveau : mieux vaut renoncer à le faire courir. Enfin il arrive que le lévrier s'arrête, hors d'haleine, « exhaussé » ; mais ces « coups de vent » sont excessivement rares chez les chiens qui sont bien en condition.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

PRÉTENDUE POLTRONNERIE DU LIÈVRE

C'est, ne vous en déplaise, une erreur absolue que de considérer le lièvre comme un animal très craintif.

« Cet animal est triste et la crainte le ronge. » — Point du tout. « Un souffle, une ombre, un rien » ne lui donnent pas la fièvre ; ce n'est pas davantage un « mélancolique animal », et il n'est ni « douteux », ni particulièrement « inquiet ».

Le lièvre est très courageux contre ses semblables. Les mâles combattent pour les femelles avec une violence et une ténacité extrêmes, et ce n'est qu'après plusieurs nuits de bataille que meurtri, blessé, l'œil crevé souvent, le vaincu cède la place au vainqueur et abandonne le canton. Pendant le jour, les belligérants font trêve, car le lièvre est nocturne comme presque tous les animaux sauvages ; et, si les fiancés sont plusieurs, chacun d'eux demeure couché, tant que le soleil brille, dans le gîte qu'il s'est soigneusement ménagé ; pourtant aucun ne s'éloigne de la hase dont les faveurs seront le prix de la victoire, et si dans la journée l'un d'eux faisait mine de s'avancer pour séduire la belle, le combat reprendrait aussitôt.

Mais il faut songer que le lièvre est sans armes : pour se défendre contre l'homme et les carnassiers, il n'a que la vitesse de ses jambes. Peut-il attendre ses ennemis de pied ferme et considérerait-on comme brave l'homme qui marcherait les mains vides contre une

Digitized by Google

bête féroce ? Le lièvre use donc du seul moyen de défense que la nature lui ait donné : il s'enfuit. Mais non pas comme un animal fou de terreur, car il ne perd pas son sang-froid : on sait que l'habileté émouvante avec laquelle il embrouille ses pistes fait de lui le plus difficile à chasser à courre de tous les animaux ; même lorsqu'il sent à ses trousses deux lévriers rapides comme l'éclair, il sait encore manœuvrer avec art et, une fois pris, il tente encore de lutter par la dent et par l'ongle.

TRAITS EXTÉRIEURS N'oublions pas de le dire, car c'est d'un grand intérêt : Le lièvre est un mammifère, de l'ordre des rongeurs, type du sous-ordre des duplicidentés, lequel se caractérise par la présence de 4 incisives dans la mâchoire supérieure, dont la paire externe est très petite et placée derrière la paire artério-médiane. L'émail de ces dents s'étend jusque sur leur face postérieure.

Avec les lapins, les lièvres forment l'espèce des *leporinae*, ayant des clavicules incomplètes, trois prémolaires en haut et en bas, les membres postérieurs très développés et la queue courte et recourbée vers le dos. En moyenne, leur longueur est de $0^m,50$, leur hauteur à l'épaule de $0^m,30$, à la croupe de $0^m,50$.

On en compte une vingtaine d'espèces, qui peuplent l'Asie, l'Afrique, les deux Amériques, et toutes les régions tempérées de l'Europe. Chacun connaît leurs grandes oreilles mobiles, leurs yeux admirables, à fleur de tête, et le pelage d'un gris tirant sur le roux qu'ils revêtent dans nos pays. Au reste, cette couleur varie selon les contrées et selon le sexe : le mâle ou bouquin a le derrière tout blanc, tandis que la hase a toute la croupe d'un brun fauve ; elle est aussi un peu plus grande que le mâle. L'intérieur de la gueule du lièvre est couvert de poils jusque sur les gencives. Ses pattes de devant sont presque trois fois plus courtes que celles de derrière, et il s'en trouve avantagé pour galoper en

Digitized by Google

montant : c'est pourquoi on tâche autant que possible, au coursing, de donner le départ sur une légère côte.

HISTOIRE Extrêmement prolifique, la race pullulerait si elle n'avait pour ennemis tout ce qui sur terre se nourrit de chair : bêtes fauves ou hommes.

La chasse au lièvre remonte, si j'ose dire, à la plus haute antiquité, et ce malheureux animal a toujours été le gibier par excellence. Chez les Romains, sa viande passait pour rendre beau durant sept ou neuf jours celui qui en avait mangé : qu'on juge de la consommation qu'on en devait faire ! C'est ainsi qu'au dire de Lampridius, Alexandre Sévère ne manquait pas de s'en nourrir quotidiennement. Pline rapporte également cette croyance à la beauté que procure la viande de lièvre, non sans la traiter de légende, il est vrai ; mais il ajoute qu'elle est si répandue qu'elle pourrait bien avoir quelque chose de fondé... Peut-être était-elle due à la ressemblance du mot *lepus, leporis* qui signifiait lièvre en latin, avec *lepor, leporis* qui signifiait grâce. A preuve, le dicton, calembour intraduisible en français :

Venator sequitur lepores, rhetorque lepores.

Au moyen âge, chez nous, la chasse au lièvre ne fut pas moins répandue qu'elle ne l'avait été dans l'antiquité. Dans la *Chanson de Roland*, afin de détourner Charlemagne de se porter au secours de son neveu, dont il entend sonner l'olifant, le traître Ganelon s'écrie :

Pur un sul levre vait tut le jur cornant
(Pour un seul lièvre, Roland va cornant tout un jour.)

Au XIIe siècle, l'auteur de la *Chanson des Saxons*, Jean Bodel, dit d'un de ses personnages que « plus il a d'ennemis que lievre en essart [lande] ». Le *Roman de la Rose*, au siècle suivant, assure

Digitized by Google



Prise du lièvre.



Good Killer, à M. J. Boulenger.



Après le Coursing : « Le Tableau ».

Digitized by Google



W. Snook Slipper (*voir p. 60*).



M. J. E. Dennis félicitant l'entraineur de *Dendraspis*, vainqueur de la Waterloo Cup, 1909 (*voir p. 20*).

Digitized by Google

non sans raison qu'ils ne sont pas des gens bien agréables, ceux qui passent leur journée à « chacier as lievres ». Le *Menagier de Paris* (XIVe siècle) déclare froidement que l'on connaît l'âge d'un lièvre « au nombre des pertuis [trous] qui sont dessoubs la queue, car pour tant de pertuis, tant d'ans ». Le roman de *Perceforest* (XVe siècle) proclame que « besoin fait vieille trotter, et cremeur [crainte] fait lièvres tumber ». Cotgrave donne à son tour ce proverbe du XVIe siècle : « En petit buisson trouve on grant lievre... » Mais on pourrait multiplier à l'infini ces citations, sans même recourir aux traités spéciaux de chasse, et il vaut mieux s'arrêter là.

Comme chez les Romains, la viande du lièvre passait chez les Français du moyen âge pour avoir certaines propriétés plus ou moins agréables. D'abord, un proverbe du XVe siècle affirme que « ce n'est pas viande preste que lièvre en genestai ». Ambroise Paré croyait que la chair du lièvre marin « gaste les poulmons » ; il est vrai que ce « lièvre marin », c'est une sorte de mollusque, voire de poisson.

Mais c'est surtout Habert, dans son poème de la *Chasse au lievre avecques les levriers* que nous avons cité au chapitre Ier, qui nous décrit les effets miraculeux de la chair du lièvre : rôtie, dit-il, cette viande remédie au flux de ventre et à la dyssenterie ; le foie de l'animal guérit les maladies de foie ; sa cervelle, les maux de dents des petits enfans ; son fiel, bien sucré, est favorable aux yeux chassieux ; son sang fait disparaître les dartres pourvu qu'on l'ait bien « fricassé » ; sa fiente, à condition qu'on la porte en quelque sachet sur soi, empêche l'action « non de Vénus, mais de la conception », et arrête « des mois le cours fluide » ; enfin certain petit os qu'on tire de ses jointures guérit la colique. Comme on voit, c'est tout une pharmacie que Maître Janot.

Au XVIIIe siècle, on lui attribuait encore des mérites médicaux. Mme de Sévigné écrit par exemple le 1er juillet 1685 : « Pour vous

Digitized by Google

faire juger de l'état de ma jambe,... je marche tant que je veux; je mets d'une eau d'émeraude... si j'en ai besoin, je mettrai du sang de lièvre ». Dieu fasse qu'elle n'en ait pas eu besoin ! Et aujourd'hui n'est-ce pas encore une tradition populaire que la chair du lièvre donne des rêves ?

Elle n'en est pas moins fort appréciée. Certes la *Bible* (éd. Saci, *Lévit*. XI) dit que « le lièvre est impur parce que, quoiqu'il rumine, il n'a point la corne fendue ». Mais Grimod de la Reynière a écrit ces phrases définitives :

« Janvier nous offre des lièvres excellens et dans toute leur matûrité ; on doit préférer ceux des montagnes à ceux des plaines, et, quand ils ont été bien courus à la chasse, ils n'en valent que mieux. »

Ainsi la chasse aux lévriers n'a jamais nui au lièvre à la royale : c'est Grimod de La Reynière qui l'a dit, et Grimod de la Reynière s'y connaissait.

MŒURS Le lièvre est une bête romanesque, pleine de fantaisie ; et il faut l'avoir vu, à la tombée de la nuit, jouer dans les champs : rôder en flairant, puis tout à coup bondir sans raison apparente, partir d'une course folle, s'aplatir soudain à terre, après quoi on le voit bientôt surgir à une bonne distance de l'endroit où il avait disparu, assis sur son séant, remuant ses longues oreilles et agitant ses pattes...

Bien qu'il vaque à ses affaires durant la nuit, par prudence, il voit très bien en plein jour. Mais c'est dans la journée qu'il dort, ou qu'il songe, bien caché dans l'abri confortable qu'il a choisi. Car il a un art merveilleux pour élire sa demeure. Il prévoit admirablement les changements de temps, et d'une motte de terre, d'un bouquet d'herbes, du plus petit pli de terrain, il se fait un gîte où non seulement il se trouve à l'abri du vent, du froid et de la pluie, mais où il est si bien dissimulé qu'il faut tout le flair du chien pour

Digitized by Google

le découvrir. Ce ne sont que de jeunes bouquins sans expérience ou des pères de famille affolés par la passion, dans la saison des amours, qui se couchent au hasard, sans avoir pris soin que la couleur du terrain s'harmonise parfaitement à celle de leur robe. Ordinairement le lièvre est tapi dans son gîte, et il en a si bien calculé les mérites qu'au lieu de s'enfuir, il juge parfois plus prudent d'y demeurer blotti jusqu'au moment où son ennemi est presque à portée de l'atteindre, tactique qui lui réussit souvent car le meilleur chasseur peut passer auprès de lui sans l'apercevoir ; et c'est ce que montre une « histoire naturelle » de Jules Renard :

Philippe m'avait promis de m'en faire voir un au gîte. C'est difficile, et il faut l'œil des vieux chasseurs.

Nous traversions une éteule (les paysans disent une étoule) qu'un coteau protège contre le nord.

Un lièvre se gîte le matin, à l'abri du vent qui souffle, et, même si le vent tourne dans la journée, le lièvre reste à son gîte jusqu'à la nuit prochaine.

En chasse, moi, je regarde le chien, les arbres, les alouettes, le ciel; Philippe regarde par terre. Il jette un coup d'œil dans chaque sillon à la dévalée et à la montée. Une pierre, une motte l'attire. C'est peut-être un lièvre? Il va vérifier.

Et, cette fois, c'en est un.

— Voulez-vous le tirer? me dit Philippe, d'une voix contenue.

Je me retourne. Philippe, arrêté, les yeux fixés au sol, sur un point, le fusil haut, se tient prêt.

— Le voyez-vous ? dit-il.

— Où donc?

— Vous ne voyez pas son œil qui remue?

— Non.

— Là, devant vous.

— Dans la raie?

— Oui, mais pas dans la première, dans l'autre.

— Je ne vois rien.

J'ai beau me frotter les yeux pleins de buée. Philippe, pâle du coup qu'il a reçu au cœur en apercevant le lièvre, me répète :

— Vous ne le voyez donc pas!

Et ses mains tremblent. Il a peur que le lièvre ne parte.

— Montrez-le moi, dis-je, avec votre fusil.

— Tenez, là, l'œil, son œil, au bout du canon.

Digitized by Google

— Ah! je ne vois rien; épaulez, Philippe, mettez-le en joue.

Je me place derrière Philippe, et, même par la ligne de mire de son fusil, je ne trouve pas!

C'est énervant.

Je vois quelque chose, mais ça ne peut pas être le lièvre; c'est une bosse de terre, jaune comme toutes les mottes de l'éteule. Je cherche l'œil. Je me retiens de dire à Philippe :

— Tant pis, tirez!

Et le chien qui courait au loin est revenu près de nous. Comme il n'a pas le vent, il ne sent pas le lièvre, mais il peut s'élancer au hasard. Philippe le menace, à voix basse, de claques et de coups de pied, s'il bouge.

Philippe ne me parle plus. Il a fait l'impossible, et il attend que je renonce.

Oh! cet œil noir, rond et gras comme une petite prune, cet œil de lièvre terrorisé, où est-il?

Ah! je le vois!

A mon coup de fusil, le lièvre bondit hors du gîte, la tête fracassée. Et c'est bien le lièvre que je voyais. Je l'avais vu presque tout de suite, j'ai de bons yeux! J'étais trompé par la pose du lièvre. Je le croyais en boule, comme un jeune chien, et je cherchais l'œil dans la boule. Mais le lièvre se gîte allongé, les pattes de devant jointes et les oreilles rabattues. Il ne fait un trou que pour placer son derrière, être le plus possible à ras de l'éteule. Le derrière est ici et l'œil là, très loin. De là ma courte hésitation.

— C'est lâche de tuer un lièvre au gîte, dis-je à Philippe. Nous aurions dû lui jeter une pierre, le faire sauver et le tirer tous deux à la course. Il ne pouvait pas nous échapper.

— Ce sera pour une autre fois, dit Philippe.

— C'est bien de me l'avoir montré, Philippe, il n'y a pas beaucoup de chasseurs comme vous.

— Je ne le ferais pas pour tout le monde, dit Philippe.

Le bouquin est de tempérament très ardent et la femelle a plusieurs fois par an des portées qui sont souvent de neuf petits, lesquels naissent couverts de poils et demeurent avec la mère durant les trois premières semaines. Grâce à cette fécondité des hases, l'espèce pullulerait si on ne lui faisait une guerre acharnée. Mais, dès sa naissance, le lièvre est en proie à ses ennemis. La hase n'élève pas ses petits, comme la lapine, dans une raboulière, et les levrauts sont exposés à tous les dangers, sans compter celui qu'ils

Digitized by Google

ont à craindre de leur ogre et de leur satyre de père, qui les étrangle parfois de ses propres dents parce qu'il sait que la femelle n'entrera pas en rut tant qu'elle allaitera. Enfin, chez nous surtout, le gibier populaire par excellence, c'est le lièvre, et il n'en est malheureusement pas de plus facile à tirer ou à colleter. Tous les paysans savent les endroits du pays où les lièvres ont la fâcheuse habitude d'habiter de génération en génération. Rien n'est plus aisé que de reconnaître les passes de ces animaux — et c'est pourquoi il est bien rare qu'une hase ou un bouquin meure de vieillesse, à sept ou huit ans.

RUSES Très dur à la fatigue, plein de courage et d'une vitalité étonnante, le lièvre chassé à courre peut galoper durant des heures devant la meute sans être rejoint, et il faut non seulement des chiens de tout premier ordre, mais des veneurs bien expérimentés pour le forcer, car il n'est pas d'animal plus habile que lui à ruser et à embrouiller ses voies. Il sait fort bien, par exemple, longer les ruisseaux et galoper sur la terre mouillée, ou rechercher les guérets et les lieux sablonneux dont il fait voler la poussière afin de dépister les chiens.

« J'ai vu, dit le Verrier de la Conterie, un lièvre fort vigoureux qui, au bout de deux heures de chasse, donnait le change d'un autre lièvre qu'il forçait à sortir de son gîte à coups de pattes. Après quoi il faisait un *hourvari* sur ses doubles voies de plus de cent mètres et se jetait de côté sur le ventre. » Croirait-on cela ?

Certes, lorsqu'il a sur les talons deux grands lévriers féroces et qui galopent comme le vent, le lièvre n'a point le loisir de multiplier les ruses, mais ce serait une erreur, je le répète, de croire qu'il perd la tête et qu'il s'enfuit au hasard. Tant qu'il le peut, il manœuvre, il feinte, il calcule ses angles pour gagner le buisson ou le couvert qui sera son refuge, et, lors même que les greyhounds lui soufflent au poil, il sait encore briser leur élan par des crochets savants.

Digitized by Google

Tels les vieux veneurs, les amateurs de coursing abondent en récits sur l'ingéniosité des lièvres courus. Dès qu'il y a une mare en quelque endroit du terrain on peut être assuré que la journée ne se passera pas sans qu'une ou deux paires de greyhounds y fassent le plongeon, précipitées par quelques crochets habilement placés des petits animaux qu'ils poursuivent. Dans les plaines d'Altcar, sillonnées de chemins creux, on raconte qu'un lièvre sauta un jour dans une charrette de foin qui passait au moment précis qu'il arrivait, et il s'y blottit tandis que les deux lévriers bondissaient par-dessus la route et s'arrêtaient aussitôt, tout surpris de ne plus trouver leur gibier que la voiture emportait sans qu'ils s'en doutassent. Enfin il paraîtrait que, en certains cas, un bon lièvre poursuivi par des lévriers médiocres semblât les défier à la course et s'éloigner exprès des endroits où il serait en sûreté, comme s'il voulait véritablement se moquer de ses adversaires impuissants à l'atteindre ; c'est là, du moins, ce qu'affirmait, au IIe siècle, le grec Arrien, l'auteur du premier des traités de coursing, et si je le cite ici, c'est parce que son amusante allégation se trouve corroborée, à dix-sept siècles de distance, par un récit de M. de Sauvenière.

Un jour que je jugeais, raconte celui-ci, je vis le lièvre gagner le couvert et s'arrêter ; puis, tandis que les chiens le cherchaient dans les buissons, il « revint sur ses pas, traversa les sapins et s'en alla faire une randonnée dans la plaine, suivi des greyhounds qui avaient repris vue sur lui. Deux fois mon lièvre fit cette manœuvre bizarre, inexpliquée... Évidemment, pour moi, ce lièvre se sentait d'une vitesse tellement supérieure aux deux lévriers poursuivants qu'il s'est absolument moqué d'eux. Aucune autre explication de ce fait n'est possible ».

Pourtant, en cherchant bien... Mais il vaut mieux qu'Arrien et M. de Sauvenière aient raison : cette bravade du lièvre est charmante et conclut comme il faut une étude sur le coursing.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

Voici maintenant le Règlement de courses adopté par le Greyhound Club de France. C'est comme de juste la traduction fidèle des règles officielles anglaises, à part quelques changements en ce qui concerne non pas la course elle-même, mais les propriétaires et les membres du Club.

RÈGLEMENT DU COURSING

I. Toute réunion de coursing en France sera soumise aux lois et règlements édictés par le Greyhound Club de France.

II. Des engagements. — Ne pourront prendre part aux épreuves de coursing que les lévriers régulièrement inscrits dans un stud book reconnu par le Greyhound Club de France.

Pour qu'un chien puisse courir, ses papiers devront être déposés entre les mains du secrétaire de la Société, qui en délivrera un reçu.

Chaque participant à une course devra engager son chien avant la date fixée pour la clôture des engagements, en donnant les noms du père et de la mère du chien engagé. Le secrétaire fera figurer au programme les noms des chiens qui, leur engagement ne se trouvant pas régulier, ne seront pas qualifiés : les propriétaires de ces chiens

Digitized by Google

devront payer forfait. Dans les Poules des Produits (pour chiens nés en France), les noms, pedigrees, âges, robes et marques distinctives des puppies seront désignés par écrit au secrétaire au moment du premier engagement ; toute personne ayant engagé un chien devra, si elle en est requise, déclarer par écrit au secrétaire les noms et adresse des personnes qui auront élevé ces puppies ; tout sapling ou puppy dont le signalement et le pedigree seront démontrés inexacts, sera disqualifié, et le propriétaire perdra son droit à la totalité des prix gagnés par le chien.

L'âge des chiens sera compté à partir du 1er janvier de l'année de sa naissance.

Un chien est « sapling » durant toute la saison de coursing qui suit le 1er janvier de l'année pendant laquelle ce chien est né.

Un chien est « puppy » durant toute la saison de coursing qui vient après la saison ci-dessus.

La saison de coursing commence le 1er septembre et finit le 1er avril.

III. Du paiement des engagements. — Toutes les sommes dues pour les engagements devront être payées avant la date fixée pour la clôture de ces engagements. Aucun engagement ne sera valable si le montant n'en a pas été payé intégralement.

IV. Du changement d'un nom. — Au cas où un propriétaire désirerait changer le nom d'un chien, il devra en aviser le secrétaire du Greyhound Club de France. Le nouveau nom choisi figurera au programme, et devra être suivi par le nom que portait précédemment le chien, avec la mention *ex*. Tout changement de nom ne sera régulièrement admis que si le propriétaire acquitte un droit de 10 francs.

Digitized by Google

V. Des propriétaires. — Est considéré comme propriétaire d'un chien :

1° Celui qui en a la propriété ou la location en totalité ;

2° Celui à qui est attribué le pouvoir de faire courir le chien sous son nom, d'en faire les engagements et de toucher les sommes gagnées par le chien, à l'exclusion de celui qui a seulement droit à une part dans les sommes gagnées par le chien.

En cas d'association, de location ou de vente stipulant certaines réserves ou prévoyant des redevances éventuelles, il faut, pour que le chien puisse être valablement engagé, qu'une déclaration en forme ait été préalablement déposée au secrétariat du Club.

Tout propriétaire désirant que, temporairement, ses chiens ne courent pas sous son nom peut être autorisé à les inscrire sous le nom d'un représentant agréé par le secrétaire général ou les commissaires du Greyhound Club de France.

Un propriétaire peut être autorisé également à faire courir sous un pseudonyme.

Toute personne ou toute association de personnes désirant faire courir devra faire partie du Greyhound Club de France.

VI. Des commissaires. — La direction de toute réunion sera assumée par des commissaires élus. Ces commissaires seuls décideront de toute question controversée. Nul commissaire ne sera suffragant dans une affaire relative à ses propres chiens.

VII. Du juge. — Le juge sera désigné par le Comité.

VIII. De l'ajournement des réunions. — Les commissaires pourront ajourner ou supprimer une réunion par cas de force ma-

Digitized by Google

jeure. Les engagements seront alors annulés, sauf en ce qui concerne les Poules des Produits, si celles-ci doivent être courues plus tard.

IX. Du tirage au sort. — L'ordre dans lequel les chiens prendront part à la course sera fixé par le sort : le tirage au sort est effectué par un commissaire ou par le secrétaire général quelques jours avant la course. Le tirage, une fois fait, ne pourra plus être modifié.

X. Chiens engagés dans la même course appartenant au même propriétaire. — Quand deux ou plusieurs chiens appartenant « bona fide » au même propriétaire figureront dans la même course, ils ne devront pas se rencontrer au premier ni au second tour, à moins de nécessité absolue. En conséquence, il sera procédé au tirage au sort de la manière suivante :

1° Chaque groupe de chiens appartenant à un même propriétaire formera une « série ». Ces séries seront classées respectivement selon le nombre des chiens qu'elles comprendront, la plus nombreuse recevant le n° 1, la plus nombreuse après celle-ci le n° 2, et ainsi de suite. Lorsque plusieurs de ces séries comprendront le même nombre de chiens, leur numéro d'ordre respectif sera fixé par le sort. Enfin tous les chiens appartenant chacun à un propriétaire différent formeront ensemble une série également. Cette série sera toujours classée la dernière.

2° Dans chaque série, les chiens seront tirés au sort : celui dont le nom sortira le premier recevra la lettre A, celui dont le nom sortira le second la lettre B, et ainsi de suite.

3° On inscrira successivement sur une liste le chien A de la première série, le chien A de la seconde série, le chien A de la

Digitized by Google

troisième série, et ainsi de suite ; puis le chien B de la première série, le chien B de la seconde série, etc.

Lorsque, à la suite de cette opération, la série des chiens appartenant chacun à un propriétaire différent ne se trouvera pas épuisée, les chiens restants de cette série seront ajoutés à la liste dans l'ordre de leur tirage au sort.

Pourtant, si le nombre des séries n'avait pas été assez grand pour que les chiens appartenant à un même propriétaire se trouvassent classés d'emblée de manière à ne pas se rencontrer au second tour, le surplus de la série des chiens appartenant chacun à un propriétaire différent serait intercalé dans la liste, toujours selon l'ordre du tirage au sort, de manière à assurer aux chiens appartenant au même propriétaire les n°s 1, 5, 9, etc., ou 2, 6, 10, etc.

Il va de soi que s'il ne restait pas de chiens disponibles de la dernière série, ou s'il n'en restait pas un nombre suffisant pour assurer entièrement ce qui précède, il y aurait la « nécessité absolue » prévue au premier paragraphe.

4° Les deux adversaires de chacune des épreuves du premier tour ayant été déterminés comme il vient d'être dit, on les tire au sort l'un contre l'autre pour déterminer celui d'eux qui recevra le numéro impair et par conséquent le collier rouge.

XI. Des byes. — Si, à l'un des tours de l'épreuve, le nombre des chiens est impair, tout chien se trouvant le dernier sur la liste établie par le tirage au sort aura droit à un bye. Toutefois aucun chien ne pourra courir plus d'un bye au cours d'une épreuve, à moins de nécessité absolue.

Tout propriétaire pourra faire courir ce bye avec n'importe quel autre lévrier, pourvu que, dans les courses de saplings, on ne prenne qu'un sapling, et dans les courses de puppies, un lévrier qui ne soit

Digitized by Google

pas plus âgé qu'un puppy. S'il est pourtant prouvé aux commissaires qu'on ne peut trouver ni sapling, ni puppy disponible, il sera permis d'employer un chien plus âgé.

Pour les byes, la course aura lieu de la même façon que pour une autre épreuve ; le juge devra décider si le travail fourni par les chiens a été suffisant pour constituer une course, ou si l'épreuve doit être recommencée ; dans ce cas, c'est lui qui en donnera l'ordre.

Si, au moment de commencer une série quelconque d'éliminatoires, il arrive que chaque chien soit bye, ces byes ne seront pas courus, et ces chiens prendront leur place dans le tour suivant, comme si ces byes avaient été courus en réalité.

Tout bye doit être effectivement couru.

Tout bye est considéré comme course gagnée au bénéfice du chien qui a droit au bye, et ceci, quelle que soit l'issue de la course.

XII. Du commissaire aux slips. — Les commissaires désigneront un commissaire aux slips, chargé de veiller à ce que les chiens soient amenés dans l'ordre ; il aura pour mission de signaler aux commissaires, qui aviseront, toute irrégularité commise.

XIII. De la conduite des chiens aux slips. — Tout chien doit être amené à son tour et sans retard aux slips, sous peine d'une amende de vingt francs. S'il ne paraît pas dans les dix minutes (au témoignage du commissaire aux slips, ou d'un des commissaires), son adversaire aura droit à réclamer la course, et dans ce cas ce chien courra un bye. Si aucun des deux chiens ne s'est présenté à l'expiration des dix minutes, les commissaires pourront soit disqualifier les deux chiens, soit infliger à leurs propriétaires une amende ne dépassant pas 100 francs.

Aucun chien ne pourra être conduit aux slips, pour toute autre

Digitized by Google

course qu'un bye, moins de vingt minutes après la course qu'il viendra de fournir, sauf consentement de son propriétaire.

XIV. Des colliers. — Les deux chiens d'une même course devront porter des colliers, l'un blanc, l'autre rouge. Le chien portant sur le programme un numéro moins élevé que celui de son concurrent aura le collier rouge. Le collier rouge sera placé à gauche du slipper, et le collier blanc à droite.

XV. Du lacher. — Le moment auquel il convient de lâcher les chiens peut être laissé par les commissaires à la disposition du slipper, ou l'ordre peut en être donné par le juge. L'espace compris entre les chiens et le lièvre, au moment du lâcher, varie selon le terrain, mais ne devra jamais être inférieur à 60 mètres ; autant que possible, il sera maintenu le même pour toute une épreuve.

XVI. Du slipper. — Si, au départ, un des deux lévriers s'échappe, le slipper ne laissera pas l'autre partir. Quand la laisse cassera et qu'un des chiens ou que les deux chiens partiront, le slipper pourra être mis à l'amende par le commissaire. Cette amende ne dépassera pas 20 francs.

XVII. De la décision du juge. — Le juge devra se conformer aux règlements du Greyhound Club de France. A la fin de chaque course, il donnera immédiatement sa décision en agitant un foulard à la couleur du gagnant. En cas de course indécise, le juge lèvera simplement son chapeau. Tout jugement, une fois rendu, sera sans appel.

Digitized by Google

XVIII. Principe du jugement. — Le juge s'inspirera du principe suivant : le vainqueur est le lévrier qui a le plus contribué à la mort du lièvre pendant la course. Le juge additionnera les points d'après l'échelle établie ci-dessous. Il tiendra compte de certaines retenues de points et pénalisations spécifiées ci-après.

XIX. Points obtenus par les chiens pendant la course.

A. La vitesse (*speed*), qui sera comptée 1, 2 ou 3 points, selon la supériorité marquée sur le concurrent.

B. Le « dépasser » (*go bye*), qui sera compté 2 points s'il est fait en ligne droite, ou, s'il est effectué selon la courbe extérieure, 3 points.

C. L'angle (*turn*) : 1 point.

D. Le crochet (*wrench*) : 1/2 point.

E. La mort (*kill*) : au maximum 2 points, et, d'après le mérite montré par le chien dans la façon de donner la mort, 1 point, 1 /2 point ou même 0 point.

F. Le trébuchet (*trip*) : 1 point.

Définition des points.

A. Pour évaluer la vitesse, le juge se basera sur les principes suivants :

1. On attribuera 1, 2 ou 3 points au chien selon l'avance qu'il prendra sur son concurrent, et ceci indépendamment des points que le chien pourra gagner en outre pour les angles ou crochets qu'il effectuera. On tiendra compte de ce fait qu'un chien peut avoir perdu du terrain au départ, soit parce qu'il n'a pas vu le lièvre immédiatement, soit par suite d'un mauvais lâcher, soit parce qu'il a dû suivre une courbe extérieure.

2. Quand un lévrier, plus vite que son concurrent tant que le lièvre court en ligne droite, vient à perdre le commandement parce

Digitized by Google

que le lièvre décrit *de lui-même* un cercle favorisant le chien qui jusque-là s'était montré le moins rapide, en ce cas, le premier lévrier reçoit 1 point pour le crochet.

3. En aucun cas la vitesse seule ne saurait décider du gain d'une course, à moins cependant qu'un des chiens n'ait fait preuve d'une grande supériorité sur l'autre dans un très long déboulé.

4. Si l'un des chiens a obtenu 6 points, sans que l'autre en ait mérité aucun, les points suivants seront comptés doubles au premier, tant que le juge ne croira pas devoir en attribuer à son adversaire.

B. Il y a « dépasser » quand un lévrier, qui se trouvait à une longueur derrière son adversaire, dépasse celui-ci et se place à une longueur devant lui.

C. Il y a angle quand le lièvre est forcé de dévier de sa direction primitive à angle droit ou davantage.

D. Il y a crochet quand le lièvre est amené à dévier de sa direction primitive de moins d'un angle droit. Toutefois, si le lièvre change de direction spontanément et sans y être contraint par le chien, aucun point ne sera marqué.

E. Pour apprécier la mort, selon une échelle descendante de points, on tiendra compte de trois cas : 1° le chien tue le lièvre grâce à la supériorité de son élan et à son habileté ; 2° parce que des circonstances accidentelles lui facilitent le coup de dent ; 3° parce que son concurrent lui jette, pour ainsi dire, la proie dans la gueule.

F. Il y a trébuchet quand le lévrier boule seulement le lièvre, ou le happe, mais sans pouvoir le retenir.

XX. Des points retenus. — Si un lévrier est victime d'incidents de course, le juge pourra retenir certains points à son adversaire. Ces points sont les suivants :

Digitized by Google

A. L'un des chiens perd du terrain au départ, soit parce qu'il n'a matériellement pu voir le lièvre, soit par suite d'un mauvais lâcher. En ce cas, le juge n'attribuera pas de points au chien de tête avant que le second chien ait eu la possibilité de prendre part à la course. Il pourra décider qu'une telle course est valable, indécise ou nulle.

B. Le lièvre, après le premier angle ou les angles suivants, dévie d'une manière très marquée en faveur d'un des chiens. En ce cas, le point suivant ne sera pas marqué au chien indûment favorisé, ou, selon les circonstances, on ne lui accordera que la moitié de ses points.

Aucune retenue de points ne sera faite en faveur d'un chien tombé, ou en cas d'accident survenu pendant la course. Toutefois, si la chute se produit au moment où le lévrier presse le lièvre, le premier point suivant gagné par son adversaire ne sera pas compté à celui-ci.

XXI. Des pénalisations. — *A*. Quand un lévrier se refusera à poursuivre le lièvre, sur lequel on le lâche, il perdra la course.

B. Si un chien s'arrête pendant la course, ou se détourne de la poursuite du lièvre, aucun des points qu'il pourra obtenir par la suite ne lui sera compté. Si les points gagnés par lui jusque-là sont égaux à ceux que son concurrent pourra obtenir pendant toute la durée de la course, il sera néanmoins considéré comme ayant perdu la course. Cependant, lorsqu'un des chiens ou les deux chiens seront forcés de s'arrêter, ayant le lièvre en vue, parce qu'ils ne pourront matériellement pas continuer la course, celle-ci n'en sera pas moins valable et donnée à celui qui avait obtenu le plus de points au moment où ils auront dû s'arrêter.

C. Si un chien s'arrête devant un obstacle, alors que son adversaire l'a passé, tous les points que le premier chien acquerra par la suite ne lui seront plus marqués.

Digitized by Google



Plotinus, à Mme de Golouhew (*voir p. 36*).



Heavy Weapon, vainqueur de la Waterloo Cup, 1910 (*voir p. 20*).

Digitized by Google



Firth of Forth, célèbre étalon.



Farndon Ferry, *Fabulous Fortune*, *Fearless Footsteps* et *Father Flint*, vainqueurs de cinq Waterloo Cups (*voir p. 20*).

Digitized by Google

XXII. D'un second lièvre. — Quand un second lièvre, levé pendant la course, sera suivi par un des lévriers, la course s'arrêtera là.

XXIII. Lévriers échappés. — Toute personne qui laissera un lévrier s'échapper et se mêler à une course sera frappé d'une amende de 20 francs. Une course ne sera pas considérée comme nécessairement terminée par le fait qu'un troisième chien sera venu s'y mêler.

XXIV. Courses nulles ou indécises. — Il y a course nulle (*no course*) lorsque, par suite d'un accident ou de la brièveté de la course, les chiens n'ont pas été suffisamment essayés l'un contre l'autre. Si l'un des chiens est retiré, l'autre devra courir un bye, à moins que le juge ne décide qu'il a fourni un travail suffisant pour en être exempté.

Il y a course indécise (*undecided*) quand le juge estime que les chiens ont fait preuve d'un mérite égal. Si l'un des deux est retiré, l'autre ne sera pas tenu de courir le bye.

Le juge marquera la différence entre une course nulle et une course indécise en levant son chapeau dans ce dernier cas seulement.

Si, après une course indécise ou nulle, les chiens, avant d'être repris, repartaient sur le même lièvre ou un lièvre différent, le juge pourrait estimer que cette seconde course est valable, et rendre sa décision.

La course nulle sera recourue immédiatement.

Une course indécise pourra être immédiatement recourue, si les deux propriétaires le demandent. Sinon, elle sera courue après les deux courses suivantes, ou, s'il s'agit de la dernière course de la

Digitized by Google

journée, après un délai de quinze minutes, après les deux chiens repris.

XXV. Des décisions du juge. — Le juge n'aura à fournir des explications, touchant ses décisions, qu'aux commissaires. En aucun cas, la décision, une fois prononcée, ne pourra être modifiée.

XXVI. Du retrait d'un chien. — Quand un chien aura été retiré d'une épreuve sur le terrain, son propriétaire, ou le représentant de celui-ci, devra en aviser immédiatement le secrétaire.

XXVII. De la finale d'une épreuve. — Si deux chiens appartenant à des propriétaires différents arrivent à la course finale et que ces propriétaires se mettent d'accord pour ne pas courir cette finale, le montant des prix sera partagé et les deux chiens seront considérés comme gagnants. Si ces deux chiens appartiennent au même propriétaire ou à des associés, ce propriétaire ou ces associés auront le droit de ne pas faire disputer la course finale, et de déclarer gagnant celui des deux chiens qu'ils considéreront comme tel, l'autre chien étant tenu pour le second de l'épreuve. Si l'épreuve est un prix à réclamer, la course finale devra toujours être courue, même dans le cas où les deux chiens qui doivent la disputer appartiendraient au même propriétaire ou à des associés.

Dans le cas où l'un des chiens serait retiré d'une finale pour une cause matérielle, telle que blessure, foulure, etc., les commissaires devront s'assurer de la réalité de cette cause ; après quoi, l'adversaire du chien blessé sera déclaré vainqueur.

Dans le cas où une épreuve ne pourrait être courue jusqu'au bout, le montant du prix serait partagé entre tous les chiens restant en course à ce moment-là, même si l'un d'eux avait droit à un bye.

Digitized by Google

XXVII *bis*. Des prix a réclamer.

A. *Réclamation des chiens avant la course.*

1. Lorsque les conditions d'une course portent que le gagnant ou que tous les chiens seront à vendre pour un prix déterminé, tout chien engagé dans ces conditions et n'étant pas retiré doit être rendu à l'emplacement désigné par les commissaires quinze minutes avant l'heure fixée pour la course.

2. Un chien ne peut être réclamé avant la course que moyennant la somme pour laquelle il a été mis à vendre, augmentée de la valeur du prix.

3. Le chien ainsi réclamé ne peut pas courir. Mais si son paiement n'est pas effectué immédiatement ou garanti à la satisfaction des commissaires, la réclamation est nulle et le chien peut courir.

4. S'il y a plusieurs réclamations pour le même chien, les commissaires ou leurs délégués procèdent à un tirage au sort qui décide de la préférence.

B. *Réclamation des chiens après la course.*

1. Lorsque les conditions de la course portent que le gagnant ou tous les chiens seront à vendre pour un prix déterminé, toute personne qui désire acheter après la course un ou plusieurs de ces chiens devra, dans le délai de quinze minutes suivant l'affichage du vainqueur, mettre dans la boîte des réclamations une soumission écrite contenant l'offre d'une somme qui ne peut être inférieure à celle pour laquelle le chien a été mis à vendre.

S'il s'agit du gagnant, l'acheteur n'aura rien à payer en dehors de la somme inscrite sur la soumission qu'il a déposée.

S'il s'agit d'un chien ayant droit à une allocation comme placé, ou d'un chien non placé dans la course, l'acheteur aura à payer, en dehors du chiffre de réclamation inscrit sur la soumission qu'il a déposée, la somme nécessaire pour parfaire ou assurer, au profit du vendeur, le montant intégral du prix.

Digitized by Google

3. Le quart d'heure expiré, les lettres sont ouvertes et tout chien ayant couru appartient à la personne qui a fait l'offre la plus élevée.

4. Le paiement de tout chien acheté doit être fait ou garanti à la satisfaction des commissaires, dans un délai de quinze minutes à partir du dépouillement des soumissions, faute de quoi l'achat est nul, et, s'il y a plusieurs soumissions écrites pour ce chien, il appartient à la personne qui a fait l'offre immédiatement inférieure.

5. Le propriétaire n'a droit qu'à la somme pour laquelle il a mis son chien à vendre, augmentée suivant le cas, soit de la valeur du prix, soit du complément de sa valeur, et l'excédent éventuel revient au fonds de course.

XXVIII. Réclamation contre un chien. — Toute réclamation contre un chien devra être adressée aux commissaires, soit avant la course, soit dans un délai de cinq jours après l'épreuve. Dans ces deux cas, une somme de 100 francs devra être versée, comme caution, au secrétaire ; si la réclamation est jugée oiseuse, cette somme pourra être confisquée.

XXIX. De la disqualification. — Pourra être disqualifié, et ne pourra par conséquent prendre part à aucune épreuve : 1° tout membre du Greyhound Club de France qui n'aura pas payé soit son engagement dans une épreuve, soit une somme due à l'un des membres, au sujet des courses, ou à la Société ; 2° tout membre convaincu d'irrégularités en matière sportive.

Tout entraîneur, ou employé, convaincu d'irrégularités en matière sportive, pourra se voir exclu des terrains de coursing pendant une période fixée par le Comité, et les chiens entraînés par lui ou confiés à sa garde seront disqualifiés pendant cette période.

Digitized by Google





Saracen, White Annuity (*voir p. 36*).

Digitized by Google



Mandate, Wolseley (voir p. 36).

Digitized by Google

LES WHIPPETS

PAR JACQUES BOULENGER

CHAPITRE I

ORIGINE DU WHIPPET On a dit que le whippet ou snap dog était un greyhound en miniature : cela n'est pas absolument exact. Il y a dans l'aspect général du chien, dans ses allures, dans l'expression de sa physionomie et de tout son corps bien des points qui rappellent le terrier.

Son origine est obscure, au reste, et s'il est bien certain que le whippet est le produit d'un croisement du lévrier avec le terrier, il est assez malaisé de déterminer quel lévrier et quel terrier.

M. A. de Sauvenière déclare que la race fut créée vers 1870-1880 par un amateur anglais de fox-terriers, M. John Hammond. Celui-ci aurait croisé plusieurs de ses chiennes avec un levron d'Italie, afin de donner à ses élèves une agilité plus grande et de les rendre plus aptes encore à la course du lapin (rabbit coursing). Les produits qu'il obtint de la sorte réussirent à merveille et gagnèrent tous les prix. D'autres éleveurs imitèrent M. Hammond ; on organisa des courses réservées aux seuls whippets, ou « snap dogs », comme on les appelait ; et c'est ainsi que la race se serait formée.

Mais il est certain qu'elle est beaucoup plus ancienne. M. Angus Sutherland, d'Acrington, rapportait [1] qu'en 1845, à sa connais-

1. H. DALZIEL. *British dogs.*

Digitized by Google

sance, M. Sutcliffe Whittan, de Burnley, possédait un lévrier célèbre, nommé Saylor, qui pesait 29 kg. 500 environ. Ce chien saillit une chienne terrier de M. Pickthall, assez haute sur jambes et pesant environ 9 kilogrammes. Ce croisement produisit le fameux étalon Whippet Spring qui pesait 11 kg. 800, était noir comme son père, et avait la conformation d'un petit lévrier. Spring était sans rival; il saillit une chienne blanche et noire nommée Peevish ; cette dernière eut Barlick Fly, animal qui ne fut presque jamais battu, mais que Nettle (dont nous parlerons plus loin) finit par éclipser.

Je crois, pour ma part, que la première apparition du petit whippet est bien antérieure au XIXe siècle. De tout temps, en France, il a existé, à côté des grands lévriers de chasse, ce qu'on appelait des levrons, c'est-à-dire des lévriers de petite taille, qui étaient plutôt des chiens d'agrément et dont Chapelle parle dans des vers que nous avons cités plus haut. En Grande-Bretagne, il y avait également au XVIIIe siècle une race de petits lévriers : Buffon la mentionne et le *Dictionnaire de chasse et de pesche* (1769) nous donne sur elle le renseignement suivant qui montre qu'on l'employait chez nous à courre le lapin :

> Le *petit lévrier d'Angleterre*. On choisit les plus hauts pour courir le lapin dans une garenne ou dans quelque lieu clos; on les y tient en laisse proche une des épinières faites exprès et qui sont éloignées des trous où les lapins se retirent étant hors de terre. Si on veut faire courir le *petit lévrier*, on bat les épinières, le lapin sort, il veut regagner son trou, mais il se trouve barré et souvent pris par le lévrier. (T. I, p. 86.)

Il semble bien que ce « petit lévrier d'Angleterre » soit un véritable whippet et qu'à toutes les époques on ait croisé terriers et lévriers de toutes sortes pour obtenir des petits chiens très tenaces et très rapides.

D'ailleurs on voyait récemment, sous le nom de whippets, paraître souvent dans les épreuves publiques des animaux qui ressemblaient beaucoup moins au greyhound qu'au deerhound, au bull-terrier et même au collie ; et ceux-là, qui étaient quelquefois

Digitized by Google

parmi les plus vites, de quels croisements compliqués n'étaient-ils pas issus ! La taille et le poids des concurrents de ces courses sont d'ailleurs encore des plus variables : quelques-uns atteignent les dimensions d'un petit greyhound, d'autres ne sont pas beaucoup plus hauts qu'un fox-terrier : on tient compte de tout cela dans les handicaps qu'on établit.

Toutefois, la race tend très nettement à se fixer. En 1892, le Kennel Club a ouvert son stud-book aux whippets, et des classes leur ont été réservées dans toutes les grandes expositions anglaises ; c'est ainsi qu'on les a vus à Darlington et ailleurs. Aujourd'hui, il existe un club spécial, reconnu par le Kennel Club, c'est le Whippet Club, dont le secrétaire est M. B. Fitter. Mais le whippet, comme le greyhound, est plutôt un chien de sport qu'un chien d'exhibition (dont il convient au reste de se féliciter) ; on expose peu les grands et les petits lévriers de course. Il n'y a guère d'inscriptions de snap dogs au K. C. Stud Book, et la plupart d'entre elles ne comportent aucun pedigree.

Sans doute, on mélangera encore le sang du terrier à celui du whippet, comme on a fait parfois celui du dogue à celui du greyhound, et pour la même raison : pour augmenter la ténacité et le mordant. Néanmoins, le modèle idéal du whippet est maintenant bien arrêté. Et ce qu'on rencontre presque partout en Angleterre, ou en tout cas ce qu'on prime aujourd'hui dans les expositions sous ce nom, c'est un petit lévrier à poil ras, de 8 à 12 kilogrammes environ, qui n'est pas identique, certes, mais qui est fort semblable au greyhound.

***

ORIGINE DU NOM Au début, le snap dog ou whippet était uniquement destiné à courre le lapin comme le greyhound court le lièvre ; or le gagnant au rabbit coursing est, sans autre considération, celui qui happe le premier la proie : d'où l'un des

Digitized by Google

noms du petit lévrier dont nous parlons ici : *snap dog*, chien happeur. Mais quant à son autre appellation, bien malin qui saurait dire avec certitude d'où elle lui vient. L'a-t-il reçue parce qu'il *whip up* le lapin sur lequel il a été slippé, parce qu'il l'atteint comme un coup de fouet ? Ou parce qu'il y a de l'analogie entre la lanière qu'on fait claquer et son galop étonnamment souple, onduleux et rapide ? L'image serait en ce cas amusante et juste. Mais rien, absolument rien, encore une fois, ne prouve que cette explication du nom du whippet soit la bonne.

***

POINTS DU WHIPPET Ils ne sont pas fixés aussi absolument que ceux du lévrier russe ou du greyhound, par exemple; pourtant il est possible de déterminer assez exactement ce que doit être un beau whippet.

Taille, poids, robe. — Le whippet est plus grand que la levrette d'Italie et plus petit que le sloughi; mais sa taille varie beaucoup selon les individus. On voit parfois des chiens de 5 kilogrammes se mesurer en course contre des chiens de 15 ; mais on admet qu'un whippet de 40 à 50 centimètres environ, pesant de 8 à 10 kilogrammes, est celui dont la vitesse est la plus grande relativement au poids et à la taille, et ce sont donc là les dimensions les plus désirables. Quant à la robe, elle a les mêmes nuances que celle du greyhound : il y en a de rouges, de bleues, de bringées, de noires, de blanches, et de toutes ces couleurs combinées. Enfin quelques chiens ont le poil dur ou presque dur, et on en a vu, ainsi habillés, gagner de bonnes épreuves et faire montre de beaucoup de qualités. Mais ceux-ci forment l'exception ; le whippet doit avoir et a presque toujours le poil lisse et ras, non moins fin que celui du grand lévrier anglais.

Tête. — Le nez pointu, mais peut-être un peu moins long, relati-

Digitized by Google

vement, que celui du greyhound. Mâchoires sèches et solides ; dents toutes semblables à celles du grand lévrier anglais. Les oreilles, plantées bien arrière, doivent être petites; quand l'animal est excité, elles se dressent parfois toutes droites et sans cassure, ce qui donne au chien une physionomie particulière ; mais la plupart des whippets ont exactement l'oreille pliée du greyhound. L'arcade sourcilière est parfois un peu saillante et les yeux peuvent être de toutes les couleurs ; mais ils doivent paraître intelligents et pleins d'ardeur.

Cou. — Semblable à celui du greyhound.

Poitrine et avant-main. — Semblables à celles du greyhound. La poitrine pas trop large, mais profonde, pour que le cœur et les poumons aient tout l'espace nécessaire. L'épaule très oblique afin que les pattes puissent s'allonger parallèlement au sol et atteindre plus loin dans la foulée.

Dos et arrière-main. — Le whippet étant surtout un chien de vitesse, peut paraître un peu moins sec que le greyhound ; il a souvent le ventre un peu moins relevé et les côtes moins visibles. Mais son dos est au moins aussi arqué, et la masse musculaire de ses reins, et surtout de ses cuisses, est peut-être plus forte encore relativement au corps.

Pattes. — Semblables à celles du greyhound : longues jusqu'au poignet et au jarret, courtes du jarret et du poignet aux doigts. Les pattes de derrière un peu plus longues que celles de devant. Les pieds ronds et serrés ; les ongles solides et la sole dense comme il convient à un chien destiné à courir parfois en terrain dur.

Apparence générale. — Un petit lévrier en miniature, fort semblable au greyhound, mais plus « sous soi » dans ses aplombs ; plus animé, plus mobile dans ses gestes, bref moins flegmatique d'aspect et moins noble d'attitudes. Les allures diffèrent aussi : au trot, le whippet ne « rase pas le tapis » autant que le greyhound (certains whippets ont même tout à fait le trot piaffant de la levrette ita-

Digitized by Google

lienne) ; au galop au contraire, étant avant tout un chien de vitesse destiné à courir sur des pistes unies, le whippet s'allonge encore plus prêt du sol que le greyhound.

***

SON CARACTÈRE Tel est ce charmant petit animal qui unit à la beauté du greyhound toute la vivacité d'esprit et de mouvements du terrier. Car c'est surtout en songeant à lui qu'on trouve inique l'opinion trop répandue chez nous que les lévriers manquent d'esprit. Il n'est rien qu'on ne puisse faire comprendre et qu'on ne puisse apprendre à un whippet, et on le dresserait plus aisément que le fox-terrier à tous les tours et exercices des chiens savants : je suis étonné (et ravi) que les amateurs de ces jeux mélancoliques n'aient point songé à l'utiliser.

Chien de sport passionnant, le whippet est à l'occasion le plus délicieux des chiens d'appartement. Il a la fidélité proverbiale du lévrier et, possédant toute l'intelligence du fox-terrier, il n'en a pas l'indépendance souvent excessive à la promenade et la turbulence trop bruyante à la maison. Vraiment, nul ami des chiens ne peut résister à ce petit compagnon si gai, si joli et si affectueux ; et, même dans la population ouvrière, auprès des rudes mineurs d'Angleterre dont le whippeting est le sport par excellence comme le coursing est celui des hautes classes, on voit le plus souvent le whippet choyé et caressé comme l'enfant de la maison.

Digitized by Google

CHAPITRE II

COURSE AU LAPIN ET COURSE EN LIGNE DROITE

Autrefois le whippet ne servait qu'au rabbit coursing, c'est-à-dire qu'on ne l'employait qu'à courre le lapin. Aujourd'hui les rabbit coursings sont beaucoup moins fréquents et la vogue est aux courses en ligne droite, excellent sport qui passionne le peuple, dans certaines contrées d'Angleterre, à ce point qu'on a pu appeler le whippet : le greyhound du pauvre [1]. Pourtant le rabbit coursing n'a pas disparu, tant s'en faut.

***

LE RABBIT COURSING

La course au lapin est de tout temps. Nous avons cité un passage du *Dictionnaire de chasse et pesche* qui nous explique comment on s'amusait chez nous, au XVIIIe siècle, à lâcher des « petits lévriers anglais » dans les garennes. Les fox-terriers ont beaucoup servi et servent encore à ce sport en Angleterre ; et de là tant de croisements entre lévriers et terriers de toutes sortes, par lesquels ont s'est efforcé d'augmenter les qualités de chaque race par celles de l'autre. Le whippet est par excellence le chien du rabbit coursing, et ce n'est

1. Voir un excellent article de M. Jacques Lussigny dans le *Sport universel illustré*, 29 janvier 1911.

Digitized by Google

qu'à une époque assez récente qu'on l'a employé aux courses en ligne droite dont nous parlerons tout à l'heure.

La course au lapin se fait toujours en terrain clos, et ordinairement dans un champ d'une superficie médiocre ; d'ailleurs, même en pleine campagne, maître Janot n'aurait jamais la moindre chance d'échapper à ses adversaires, infiniment plus rapides que lui, s'il ne trouvait quelque terrier où se réfugier.

Le règlement de ce sport n'est pas aussi compliqué que celui du coursing des greyhounds ; il est même d'une simplicité remarquable puisqu'il tient à peu près dans ce seul principe : le gagnant de chaque match est celui des deux chiens qui prend le lapin.

Le gibier est amené en boîtes et les whippets le poursuivent par couples. Le lapin reçoit ordinairement 55 mètres d'avance. Au moment exact où on le pose à terre au point fixé, le slipper lâche les deux chiens qu'il retenait par la peau du cou. Très souvent, les whippets sont si vites que le gibier est pris avant d'avoir pu faire un seul crochet. Dans les concours importants, chaque manche se dispute parfois en plusieurs épreuves et comporte la poursuite de plusieurs lapins, 5 à l'ordinaire ; en ce cas, des deux chiens, le gagnant est celui qui a tué trois fois ou plus. Dans les matches particuliers entre deux coureurs réputés, l'avance accordée au gibier varie comme le nombre des courses ; quelquefois on fait courir aux mêmes chiens jusqu'à 31 lapins avec repos de cinq minutes entre chaque épreuve : en ce cas, le gagnant est celui qui a remporté seize fois ou plus la victoire.

A cause de la différence de taille et de poids qu'offrent souvent les whippets, les épreuves publiques de rabbit-coursing, de même au reste que les épreuves en ligne droite, sont toujours des handicaps. A Newcastle-on-Tyne, on handicape les concurrents selon leur taille, mesurée au garrot ; ailleurs selon leur poids ; mais partout, naturellement, on tient compte aussi de leur qualité. Le chien qu'on

Digitized by Google

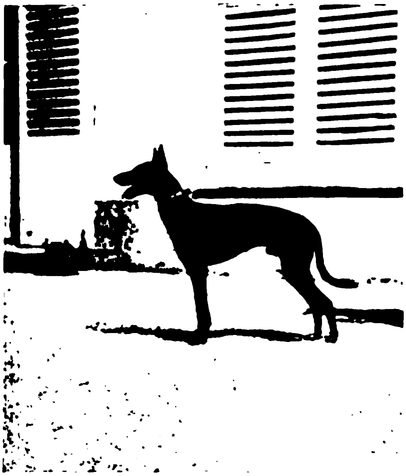


Whippet, à M. W. A. Honeybours.



Stirley Bergl (voir p. 126).

Digitized by Google



Snap, à M. J. Boulenger (*voir p. 122*).



Fig. 50. Le saut du Whippet.



A Waltham Stow : Le départ de la Course. (*voir p. 138*).

Digitized by Google

veut désavantager est lâché tout seul une ou plusieurs fois, de plus ou moins loin, sur un lapin mort.

Au total, le rabbit-coursing n'est pas d'un intérêt sportif comparable à celui du coursing des greyhounds, il s'en faut ! Le gibier, tiré de sa boîte au moment de la course, n'est pas en état de se défendre ; aussi bien, la vitesse du lapin est trop inférieure à celle des chiens pour qu'il puisse lutter, et on le délivre dans un enclos où il ne saurait trouver le moindre refuge. Le plus souvent, l'épreuve se réduit à une course en ligne droite sur le gibier, invariablement suivie de la mort du lapin ; et bien qu'il n'y ait pas lieu de s'apitoyer exagérément sur cet animal très nuisible et qu'il faut bien détruire, il est néanmoins permis de juger ce spectacle inutilement sanguinaire puisqu'on peut faire courir les chiens tout aussi bien, et même mieux, sans appas vivant. Voilà pourquoi, dans les contrées populeuses où florit aujourd'hui le sport du whippet — c'est-à-dire dans les grands centres miniers de l'Angleterre, comme le Lancashire, le Yorkshire, le Durham, le Northumberland — le rabbit coursing se trouve le plus souvent remplacé par des courses plates, moins cruelles à la fois et plus régulières au point de vue du sport.

Digitized by Google

CHAPITRE III

POPULARITÉ DES COURSES EN LIGNE DROITE

La première réunion notoire où des courses plates de whippets aient été disputées eut lieu à Kensel Rise, le 30 décembre 1893, paraît-il; la deuxième le 29 janvier 1894. Aujourd'hui ces courses passionnent le populaire et attirent des foules immenses de spectateurs. Sur les Grounds Bury de Wigan, et dans plusieurs autres localités du Nord, mais surtout à Higginshaw ou à Borough, près de Oldham, sur les Moorfield Recreation Grounds de Failsworth et sur les Snipe Inn Grounds, à Audenshaw, on voit très souvent les épreuves importantes réunir jusqu'à trois cents engagements. Les éliminatoires se courent généralement un samedi, jour de demi-repos pour les ouvriers, et les finales le samedi suivant.

Pourquoi le whippeting reste-t-il un sport uniquement populaire ? Pourquoi ces courses si sportives, si passionnantes, si faciles à organiser, ne jouissent-elles d'aucune vogue dans les classes plus relevées de la société ? On a tenté de les répandre et de les généraliser. Il y a une quinzaine d'années, on en organisa sur le terrain du Ranelagh Club, à Barn Elms ; la famille royale accorda son patronage à cette tentative, et le prince et la princesse de Galles, Edouard et Alexandra, y vinrent assister ; pourtant le succès ne répondit pas aux espérances des organisateurs. C'est que les courses de whippets en ligne droite, pas plus que le rabbit coursing, n'ont une très bonne réputation. On y joue gros jeu en effet ; les paris mon-

Digitized by Google

tent à des sommes relativement élevées si on les compare à la fortune de ceux qui les engagent, et il paraît que les propriétaires et les entraîneurs, qui ne sont pas à l'ordinaire des gentlemen très distingués, n'ont pas invariablement fait preuve d'une honnêteté invincible, en sorte que, si grandes que soient les précautions qu'on prenne pour éviter les substitutions et autres fraudes, les épreuves n'ont pas toujours été disputées de la façon la plus loyale. Et puis, en Angleterre, on est encore plus snob que chez nous... Quoi qu'il en soit, il n'est pas dit que les courses de whippets ne conquerront jamais leur droit de cité dans le « monde ». Et, en France, il serait à souhaiter que ce beau sport s'acclimatât. Nos voisins de Belgique nous ont déjà montré le chemin en organisant plusieurs épreuves pour whippets, et quelques professionnels belges se sont spécialisés dans l'élevage de ce chien.

***

DESCRIPTION DES COURSES EN LIGNE DROITE

En Angleterre, c'est ordinairement dans quelque terrain avoisinant les faubourgs que le champ de courses est tracé. L'aménagement n'en est pas précisément luxueux : des palissades, des cordes, des barrières de planches en dessinent l'enceinte tant bien que mal ; on n'y voit naturellement pas de tribunes fixes, ni aucun essai de décoration ; au milieu s'étend la piste, longue de 200 mètres environ, suffisamment large pour que cinq chiens y puissent galoper de front, mais plus ou moins bien préparée et nivelée, généralement couverte de cendrée, et qui n'est parfois qu'une simple route. A l'un des bouts se fait l'arrivée; à l'autre extrémité se donne le départ ; là, des lignes blanches transversales sont tracées sur le sol noir : elles indiquent l'endroit d'où chaque chien sera lâché, selon son handicap.

Comme nous l'avons dit, les grandes épreuves réunissent souvent

Digitized by Google

plusieurs centaines d'engagements : tous les concurrents courent donc par séries, lesquelles se composent de trois, quatre ou cinq chiens. Les whippets désignés pour chaque épreuve — chacun portant un collier ou un ruban d'une couleur annoncée au programme, afin de pouvoir être reconnu — sont conduits au départ par leurs propriétaires ou entraîneurs, c'est-à-dire par les hommes auxquels ils sont habitués. Là, ils sont pris en main par des starters spéciaux, chargés de les lancer au signal donné. Tandis que ceux-ci les maintiennent sur leurs lignes de départ respectives, ceux qui les ont amenés — les *runners up*, comme on les nomme — s'éloignent en courant sur la piste vers la ligne d'arrivée, chacun appelant son chien et agitant, pour attirer son attention, quelque touffe de plumes, quelque morceau d'étoffe, quelque linge (il est interdit de se servir d'autres leurres que ceux-là et notamment d'animaux vivants). Au coup de pistolet tiré derrière le chien *scratch*, tous les whippets sont lâchés par les starters, et se précipitent de toutes leurs forces vers les *runners up*, que le règlement oblige à se trouver derrière une ligne tracée à dix yards au delà de la ligne d'arrivée des chiens, au moment où ceux-ci passent le poteau.

Il y a des chiens timides qui ne donnent pas toute leur mesure lorsqu'ils craignent d'être mordus ou heurtés par leurs rivaux ; d'autres ont la manie de ne pas dépasser leur voisin et ne font d'effort que pour se maintenir à sa hauteur durant la course, de manière qu'ils se font invariablement battre d'une tête sur le poteau ; d'autres encore sont batailleurs ou simplement de caractère trop joyeux, et bousculent pour jouer ceux qui galopent à leurs côtés ou bien leur cherchent querelle : afin de remédier à ces inconvénients, on tend souvent de longues bandes de toile sur toute la longueur de la piste, du départ à l'arrivée, de manière à tracer autant de couloirs qu'il y a de concurrents dans l'épreuve ; grâce à cette précaution, les whippets peuvent galoper sans se voir jusqu'au poteau.

Digitized by Google

***

VITESSE DES WHIPPETS Les courses se disputent sur 200 yards (exactement 182 m. 800), et l'on ne saurait imaginer, si on ne l'a vue, la vitesse avec laquelle un bon whippet peut galoper sur cette distance, M. Dalziel cite *Nettle*, une petite chienne rouge de 8 kg. 500, dont les foulées, en pleine action, atteignaient à 4 m. 55, et qui couvrait ses 183 mètres en douze secondes, soient 15 m. 25 par seconde, rapidité véritablement prodigieuse pour un animal de ce poids. Cette vitesse a été plusieurs fois égalée de nos jours, car les whippets ont progressé depuis lors, et *Caplebank*, par exemple, a couvert les 200 yards en onze secondes et demie. *Polly fro'Astley*, *Dinah*, *Evah*, ou plus anciennement *Collier Had*, *Whitefoot* et d'autres encore tels que *Tom from Milnrow*, *Cowboy*, *Say Nought*,etc., n'ont pas été ou ne sont pas présentement moins célèbres, dans le monde des courses de whippets, que nos plus illustres gagnants du Grand Prix dans le monde des courses de chevaux.

***

FONCTIONNAIRES DE LA COURSE On conçoit qu'au départ un retard d'un cinquième de seconde infligé au chien puisse modifier le résultat final, et on voit par conséquent quelle est l'importance du starter. C'est à des professionnels spéciaux que l'on confie le soin de lancer les chiens. Le starter, un genou en terre au bord de la ligne de départ assignée à son whippet, tient l'animal par le cou de la main gauche, et de la main droite à la naissance de la queue ou au rein. Au moment précis où il entend le coup de pistolet — et non pas un cinquième de seconde après, ni avant surtout, sous peine de se voir disqualifié

Digitized by Google

pour toute l'épreuve — il faut qu'il projette le chien, pour que celui-ci gagne de l'avance dès le départ, et qu'il le jette très adroitement, de manière que l'animal se reçoive sur ses muscles comme à la suite de sa foulée et ne perde pas de temps à retrouver son équilibre. Comme on pense, c'est là un art très difficile.

Chronométrer la course n'est point aisé non plus, et il y faut de bonnes montres et d'habiles gens, puisque un whippet qui a de la qualité parcourt 3 mètres en un cinquième de seconde.

Mais la besogne la plus épineuse est sans doute celle du handicapeur. Qu'on songe en effet à tout ce qu'il lui faut envisager, depuis la taille, le poids et le sexe des concurrents, jusqu'à leur mérite et leur qualité propres ! Et qu'on songe aussi à quelles récriminations il s'expose, tant de la part des propriétaires que de celle des parieurs, lesquels ne sont pas toujours d'une politesse raffinée !

***

LE HANDICAP Lorsque les chiens sont « inédits », lorsqu'ils débutent, lorsque le handicapeur ignore leurs performances et leur mérite, il les handicape selon leur poids (il n'est presque jamais tenu compte de la hauteur du chien). Voici comment il procède. Il prend comme terme de comparaison un chien de 15 livres : celui-là rendra un certain nombre de yards à tous chiens moins lourds que lui, et en recevra, au contraire, de ceux qui pèsent davantage. Un whippet de 15 livres reçoit 3 yards d'un chien de 16 livres et en donne 3 à un chien de 14 livres. Mais la progression du rendement va en augmentant à mesure que le poids diminue et en diminuant à mesure qu'il augmente : ainsi le chien de 15 livres rend non pas 6 yards, mais 7 yards au chien de 13 livres, et non pas 12 yards, mais 16 ou 17 au chien de 11 livres, tandis qu'il reçoit du chien de 17 livres, non pas 6 yards, mais 5, et du chien de 20 livres non pas 15, mais 10 à 12 yards environ.

Digitized by Google

Naturellement, il n'y a pas que le poids à considérer. Indépendamment de l'avantage ou du désavantage qu'elle obtient de la sorte, selon son poids, la femelle reçoit du terrain à cause de son sexe. De même, le débutant est favorisé de 6 ou 7 yards. Enfin, quand les chiens sont connus, on tient compte de leurs performances et ceux qui ont remporté des victoires se trouvent, comme de juste, pénalisés d'un bon nombre de yards afin d'égaliser les chances : c'est pourquoi un chien célèbre n'est pas d'un bon revenu pécuniaire dans les courses, puisqu'il se voit toujours fortement désavantagé par le handicapeur.

Le chien qui a le plus de chances de gagner, c'est celui de 8 à 10 kilogrammes, *au moment qu'il débute en course*. D'abord parce que les whippets de ce poids passent généralement pour les plus vites relativement à leurs moyens. Mais surtout parce que l'animal, à titre de novice, recevra une faveur d'une demi-douzaine de yards : avance appréciable, et d'autre part avantage certain puisqu'il partira ainsi à peu près en tête du lot et n'aura point, comme le chien scratch, à traverser le peloton, risquant toujours un peu d'être bousculé ou mordu... Celui qui possède un bon whippet de 9 à 10 kilogrammes peut donc avoir toujours l'espoir de remporter la première course où son chien paraîtra ; plus tard, quand l'animal sera connu, on le handicapera selon son mérite.

***

PRIX Or, s'il est rare de gagner, puisque les concurrents d'une seule épreuve s'élèvent très fréquemment à 300, au moins le propriétaire à qui cette aubaine arrive se trouve-t-il bien récompensé : pour l'entrée de son chien, laquelle lui a ordinairement coûté 1 fr. 25 (1 shelling), il ramasse le plus souvent 412 fr. 50 (16 l. 10 s.), tandis que les propriétaires des suivants se partagent 212 fr. 50.

Digitized by Google

Cela sans compter les paris, et la victoire d'un outsider peut très bien rapporter 8 ou 10.000 francs.

Enfin, le chien qui a de la qualité vaut une bonne somme, puisqu'un whippet de grande classe se vend facilement 1.000 francs et plus.

***

ENTRAINEMENT L'entraînement du whippet ne demande pas moins d'attention que celui du greyhound; en outre, il comporte un certain dressage. Tout greyhound poursuit le lièvre dès la première fois qu'il voit le gibier : on ne s'efforce que d'exalter en lui l'instinct de sa race, et les soins qu'on lui donne n'ont pour objet que d'augmenter les moyens dont il dispose pour accomplir sa destinée naturelle. Le whippet, au contraire, a besoin d'apprendre son métier : il faut non seulement porter au maximum sa vélocité, mais encore lui enseigner que la grande affaire de sa vie est de galoper aussi vite que ses jambes peuvent le porter vers son maître qui l'appelle, cela sans se préoccuper de ce qui se passe autour de lui, et pas plus des chiens qui courent à ses côtés que de la foule qui bordera la piste, le grand jour venu.

Dès son plus jeune âge, on fait jouer le chien avec une touffe de plumes ou un chiffon; puis on lui jette le leurre de plus en plus loin; enfin on l'habitue à courir de toutes ses forces vers le *runner up*, sans se laisser distraire par ce qui l'entoure. Un chien qui peut avoir un moment d'inattention pendant la course, qui peut détourner les yeux, fût-ce une seconde, de celui qui agite le leurre et qui l'appelle, qui cesse un instant de galoper de toute la vitesse de ses jambes, de se précipiter éperdûment vers le runner up, ce chien-là ne vaut rien pour le sport.

Quand le whippet atteint dix ou douze mois (un peu plus tôt si c'est une chienne, car les femelles sont ordinairement précoces), on commence à lui donner un travail régulier : promenades au pas

Digitized by Google

et, surtout, galops. Quant à la dose, tout dépend des dispositions et des moyens de chaque individu, naturellement, et c'est à l'entraîneur de juger de l'exercice nécessaire à la condition de ses élèves. Mais, en principe, le grand point à retenir, c'est que le chien doit toujours galoper, à l'entraînement, sur un parcours un peu moindre que celui qu'il aura à couvrir le jour de la course. Au début, 60 mètres sont suffisants; puis on augmente peu à peu la distance ; mais encore une fois elle doit toujours rester inférieure à 200 yards. Il est bon de multiplier les démarrages qui assouplissent, et le travail doit toujours se terminer par deux ou trois galops très brefs, où l'animal donnera absolument tout ce qu'il peut.

En général, chaque chien doit travailler seul. C'est que le whippet, à la course, n'étant pas emporté comme le greyhound au coursing par la passion du gibier, se décourage bien plus facilement. Pour qu'il donne vraiment tout son effort le jour de l'épreuve, il faut qu'il soit en pleine confiance. Aussi est-il très important de ne jamais faire galoper un jeune chien avec des adultes en pleine forme qui le battraient aisément : il se trouverait vite écœuré. Avant qu'il soit absolument confirmé — et encore est-il des chiens pour qui cette précaution reste toujours indispensable — on doit avoir grand soin de ne l'aligner jamais, dans les essais, qu'avec des coureurs qu'il puisse vaincre sans difficulté sérieuse.

Pour la nourriture, il n'est que de renvoyer à ce qui a été dit plus haut de celle des greyhounds, toutes proportions gardées, bien entendu : pain ou biscuit, viande, bouillon, œufs et lait. De même il faut surveiller attentivement l'état des intestins. Mais le whippet doit être pesé plus soigneusement encore, car si, le jour de la course, il dépasse de plus de 85 grammes (4 onces) le poids qui a été déclaré au moment de son engagement, les commissaires ne l'admettront pas à courir.

Quant au logement, disons qu'il faut être bien peu ami des chiens pour reléguer le whippet au chenil. Chez les rudes travailleurs qu'il

Digitized by Google

a généralement pour maîtres, il est choyé comme un enfant du logis : au petit coureur si gentil et si doux vont parfois les meilleurs morceaux, et il a souvent place au lit comme à la table.

Ajoutons que le whippet à l'entraînement n'est pas moins sensible au froid que le greyhound et qu'il lui faut absolument une bonne couverture, toute semblable à celle du grand lévrier, pour les jours où le thermomètre est en baisse.

Enfin ses pieds doivent être l'objet de soins attentifs également. Il est destiné à galoper sur une piste dure, en cendrée, ou même sur une simple route plus ou moins bien nivelée. C'est surtout après l'arrivée, lorsqu'il tourne brusquement pour revenir vers son maître qu'il a dépassé, emporté par son élan, que le whippet s'abîme les ongles et la sole. Il faut donc veiller à lui faire de bons pieds, et pour cela il n'y a pas d'autres moyens que ceux que nous avons indiqués en parlant des greyhounds. Si le chien a les pieds trop délicats ou que le terrain soit trop dur, on peut d'ailleurs lui protéger les pattes de devant par des gants spéciaux, en cuir, nommés *stoppers*.

Tels sont les soins qu'exige le petit whippet de course. Bien traités, beaucoup de chiens peuvent courir depuis l'âge d'un an et demi ou deux ans jusqu'à celui de sept ou huit ; et leur entraînement, bien qu'aussi délicat que celui du greyhound, est moins assujettissant. Pour le whippet, il n'est pas besoin de chenil, sa nourriture est peu de chose, et son entretien ne coûte presque rien. On ne s'explique pas l'ignorance où nous sommes, en France, de ce petit compagnon sensible et joli, qui peut se prêter au sport le plus passionnant.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES COURSES DE TAUREAUX

PAR ÉMILE HENRIOT

HISTORIQUE

L'ANTIQUITÉ EN GRÈCE

Ce n'est pas une vaine formule de politesse qu'affirmer des courses de taureaux qu'elles remontent, comme l'on dit, à la plus haute antiquité. Si plusieurs bas-reliefs thessaliens nous en ont conservé des vestiges curieux et quelques inscriptions mutilées, fragments importants pour l'histoire de ces nobles jeux, tels qu'on les pratiquait quatre ou cinq siècles avant notre ère, d'autre part on en peut trouver trace aussi dans un vieux roman grec d'Héliodore, *Théagène et Chariclée*, dont les historiens ne se sont jamais avisés que c'était le premier manuel de tauromachie, en quelque sorte.

On apprend en effet, au dixième livre des *Æthiopica* de Héliodore, qu'au mariage de Chariclée, fille d'un roi d'Ethiopie, un prisonnier thessalien nommé Théagène, ayant vu le désordre jeté au milieu des fêtes par un cheval qu'effrayait un taureau blanc voué au couteau du sacrificateur et qui s'était échappé, sàuta sur le cheval, courut au taureau, le saisit par la queue, l'excita, le dépassa en galopant à son côté, puis, le prenant aux cornes, le renversa par une vigoureuse torsion de son col puissant. Après quoi Chariclée, charmée de tant de bravoure, refusa le mari que son père voulait lui donner et se fit épouser par Théagène.

L'exercice auquel s'était livré Théagène était un jeu fort usité dans son pays (il était de Thessalie) et connu sous le nom de ταυροκαθαψια.

Le poète Philippe en décrit un dans ses épigrammes :

« Les Thessaliens, dit-il, n'ont que leurs mains pour lutter contre

Digitized by Google

les taureaux. Ils les fatiguent à la course à cheval, puis s'efforcent de les renverser en enlaçant leurs mains sur leur front. » Et Pline, qui dans son *Histoire Naturelle* (VIII, 70.7) écrit : « *Apud Thessalorum gentes inventum est...* », donne également la même description : « Les Thessaliens, dit-il, galopent à cheval à côté du taureau, puis le saisissent par les cornes, et lui courbant la tête, ils le tuent. »

A Pergame, à Eleusis, on retrouve d'autres vestiges de ces divertissements où prenaient part les meilleurs jeunes gens. Une inscription de Caryanda, conservée au Musée du Louvre, nous apprend que dans cette ville les courses étaient soumises à un règlement très précis, et dirigées par un magistrat nommé ταυραφετης, tauraphète.

On relève encore une variante dans l'art de courir les taureaux chez les anciens. A côté de la course de taureaux proprement dite (ταυροκαθαψια), on trouve la « ταυρομαχια » qui est la chasse au taureau, et que les Romains appelaient « *venatio* ».

A Pompéi, des médailles et deux bas-reliefs de Scurus montrent un aspect de cette chasse, où un homme armé de sa lance attend le taureau pour le tuer.

Ce monument a malheureusement été détruit, mais une gravure nous en a été conservée, et on peut la voir dans l'ouvrage de Mazois, *Ruines de Pompéi* (T. I. pl. XXXIII). D'autres médailles et monnaies de Larissa, Pelinna, Pharcadon, Tricea reproduisent diverses péripéties de ces courses.

De Grèce les jeux de taureaux passèrent à Rome.

A ROME Ce fut César qui le premier introduisit ces spectacles, dans la Ville Eternelle [1] et ses successeurs, Claude [2], Néron, en particulier, ne manquèrent pas de l'imiter.

1. Primus id spectaculum Romae dedit Cæsar dictator. (Pline, Histoire naturelle, VIII, 70.7.)

2. On vit, sous Claude, « des cavaliers thessaliens poursuivre, dans le cirque, des taureaux sauvages, s'élancer sur eux quand ils étaient épuisés de fatigue et les terrasser en les saisissant par les cornes... » *Suétone*, Douze Césars. Claude, ch. xxi.

Digitized by Google

Gordien Ier, alors qu'il n'était encore que questeur, fit venir cent taureaux de Chypre pour amuser le populaire. Des Thessaliens venaient donner dans le cirque des courses de taureaux, et pour ce, étaient payés par les Empereurs. Ils formaient des familles de ταυροκαθαπται comme les gladiateurs et les belluaires. Pour exciter les taureaux ou les détourner, on leur jetait dans l'arène des mannequins de paille ayant une vague forme humaine que l'on nommait « pilae », — dont nous avons fait notre allusion moderne « homme de paille ».

Il ne semble pas que ce soit par la Gaule que de Rome les jeux de taureaux, que par égard pour l'art compliqué de la tauromachie l'on ne peut encore appeler course de taureaux, passèrent en Espagne. La question, très controversée, reste forcément un peu mystérieuse, car les documents font tout à fait défaut.

A CARTHAGE Toutefois on trouve à Carthage, où on faisait combattre des animaux féroces dans des cirques spéciaux, des traces de ces combats qui durent y être implantés directement par les colons phéniciens peut-être même avant que Rome ait eu des cirques.

EN ESPAGNE LES MAURES De Carthage, les Espagnols ont pris sans doute le goût de ces spectacles. D'aucuns affirment que ce sont les Maures qui apportèrent dans la Péninsule ces coutumes nouvelles et ces jeux ; d'autres jurent qu'ils les y trouvèrent déjà. Nous sommes dans la nécessité de ne prendre parti pour rien, faute de renseignements précis ; mais qu'il nous soit permis de penser que les Maures, les Arabes de la conquête ont été plutôt les élèves que les maîtres des Espagnols en fait de tauromachie, car l'on ne s'expliquerait guère que dans une race aussi traditionnaliste que celle des zélateurs de Mahomet, tout souvenir de ces combats ait aujourd'hui disparu, si réellement

Digitized by Google

ces spectacles avaient été d'origine purement musulmane. Bornons-nous à constater tout simplement que vers le milieu du XIe siècle, chrétiens et mahométans rivalisaient d'audace et de valeur dans les cirques, contre les taureaux.

Une légende, à laquelle nous n'aurions garde de toucher, rapporte que le premier chevalier chrétien qui combattit dans l'arène, seul, à cheval et en armes, le taureau, fut, en l'an de grâce 1040 Don Rodrigo Diaz de Vivar, plus universellement illustre sous le nom de « Cid ». Et cela, paraît-il, au grand scandale des Maures, et pour le plus grand plaisir des indigènes.

PREMIERS TOREROS

Dès lors la passion tauromachique ne fit que croître dans les Espagnes. Les rois, les princes, tous les grands descendent dans le *redondel* (arène) armés de la lance ou de la demi-pique (*rejon* ou *rejoncillos*) et se distinguent dans la lutte contre le fauve. Parmi les grands noms d'Espagne qui s'illustrèrent ainsi, nous relevons ceux de Villemayor, de Medina-Sidonia, de Zarate, de Mondejar... Charles-Quint lui-même ne pense pas déchoir en combattant dans l'arène, et se montra de tout temps grand amateur de ce spectacle.

A ROME AU XVIe SIÈCLE

D'ailleurs, l'Espagne n'a pas eu toute seule, même à cette époque, la passion des taureaux. A Rome, dans cette Rome des papes d'où devaient par la suite partir tant de foudres contre les cirques espagnols, on conserva longtemps le souvenir des magnifiques fêtes populaires où des taureaux avaient été, suivant les rites, mis à mort. Empruntons à M. Rodocanacchi, l'érudit et savant historien de *Rome au temps de Jules II et de Léon X*, cet intéressant témoignage :

« Le plus grand attrait de la fête du carnaval était les courses de taureaux. Les Romains se montraient très friands de ces spectacles ; au moyen âge il y avait eu, au Colisée, des courses devenues

Digitized by Google

fameuses, mais alors c'étaient les nobles, les barons qui entraient dans la lice ; beaucoup se faisaient tuer et leurs funérailles étaient un prolongement espéré de la fête ; au XVI[e] siècle, on commençait par lâcher sur les places les jeunes taureaux que la foule s'amusait à harceler, puis finalement à tuer, puis avaient lieu les courses plus sérieuses, pour lesquelles les villes vassales étaient tenues d'envoyer des jouteurs. »

Elles avaient lieu sur la place Navone, entourée de palissades et garnie d'estrades à cet effet.

En 1519, quatre taureaux furent tués, mais deux hommes périrent, et un grand nombre fut grièvement blessé. Le trésorier Sérapica, jeté à bas de son cheval, faillit être éventré [1].

Erasme assista à une de ces courses données sous les yeux de Jules II devant le Vatican [2]. Il vit un des assistants sauter dans l'arène, tenant dans la main gauche une cape enroulée, et agitant dans la droite une épée.

Tout de même qu'à Madrid Charles-Quint, le fameux César Borgia descendit lui aussi dans l'arène. Voici ce que dit M. Yriarte de l'une des prouesses accomplies par le duc de Valentinois, lors des fêtes données à Rome à l'occasion du mariage de sa sœur, Lucrèce Borgia, avec Alphonse d'Este, duc de Ferrare, en l'an 1502 : « Le 2 janvier on célébra sur la place de Saint-Pierre un combat de taureau, représentation acclimatée à Rome depuis les Aragonais et ce n'était plus rare de voir de telles fêtes représentées sur la place Navone. César Borgia descendit dans l'arène, accompagné de quelques espagnols, qui probablement devaient être des hommes du métier prêts à le sauver de l'atteinte terrible du taureau. Le Valentinois était à cheval et après avoir salué le public il s'avança seul contre l'animal et le combattit à la lance, puis il voulut se

1. Cf. RODOCANACCHI. *Rome au temps de Jules II et de Léon X* (Chap. III, 5[e] partie).
2. Cf. P. DE NOLHAC. *Voyage d'Erasme en Italie.*

Digitized by Google

montrer dans le même combat à pied, au milieu d'une cuadrilla de dix espagnols. Après avoir, avec une maëstria superbe fait montre de sa valeur, il abandonna la partie aux toreros de profession [1]. »

D'autre part et pour en finir avec les courses romaines de taureaux, détachons ces deux passages traduits du *Diarium* de Burkart : « Le 24 février 1500, fête de la Saint-Jean, sur la place Saint-Pierre, on ferma les issues, on combattit cinq ou six taureaux ; César Borgia, duc de Valentinois, à cheval, leur lança des flèches et les animaux en moururent. » Et ceci : « Le dimanche, 2 janvier 1501, sur la place Saint-Pierre qui fut entourée de tous côtés par des portes de bois, on tua huit taureaux et un buffle; le lendemain on tua quatre taureaux et un buffle [2]. »

Revenons en Espagne. Philippe IV imita son aïeul Charles-Quint et témoigna d'un goût très vif pour l'art de la tauromachie, mais ce fut sous le règne de Charles II (1665-1700) que la passion nationale des courses atteignit au plus haut degré et que ces spectacles resplendirent, dans leur première forme, du plus vif éclat. Nous disons dans leur première forme, car l'histoire de la tauromachie a fourni deux étapes très distinctes.

Dans la première, qu'on pourrait appeler la période féodale, la course n'est que le combat d'un cavalier et d'un taureau, et ce cavalier est un noble, un grand seigneur, un grand nom d'Espagne. Il combat le taureau à cheval, avec sa lance, cherche à tuer son adversaire et ne se préoccupe, dans ce combat singulier, que de sa propre victoire, pour laquelle tous les moyens lui sont bons.

Dans la seconde, qui est la période classique, le cavalier fait place au combattant à pied, le noble au roturier, l'amateur au professionnel. Des règles fixes se précisent, le jeu devient un art extrêmement minutieux, qui est toute une liturgie et dont la rigoureuse

1. Yriarte. *Cesar Borgia*, t. II (Rothschild, 1889).
2. Burkart. *Diarium*, édition Thuasne (Ernest Leroux, édit., 1885).

Digitized by Google

observance de tout le détail infime et compliqué est la première loi. C'est la grande époque de la course de taureau classique qui commence vers le milieu du XVIII[e] siècle et se transforme lentement, sûrement, précisément, au gré des différentes écoles de toreros et sous l'influence bienfaisante de quelques grands artistes dont nous dirons tout à l'heure la vie, les travaux et le nom.

LA PÉRIODE FÉODALE Il ne faudrait pas croire toutefois que dans la période féodale des courses — acceptons une fois pour toutes et pour la commodité de la conversation, cette classification un peu générale, mais qui n'a rien d'arbitraire — aucune loi, aucune règle ne vinssent limiter la fantaisie du torero cavalier. Nous avons eu la bonne fortune de retrouver un petit livre précieux pour la connaissance d'une course telle qu'on les donnait à Madrid à la fin du XVII[e] siècle, c'est-à-dire au moment le plus éclatant de la vieille tauromachie. C'est un *Mémoire curieux envoyé de Madrid*, par un français qui a gardé l'anonymat, mais qui devait appartenir à la suite de l'ambassadeur de France auprès de Charles II, et qui écrivit en 1665 et 1666 quelques lettres à des amis sur ce qu'il avait vu de plus remarquable en Espagne. La première de ces lettres, datée du 8 juillet 1665, est consacrée tout entière à la « description des fêtes de taureaux qui se font à Madrid ».

« On en fait de deux sortes, dit notre voyageur inconnu ; les unes que l'on appelle les festes royales, où les principaux seigneurs de la cour d'Espagne sont les combattants, qui sont réservées pour les réjouissances les plus célèbres; les autres sont celles que la ville fait pour le public, que nous voyons recommencer trois fois l'année à certains jours de l'été. Les royales sont plus magnifiques que celles de la ville, quoique la cour ne laisse pas d'assister à celles-ci, dans toute sa splendeur. »

La plazza mayor, où se donnaient les courses, était formée d'un vaste quadrilatère, allongé, construit en briques. La loge royale se

Digitized by Google

trouvait dans la partie longue dont la façade était exposée au Nord. En face, dans la partie des gradins exposés au Midi, les ambassadeurs et les Conseils, à droite et à gauche du roi.

Au-dessous du premier étage occupé par les pavillons du roi, des Conseils et des ambassadeurs, s'étageait l'amphithéâtre destiné au peuple. Les gardes du roi demeuraient tout le temps de la course debout et dans un grand luxe d'uniformes, sur une esplanade ménagée au-devant de la loge du prince. L'arène s'entourait « d'une barrière à hauteur d'homme afin d'empêcher l'emportement des taureaux. »

Le jour de la course, deux ou trois heures avant l'heure fixée pour l'entrée du roi, les personnes de qualité se réunissaient dans l'arène et s'y promenaient en carrosse. Les ambassadeurs avaient accoutumé de faire, dans un appareil semblable, trois fois le tour de la piste, avec toute leur suite, « en quoi ils donnent beaucoup de lustre à la fête ». L'ambassadeur de France, en particulier, excellait dans ce genre de représentation. Puis à quatre ou cinq heures, la place était évacuée, et le roi faisait son entrée.

«Toute cette vaste cour ayant pris son rang, six alguazils ou huissiers de la ville entrent dans la place, tenant de longues baguettes ou verges blanches à la main ; ils sont montés sur des chevaux fins richement harnachés à la morisque, ayant les poitrails garnis de quantité de grelots et les crins tressés avec des rubans pendant jusqu'à terre, chacun d'une couleur différente. »

Ils vont ensuite se placer sous la loge royale pour recevoir les ordres du roi qui préside. Trente-six charrettes chargées de tonneaux arrosent le sable de l'arène que les soldats font évacuer et la course commence.

On ne combat qu'un seul taureau à la fois. « Il y a une loge à un des bouts de la place, pour les y enfermer les uns après les autres ; cette loge a communication avec une cour où l'on conduit le jour précédent plusieurs taureaux parmi des bœufs, qui est une céré-

Digitized by Google



Une "Corrida" à Barcelone.

Digitized by Google



Charles-Quint tuant le taureau avec la lance, d'après Goya (*voir p. 149*).



Martincho tuant un taureau à Saragosse au "*recibir*", d'après Goya (*voir p. 160*).

Digitized by Google

monie qu'on appelle *encierro.* » Les cavaliers « *torreadores* » sont des gentilshommes particuliers qui s'exposent à ce péril... on dit qu'il y en a quelquefois de galants parmi eux, qui courent ce danger pour se mettre bien avec leurs maîtresses, ou pour complaire par cette bravoure : mais qu'aujourd'hui cette générosité est fort déchue de ce qu elle a été autrefois... »

Autrefois, dans les courses royales, ces seigneurs entraient au nombre de cinq ou six, avec une suite de cent laquais chacun et quinze ou vingt chevaux de main et mulets chargés de lances (*rejones*). Dans les courses de la ville, les toréadors paraissent seulement avec deux estafiers portant des faisceaux de ces mêmes lances « qui sont de bois de sapin fort sec afin qu'elles se rompent facilement suivant l'ordre du combat, longues environ de 4 ou 5 pieds; ce qui ne laisse pas de faire encore un assez bon effet ». Les cavaliers alors n'ont plus que trois ou quatre chevaux très beaux « dont ils changent de temps en temps par magnificence ou par nécessité quand les taureaux leur en ont blessé quelqu'un ».

S'il arrive que les chevaux sont tués, c'est la ville qui a le soin d'en fournir d'autres; pour les costumes des combattants, ils sont vêtus de noir, portent la cape, l'épée large et courte et la dague, et leurs chapeaux s'ornent de plumes de couleur. Ils ont aussi de hautes bottines blanches et des éperons d'or, « à la morisque, qui n'ont qu'une pointe ».

Dans le redondel ne restent que les cavaliers toréadors, les alguazils et une vingtaine d'aides à pieds, les *peones.*

Leur entrée faite, les toréadors saluent le roi et les dames, demandent l'autorisation de combattre, et sur un signe du roi, les trompettes annoncent l'ouverture du toril, dont un alguazil a la clef.

D'abord, les peones les plus habiles plantent de petits dards dans les épaules du taureau. Ensuite les cavaliers, empoignant le rejon par le bout, comme l'on fait d'un poignard, « font tout ce

Digitized by Google

qu'ils peuvent pour animer le taureau pendant que leurs laquais lui tendent aussi leurs casaques et les remuent afin de l'exciter. »

Quand le taureau s'élance sur un des cavaliers, celui-ci doit attendre son attaque, puis pousse son cheval en passant un peu à côté du taureau, à main gauche, lui enfonce la lance un peu au-dessus des cornes et la rompt — ou plutôt le taureau s'enferre de lui-même sur le rejon.

Si le taureau est bien frappé, il tombe et meurt sur-le-champ. C'est en quoi consiste toute l'adresse du toreador. Dans ce cas les trompettes sonnent, les applaudissements éclatent, et tandis que le cavalier victorieux fait le tour de l'arène en saluant, les spectateurs (notre voyageur affirme que la plazza peut en contenir 40.000, ce qui nous paraît beaucoup) agitent leurs mouchoirs et les baisent, « ce qui est en ce beau pays un signe d'amitié... »

Si le taureau n'est pas tué sur le coup, on l'expédie vivement à seule fin d'en voir un nouveau.

Les peones s'approchent traîtreusement de lui par derrière et, à coup de sabre, ou d'une longue lance terminée en croissant que l'on nomme media-luna, l'abattent en lui coupant le jarret, à moins que l'attaquant tous ensemble, ils ne le percent de coups et le tuent rapidement.

« La plupart meurent de cette sorte, car comme les cavaliers ne peuvent plus les toucher quand ils ont le jarret coupé, ils abandonnent ceux-la aux piétons parce qu'il n'y aurait plus d'honneur pour eux à les attaquer en cet état ». Cependant qu'on achève le taureau, les cavaliers vont saluer leurs amis, « pour ne demeurer pas décontenancés, qui est une bienséance qu'ils doivent garder ».

Lorsque le taureau, trop vigoureux, a lassé tout le monde, ce qui se conçoit aisément, étant donné le jeu très simple et très peu varié des toreadors, on lâche sur lui de forts molosses qui le prennent à la gorge, aux oreilles, à la queue, — ce qui, affirme notre écrivain, « est à mon gré le meilleur de la feste, car comme il s'en trouve fort

Digitized by Google

embarrassé, il fait tous ses efforts pour les écarter, les faisant sauter en l'air, d'une manière qui donne toujours beaucoup de plaisir ». Alors les peones profitent de son embarras pour l'achever.

Quand il est mort, des valets spéciaux le font sortir de la lice en attelant à son cadavre trois mules harnachées. Un nouveau combat commence et ainsi de suite, avec douze ou quinze taureaux.

On voit par ce récit que ces courses n'avaient rien de bien raffiné, et qu'elles ne ressemblent que de loin au jeu varié de la tauromachie moderne.

Toutefois, quelque simpliste qu'en soit l'exécution, ces courses étaient déjà soumises à la loi du « Torear » dont notre précieux guide nous a laissé quelques principes.

Le toreador doit d'abord blesser le taureau et l'empêcher avant tout d'atteindre sa monture. Il doit aussi rompre sa lance en portant le coup et prendre soin de ne pas la laisser tomber à terre. Si son chapeau tombe, il n'a le droit de combattre qu'avec son épée, que l'élégance lui prescrit de ne tirer que lorsqu'il se trouve tout près du fauve. Si enfin le cheval refuse d'avancer, le cavalier met pied à terre et n'use que de l'épée. Le cavalier désarçonné peut remonter en selle, mais dans ce cas les plus braves marchent sur le taureau à pied, si celui-ci est proche. S'il s'enfuit, l'homme remonte en selle et court sur son ennemi. Dans tous les cas, si le cavalier se trouve dans l'obligation de combattre à pied, pour une des raisons que nous venons de dire, les autres toreadors mettent également pied à terre et l'assistent.

Il arrive parfois que l'homme est blessé.

Au temps passé, ce jeu était encore plus dangereux, « qui a été cause qu'il y a eu des papes qui l'ont défendu sous peine d'excommunication ». Mais nous savons que la première loi de l'art du « Torear » est « qu'aucun accident funeste ne doit point la faire cesser, à moins qu'il ne plaise au roi de s'en aller. »

« Un des plus grands plaisirs que la plupart du monde y prend,

Digitized by Google

c'est de voir un taureau furieux poursuivre un alguazil. » — Déjà ! — Nous verrons un peu plus loin que ce plaisir est encore très vif aujourd'hui, parmi les afficionados populaires dont la grande joie est de se moquer de ces honnêtes gens de police lesquels, pour être vêtus comme des seigneurs du temps de Louis XIII, n'en sont guère plus valeureux pour cela.

Une passe (ou plutôt une *suerte*), pour employer le langage technique, assez en faveur, est celle de la *lanzada*. L'homme chargé d'un long épieu va se poster à quelque distance du toril, met un genou en terre, fiche sur le sol le talon de sa lance dont il présente la pointe au taureau qui vient s'enferrer dessus, « en sorte que cette lance lui traverse quelquefois depuis la tête jusqu'à la queue, et il ne laisse pas avec cela de courir assez longtemps. Il ne se peut rien voir de plus grotesque. » Ce dernier mot fait assez comprendre toute la différence qu'il y a entre l'art grossier de ces premiers tauromaches et celui si raffiné des Montes, des Lagartijo, des Guerrita, des Fuentes et des Bombita.

Le jeu nuancé, souple et précis de ces derniers donne des émotions assurément diverses, depuis l'effroi jusqu'au ravissement, mais de toutes, le ridicule est exclu.

Finissons-en donc avec les courses telles qu'on les donnait au XVIIe siècle. Ajoutons seulement sur l'origine des courses de taureaux en Espagne, ces quelques lignes de l'anonyme spectateur dont nous avons si copieusement rapporté les propos. « Il y a beaucoup de Castillans qui prétendent que ce sont leurs pères qui ont défié les premiers la fureur des taureaux pour jouter avec eux et qui en ont fait un divertissement, peut-être à cause qu'il est remarqué dans l'Histoire générale de ce pays que la première fête de taureaux se fit en Castille, l'an 1100, dans le temps qu'elle commençait à secouer le joug des Maures. Mais plusieurs pensent que les Goths en sont les premiers auteurs et d'autres disent que les Espagnols ont reçu des Romains cette sorte de spectacle, qui a vraiment beau-

Digitized by Google

coup de rapports à ceux du cirque ou des amphithéâtres anciens de Rome. Je vois pourtant que l'opinion la plus commune est que les Maures qui conquirent l'Espagne sur les Goths l'y ont introduit... »

L'ÉPOQUE CLASSIQUE L'art véritable du *Toreo* date du milieu du XVIII[e] siècle L'honneur d'en avoir précisé les règles et renouvelé le jeu revient à Francisco Romero, de Ronda.

Lorsque le duc d'Anjou monta sur le trône d'Espagne, en 1700, sous le nom de Philippe V, il était fort naturel que ce petit-fils de Louis XIV, nourri dès sa naissance dans une cour aussi policée que celle de Versailles, et formé au milieu des mœurs délicates du Grand Siècle, ne témoignât que d'un goût fort médiocre pour la tauromachie. Les nobles cessèrent alors de prendre part aux jeux de l'arène, non pas d'une façon absolue et définitive, car on en voit encore quelques-uns combattre le taureau dans le cours du dernier siècle : en 1857, une course, présidée par la duchesse de Medina-Celi, fut courue par des grands noms d'Espagne, et à Madrid, en 1863, on vit paraître dans l'arène le duc de San Lorenzo et le marquis de Villaseca, qui ne crurent pas déchoir en ce faisant.

Mais ce que nous avons appelé l'époque féodale est terminé.

Le toreo va entrer dans une voie nouvelle. Ce qui n'était qu'un jeu va devenir un art, et un métier ce qui n'était qu'une distraction.

Désormais le torero est un professionnel, qui est payé, qu'on engage spécialement, et qui fait partie, comme le comédien ou le chanteur, d'un milieu spécial, d'une caste à part.

La course entre dans le domaine de la spéculation. C'est une entreprise commerciale comme le théâtre, elle a ses impresarios, ses figurants et son public.

Francisco Romero fit faire à la tauromachie un progrès décisif

Digitized by Google

par l'invention de la *muleta* et du *trastear* [1] (travail fait avec la muleta pour préparer le taureau à la mort). Il fut le premier torero qui aborda le taureau l'épée à la main et le tua sans autre moyen de défense qu'un petit drapeau d'étoffe rouge.

Ecœuré de voir « assassiner », c'est le mot, les taureaux qu'on abattait alors en leur tranchant les jarrets par derrière, à coups de *media-luna*, il résolut de supprimer des courses cette barbare coutume, et de la remplacer par une série de passes particulières et propres à mettre l'animal en état d'être jeté à terre d'une seule estocade. Il y réussit, après une étude approfondie du taureau, de ses habitudes et de sa physiologie. Ce fut à Ronda, sa ville natale, qu'il exécuta en premier la suerte fameuse du *recibir*, qui consiste à recevoir le taureau, et, sans bouger, le jeter à terre en le laissant s'enferrer lui-même sur l'épée tendue.

Lui disparu, ses fils Juan et Pedro obtinrént à leur tour, entre 1740 et 1748, de grands succès et perfectionnèrent l'art inventé par leur père. Juan organisa le premier la *cuadrilla* régulière avec les *picadores* et les *banderilleros*. Pedro tua pour sa part, dans toute sa carrière, 5.650 taureaux. Il apporta des modifications importantes au *toreo* et développa l'école de Ronda, ainsi que l'on nomme la première école de tauromachie classique, à laquelle succéda, vers la fin du XVIIIe siècle, l'école de Séville, dont le grand mérite est d'avoir inventé une suerte nouvelle, la suerte de *volapie* qui, en faisant courir le torero sur le taureau pour le tuer, permet, contrairement à la suerte de *recibir*, une variété beaucoup plus grande dans les passes.

Ce fut Géronimo José Candido qui, en 1760, le premier exécuta cette suerte avec succès.

Aux partisans de l'école de Ronda, Romero, Galvez, Bargai-

1. Nous donnerons au fur et à mesure que nous les rencontrerons au cours de ce livre, l'explication des termes techniques, dont l'emploi est constant en tauromachie, et la traduction assez délicate.

Digitized by Google

tzegui, succédèrent donc les partisans de l'école de Séville, Pepe Hillo, Costillares, José Candido.

Grâce à l'école officielle de tauromachie fondée à Séville par Ferdinand VII, et une nouvelle école fondée par ordre royal, à Séville aussi, le 8 mars 1830, les courses de taureaux prirent un développement nouveau et très éclatant, avec l'illustre Montes, Don Raphael Perez Gusman, Frascuelo et Desperdicios [1].

De 1749 à 1874, en cent vingt-cinq ans il y eut en Espagne 3.750 courses au cours desquelles 22.500 taureaux furent mis à mort, et où il n'y eut à déplorer que la mort seulement de 8 hommes, dont 3 Espadas, 1 banderillero, 1 picador et 3 amateurs.

Ces chiffres démontrent assez à quelle passion profonde se heurtèrent ceux qui ont tenté de ruiner l'art admirable du *toreo*, car depuis Alphonse le Sage, qui assimila les toreros salariés aux prostituées et les rendit incapables de témoigner en justice, malgré la bulle du Pape Pie V qui les excommunia, malgré les mandements de l'évêque d'Aire (1634-1641) qui met pareillement au ban de l'église ceux qui organisent les courses et ceux qui y prennent part, malgré Philippe V et Charles III qui leur sont hostiles, les courses de taureaux n'ont pas cessé d'être pour l'Espagnol, le jeu le plus noble, le sport le plus passionnant et le plaisir le plus riche d'émotions. Ceux qui ont tenté de s'opposer à ce goût populaire ont vite appris ce qu'il en coûte de toucher aux traditions profondes d'une race attachée à son passé : *Pan y Toros* (du pain et des taureaux) a toujours été — *tra los montes* — le cri naturel de toutes les séditions populaires.

Pepe Hillo, dans son *Manuel de tauromachie*, écrit ceci :

« Le spectacle des taureaux fait la joie des enfants et la jubilation des vieillards; loin d'ici les esprits faibles qui ont osé traiter de barbares ces nobles exercices ! Leurs raisons sont filles de la peur et

1. On trouvera, plus loin, une liste des toreros les plus célèbres.

Digitized by Google

de l'envie ; qu'on aille voir une course de taureaux et l'expérience même sera la meilleure réfutation du système de ces timides moralistes. Que signifie l'argument qu'on m'oppose, en prétendant que, de temps en temps, on voit périr quelque toreros ! Existe-t-il un seul exercice qui soit exempt de quelque danger ? Le jeu du mail, par exemple, et celui des barres, ne causent-ils pas aussi quelques accidents ? Le goût de la natation et celui de l'équitation n'ont-ils pas coûté la vie à un plus grand nombre de personnes que les taureaux n'en ont tué et n'en tueront jamais ? Enfin, notre art est arrivé aujourd'hui à un tel degré de certitude, que nous traitons les taureaux avec autant de mépris que si c'était un mouton, suivant l'expression dont se servit un seigneur marocain, la première fois qu'il vit une course à Cadix. »

Ferdinand VII qui avait voulu faire disparaître les courses fut bien forcé de les protéger et de les encourager publiquement, lorsque, après la chute de Joseph Bonaparte, il remonta sur le trône ; Joseph Bonaparte avait été fin politique en les assurant de sa protection, et ce ne fut pas une des raisons les moins profonde de la haine qu'excita Godoï que son animadversion déclarée pour un exercice si fortement national.

A l'époque de Ferdinand VII, les courses de taureaux présentaient encore certaines particularités propres aux coutumes tauromachiques de l'ancien temps. Les spectacles en prenaient un aspect singulier, et les grandes fêtes qui donnaient lieu aux belles courses royales de Madrid tiraient de cette observation des vieux rites un éclat prodigieux. Nous avons retrouvé la relation d'un Espagnol qui décrit les courses de taureaux qui furent données à l'occasion des fêtes de la Jura de la princesse des Asturies, en 1833, à Madrid. On verra que la course royale et la course de la ville ressemblaient encore, à cette date, par maint détail, aux courses auxquelles assista, à la fin du XVIIe siècle, le voyageur français dont nous avons rapporté les lettres plus haut.

Digitized by Google

Dès le mois d'avril 1833 commencèrent les préparatifs des fêtes royales qui devaient accompagner l'ouverture des Cortès. La Plazza Mayor, dont l'angle oriental se trouvait ouvert depuis 1819, par la chute de deux vieilles maisons qui la bordaient, fut réparée. Elle formait un vaste parallélogramme de 404 pieds de longueur sur 302 de large. Le sol fut labouré et nivelé. Les gradins s'élevaient rapidement. On en peignait les planches à mesure qu'elles étaient placées et clouées. On travaillait même le dimanche, ce qui ne s'est jamais vu en Espagne. Enfin, le 19 juin, tout était prêt. Les fêtes commençaient le lendemain. Elles devaient durer une semaine entière. 40 000 curieux venus des provinces débarquaient dans Madrid. Le 20 juin, les réjouissances commencèrent... Mais laissons plutôt la parole à Don Juan Martinez, qui y assistait et en a laissé un pittoresque et vivant récit.

LES TAUREAUX DU ROI

Le 22, c'était le grand jour, c'était la grande fête ; c'était la grande course royale. Il y avait eu déjà le matin la petite course, la course d'essai — *la prueba*. Les toreros n'y avaient figuré qu'en costume noir, en négligé. Cela s'était passé sans cérémonie. On avait tué dix taureaux qui avaient tué eux-mêmes tout au plus une douzaine de chevaux, et blessé à peine deux *banderilleros*. Ce n'était rien, je vous le dis. C'était la course d'essai.

Mais c'était à cinq heures — lorsque le pavé brûlait, lorsque, dévoré par le soleil de la journée, Madrid n'était plus que du feu — c'était à cinq heures qu'il vous eût fallu traverser ses rues désertes, et vous approcher de la *Plazza-Mayor*, aux portes de laquelle se pressait tout ce qui dans la ville n'y avait pu trouver encore entrée. Or si, n'ayant point de place réservée, à force d'argent ou à force de bras, vous aviez été assez heureux pour y péné-

Digitized by Google

trer, un bien magnifique spectacle se serait d'abord offert à vos regards.

Ce n'était pas seulement le vaste amphithéâtre du *tendido* qui était encombré de peuple, et les quatre étages de balcons, tendus de drap écarlate à franges d'or, des quatre façades, qui étaient garnis d'éclatants uniformes, de brillants habits de gala, de parures de femmes éblouissantes ; — une foule innombrable était encore suspendue au balcon qui court autour des toits de toutes les maisons de la place, et les couronne ainsi qu'un diadème. A voir d'en bas cette multitude qui se penchait au-dessus de la draperie bleue de ce dernier balcon, on eût dit une épaisse chevelure relevée et soutenue par un long bandeau de soie.

Plus de soixante mille spectateurs étaient entassés dans cette immense enceinte. Plus de soixante mille regards tournés à la fois vers l'arène attendaient impatiemment l'instant où les combattants allaient y paraître.

C'est que ce ne devait pas être une course ordinaire. Ce devait être une course royale, — une de celles qui se comptent par règnes ; de celles qui sont comme le baptême de chaque royauté naissante ; un baptême sanglant ! Qu'importe, s'il est joyeux et national pour le peuple ? Non, ce ne devait point être une course ordinaire. Outre les toreros, les athlètes habituels, on allait avoir les hallebardiers rangés dans le cirque même au-dessous de la loge royale et les alguazils à cheval devant eux, n'ayant pour se défendre des taureaux, s'ils en étaient attaqués, les premiers que leurs hallebardes, les seconds que la vitesse de leurs montures ; et puis les *caballeros en plaza*.

Les *caballeros en plaza* — les *chevaliers dans la place* — ne sont point des toreros de profession. Autrefois, ces chevaliers étaient des nobles des plus nobles, des grands pour lesquels c'était une passion et un exercice fréquent que de se mesurer contre les taureaux en présence de la cour et dans ses fêtes, et qui ne recher-

Digitized by Google

chaient d'autre récompense de ce danger que son seul honneur. Aujourd'hui, ce sont des amateurs — nobles et chevaliers tout au plus — qui combattent ces redoutables animaux, conformément à la tradition, sans cuirasse, à cheval, avec de petites lances appelées *rejoncillos*. Comme cela n'a plus lieu qu'en de rares occasions, et même uniquement lorsqu'il y a des *funciones reales*, il en résulte que ceux qui s'exposent à cette lutte, déterminés seulement par l'appât d'un bénéfice assez mince, manquant, sinon de courage, au moins de l'habitude et de la pratique qui seraient si nécessaires pour ces périlleuses entreprises, jouent absolument leur vie au hasard.

Il allait donc y avoir chance de mort de tous côtés et à chaque instant, et par conséquent surcroît énorme d'intérêt — et par conséquent un bénéfice de cent pour cent d'émotions sur les courses habituelles. C'était quelque chose pour les *aficionados*.

Enfin, Leurs Majestés parurent et prirent place au balcon principal de la *casa real de Panaderia*, sous le dais de velours rouge, brodé d'or, qui leur avait été préparé. Les autres balcons de cet édifice furent occupés par les infants, par les infantes, par la *servidumbre* royale, par les grands d'Espagne, les chambellans, les dames d'honneur, majordomes, tous revêtus de leurs plus splendides costumes de cour.

La compagnie des hallebardiers entra dans l'arène et vint se ranger sur trois files au-dessous du balcon de Leurs Majestés.

Alors commença le cérémonial de la course.

Six alguazils à cheval s'avancèrent par l'arc de Tolède, précédant quatre calèches à six chevaux, entourées de laquais en grande livrée et de quadrilles de *matadores* à pied, dans chacune desquelles se trouvait l'un des quatre *caballeros en plaza*. Ces caballeros étaient *Manzano*, *Villaroel*, *Cordoba* et *Artaiz*. Ils étaient assis chacun à la gauche de leurs parrains, le duc de Florida Blanca, le duc de Frias, le duc d'Albe et le duc del Infantado.

Digitized by Google

Les *caballeros en plaza* portaient l'ancien costume espagnol, la veste et le manteau de soie, le chapeau à plumes rabattu ; les *matadores*, leurs riches et élégants habits de *majos*, étincelants d'or, de perles et de pierreries.

Les voitures s'étaient dirigées vers la loge de leurs majestés et s'arrêtaient successivement au-dessous. Là, les chevaliers mettaient pied à terre avec leurs parrains et saluaient debout en se découvrant ; les matadors saluaient derrière eux en s'agenouillant.

Après eux s'approchèrent trente autres toreros à pied, *banderilleros*, *capeadores* et *chulos ;* puis les picadors à cheval, au nombre de dix ; puis les attelages de mules ; puis quatre troupes de *volantes* ou coureurs, chacune de cinquante hommes, déguisés, ceux de la première en anciens Espagnols, ceux de la seconde en Indiens, ceux de la troisième en Mores et ceux de la dernière en Romains ; puis enfin vingt-quatre chevaux des écuries du roi, richement caparaçonnés, conduits chacun par un valet de pied et destinés à servir de montures aux *caballeros en plaza*.

Tout cela défila sous le balcon de Leurs Majestés et sortit de la place après en avoir fait le tour, à l'exception des alguazils, des banderilleros, des capeadors et des chulos qui prirent immédiatement position, les premiers en avant des hallebardiers, les autres aux quatre coins de l'arène.

Les *caballeros en plaza* rentrèrent bientôt à cheval, armés des *rejoncillos* et escortés chacun de quatre matadors tenant en main les petits drapeaux d'écarlate — les *muletas* — et les grands manteaux de soie.

Ils allèrent se placer ainsi vis-à-vis des portes des deux *toriles*.

La première bataille allait se livrer. L'anxiété était grande, le silence universel et profond.

Enfin le chambellan, debout derrière Sa Majesté, donne le signal en agitant un mouchoir blanc et en jetant les clefs des *torils*. Un *chulo*, les ayant ramassées, les remit à l'un des alguazils qui courut

Digitized by Google

les porter au *mayoral*. On lâcha en même temps des colombes qui s'envolèrent, faisant flotter des tresses de rubans attachés à leurs pattes.

Aussitôt un roulement de tambours se fit entendre. La porte du torile du roi s'ouvrit soudain et un magnifique taureau andalou, à la *devise* écarlate aux franges d'argent, s'élança dans l'arène. Aveuglé par le soleil, qui l'avait ébloui d'abord, il avait passé au milieu des quatre *caballeros* sans les voir. Mais quand il eut traversé toute la largeur de la place, apercevant les alguazils, il se précipita vers eux. Ceux-ci cependant, qui étaient sur leurs gardes, trompèrent sa furie et évitèrent son attaque en s'enfuyant de divers côtés au grand galop, comme une volée de corbeaux qui se serait dispersée.

Le terrible animal se trouvait vis-à-vis des hallebardiers qui, à son approche, se mettant en défense sans rompre leurs lignes, lui présentèrent un front hérissé d'un triple rang de piques. Il s'arrêta devant eux, mugissant, grattant du pied la terre, puis il s'éloigna lentement, à reculons, secouant la tête, comme s'il eût voulu dire qu'il pouvait bien se retirer sans déshonneur devant une armée entière.

Ce fut alors, qu'appelé par des voix qui le défiaient, il se retourna brusquement. *Manzano*, l'un des *caballeros*, venait à sa rencontre, assisté de ses quatre matadors. Le combat devenait plus égal ; il commença vite et ne fut pas long.

Le cavalier s'était avancé seul, droit en face du taureau : dès qu'il fut à deux pas de lui, il leva le bras pour le frapper, mais en même temps qu'il lui brisait son *rejoncillo* dans le cou, il tombait lui-même sous son cheval éventré.

Tandis qu'on se levait partout, tandis qu'on montait sur les bancs, qu'on se penchait aux balcons pour mieux voir le malheureux Manzano, que les chulos emportaient blessé de sa chute, le taureau, blessé lui-même, mais non pas à mort, courait, plus furieux, chercher de nouveaux adversaires.

Digitized by Google

En un instant, non sans avoir été percé de deux autres *rejoncillos*, il eut renversé deux des autres chevaliers, *Cordoba* et *Villaroel*, qui se relevèrent pourtant cette fois et sortirent de l'arène pour prendre d'autres chevaux, ceux qu'ils montaient ayant été tués sur la place comme celui de Manzano.

Epuisé par ses trois blessures et par la perte de son sang qui coulait à flots, l'animal s'abattit enfin mourant et un *chulo* l'acheva d'un coup de *cachete* entre les cornes.

Cette première bataille avait été déjà bien sanglante. Celles qui la suivirent ne le furent pas moins. L'intérêt de ce grand drame était poignant ; l'action ne languissait pas un seul moment. A peine un taureau succombait-il, à peine les attelages de mules l'avaient-ils enlevé de l'arène ainsi que les chevaux qu'il avait déchirés et tués avant de l'être lui-même, aussitôt un autre taureau reparaissait et le carnage recommençait. Six de ces vaillants animaux furent encore combattus avec des chances diverses par les chevaliers *rejoneadores*.

Villaroel fut le plus maltraité de tous. Un petit taureau de la Navarre, auquel une légère blessure à l'épaule n'avait rien ôté de ses forces et qu'elle avait au contraire irrité davantage, s'élançant avec une incroyable rapidité vers le *caballero*, qu'il prit en flanc à l'improviste, d'un coup de corne lui cloua le mollet sur le ventre de son cheval. Il tomba ; mais ce ne fut pas là tout son malheur. Son chapeau à plumes, jeté aussi à terre, entraîna en même temps une perruque qu'il portait et découvrit un chef aussi dépouillé de cheveux que celui d'un Chinois. Le pauvre homme sentit bien que c'était là ce qu'il y avait de plus amer dans sa disgrâce car, comme on l'enlevait, son premier mouvement fut de se cacher la tête avec les mains.

Cela ne fit que redoubler les rires inhumains qui accueillirent le malheureux à son passage entre les barrières, sous les gradins du *tendido*. Ne vous en étonnez point. Ce peuple n'est peut-être pas

Digitized by Google

plus cruel qu'un autre peuple. C'est l'ardeur de son soleil, je crois, qui lui donne une telle soif de sang dès qu'il est assis à son amphithéâtre. Et puis, il n'a pas déjà trop de pitié, mon Dieu ! pour les accidents sérieux ! Comment voudriez-vous qu'il lui en restât pour les accidents ridicules ?

Une nouvelle scène était au surplus bientôt venue le distraire de cette mauvaise joie et Villaroel n'avait pas tardé à être vengé de sa défaite. Le même taureau qui l'avait renversé, dispersant, à sa seule approche, la cavalerie légère des alguazils, fondit impétueusement, tête baissée, sur le triple rang des hallebardiers; mais toutes leurs piques s'étaient abaissées en même temps pour le recevoir et il tomba soudain, criblé de plus de cent profondes et mortelles blessures.

Celui des quatre *caballeros en plaza* qui eut toute la gloire et tout le bonheur de l'entreprise, ce fut Artaiz. Dans les six premiers combats, c'était lui qui s'était le plus vaillamment exposé au péril. Sous lui — ou sur lui — il avait eu déjà cinq chevaux éventrés, mais ses chutes avaient été brillantes. A peine jeté à terre, il s'était toujours relevé audacieusement, portant la main à son épée afin de se défendre, s'il le fallait, avec elle, et de combattre en fantassin. Lorsque le septième taureau, un puissant taureau de la Manche, fut lancé dans la place, Artaiz s'avança au trot à sa rencontre, laissant derrière lui ses matadors. Les deux ennemis s'arrêtèrent vis-à-vis l'un de l'autre et se mesurèrent quelques instants du regard. On voyait que chacun d'eux n'attendait qu'afin de frapper plus sûrement. Le hardi cavalier porta cependant le premier le défi. Se retournant vers l'un de ses toreros, il lui ordonna de jeter son manteau à la tête du taureau. A cet affront, l'animal s'élança. Au même moment, Artaiz, qui avait le bras levé, lui enfonça son rejoncillo entre les yeux, jusqu'au cerveau, avec une telle adresse et une telle force, qu'il le tua du coup et le fit rouler mort aux pieds de son cheval.

Digitized by Google

A cette éclatante victoire, ce fut par toute l'enceinte un tonnerre d'applaudissements et de *viva*, qui dut s'entendre jusqu'au fond des quartiers les plus reculés de la ville. Tous les balcons se pavoisèrent de mouchoirs flottants. C'était un beau triomphe, je vous assure ; c'était une belle récompense que cette seule et immense voix de 60 000 spectateurs ! Il n'y a guère de lices où l'on décerne au vainqueur une pareille acclamation.

Ce septième taureau une fois emporté par les mules, sur un signe du roi, l'*alguazil mayor*, ayant communiqué aux deux *caballeros en plaza* restés sains et saufs l'ordre que Sa Majesté leur donnait de se retirer, les accompagna hors de la place ; puis il y rentra aussitôt, introduisant les picadors à la grande lance, les picadors cuirassés et bardés de fer.

L'arène était restituée à ses maîtres ordinaires. Les toreros de profession reparaissaient sur le premier plan. Après un entr'acte de quelques minutes, qui suffirent aux banderilleros, aux chulos et aux matadors pour se disposer en ordre de bataille, l'action fut reprise avec les armes habituelles ; le sang recommença à couler.

Si cette seconde partie de la course offrit moins d'incidents inaccoutumés que la première, elle ne lui céda rien en carnage. Les taureaux qui se ruaient successivement dans la place étaient plus terribles et plus furieux les uns que les autres. C'était aussi parmi les toreros à pied et à cheval à qui se surpasserait en courage et en témérité. Les picadors s'avançaient follement, seuls et sans chulos, jusqu'au milieu de l'arène. Les banderilleros posaient leurs *banderilleras* en croisant les bras au-dessus des cornes du taureau. Il n'y avait pas un matador qui ne voulût achever le sien d'une estocade. Chevaux et taureaux aussi, combien tombaient blessés, mourants ou morts ! Qui aurait pu compter le nombre des victimes ?

On tua jusqu'à la nuit. Elle était sombre déjà, et pourtant un taureau luttait encore vaillamment contre l'armée entière des toreros. L'obscurité ne permettant plus qu'on l'attaquât avec l'épée,

Digitized by Google

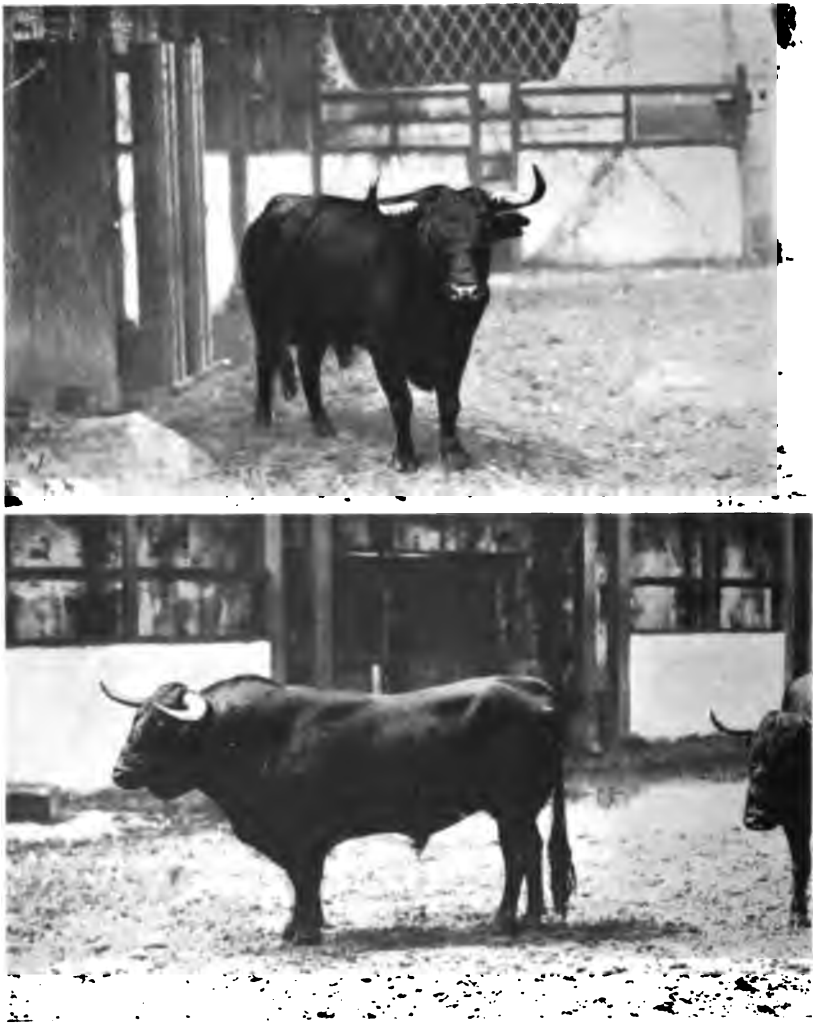



Deux " Ganaderos " (*voir p. 180*).



Taureaux dans le " Corral " (*voir p. 183*).

Digitized by Google



Taureaux de la " Ganaderia " de Santa Coloma (*voir p. 202*).

Digitized by Google

on le harcela de mille façons pour l'épuiser, pour le contraindre à s'abattre de lassitude ! Mais, plein de force encore, il tenait bon ; et, s'étant retranché dans l'un des coins de l'arène, il se maintenait contre ses nombreux ennemis. Il ne devait point cependant y avoir pour lui de grâce. Il fallait qu'il mourût et qu'il mourût misérablement. Un chulo s'avança bientôt, armé de la *media luna*, afin de l'achever en lui coupant traîtreusement les jarrets. Les ténèbres qui s'épaississaient à chaque instant auraient dû se hâter davantage et couvrir au moins tout à fait de leur ombre ce lâche assassinat ! Il n'en fut pas ainsi.

Soudain, et comme par enchantement, les torches de cire, qui étaient déjà préparées dans leurs candélabres, s'allumèrent au même instant à tous les balcons de la place. On eut dit qu'un éclair avait lui, qui s'était prolongé et était resté au ciel. Une vive et éclatante lumière remplaça tout à coup l'obscurité et fit de nouveau jaillir de l'amphithéâtre et des croisées les milliers de têtes qui les encombraient.

C'eût été là un magnifique spectacle sans la hideuse scène que cette rapide illumination vint éclairer. A sa clarté, on vit, au milieu du cirque, le pauvre taureau, les deux jarrets de derrière coupés, sautant sur les tronçons de ses jambes mutilées et menaçant encore les quarante bouchers qui l'entouraient.

Il tomba enfin.

C'était le dénouement. La grande course royale était terminée.

Le sang avait coulé pendant trois heures. Leurs Majestés se levèrent pour retourner à leur palais. Il y avait le soir à la cour baise-main des dames.

LES TAUREAUX DE LA VILLE

Le 23 et le 25, ce fut la ville à son tour qui donna ses fêtes à la Plaza Mayor. Ces deux jours-là, il y eut également des courses de

Digitized by Google

cérémonie. Ces dernières, qui attirèrent la même foule affamée de taureaux et que Leurs Majestés et leur cour honorèrent encore de leur présence, ne furent cependant pas aussi splendides que la course royale ; mais elles furent assurément aussi meurtrières. Le nombre des victimes ne fut pas moindre, si le sacrifice fut moins pompeux et l'autel couronné de moins de fleurs.

Les hallebardiers ne reparurent plus dans la place. En revanche, la troupe des alguazils y fut doublée. Il y en eut un escadron entier rangé en bataille au-dessous de là loge du roi. C'était une inextinguible joie pour le peuple de voir les alertes continuelles de ces timides cavaliers, leurs rapides évolutions, leurs fuites désordonnées. Plusieurs, perdant les étriers, tombèrent de cheval et se blessèrent. Un d'entre eux, l'un des alguazils du palais, un vieillard, un ancien serviteur du roi, jeté à terre, allait périr sous les cornes d'un taureau qui se précipitait sur lui. Le manteau d'un matador vint à son secours et détourna l'animal furieux ; mais le malheureux alguazil qu'on emporta évanoui dut mourir de sa frayeur, s'il ne mourut pas de sa chute.

Dans la première des deux courses de la ville figurèrent trois *caballeros en plaza*, ayant pour parrains trois *regidors* de Madrid. Ces chevaliers n'eurent pas meilleure chance que ceux de la course royale, car deux d'entre eux sortirent assez grièvement blessés de leur entreprise.

Cette course fut brillante pour les matadors. Montès y fit des prodiges d'audace et de dextérité. Léon, son rival, fut aussi bien beau. Il y eut surtout entre lui et un taureau un duel magnifique. Ce taureau était l'un des plus grands qu'eussent nourris jamais les pâturages de la Navarre. Léon, au contraire, qui devait le combattre, était plus que médiocre de taille. Mais du moment qu'ayant saisi l'épée il s'avança vers son ennemi, la tête haute, l'œil enflammé, d'un pas rapide et ferme, ce fut un autre homme ; il avait dix pieds. C'est qu'il était sûr de son coup, comme Romeo quand il va

Digitized by Google

tuer Tybalt. Aussi il vint ; et chacun vit bien que le taureau était déjà mort, même avant qu'il l'eût touché. Il l'appela d'une voix rauque ; de la main gauche, abaissant la muleta, il leva le bras droit ; l'animal se précipita et le matador, d'une seule et profonde estocade, où le fer disparut tout entier, le renversa expirant sur le sable.

Jamais la conscience de l'adresse et de l'intrépidité ne se montra plus puissante que dans cette lutte si inégale en apparence et où toutes les forces passaient du côté de la faiblesse.

La dernière course de la ville durait depuis une heure et déjà elle se traînait languissante.

Il n'y avait point eu d'abord de chevaliers sur la place. Tout s'était passé entre les combattants ordinaires ; et puis, soit que les taureaux fussent réellement moins vaillants que ceux des courses précédentes, soit que l'excessive chaleur de la journée les eût énervés et appesantis, ils ne se ruaient plus sur leurs adversaires avec la même furie. Souvent, pour les exciter et leur rendre un peu de colère, il fallait leur infliger le supplice des banderillas de feu ; il fallait les brûler ainsi tout vivants ou les faire dévorer par les chiens.

L'attention épuisée du peuple fut un instant ranimée par un terrible combat que livrèrent deux dogues à un taureau poltron, qui avait fui devant la lance des picadors.

On les amena et ils s'élancèrent soudain à la fois vers leur commun ennemi. A leur approche, celui-ci fit volte-face ; et l'un d'eux, qu'il reçut sur ses cornes, jeté à plus de vingt pieds en l'air, retomba sur le dos et se brisa les reins. L'autre, resté seul contre le puissant animal, avait manœuvré longtemps autour de lui avec une infatigable agilité, sautant maintes fois jusqu'à ses oreilles, mais ne pouvant réussir à s'y attacher. Cependant le taureau, harassé par ces attaques multipliées et les efforts de la défense, était tout haletant. Hors de sa gueule béante et pleine d'écume sortait sa langue

Digitized by Google

gonflée. L'impitoyable chien, trouvant enfin la prise à sa portée, atteignit de ses dents cette langue pendante et s'y cramponna de toutes ses mâchoires. Le malheureux taureau en perdit ses dernières forces ; n'ayant plus même celle de secouer la tête pour se délivrer, il poussait seulement d'affreux mugissements de douleur. Le sang ruisselait de son gosier et inondait le museau du dogue acharné qui n'abandonnait pas pour cela sa proie et, comme une sangsue qui s'enivre aux morsures qu'elle a faites, semblait boire et se gorger à ce sanglant et mortel baiser. Un *chulo*, d'un coup d'épée dont il lui perça par pitié le cœur, mit fin à l'agonie de la pauvre bête.

L'excitation légère, que ce cruel combat avait produite, une fois apaisée, le *tendido* était redevenu distrait. L'amphithéâtre n'avait plus la fièvre. Pour le réveiller de sa torpeur, il fallait quelque grand spectacle inaccoutumé.

Le roi Ferdinand VII a toujours passé pour l'homme de son royaume qui s'entendît le mieux à diriger une course de taureaux. Il sentit bien quel était le besoin du peuple. Il fit un signe qui ordonna la division de la place.

A cet ordre, de bruyantes acclamations de joie et de reconnaissance éclatèrent par tout le cirque.

Le détachement des alguazils sortit de l'arène et, en moins de dix minutes, les charpentiers qui y entrèrent aussitôt, apportant des pièces de bois et des planches préparées d'avance, l'eurent séparée en deux parties égales par une barrière à hauteur d'appui qui la traversa dans toute sa largeur.

L'armée des toreros se divisa également en deux corps qui prirent chacun possession de l'une des deux places. Enfin, deux courses recommencèrent simultanément ; il y eut deux batailles à la fois, à l'inexprimable allégresse des *aficionados*, qui se consolèrent de la mauvaise qualité des taureaux par leur quantité.

Cela dura encore jusqu'à la nuit, selon l'usage ; mais à la nuit, ce fut bien fini. Le cirque de la Plaza Mayor avait achevé ses repré-

Digitized by Google

sentations. Ce théâtre, construit à si grands frais pendant deux mois et qui avait servi trois jours, devait être démoli le lendemain. Il ne restait point d'ailleurs de victimes aux sacrificateurs. De près de cent vingt taureaux qui avaient été rassemblés pour les fêtes royales, à peine en survivait-il quelques-uns. L'hécatombe était complète.

***

Les courses de taureaux eurent à subir, au cours du XIXe siècle, les attaques violentes des carlistes d'abord, ennemis des vieilles coutumes ; et des socialistes dernièrement. Sous la poussée moderniste et humanitaire, on a cru que l'ancienne tradition s'écroulerait en ruines. Il n'en fut rien. Les courses de taureaux l'ont emporté. Elles subsistent et elles subsisteront aussi longtemps qu'il y aura des Espagnols. Heureux peuple, qui sait conserver ses traditions et, jusque dans un siècle de nouveautés, maintenir la couleur du passé ! Aucun spectacle n'est plus beau, aucun jeu n'est plus passionnant. Ajoutez encore que nulle école n'est meilleure pour l'énergie et le courage. Et il en faut.

Digitized by Google

LE TAUREAU

LE TAUREAU DE COURSE Le principal, l'essentiel personnage, le grand premier rôle de la course est assurément le taureau. C'est donc par lui que nous débuterons, en le prenant dès son plus jeune âge pour le suivre dans sa croissance, son développement et les conditions particulières qui le rendent digne d'être couru, jusqu'à ce que les portes du toril se soient refermées sur lui.

Le taureau de course est un animal tout à fait particulier à l'Espagne. Il n'a rien de commun avec les honnêtes taureaux employés en France pour la reproduction ou les travaux de culture, non plus même qu'avec les petits taureaux de Camargue qui servent aux amusants exercices de gymnastique, connus dans nos provinces du Midi sous le nom de ferrades et de courses landaises.

Le taureau espagnol n'est en aucun point un animal domestique. C'est une redoutable, une formidable bête de combat, vaillante, puissante, noble autant qu'astucieuse et vindicative, toujours brave, jamais déloyale ni traître, et peu intelligente.

L'ÉLEVAGE Les conditions dans lesquelles on l'a élevé n'ont rien enlevé à son énergie et à sa fougue.

On ne lui demande que d'être fort et de rester sauvage. L'élevage des taureaux de combat est un art en lui-même déjà très minutieux, très coûteux aussi et réservé seulement à de riches et

Digitized by Google

grands propriétaires, à cause de l'entretien particulier que nécessite la *ganaderia* (l'entreprise d'élevage), des soins difficiles que demandent les taureaux, leur croisement, leurs pâturages, à cause aussi des vastes espaces de terrain où les animaux doivent pouvoir courir et s'ébrouer en toute liberté. C'est une perte considérable de terres pour l'agriculture, et les ennemis de la tauromachie n'ont jamais manqué d'invoquer cet argument. Elever des taureaux est donc beaucoup plus un amusement luxueux qu'une spéculation profitable. Toutefois, actuellement, certains ganaderos réputés comme Don Eduardo Miura, en tirent des bénéfices fort appréciables. Ils vendent pour la charrue et la boucherie les taureaux qui ont donné des résultats insuffisants dans les tientas — et de plus, les « toros de muerte » sont largement payés par les impresarios. L'hiver, pendant la morte-saison des courses, les impresarios préparent la saison prochaine. Ils vont dans les *ganaderias*, examinent les taureaux, retiennent pour les corridas futures les bêtes qui lui ont plu et ils les payent (en moyenne deux mille francs le taureau) sur-le-champ. Ils précisent la date de livraison des bêtes achetées.

Les présidents des corridas vont également visiter dans leurs ganaderias les taureaux achetés. Un vétérinaire les accompagne et tout taureau défectueux, vicieux d'âge ou de santé, ne présentant pas les conditions requises, est impitoyablement refusé. Si la course est très proche et que l'on ne puisse à temps remplacer le taureau ainsi mis de côté, la course n'aura plutôt pas lieu — et sera suspendue par voie d'affiches. Le même vétérinaire, le matin de la course, repassera l'inspection des taureaux et également des chevaux.

Le majoral, lorsque les taureaux quittent la ganaderia, pour se rendre à la plazza où ils sont destinés, les accompagne. Il ne les abandonne pas. Dans le corral, il les nourrit de sa main et les bêtes qu'il a élevées le connaissent. On cite des traits admirables de

Digitized by Google

certains taureaux terribles devant leurs ennemis, dans l'arène, et qui, graciés pour leur courage, sont rendus à leurs vaqueros qui les ramènent en les tenant à la main, aussi dociles que des chiens.

Le majoral assiste donc à la course, où il a un siège spécial — et où il représente la ganaderia d'où vient le taureau.

LES GANADERIAS Il existe plus de trois cents ganaderias en Espagne. Nous en donnerons plus loin un petit historique. Celles d'Andalousie, des ganaderos Miura, Murube, Veragua sont les plus justement réputées.

Les taureaux reproducteurs sont choisis avec un soin parfait ainsi que les vaches. Les étalons ne doivent pas avoir plus de huit ans. Ce sont quelquefois des taureaux fameux qui ont été courus et à qui on a fait grâce de la vie.

Le taureau vit en moyenne quinze ans. On ne le court qu'à quatre ans, au moins, six au plus. C'est entre quatre et huit ans que l'animal est dans toute sa vigueur et sa beauté. Passé cet âge, il ne vaut plus rien, se fatigue trop vite, ruse trop.

Aussi bien, avant sa maturité, passe-t-il par plusieurs stages. A un an il est dit *anojo* ; *utrero* à trois, trois et demi ; il est *quatreno* vers la quatrième année. Après quatre, c'est un *toro*.

LES CORNES Dès le premier mois de son existence les cornes lui poussent sous forme de cornets emboîtés les uns dans les autres. Elles croissent d'abord de façon à former un angle droit avec le front, puis, vers la deuxième année, penchent la pointe en avant.

On nomme pointe ou *piton*, la partie supérieure de la corne ; *pala* la partie qui va de la pointe au sillon ; sillon, le point d'attache de la corne au front. Les cornes, qui sont formées de poils agglutinés, indiquent l'âge du taureau. Quand l'animal a trois ans on voit se fendre sur la longueur de la corne, une sorte de feuille qui tombe et

Digitized by Google

laisse subsister au ras du front un bourrelet en forme d'anneau. Un an après, une nouvelle exfoliation a lieu qui laisse subsister encore un bourrelet et ainsi de suite. Le nombre des bourrelets, ajouté à trois, donne l'âge de la bête. Ainsi un animal de quatre ans a un bourrelet, un de cinq en a deux et ainsi de suite.

Pour que le taureau soit bien encorné, il faut qu'il ne soit :

Ni *cornalon*, cornes trop longues.

Ni *corniaberto*, cornes bien placées à leur naissance mais dont les pointes s'ouvrent trop largement.

Ni *cornicorto*, cornes trop courtes.

Ni *corniopaso*, cornes dont les pointes sont tournées vers l'intérieur en forme de lyre.

Ni *corniapretado*, cornes trop rapprochées.

Ni *mogones*, cornes écaillées.

Les cornes doivent être larges, longues, coniques et très effilées, légèrement courbes aux extrémités. Ce sont des armes redoutables dont le taureau se sert avec une précision terrible. Il peut d'un coup de pointe, comme on le ferait avec une balle, percer en l'air un linge flottant.

LES DENTS Les dents du fauve indiquent pareillement son âge. Quand il atteint neuf mois, les dents lui percent, larges et blanches sur le devant de la mâchoire. A quinze mois les côtés se dégarnissent ; à trois ans les incisives changent. Il a alors toutes ses dents fortes et blanches. A six ans elles commencent à jaunir.

LA ROBE On distingue aussi les taureaux par la couleur de leur robe. La couleur la plus commune est le noir, surtout en Andalousie. Voici les nuances de poil qui se rencontrent le plus fréquemment :

Berrendo, taureau à taches blanches et inégales sur fond noir, châtain, fusain, etc.

Digitized by Google

Cardeno, à robe noire, parsemée de poils blancs sans qu'ils forment tache; il existe des *cardenos claros* ou *obscuros*, selon que le poil blanc est plus ou moins abondant.

Castagno, châtain.

Colorado, rouge ou baie, comme les chevaux, surtout dans les ganaderias de *Blea* et de *Colmenar*.

Jabonero, taureau à poil blanc, sale, jaunâtre, principalement dans les ganaderias de *Veragua* et de *Villagodio*.

Negro, noir.

Retinto, entre le châtain et le baie.

Jardo, taureau à robe marquée de nombreuses taches blanches baies, de différentes grandeurs et assez rapprochées.

Ojo de perdriz, taureaux dont les yeux sont cerclés de rouge.

L'HERRADERO Lorsque le jeune veau a un an, on le fait passer avec les autres veaux dans un premier *corral* (enclos) pour les séparer des vaches, leurs mères, puis dans un second corral pour l'isoler. Les *vaqueros* (vachers) sous la direction du *majoral* (gardien en chef de la ganaderia) le jettent à terre par une simple torsion de son cou et des cornes. Si on fait l'opération quand le veau a trois ans, il faut être au moins trois ; l'animal est déjà fort et un homme ne suffirait pas pour l'abattre. Une fois à terre, on le maintient solidement, on lui imprime sur la cuisse ou sur la croupe, au moyen d'un fer rougi au feu, le chiffre du propriétaire, la marque de la *torada* et, s'il y a lieu, un numéro. Puis on lui coupe l'extrémité de l'oreille, on applique un peu de boue sur la blessure et tandis qu'on laisse l'animal regagner la *manada* (troupeau), le *ganadero* (propriétaire de la ganaderia) ou le majoral inscrit l'animal sur un registre, avec son nom, son numéro, son âge, sa robe et le nom de ses parents.

Pour certaines ganaderias, la marque au fer rouge est remplacée par une entaille faite au fanon de l'animal peu après sa naissance.

La cérémonie de l'*herradero* donne lieu à des réjouissances particulières et auxquelles le ganadero ne manque pas de convier ses

Digitized by Google

amis et les personnes qu'il veut honorer. Parfois même les invités du ganadero se mesurent avec le jeune animal, l'excitent de la cape et c'est l'un d'eux qui le marque du fer aux armes de la ganaderia.

LA TIENTA De pareilles réjouissances ont également lieu pour une autre fête qui ne laisse pas non plus d'être très suivie et qui est l'occasion de parties fort goûtées des *aficionados* (c'est ainsi que l'on nomme en Espagne tous ceux que la tauromachie intéresse ; c'est un peu plus que des amateurs). Nous voulons parler de la *tienta.*

La tienta est l'essai que l'on fait des taureaux, lorsqu'ils sont devenus adultes, pour connaître de leur valeur, et décider s'ils seront taureaux de combat ou de reproduction, bœuf de labours ou de boucherie. Cette tienta a lieu à dix-huit mois ou deux ans pour les mâles, à trois ans pour les femelles.

Elle peut se faire dans le *corral* ou en champ libre comme on a accoutumé en Andalousie ; mais ceci est une question d'habitude, et chaque ganaderia a les siennes.

TIENTA DANS LE CORRAL La tienta qui se fait dans le corral est la plus usitée dans le reste de la péninsule, mais elle permet moins de se rendre compte des qualités de l'animal et de sa combativité, en particulier. Le taureau ou la vache ayant été isolé dans le corral (sorte d'enclos où sont aménagés des refuges, nommés *burladeros*, pour le directeur de la tienta et ses peones, gens à pied), le vaquero à cheval attend le choc de l'animal et le reçoit avec un coup de garrocha, ou pique : cette pique est plus petite que celles qui servent dans les corrida; elle ne blesse que superficiellement et ne pénètre pas. Les peones excitent le taureau de la cape, et suivant sa vaillance, suivant la façon dont il a supporté la pique, le majoral le déclare bon pour

Digitized by Google

la course, l'abattoir ou la mutilation : *Para toro!* ou *Para buey !*

Les génisses qui n'ont pas fui sous le coup de garrocha sont destinées à la reproduction.

TIENTA POR ACOSO La *tienta* en terrain libre est dite *tienta por acoso*. On essaie le taureau en le renversant de différentes façons, à la *falseta*, en *violin*, à la main, au lazzo, par la queue.

Il s'agit d'abord d'isoler la bête qui vit dans les *manadas* (troupeaux). Pour ce, les cavaliers entrent dans le troupeau, citent l'animal choisi, l'appellent de la voix et en brandissant la lance, ou garrocha, le font sortir de la bande. Il fuit, les cavaliers le suivent au galop, l'empêchent de rejoindre le reste du troupeau. S'il tient tête, on l'évite jusqu'à ce qu'il soit à quelque distance de ses frères.. S'il s'arrête, se retourne, se précipite sur les cavaliers, il sera taureau ; s'il tourne la tête, fuit, se détourne, on le déclare bœuf.

LE DERRIBO La tienta qui consiste à jeter l'animal à terre et à éprouver sa vaillance devant la pique, c'est le *derribo*.

A la falseta; consiste à attaquer le taureau sur la hanche droite et en le piquant de la garrocha à la naissance de la queue, à le jeter à terre en appuyant fortement.

A la main; c'est la même opération, mais au lieu de courir sur une ligne parallèle à l'animal, on l'attaque sur le côté gauche perpendiculairement. Si le coup est manqué, le cavalier doit redresser sa monture et piquer droit devant lui parallèlement au taureau.

De violin ; on attaque le taureau comme à la *falseta*, mais la lance étant placée entre le cavalier et le cou de son cheval, de sorte qu'elle repose sur les rênes, comme un archet sur les cordes d'un violon. C'est un coup plus difficile.

Digitized by Google

Par la queue ; le cavalier, sans lance, se contente de courir assez près du taureau qui s'enfuit, de le saisir solidement par la queue et de tirer dessus en piquant des deux.

Si le taureau charge le cavalier, celui-ci doit attendre le choc, et recevoir l'animal d'un coup de garrocha. Si le taureau, malgré le coup de pique, revient sur l'homme, il est très bon. S'il revient une troisième fois, excellent.

LE MANCORNAR Consiste à jeter le taureau à terre en le prenant par les cornes et en opérant une torsion du cou. Le vaquero à pied saisit l'animal par la corne droite d'une main, passe son gras gauche sur le col, et de la main gauche s'empare du mufle qu'il soulève, tandis qu'il appuie de bas en haut sur la corne droite jusqu'à terrasser l'animal. C'est la vieille tradition de la ταυροκαθαψια dont nous avons parlé dans un chapitre précédent.

TIENTA AU LAZZO Lorsque le taureau a trois ans, il faut trois ou quatre hommes pour le mettre à terre par ce procédé. Dans l'Amérique du Sud, on pratique beaucoup la tienta au lazzo. Le lazzo est une corde de 25 à 30 mètres que le cavalier fixe à l'arçon de sa selle. Quand il arrive à proximité du taureau, il lui jette le nœud coulant du lazzo sur les cornes, puis galope droit devant lui, et tandis que le taureau est maintenu de la sorte, d'autres *derribadores* (renverseurs) entravent ses jambes et le renversent. Il faut, si le cavalier ne veut pas être désarçonné, qu'il galope droit devant le taureau une fois le lazzo jetté.

TOROS DESECHOS DE TIENTA Le taureau qui fuit au premier coup de pique et ne répond pas à la provocation est mauvais. On le renverse suivant un de ces modes indiqués plus haut et après lui avoir coupé une oreille,

Digitized by Google

on le réserve pour la boucherie, ou pour les *novilladas*, petites courses non officielles mais assez divertissantes et où prennent part les futurs toreros, trop jeunes encore ou trop peu expérimentés pour courir dans les grandes courses, les *Corridas*.

On dit de ces taureaux, destinés à la boucherie ou aux *novilladas* qu'ils sont « desechos de tienta », mis de côté. Mention est faite de cette particularité sur les affiches des *novilladas*.

Les *toros desechos de tienta*, ce sont des taureaux de solde, si l'on peut dire.

LE TAUREAU DE COURSE Les taureaux que la tienta révèle vigoureux et braves sont laissés en liberté, jusqu'au jour où ils seront destinés à la course.

LE TRAPIO Ils doivent alors présenter un ensemble de qualités particulières. Un bon taureau doit avoir le poil luisant et soyeux autant que dru, les jambes fines, sèches et nerveuses, aux articulations saillantes et souples, le pied petit et rond, les cornes longues et foncées, la queue épaisse, les oreilles mobiles. Le bon aspect, l'ensemble des qualités physiques et morales (si l'on peut dire) d'un taureau, c'est son *trapio*. Les amateurs le reconnaissent du premier coup d'œil. Chaque race a le sien propre.

Les taureaux navarrais sont petits, sauteurs et fournissent de bonnes courses, mais leur taille ne les rend pas très estimés.

Les salamanquins et les castillans, plus grands, plus gras et plus beaux sont trop lourds et lâches ; les portugais, bons et braves, sont irréguliers.

Le taureau de course par excellence vient d'Andalousie. Farouche, brave, résistant, il a de belles cornes et de bonnes jambes. On verra plus loin que cette dernière qualité est des plus nécessaires.

Le taureau ne doit présenter aucune tare : ni gros, ni petit, ni

Digitized by Google

boiteux, ni borgne. Les *burriciegos* (taureaux qui ont un défaut dans la vue) sont dangereux et doivent être très soigneusement examinés et étudiés par les toreros avant la course. Les cornes ne doivent être ni trop rapprochées, ni en forme de lyre, ni écaillées. En outre il est important que le taureau n'ait jamais été couru, sans quoi, se souvenant des feintes de l'homme, il refusera la pique, esquivera la cape et dans son duel avec l'homme ne cherchera que celui-ci et presque à coup sûr finira par l'atteindre. D'ailleurs, dès qu'il s'aperçoit, à certains indices bien sûrs, que le taureau a déjà été couru, le torero peut refuser de le combattre et a le droit d'en demander un autre.

Il faut encore que le taureau n'ait pas moins de quatre ans ni plus de huit.

L'ENCIERRO On nomme *encierro*, la conduite des taureaux dans les dépendances de la plazza quelques jours avant les courses, et leur passage dans le corral.

Autrefois c'était à pied et de nuit, la veille de la course, que les taureaux quittaient la ganaderia pour gagner la ville et la plazza, sous la conduite des vaqueros, du majoral et de leurs précieux acolytes : les *cabestros*, les bœufs.

LES CABESTROS Les cabestros sont des bêtes d'une intelligence admirable, parfaite, merveilleusement dressés et obéissants. Munis de larges campanules qui leur pendent au cou, ils entourent la troupe des taureaux destinés au cirque (on dit des taureaux ainsi entourés par les bœufs qu'ils sont *arropados*) et les empêchent de s'attarder, de se battre ou de fuir. Si quelqu'un s'échappe, sur un mot d'un vaquero, deux ou trois cabestros vont quérir le fuyard, l'entourent et le ramènent vers le gros du troupeau. Jamais les taureaux ne les frappent et jamais ils ne leur désobéissent.

Digitized by Google

Le troupeau formé, escorté des vaqueros, le majoral, armé de la lance, se place à la tête, la croupe de son cheval entre les cornes du cabestro de pointe, et, au son des sonnailles, la troupe se met en marche ou du moins se mettait en marche ; car de nos jours le chemin de fer a remplacé ce pittoresque convoi que les voyageurs en Espagne rencontraient jadis, comme Théophile Gautier le fit, un beau soir de lune... L'entrée dans la ville avait lieu la nuit entre minuit et cinq heures du matin. Pourtant à Séville, l'*encierro* a encore lieu sur le mode traditionnel, vers deux heures après minuit, dans la nuit qui précède la course. Les taureaux ont été amenés dans les corrals situés à Tablada, non loin de la plazza. C'est de là qu'on les conduit au toril, par la route qui longe le Guadalquivir. Les Sévillans vont en bandes joyeuses à la venta de la Vittoria, pour voir passer les combattants du lendemain. Et en les attendant on danse, les fandangos alternent avec les séguedilles, et l'on boit le manzanilla obligé.

Pareillement, à Pampelune, l'encierro se fait le matin de la course, à six heures. Toutes les rues de la ville sont barrées au moyen de poutres et de charrettes ; quinze mille personnes aux fenêtres, derrière ces barricades de fortune, assistent à l'entrée des taureaux, des cabestros et de leurs conducteurs...

La conservation des coutumes anciennes, à Pampelune et à Séville, tient à ce que ces deux plazzas n'ont pas de corral assez grand pour contenir les nombreux taureaux qui sont tués lors des grandes ferias. Ils sont donc parqués non loin de la ville, en dehors, et c'est de là qu'on les mène au toril de la plazza, le jour de la course.

Malheureusement, partout ailleurs, l'encierro se résout, de nos jours, à un appareil beaucoup plus simple. On met les taureaux en boîtes, et le chemin de fer les transporte à destination. Ces boîtes sont à la vérité de hautes caisses d'environ 2 mètres de haut sur $1^{m},60$ de long, assez étroites pour que l'animal ne s'y puisse

Digitized by Google



Pepe Hillo faisant un "*recorte*", d'après Goya (*voir p. 231*).



Mort de Pepe Hillo, d'après Goya (*voir p. 231*).

Digitized by Google



Le " Paseo " : entrée de la Cuadrilla *(voir p. 216).*

retourner, construites en bois et fortement consolidées. A l'extrémité, deux panneaux mobiles les ferment.

L'ENCAJONAMIENTO Le jour où les taureaux sont expédiés de la ganaderia, on dispose bout à bout un nombre de ces caisses égal à celui des taureaux destinés à la course ; on ouvre les deux portes de chacune d'elles de façon à leur faire former une sorte de couloir, et la porte extérieure de la dernière, seule, reste baissée. Ces caisses étant présentées à la porte du corral, un premier taureau y est conduit : il s'engage dans ce couloir, passe par chacune des caisses et va se heurter à la porte fermée de la dernière. Un homme, placé sur la partie supérieure de cette dernière caisse, saisit le moment où le taureau vient d'y arriver pour abaisser le panneau, de sorte que le taureau s'y trouve emprisonné comme dans une ratière, et comme la caisse est fort étroite, il ne peut ni avancer, ni reculer, ni se tourner, ni se coucher. La porte extérieure de l'avant dernière caisse est baissée à son tour; un second taureau y est envoyé, la seconde porte se referme derrière lui, et ainsi de suite.

Quelquefois on procède différemment, et cela suivant la disposition des locaux attenant aux ganaderias. Au lieu de mettre les caisses bout à bout, on en met une à l'issue du couloir qui sort du corral et on en ouvre les deux portes. Les taureaux sont isolés ; le premier que l'on veut « encajoner » est entouré par les cabestros qui le dirigent vers la sortie. L'homme placé sur le toit de la caisse laisse passer le cabestro, et lorsque le taureau s'engage à la suite dans la cage, il en fait tomber vivement le premier panneau, et le second derrière lui. Une seconde caisse est disposée à la place de celle qui vient d'être enlevée, avec son contenu cornu ; jusqu'au dernier taureau. Puis les caisses sont envoyées à la plazza, non plus la veille de la course, car le voyage fatigue assez les taureaux, mais cinq ou six jours avant, de sorte qu'ils peuvent se reposer et

Digitized by Google

reprendre des forces dans le corral, avant d'être mis en présence de l'homme.

Lorsque les caisses sont arrivées, on les aligne côte à côte dans le redondel (arène), au préalable évacué. Les vaqueros les ouvrent une à une et les taureaux se trouvent dans l'arène.

Cette cérémonie du *desencajonamiento* est suivie de près par tous les amateurs qui viennent chercher là leurs premières impressions sur la valeur combative des taureaux. Car, dès leur délivrance, ces taureaux se précipitent contre les boîtes qui ont servi à leur transport, ou bien se battent cntre eux, se blessent, et aussi bien, quelquefois, se tuent.

Quand ils sont tous sortis de leurs caisses, on lâche dans l'arène les cabestros, qui se mêlent à eux, et les entraînent paisiblement par une porte ouverte à cet effet dans le corral attenant à l'arène et où ils resteront jusqu'au jour fixé pour la course. Un vétérinaire aura visité les taureaux dans la ganaderia au moment de leur embarquement; un autre vétérinaire contrôlera, lors de l'encierro, l'état des animaux sur le certificat qui aura été établi par le premier. Ce certificat porte le nom des taureaux, leur robe, leurs signes distinctifs, et tous autres détails utiles.

L'APARTADO OU ENCHIQUERAMIENTO

Quatre heures au moins avant la course, les taureaux doivent être mis dans des box spéciaux, séparément.

Les cabestros encore une fois aident les vaqueros à séparer les fauves. Attenant au corral, se trouvent six box se commandant les uns les autres par des portes s'ouvrant et se fermant par un jeu compliqué de cordes que les vaqueros font manœuvrer, d'une galerie supérieure circulaire.

Les box sont éclairés par en haut. Les taureaux — ils sont six en général, — passent dans ces différents box dont les portes se referment précisément avant que le dernier d'entre eux ait pu

Digitized by Google

sortir ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que les six taureaux se trouvent chacun dans un box, seul, d'où on le fait passer ensuite dans le toril, dans d'autres chiqueros où ils restent dans l'obscurité, sans manger, et d'où ils ne sortiront que pour entrer dans l'arène, et combattre.

Nous les y laisserons, momentanément, pour donner quelques indications sur les ganaderias les plus célèbres, jeter un regard dans la plazza et ses dépendances, examiner le règlement des courses, et laisser à la *cuadrilla* le temps de se disposer pour le duel de la bête et de l'homme.

Digitized by Google

GANADERIAS ET TAUREAUX CÉLÈBRES

Voici, en leur résumé rapide, la liste des ganaderias les plus célèbres de ce temps-ci. Nous joignons à ces indications historiques les noms de quelques taureaux qui fournirent des courses dont s'honorèrent ces élevages. C'est le livre d'or de la tauromachie. En Espagne, un bon taureau qui fut pendant vingt minutes courageux dans l'arène, laisse une mémoire aussi éclatante que chez nous un comédien qui s'illustra vingt années sur les planches.

GANADERIA DU DUC DE VERAGUA. — *Divisa rouge et blanche.* — Cette ganaderia, fondée en 1780 par José Vasquez, fut composée de sujets provenant de diverses races. Après avoir été la propriété du roi Ferdinand VII, elle passa à sa mort, en 1834, aux mains des ducs de Veragua et d'Ossuna qui l'épurèrent. En 1849, le duc de Veragua, héritier direct de Christophe Colomb, en devint seul propriétaire. Son fils lui succéda en 1866, et en 1910, le fils de celui-ci recueillit cette succession qui se trouve aujourd'hui dans son patrimoine.

Cette ganaderia est située dans la province de Madrid. Elle a fourni un nombre considérable d'excellents taureaux dont voici les noms et les œuvres de quelques-uns.

Porlita, qui tua le banderillero Caco.

Pavito, blessa, le 12 juin 1852, le matador El Cano Manuel Himenes, qui en mourut le 23 juin de la même année.

Digitized by Google

Brasio, tua Rique Miranda, le 5 juin 1842.
Vento, tua le picador Curro Sevilla.
Lumbrero, causa la chute du picador Manuel Calderon, dont il mourut quelques heures après, le 30 mai 1891, à Aranjuez.
Cachucho, qui blessa Manuel Hermonilla Jonera, le 20 août 1874, à Madrid.
Toruno, qui inaugura, le 4 septembre 1874, la nouvelle plazza de cette même ville.

GANADERIA ESPOZ Y MINA (Carriquiri). *Divisa rouge et verte.* — Elle fut fondée le 7 juillet 1794, par un certain Lecumberre qui la vendit à Guendulain. Celui-ci s'associa à Carriquiri. L'association, dissoute en 1850, se reforma entre Carriquiri et le comte Espoz y Mina qui racheta la part de son associé en 1883 et resta seul maître jusqu'à sa mort. Ses héritiers la conservèrent jusqu'en 1909, date à laquelle l'acquit son propriétaire actuel, M. Cobaleda. Province de Salamanque.

TAUREAUX CÉLÈBRES. — *Lunon*, tua le banderillero Mateo Lopez, à Vittoria, le 23 août 1883.
Elegante, qui prit 31 piques à Tudela, le 8 septembre 1883.
Clavero, qui obtint grâce de sa vie, pour son courage, à Saragosse, le 14 octobre 1860.

GANADERIA DE DONA PRUDENCIA BANUELOS. *Divisa bleu turquoise.* De Colmenar Viego, province de Madrid. — Elle fut fondée dans le dernier tiers du XVIIe siècle par Don Jose Rodriguez, dans la famille duquel elle resta jusqu'en 1896, époque où elle passa, par suite d'un mariage, à sa propriétaire actuelle, Dona Prudencia Banuelos.

TAUREAUX CÉLÈBRES. — *Pantalones*, tua l'afficionado Antonio Oliva, le 29 avril 1835, à Madrid.
Liebro, qui combattit, en 1865, l'éléphant Pozanno, l'attaqua sept fois et le blessa à la trompe.

GANADERIA DE VICENTE MARTINEZ. *Divisa violette.* De Colmenar (province de Madrid). — C'est Julian de Fuentes qui la créa, à la fin

Digitized by Google

du XVIIIe siècle. Son fils aîné, Juan Jose, la vendit en 1852 à Don Vicente Martinez. En 1894, elle passa aux mains de ses gendres Don Juan Pallo Fernandez et Don Luis Guttierez. Ce dernier en resta seul propriétaire et augmenta beaucoup la valeur de cet élevage.

TAUREAUX. — *Peregrino,* blessa l'espada Antonio Sanchez (El Tato) à la jambe droite et l'obligea à prendre sa retraite, le 7 juin 1869.

Charro, qui s'échappa de la cage dans laquelle on le transportait, à Madrid, l'an 1877, et parcourut plusieurs rues, où il blessa 6 personnes, en renversa d'autres et fut enfin tué à coups de fusil, rue Bailen, par le concierge du ministère de la Marine, don Francisco Flaquer.

GANADERIA MANUEL ET JOSE GARCIA. *Divisa rouge et blanche,* de Colmenar Viego (province de Madrid). — Fondée au XVIIIe siècle elle paraissait déjà à Madrid sous le nom de son premier propriétaire, Don Manuel Aleas, en 1787.

A sa mort en 1860, il la légua à Don Manuel Garcia Puente y Ropez et à sa femme. Divisée en deux, une part revient à Don Manuel et à Don Francisco, ses fils ; l'autre à ses filles, Dona Carmen, Dona Antonia, Dona Manuela.

TAUREAUX CÉLÈBRES. — *Rodondo,* blessa gravement le matador El Lavi, à Vittoria en 1852.

Ballestero, blessa grièvement au cou Mariano Anton, en 1864.

GANADERIA DE LA VEUVE ET DES FILS DE DON FRUTUOSO FLORES. *Divisa orange,* de Penascosa, province de l'Albacete. — Date du commencement du XIXe siècle. Fondée par Don Gil Flores. Le premier taureau de cette ganaderia fut combattu à Madrid en 1815, dans une course où combattirent Carro Guillen, El Casellano et Sentinsientos.

TAUREAUX. — *Barallos* et *Cachorro,* combattus à Vinaroz, où ils tuèrent tant de chevaux que l'impresario dut en acheter de nouveaux pour que la corrida pût continuer.

Peregrino, qui, à Jumilla, prit 31 piques et tua 11 chevaux.

Marinaque, qui, à Valence, attaqua vingt fois le picador.

Digitized by Google

GANADERIA DE DON JULIO LAFFITE. *Divisa blanche et verte*, de Séville.— Elle fut fondée à la fin du XVIII[e] siècle par Don Antonio Lizaso avec des produits navarrais. Au début du XIX[e] siècle, Don Antonio s'associa avec Guendulain, mais l'association dura peu de temps, chacun des associés s'adjugea la part qui lui correspondait et ils se séparèrent.

En 1831 une nouvelle société se fonda entre Don Antonio Lizaso et Perez Laborda. Elle fut dissoute en 1839. Depuis cette date l'élevage est resté dans la famille Lizaso jusqu'en 1908. Elle est passée alors avec tous ses droits au propriétaire actuel, Don Julio Laffite.

On dit que c'est après la mort de l'espada Manuel Perra, tué par un toro de cette ganaderia, en 1826, que le roi Ferdinand VII fonda l'école de Séville et en édicta le règlement.

GANADERIA DE FELIX GOMEZ. *Divisa bleue et blanche*, de Colmenar Viego. — Elle date de 1829 et fut fondée par Don Elias Gomez, à la demande de son fils Don Felix, grand amateur de spectacles taurins. Dès 1831, elle fit son apparition à Madrid. A force de soins Don Alias parvint à élever des taureaux qui, pour leur valeur, furent recherchés par tous les impresarios importants de la péninsule. En 1859, à Valence, dans la seconde corrida de la Feria, ils envoyèrent à l'infirmerie tous les picadors, et il fut nécessaire de télégraphier à ceux qui venaient de travailler à Alicante, pour que la course continuât.

Avant sa mort, Don Alias légua sa ganaderia à ses enfants, Don Felix et Don Alphonso. Par suite d'héritages elle est passée à son propriétaire actuel, Don Felix.

GANADERIA ARRIBAS HERMANOS. *Divisa rouge et noire*, de Séville. — Fondée au début du XIX[e] siècle par Don Joachim Giraldez, elle débuta à Madrid en 1840. Après avoir changé plusieurs fois de

Digitized by Google

propriétaire, elle tomba aux mains du général Rosas qui la vendit aux frères Arriba, intelligents aficionados sévillans.

GANADERIA DE LA VEUVE DE DON ANASTASIO MARTIN. *Divisa verte et rouge*, de Séville. — Fondée en 1844 par Anastasio Martin. Elle débuta à Madrid en 1844. Elle a passé à sa veuve, à son fils et aujourd'hui est la propriété de la veuve de ce dernier, mort en 1907. C'est une des ganaderias les plus goûtées du public de Séville, où presque chaque année elle figure au programme des corridas.

TAUREAUX. — *Caramelo*, qui, à Madrid, le 15 août 1847, fut mis en présence d'un lion et d'un tigre. Il les vainquit. Rentré au toril, il fut couru quelques mois après. Mais le public demanda et obtint sa grâce. On se contenta de le faire caper par les matadors seuls.

Medialuna, qui blessa mortellement le picador Carlos Puerto à Puerta-Santa-Maria.

GANADERIA DU MARQUIS DE SALTILLO. *Divisa blanche et bleu de ciel*, de Séville. — Elle provient de l'élevage du comte de Vistahermosa, divisée à la mort de ce dernier. Une part acquise et améliorée par Don Pedro Jose Picanea de Lesaca fournit en 1849 des taureaux à Madrid et fut vendue en 1850 au marquis de Saltillo. Celui-ci, à force de soins et d'intelligence, en fit une ganaderia de premier ordre. A sa mort elle passa à sa veuve et à son fils qui en est le propriétaire actuel.

Ses taureaux, de taille moyenne, sont braves et de très belle allure.

TAUREAUX. — *Cocinero*, prit 15 piques à Séville.

Jumero, 31 piques à Grenade.

Pulito et *Pramito*, en prirent 31 et 19 à Barcelone et *Castillo*, 27 à Cadix.

GANADERIA PABLO BENJUMEA. *Divisa noire*, de Séville. — Cette ganaderia, formée avec des produits de l'élevage de Don Vicente

Digitized by Google

José Vaquez, ne tarda pas à briller au premier rang et parut à Madrid pour la première fois en 1848.

A la mort de Pablo Benjumea, elle devint la propriété de sa veuve et de son fils. Une partie en a été vendue à Jose Bermudea Reina tandis que les fils de Benjumea exploitaient le reste en société avec Don Jose Torres Diez. La société fut dissoute en 1876, et la ganaderia passa aux mains de Don Diego et Don Pablo Benjumea, comme du reste la partie qu'avait acquise Don Jose Bermudea Reina. Les animaux ressemblent beaucoup à ceux de Veragua dont ils ont la même origine.

TAUREAUX CÉLÈBRES. — *Senorito*, qui, le 12 mai, à Madrid, lutta contre un tigre et le tua.

GANADERIA DE DON EDOUARDO MIURA. *Divisa verte et noire*, à Madrid; *rouge et noire*, ailleurs; de Séville. — C'est une des plus illustres ganaderias de la péninsule. Elle fournit le plus grand nombre de taureaux tués chaque année en Espagne et elle les vend cher. Il suffit d'annoncer que des taureaux de Miura seront combattus pour que le public, certain d'assister à quelque sanglant épisode, emporte d'assaut les bureaux de location. Quant aux toreros, ils se sont syndiqués, depuis quelques années, pour demander d'être payés le double quand ils auraient à combattre des toros de cet élevage. Ceci fait que chaque fois qu'il organise une corrida, l'impresario est sûr d'un bon résultat financier, le public accourant en masse, avide d'émotion. Pour ce qui est de l'origine de cette ganaderia, elle fut fondée en 1848 par Don Juan Miura. Dès 1849, elle paraissait à Madrid. Son propriétaire ne cessa de l'augmenter par des achats de génisses et de veaux aux autres éleveurs; il réunissait 12.000 têtes de bétail en 1850. A la mort de Juan, la ganaderia passa à sa veuve et à son fils Edouardo, le propriétaire actuel.

Les taureaux célèbres de cette ganaderia sont nombreux :

Jocinero, qui, le 1er avril 1862, tua, à Madrid, le fameux matador Pepete.

Digitized by Google

Chocero, tua, à Madrid, le 23 mai 1875, le banderillero Eluno.

Perdrigon, tua l'espada Espartero, matador des plus populaires, le 27 mai 1894, à Madrid.

Desertor, qui tua, à Barcelone, le 20 octobre 1900, le matador Dominguin.

Agujeto, causa la mort du novillero Paustino Porodas, en plazza de Sacilunea de Barrameda, le 18 août 1907.

Bonito, qui blessa gravement 3 matadors, Juan Ruitz, Lagartijo et Felipe Garcia.

Primerose, qui, le même jour, dans la même plazza, blessa Frascuelo.

GANADERIA DES FILS DE LA CONCHA. *Divisa bleu de ciel et rose*, de Séville. — Fondée par Joachim de la Concha Sierra, qui, après différents essais, l'augmenta des produits de l'élevage fameux de Lesaca. Elle envoya ses premiers taureaux à Madrid, le 7 septembre 1850. Dom Joachim étant mort en 1861, l'élevage passa à son neveu Perez de la Concha. Aujourd'hui ce sont les fils qui en sont propriétaires.

TAUREAUX CÉLÈBRES. — *Sarrasuccia*, à qui on laissa la vie, pour sa bravoure, à Cadix, en 1844.

Almendito, combattu à Alméria, en 1876, et qui prit 43 piques avec bravoure.

Trespicon, qui, à Séville, en 1846, tua 10 chevaux, parce qu'il n'y en avait pas plus, et envoya 9 picadors à l'infirmerie.

Barrabas, combattu, en 1857, à Puerta Santa-Maria, blessa Manuel Dominguez, lui traversa la figure et lui creva l'œil droit.

GANADERIA LUIS BAEZA (Avant Lopez Navarro), de Madrid. — Fondée en 1860. Un an après, le marquis la vendit en partie à Don Manuel Fernandez, et le reste au fameux torero Cuchares. Celui-ci, estimant que la carrière de torero était incompatible avec celle de ganadero, revendit sa ganaderia à Don Mauricio Rosendo qui plus tard la céda à Don Carlos Lopez Navarro. A la mort de Don Carlos, elle passa aux mains de sa veuve, en 1885, et fut achetée ensuite par les frères Mario et Manuel Herrero, riches propriétaires de Valladolid. Bon Baeza l'acquit en 1909.

Digitized by Google

TAUREAUX CÉLÈBRES. — *Granizo*, qui, en 1884, à Madrid, dans une novillade, sauta vingt fois la barrière.

Liston, qui fournit à Guerrita l'occasion d'un de ses plus beaux triomphes.

Herbolario, qui sauta dans le public, en 1885, à Vittoria, et, ayant réussi à sortir de la plazza, fut tué par les gendarmes dans la ville.

GANADERIA DONA MERCÉDÈS ET DONA CLÉMENTE HERNANDEZ. *Divisa rouge*, dans la province de Saragosse. — Fondée par Don Lesero Murillo. Vendue en 1864 à Don Gregorio Ripamilan, elle parut à Madrid en 1865, passa en 1882 à Don Victoriano, et est aujourd'hui aux mains de Dona Mercédès et de Dona Clémente Hernandez.

TAUREAUX. — *Cachurro*, tua le matador Juan Gomez de Lesaca, à Guadalquivir, en 1896.

Cornisario, sauta dans le public, à Barcelone, et fut tué par un gendarme.

Estornino, prit 30 piques, à Guadalquivir, en 1851.

GANADERIA DON AUGUSTIN FLORES. *Divisa blanche, bleue et rouge*, province d'Albacete. — Fondée en 1830 par Don Augustin Flores, grand-père du propriétaire actuel, elle parut à Madrid en 1863.

TAUREAUX. — *Peregrino*, qui prit, à Jumilla, 30 piques, tua 6 chevaux, pénétra dans les écuries et envoya 3 picadors à l'infirmerie.

GANADERIA DU MARQUIS DE GUADALEST (avant Camara). *Divisa blanche et noire.* — Fondée par Don Diego Hidalgo Barquero, chanoine de la cathédrale de Séville. Elle fut achetée en 1885, par Don Juan de la Camara, et acquise depuis peu par le marquis de Guadalest.

TAUREAUX. — *Baratero*, qui, après avoir été combattu et tué à Madrid, fut naturalisé et envoyé à l'exposition de Paris.

Veleto, en 1850, 1er prix du concours du meilleur élevage.

Agulejo, *Vistahermosa*, *Lochinito*, auxquels il fut fait remise de la vie, pour leur bravoure.

En 1865, on donna à Séville une corrida de 6 novillos de quatre

Digitized by Google

ans, de cette ganaderia. Ils prirent 82 piques, occasionnèrent 30 chutes et laissèrent 28 chevaux décousus dans l'arène.

GANADERIA DE SANTA COLOMA. *Divisa turquoise et jaune*, de Madrid. — Une des meilleures ganaderias de ce temps. Créée en 1885. Le comte de Santa Coloma, amateur éclairé des courses, est un éleveur de grand mérite.

TAUREAUX. — *Rosadito*, tua le banderillero Labito, à San Fernandez, en 1883.

Alcucillo, combattu à Valence, en 1892. Après s'être comporté bravement pendant le premier tercio, il sauta la barrière après la pose des premières banderilles, s'acharna contre la porte des chevaux, la démolit, pénétra dans les écuries, y tua 1 cheval et fut enfin ramené par les cabestros dans l'arène, où il fut estoqué par Mazzantini.

AUTRES GANADERIAS CÉLÈBRES. — Nous ne pouvons développer à l'infini l'historique des ganaderias. Contentons-nous de citer encore les célèbres élevages de *Fernandez Pena, de Guttierez Aguara*, de *Pablo Romero, Don Ildephonso Gomez, Don Jose Pereira Palha Blanco Raphael Jurge, Don Juan Manuel Sanchez, Don Juan Gonzales Nandin, Don Jose Moreno Santa-Maria, Don Edouardo Olea, Halcon, Potinio, Antonia Guerra, Pelaes, Gama, Albaran, Comte de Trespalacios, Lopez Quiyamo, Felix Urcola, Villagodio, Fernando Parlade.*

Ces trois dernières sont les plus récentes ; la plus ancienne a été fondée en 1903.

QUELQUES TAUREAUX CÉLÈBRES. — Citons encore les noms de quelques taureaux qui se distinguèrent particulièrement :

Benito, qui, à Luchon, le 6 août 1899, reçut 5 coups d'épée, se releva cinq fois pour combattre furieusement et ne tomba, pour ne plus se relever, qu'au 6e coup.

Cautanero, qui, à Puerto Santa-Maria, éventra 11 chevaux, en tua 9, reçut 32 piques et fut gracié de la vie.

Guimadaneto, qui blessa trois fois de suite Frascuelo, le 15 avril 1875.

Digitized by Google

Guillito, qui manqua, de peu, tuer Reverte, à Bayonne, le 3 septembre 1899.

Labrador, qui, à Cadix, lutta contre un lion, en 1899. Cinq fois le lion revint à la charge et cinq fois le taureau le repoussa. Le lion finit par être écrasé. On le sortit plus mort que vif, et fort honteux, de la cage où avait eu lieu le combat.

Mariameno, qui prit 50 piques et tua 6 chevaux.

Valenciano, tua le banderillero El Pablo, à Madrid, en 1880.

Meurio, tua le banderillero Lagartijillo, en avril 1909.

Paparito, à Malaga, ne permit pas à un seul picador de le toucher, mais les lança, hommes et cheval, tous, dans le *callejon*, par-dessus la barrière. On ne put lui placer qu'une seule banderille, et Montes dut, pour le tuer, l'aborder par derrière et le dépêcher à la *media vuelta*.

Digitized by Google

LA PLAZZA

Les courses de taureaux se donnent, comme chacun le sait, dans des arènes spéciales, nommées *Plazza de Toros*.

LA PLAZZA Ce sont de vastes monuments construits en bois ou en pierre. Les plus récemment élevés sont en pierre. L'aspect extérieur n'en a rien de singulier ni de rare. Qu'on imagine une vaste tour, sectionnée horizontalement à la hauteur de son deuxième étage. Plusieurs portes y donnent accès, par lesquelles on pénètre dans un couloir circulaire qui fait le tour du bâtiment, et sur quoi donnent les escaliers qui conduisent aux gradins.

LE REDONDEL L'arène ou *redondel* est une piste ronde, de 50 ou 70 mètres de diamètre, dont le sol, soigneusement entretenu, est couvert d'un sable fin, sec et bien ratissé, de façon à ce que les chutes des *peones* soient évitées. Deux barrières l'entourent ; des barrières de bois, peintes de rouge vif, et que l'on nomme *tablas*. La première, du côté de la piste, est munie sur chacune de ses faces d'un marchepied qui permet au *torero*, au *chulo* poursuivi par le taureau, d'enjamber plus aisément la balustrade, et de trouver dans le couloir compris entre les deux barrières un refuge provisoire.

Digitized by Google

LE PASILLO Ce couloir que l'on appelle *pasillo* ou *callejon* a environ 2 mètres de large. C'est là que les combattants et les valets de cirque se tiennent en attendant leur tour d'entrer dans le redondel, et que, le cas échéant, ils se réfugient. La seconde barrière est adossée aux gradins. Plusieurs portes s'ouvrent dans les *tablas* et conduisent au toril — celle-là, par où va sortir le taureau, se trouve juste en face de la loge présidentielle — aux écuries, au *matadero*, où sont écorchés les taureaux et les chevaux morts. Suivant la plazza, suivant son importance, il y a deux, trois, quatre portes pour faire communiquer le redondel et les coulisses. Il faut qu'il y en ait au moins deux : une pour la sortie du toril, et une pour l'entrée de la cuadrilla.

Les portes ménagées dans les tablas intérieures s'ouvrent du côté du *pasillo*, de façon à le fermer de chaque côté, à former un couloir entre le toril et l'arène et à empêcher le taureau de pénétrer dans le couloir, lorsqu'on lui ouvre la porte de son *chiquerro*. Ces portes permettent en outre aux chulos de faire rentrer le taureau dans le redondel, si, comme il arrive assez souvent, il avait d'un bond franchi les premières tablas et se trouvait enfermé dans le *callejon*. Lorsque la piste est très grande, la barrière présente de place en place des ouvertures assez minces, mais propres à laisser passer l'homme qui, poursuivi, n'aurait pas le temps de franchir la barrière. Un abri de planches, *burladero*, en avant de celle-ci, de 60 ou 80 centimètres, empêche le taureau de s'engager, à la suite de l'homme, dans le *pasillo*.

LES GRADINS Au-dessus de la première barrière s'élèvent les gradins — de pierre ou de bois, suivant les lieux ; les arènes de construction récente sont de pierre.

Ces gradins, où s'asseoit le public, sont divisés en trois parties. La première comprend les places de la *barrera* ; viennent ensuite les places de milieu, ou de *tendido*, et les *tabloncillos* (places adossées) ;

Digitized by Google

enfin en troisième, les *grados cubiertos* (gradins couverts), de premier rang (*delantera*), de centre (*centro*) et adossés (*tabloncillos*). Au-dessus de ces derniers se dresse une galerie circulaire où sont les loges (*polcos*) ; la loge royale est au milieu, et la loge présidentielle à sa droite.

On distingue aussi trois divisions dans la plazza, suivant que les places sont au soleil ou à l'ombre.

Sombra. —Le côté *sombra* est réservé aux places les plus chères. Les spectateurs y restent à l'ombre durant toute la durée de la course.

Sol y sombra. — Les places sont exposées au soleil au commencement de la course et rentrent dans l'ombre à mesure que le jour décroît.

Sol. — Places populaires et baignées de soleil toute la journée ; ce sont les places les moins chères, mais non celles où le public fait le moins de bruit.

Chaque place est numérotée, de sorte que, les billets portant les numéros correspondants, aucune erreur n'est possible et les milliers de spectateurs trouvent ainsi chacun la place à laquelle il a droit, sans la moindre difficulté, et sans le plus petit ennui.

Il y a en Espagne 84 plazzas de toros, dont la plus petite peut contenir trois mille spectateurs. Barcelone, Logrôno, Salamanque ont des arènes où dix mille personnes peuvent aisément prendre place. A Cadix, Oviedo, Pampelune, onze mille ; à Malaga, Madrid, Puerto Santa-Maria, Séville, Grenade, douze mille. Les arènes de Valence sont disposées de façon à en recevoir, au besoin, dix-sept mille. Les plus grandes, celle de Murcie peuvent en contenir dix-huit mille.

Les plazzas appartiennent généralement aux hôpitaux, qui les louent aux impresarios.

LES DÉPENDANCES La plazza contient des dépendances importantes. C'est d'abord le corral, les chiquerros, où sont parqués les taureaux ; des écuries, des

Digitized by Google



Bombita III, Minuto, Machaquito, Conejito (*voir p. 240*).

Digitized by Google



1. Bombita
2. Machaquito
3. Gaona
4. Vicente Pastor

(voir p. 240)

Digitized by Google

magasins d'accessoires ; une cour où ont lieu les essais des chevaux ; une chapelle où les toreros, avant la course, ne manquent pas d'aller s'agenouiller devant l'image de la Vierge ; enfin une infirmerie malheureusement quelquefois insuffisante pour les accidents, et une boucherie ou *matadoro*, où sont dépecés après la course les taureaux morts.

LE RÈGLEMENT DES COURSES Les courses n'ont pas lieu en tout temps, mais seulement de Pâques à la Toussaint. Elles sont organisées comme des représentations théâtrales, et soumises à l'observation rigoureuse de minutieuses formalités. Le programme en est d'abord proposé au gouverneur civil de la province ou, à son défaut, à l'alcade (le maire de la ville). Les affiches posées, rien n'y peut être modifié.

Deux jours avant la course, une commission composée de deux fonctionnaires de la municipalité et de deux vétérinaires visite le bétail. Les taureaux qui présentent des tares, n'ont pas l'âge suffisant, ou pour une raison ou pour une autre ne se trouvent pas dans les conditions requises, sont refusés. Dans la prévision d'un accident, un taureau supplémentaire est toujours mis en réserve.

La commission fait ensuite son rapport au président de la course, (le gouverneur civil de la province, ou l'alcade ou quelque personnage important de la contrée), indique le nombre de taureaux qui seront combattus, les ganaderias auxquelles ils appartiennent, etc...

La veille de la course, la même commission vient examiner les montures destinées aux picadors. Comme il faut compter cinq chevaux pour un taureau, si la course comprend six taureaux il doit y avoir trente chevaux au moins; si la course est de huit taureaux, quarante chevaux. Les chevaux acceptés pour la course sont marqués d'un fer sur la cuisse. S'ils sont trop mauvais ou hors d'usage, la commission les refuse, et l'impresario, entrepreneur de la course, les doit remplacer. D'ailleurs, le matin de la course, les

12

Digitized by Google

picadors vont essayer les chevaux, les font trotter, galoper, s'arrêter, etc. C'est la *prueba*. Les picadors peuvent refuser les montures qui leur paraissent trop insuffisantes.

L'impresario doit présenter à la commission 50 paires de banderilles à harpons, 20 paires de banderilles à feu, 2 demi-lunes (lances munies d'un couperet tranchant en forme de demi-lune) et 12 garrochas. Ces accessoires sont déposés dans un local affecté particulièrement à cet effet, et sont contrôlés à nouveau avant la course. L'entrepreneur est également tenu d'avoir douze molosses dans le chenil de la plazza. Ils serviront au besoin (mais cette coutume tend de plus en plus à disparaître) pour lutter contre le taureau s'il se montre lâche et refuse de recevoir au moins les trois coups de *vara* réglementaires suivant les usages de la plazza. Les chiens sont aujourd'hui remplacés par les banderilles de feu ; et si elles ne suffisent pas à rendre quelque énergie au taureau, celui-ci est ramené au corral par les cabestros et il est mis à mort de la main du boucher.

LES BILLETS Les billets pour la course sont tous payants et portent le timbre de la municipalité. Le trafic en est interdit, mais en réalité il existe couramment, et pour les grandes « ferias » les prix atteignent quelquefois le triple de celui qui était affiché.

Les affiches annonçant les courses indiquent le jour, l'heure, la présidence, le nombre des taureaux qui seront combattus, leurs ganaderias, leurs divisas, les noms des combattants, l'heure de l'*apartado* et l'heure à laquelle on ouvrira les portes de la plazza. Elles portent, en outre, un avis au public conçu à peu près en ces termes :

On prévient le public par ordre de l'autorité :

1° Qu'il est défendu aux spectateurs de s'injurier d'une place à l'autre, de critiquer ou de tourner en ridicule qui que ce soit à cause de son costume

Digitized by Google

et d'interpeller un des spectateurs pour l'obliger à ôter ou à remettre une partie quelconque de son vêtement.

2° Qu'on ne doit jeter dans le cirque ni oranges, ni écorces, ni pierres, ni bâtons, ni tout autre objet qui pourraient nuire aux combattants.

3° Que personne, excepté les ouvriers portant leur signe distinctif, ne peut rester entre les deux barrières ni descendre des gradins avant l'enlèvement du dernier taureau tué.

4° Que dans chaque loge il ne doit entrer que 10 personnes, de crainte d'accidents.

5° Au lieu de chiens, on se servira de banderilles de feu ou *vice versa*.

6° Qu'on ne combattra que le nombre de taureaux porté au programme.

7° Qu'au cas où les picadors annoncés et les picadors de réserve seraient mis hors de combat, il est interdit d'en réclamer d'autres.

LA PRÉSIDENCE C'est, nous l'avons dit, au gouverneur civil de la province ou, à son défaut, à l'alcade qu'est dévolu le soin de présider la course, à moins qu'on ne tienne à honorer quelque personnage de marque, en le priant de s'asseoir dans la loge présidentielle et de faire office de président.

A l'heure indiquée par les affiches, le président fait son entrée. Dans un pays où tout est en retard, la seule chose qui vienne à l'heure fixée, c'est la course. Rien au monde ne ferait qu'elle soit différée de cinq minutes.

Le soin qui incombe au président est délicat. Il a la direction générale de la course, commande l'ouverture des portes, l'entrée de la cuadrilla, les différentes suertes, le jeu des picadors, des banderilles et décide du moment de la mort. Au moyen d'un mouchoir blanc qu'il agite, il transmet ses ordres. Le mouchoir est rouge quand il s'agit de suertes extraordinaires, et vert pour la rentrée du taureau au corral.

C'est de lui que dépend encore la pose des banderilles de feu, la rentrée au toril du taureau trop faible ou peureux, l'emploi des molosses, le nombre des piques et des banderilles. Il a de plus un pouvoir disciplinaire contre tous, prononce les avertissements infligés au matador qui dépasse le temps fixé pour estoquer le

Digitized by Google

taureau ; en un mot il dirige et préside la course, et est seul juge des décisions à prendre.

Il faut avouer que le public espagnol ne lui marque pas toujours une déférence exemplaire. Beaucoup de ses décisions sont l'objet de véhémentes critiques de la part des spectateurs qui ne se retiennent en rien pour réclamer contre lui et parfois aller jusqu'à lui crier : *Al fuego el presidente!* (au feu le président), ce qui ne laisse pas d'être comique et inconvenant.

LE PUBLIC Nous aurions tort de passer sous silence un des acteurs du drame tauromachique, et qui, pour n'y tenir qu'un rôle passif, n'est pas le moins curieux. Nous voulons parler du public.

Ce qui fait et fera toujours, en France, l'insuccès assuré des courses de taureaux, c'est que notre public est froid jusqu'en ses enthousiasmes. En Espagne, les 10.000 spectateurs d'une course sont autant d'aficionados passionnés et renseignés. Deux heures avant la course, les portes de la plazza sont ouvertes, et le public commence à s'y presser et à gagner ses places. A l'heure fixée pour la *corrida*, il y a peu de retardataires et chacun est assis sur son gradin, du plus pauvre des citoyens jusqu'au plus riche, jusqu'au plus magnifique des grands d'Espagne. Pour celui-ci, le spectacle ne perd rien à être populaire ; pour celui-là, il n'est pas de privation qu'il ne supporte pour assister à son divertissement favori.

C'est un beau spectacle qu'une plazza bien garnie. En attendant le moment où le président fera son entrée, c'est un vaste et confus bourdonnement, analogue à celui des ruches, qui gronde, roule, monte vers le ciel, de toute la plazza entière. Cris de spectateurs qui s'interpellent, pronostics, souvenirs, critiques, louanges, saluts, compliments, récriminations ; cris des vendeurs de coussins, des détaillants de limonades et d'oranges (les *naranjeros*), des *chubas* (marchands d'eau) et des marchands d'éventails.

Digitized by Google

Les yeux autrefois prenaient leur part de plaisir dans le tohu-bohu de couleurs bariolées, de toilettes claires, de robes, de chapeaux et d'éventails multicolores. De nos jours le costume national tend à disparaître de plus en plus, sauf dans les provinces du Sud où la tradition est plus jalousement conservée. Mais la mantille des femmes, quelques châles éclatants piquent encore çà et là, même dans le Nord, leurs notes bigarrées et charmantes. Et sous le soleil étincelant, le papillottement de ces éventails agités tous ensemble, ce bourdonnement sourd et continu entretiennent parmi le public la fièvre nécessaire et la chaleur indispensable pour bien se préparer au plus beau spectacle, au plus violent plaisir.

Empruntons à Théophile Gautier la description d'une journée de course à Madrid, en 1840, au temps où la couleur locale n'était pas qu'un vain mot.

« Le lundi, jour de taureau, *dia de toros*, est un jour férié, personne ne travaille, toute la ville est en rumeur ; ceux qui n'ont pas encore pris leur billet marchent à grands pas vers la calle *de Carretas*, où est situé le bureau de location, car, disposition qu'on ne saurait trop louer, cet énorme amphithéâtre est entièrement numéroté et divisé en stalles, usage qu'on devrait bien imiter dans les théâtres de France. La calle de Alcala, qui est l'artère où viennent se dégorger les rues populaires de la ville, est pleine de piétons, de cavaliers et de voitures : c'est pour cette solennité que sortent de leur remise poudreuse les *calesines* et les *carrioles* les plus baroques et les plus extravagantes, et que se produisent au jour les attelages les plus fantastiques, les mules les plus phénoménales. Les *calesines* rappellent les coricoli de Naples : de grandes roues rouges, une caisse sans ressorts ornée de peintures plus ou moins allégoriques et doublée de vieux damas ou de serge passée, avec des franges et des effilés de soie et par-dessus un certain air rococo de l'effet le plus amusant ; le conducteur est assis sur le brancard, d'où il peut

Digitized by Google

haranguer et bâtonner sa mule tout à son aise et laisser ainsi une place de plus à ses pratiques. La mule est enjolivée d'autant de plumets, de pompons, de houppes, de franges et de grelots qu'il est possible d'en accrocher au harnais d'un quadrupède quelconque. Un *calesin* contient ordinairement une *Manola* et son amie, avec son Manolo, sans préjudice d'une grappe de *Muchachos* pendue à l'arrière-train. Tout cela va comme le vent dans un tourbillon de cris et de poussière. Il y a aussi des carrosses à 4 et 5 mules dont on ne trouve plus les équivalents que dans les tableaux de Van der Meulen représentant les conquêtes et les chasses de Louis XIV. Tous les véhicules sont mis à contribution car le grand genre parmi les *Manola*, qui sont les grisettes de Madrid, est d'aller en calesin à la plazza des toros ; elles mettent leur matelas en gage pour avoir de l'argent ce jour-là, et, sans être précisément vertueuses le reste de la semaine, elles le sont à coup sûr beaucoup le dimanche et le lundi. On voit aussi les gens de la campagne qui arrivent à cheval, la carabine à l'arçon de la selle ; d'autres sur des ânes, seuls ou avec leur femme ; tout cela sans compter les calèches des gens du grand monde, et une foule d'honnêtes citadins et de senoras en mantille qui se hâtent et pressent le pas ; car voici le détachement de garde national à cheval qui s'avance en tête, pour faire évacuer l'arène et, pour rien au monde, on ne voudrait manquer l'évacuation de l'arène et la fuite précipitée de l'alguazil quand il a jeté au garçon de combat la clé du torril où sont enfermés les gladiateurs à cornes... »

« Quand je débouchai du corridor pour m'asseoir à ma place, j'éprouvai une espèce d'éblouissement vertigineux. Des torrents de lumière inondaient le cirque, car le soleil est un lustre supérieur qui a l'avantage de ne pas répandre d'huile, et le gaz lui-même ne l'effacera pas de longtemps. Une immense rumeur flottait comme un brouillard de bruit au-dessus de l'arène. Du côté du soleil palpitaient et scintillaient des milliers d'évantails et de petits parasols

Digitized by Google

ronds emmanchés dans des baguettes de roseaux ; on eût dit des essaims d'oiseaux de couleurs changeantes essayant de prendre leur vol ; il n'y avait pas un seul vide. Je vous assure que c'était déjà un admirable spectacle que douze mille spectateurs dans un théâtre si vaste que Dieu seul peut en peindre le plafond avec le bleu splendide qu'il puise à l'urne de l'éternité. »

Digitized by Google

LA CUADRILLA ET LE PASEO

Le président ayant pénétré dans sa loge à l'heure prévue par les affiches, cependant que les alguazils font évacuer le redondel par le public, il agite un mouchoir blanc et la fanfare éclate aussitôt. Par la porte située à droite du toril, et grande ouverte, débouche, en bon ordre, la cuadrilla. On sait que tel est le nom que l'on donne à l'équipe de l'*espada* (celui qui tue avec l'épée).

Chaque espada a sa cuadrilla qui se compose de trois banderilleros et de deux picadors, sans compter les valets et les chulos. Mais en outre, l'impresario est tenu de fournir en plus un picador de réserve par espada engagée pour la course.

LE PASEO Alors a lieu le paseo, c'est-à-dire la promenade triomphale des cuadrillas, qui, précédées de deux alguazils, viennent d'abord saluer le président. La cuadrilla se présente sous la forme d'une colonne sur deux ou trois rangs. S'il y a deux diestros, le plus ancien se tient à droite, et le plus jeune à gauche ; s'ils sont trois, le plus ancien occupe la droite et le plus jeune le milieu. Le sobresaliente ou demi-espada le suit immédiatement. Viennent ensuite par ordre d'ancienneté les combattants de la première cuadrilla, à pied, chargés de leurs manteaux, puis les picadors, puis enfin suit la troupe nombreuse des aides et des valets de cirque, chulos et conducteurs (ou *Mozos*) des mules d'*arrastre* attelées par trois, harnachés de pompons et dont l'office tout à l'heure sera de

Digitized by Google

tirer hors du cirque les cadavres des chevaux éventrés et des taureaux estoqués. Arrivée à proximité de la loge présidentielle, la cuadrilla salue le président, la *montera* en main, puis se disperse; les mules rentrent dans le couloir, par la porte d'où elles sont venues; les espadas, les banderilleros, les chulos gagnent le pasillo et se postent pour le combat.

L'ESPADA Celui qui tue avec l'épée est le premier des toreros, le plus haut placé dans la hiérarchie tauromachique.

C'est en général un ancien banderillero devenu *sobresaliente* (assistant auxiliaire), puis matador de novillos ou *novillero* et qui, après avoir fait ses preuves comme tel, a reçu d'un de ses maîtres dans une grande course l'alternative qu'il doit faire confirmer en plazza de Madrid. Nous parlerons plus loin de cette cérémonie intéressante.

La carrière d'espada — c'en est une — est entourée en Espagne de la plus grande faveur. Reçu, fêté, célébré partout, le *diestro* (maître) est aussi recherché des grands seigneurs que par le petit peuple, aussi adulé, aussi admiré. On le paie dans les courses des prix considérables, qui aujourd'hui atteignent 5 à 6.000 francs par course, parfois 7.000. Personnage à part, l'espada ne vit que pour son art, y acquiert, quand il sort du peuple, une certaine noblesse, une grâce particulière qui tient peut-être à ce qu'il se sert de l'épée, vit magnifiquement et traîne après soi une clientèle innombrable d'amis, d'admirateurs et de fidèles, sans compter les bonnes fortunes, que sa situation en vue, sa bonne grâce, son courage et l'éclat qui s'attachent à son nom, rendent nombreuses, voire même communes. La chronique galante, en Espagne, compterait un long chapitre, s'il fallait y noter tous les succès qu'un torero remporte sur un autre champ de bataille que le sable fin du redondel...

D'abord, il semble que le futur diestro, si nous le prenons à l'adolescence, soit destiné dès son plus jeune âge à combattre le

Digitized by Google

taureau dans le cirque, plus tard. On le voit, tout enfant, passionné de courses, s'introduire dans la suite d'un matador célèbre, prendre part aux *tientas*, *capeas* et *novilladas* (petites courses de taureaux où participent les amateurs), jouer de la cape, planter des banderilles, sauter à la lance et mettre même à mort l'animal (en général un petit taureau appelé *novillo*) de deux ou trois ans, ou le taureau imparfait que la tienta défavorablə a fait écarter de la ganaderia ou du moins empêché de prendre part aux grandes courses.

Engagé dans une cuadrilla par un espada réputé, le débutant est d'abord *peon* ou *banderillero* ; il conquiert ses grades par son mérite seul jusqu'à devenir premier banderillero puis sobresaliente, en qualité de quoi il sert d'auxiliaire au diestro. Parfois il peut recevoir du président l'autorisation de mettre à mort le dernier taureau : en général le dernier taureau de réserve à la fin d'une feria.

Lorsqu'il a fait ses preuves, le *sobresaliente*, devenu matador de novillos ou *novillero*, reçoit l'alternative, c'est-à-dire que dans une grande course, au moment de tuer le taureau, le diestro à qui échoit cette tâche, au lieu de marcher sur l'animal, va à l'aspirant espada et, la *montera* à la main lui tend l'épée et la muleta, et le prie de tuer à sa place, en prononçant un petit discours ainsi conçu : « *Vaya, hombre tome usted esto y Dios quiera que le hoja bien provecho !* » — « Allons, homme, prenez ceci et fasse Dieu que vous en tiriez bon profit ! »

Lorsque son tour de tuer arrive au second espada, il agit de même, et cède son tour au débutant qui se trouve avoir ainsi reçu l'alternative, c'est-à-dire le droit d'alterner, en toute autre course, avec d'autres diestros plus anciens.

Le diestro est le chef absolu de sa cuadrilla. C'est lui qui la recrute, qui la paye à son gré, la dirige, y fait régner l'ordre, la concorde et l'obéissance, assigne à chacun sa place et son rang et réclame du président, s'il y a lieu, les punitions contre ceux qui se sont rendus coupables de quelque infraction aux lois de l'art ou

Digitized by Google

aux règles de la discipline. Le plus ancien des diestros qui prennent part à une course, dirige seul la marche générale de la corrida jusqu'au moment de la mise à mort, où alors l'espada qui va tuer est seul juge de la méthode à suivre. Le diestro directeur de la course fait observer la loi du *toreo* dans tous ses détails, assigne à chacun son poste et veille à ce que tout se passe dans l'ordre.

LE COSTUME Il convient ici de dire quelques mots du costume des toreros. Celui des espadas est fort riche, et présente aux yeux, dès l'abord, un éclat singulier de paillettes, de broderies et de couleurs claires. Tout habillé de soie, pour n'être pas gêné dans ses mouvements, le diestro n'est vêtu que de vêtements collants : une culotte courte, en soie galonnée d'épaisses broderies d'or sur les coutures et se serrant au genou fortement, une vaste et longue ceinture étroitement enroulée autour de la taille, une petite veste chamarrée, bossuée, caparaçonnée de broderies et de passementeries élégantes et roides d'or et d'argent sur une soie de couleur violente, rose, orangée, verte, violette ou jaune et qui disparaît presque sous les broderies qui la couvrent, les bas de soie rose chair, des escarpins bas et sans talons, un gilet très ouvert sur une chemise brodée et ajourée, une mince cravate tombant d'un col très bas; il est coiffé d'une toque frisée en chenille de velours noir et ornée sur les côtés de deux boursouflures, posée bien droite sur la tête : c'est la *montera*; les cheveux soigneusement peignés, lissés et enduits de cosmétique, sont coupés court, à l'exception, sur l'occiput, d'une longue mèche, la *coleta*, emblème indispensable du torero et qui dénote sa profession.

Menacer un torero de lui couper la coleta est une injure difficile à laver ; on ne laisse pas de la prodiguer à ceux qui n'ont pas, dans le cirque, satisfait aux exigences du public. Lorsque le diestro renonce à son métier et se retire, il se coupe cette coleta. C'est la signature de l'abdication.

Digitized by Google

En attendant, il la porte tressée en une sorte de chignon, orné de rubans, la *mona*, qui pend jusqu'à ses épaules, bien droite, et servira à amortir les chocs si, dans la course, le diestro tombe.

LES CAPES Lorsque la cuadrilla pénètre dans le redondel pour le paseo, le diestro porte sur l'épaule une cape luxueuse, éclatante de broderies et d'une couleur variée. Mais le paseo accompli, la cuadrilla dispersée dans l'arène, en attendant que le taureau sorte du toril, il va offrir parmi les spectateurs, à quelque ami ou à quelque dame qu'il veut honorer, cette cape de parade, qui, déployée en entier au premier rang, est étendue sur les bords du gradin de façon à jeter une tache lumineuse dans la masse sombre des spectateurs et la pierre grise des gradins. A la place, le diestro prend sa cape de travail, d'étoffe rouge, usagée, et d'autant plus belle que plus vieille, et maculée, comme autant de sanglants souvenirs, de taches glorieuses.

CE QUE GAGNENT LES TOREROS Les honoraires des toreros sont aujourd'hui très élevés. Il est curieux de noter la progression des prix qui furent donnés, depuis deux siècles, aux meilleurs d'entre eux. Elle montre d'une façon frappante combien la profession de matador est tenue en honneur chez nos voisins.

Les Romero, Costillares, Pepe Hillo touchaient vers la fin du XVIIIe siècle de 2.500 à 3.000 réaux par corrida complète (le réal vaut 25 centimes) et les corridas de ce temps-là avaient lieu le matin et le soir, et l'on y mettait à mort de douze à vingt taureaux. Mais, sur ces sommes, les diestros ne payaient pas leurs cuadrillas. Les banderilleros touchaient 1.000 réaux par course et les picadors de 300 à 500 réaux.

Jeronimo José Candido, Curro Guillen, Jimenes recevaient 3.000 réaux et plus. Montés, en 1841, en toucha 4 à 5.000. El Tato,

Digitized by Google

qui le premier eut une cuadrilla à lui (2 picadors et 3 banderilleros) reçut 10.000 réaux, à charge pour lui de payer sa cuadrilla. Le prix augmente alors sensiblement. Lagartijo, Frascuelo furent payés 22.000 réaux ce qui fait environ 5.500 francs. Guerrita, 24.000 réaux. Aujourd'hui, les chiffres varient entre 28 et 30.000. Bombita touche couramment 6.500 francs par corrida. Fuentes est engagé, dit-on, à Madrid pour la saison de 1912 et touchera la plus forte somme qui ait jamais été donnée à un matador, pour une course où deux espadas doivent courir : 8.000 francs.

Les *corridas* de *novillos* rapportaient 400 réaux, au début du dernier siècle, aux novilleros engagés. Aujourd'hui, elles font gagner à certains *novilleros* des prix parfois plus importants que n'en gagnent certains matadors de corridas.

Pour les picadors et les banderilleros, ils étaient autrefois engagés séparément, un à un. Ils touchaient une somme fixe pour leur travail ; et leur séjour, leur voyage étaient payés en plus. On leur donnait aussi un costume. Les picadors recevaient en plus du voyage, des frais de séjour, du fixe et des costumes, un cheval. Aux corridas de Cordoue, en 1770, on paya les picadors jusqu'à 5.000 réaux, outre ce que nous venons de dire.

Aujourd'hui, les courses coûtent cher à organiser. Il ne faut pas compter que la moindre d'entre elles — honorable, s'entend ! — revienne à moins de 25.000 francs. Aussi, des souscriptions publiques sont-elles ouvertes par les corporations commerciales des villes pour pouvoir célébrer avec plus de luxe les grandes *ferias*, et y introduire des éléments plus rares : taureaux de choix, espadas célèbres, etc.

LES BANDERILLEROS ET LES PEONES

Nous avons dit comment ils étaient recrutés. Leur costume diffère peu de celui des espadas ; mais il est moins luxueux et moins riche.

Digitized by Google

Comme l'espada, ils portent la veste courte (*chiquetilla*), la culotte (*calzones*), la *capa* et la *montera ;* mais les broderies en sont d'argent et non d'or. Et selon qu'ils sont banderilleros ou capeadores, ils combattent l'animal en lui plantant dans les épaules leurs dards aigus ou l'excitent avec la cape. En général le peon cumule et se double d'une banderillero.

LES PICADORS Ceux-ci sont vêtus d'une façon différente et plus en rapport avec ce que l'on demande d'eux. Ils ont d'abord des vestes courtes bien caparaçonnées aux épaules de lourdes broderies, mais ils ont surtout un pantalon de cuir jaune, dont les jambes sont doublées d'une armature métallique propre à protéger l'homme des coups de cornes. Cette armature est la *mona*. On l'appelle aussi *espinillera* ou *gregoriana*, du nom de celui qui l'inventa au XVIIe siècle, un certain Gregorio Gallo, écuyer du roi. Ils ont en outre le chef couvert d'un vaste chapeau de feutre, très rembourré, le *castoreno*, qui se fixe par une mentonnière de cuir, et s'orne sur le côté d'un pompon de couleur. Ils ont pour arme la pique (*vara*, *garrocha* ou *pica*), une lance de 3 mètres de longueur en bois de hêtre, d'une résistance éprouvée, et munie à son extrémité d'un fer triangulaire de 3 ou 4 centimètres de largeur, et qu'un bourrelet de corde empêche de pénétrer trop avant dans le cou du taureau.

On se sert aujourd'hui de piques qui ne sont pas munies de ce bourrelet de corde. C'est une innovation qui n'est pas sans danger ; car un coup trop rudement porté peut fort bien tuer net le fauve.

Notons en passant que la dimension de la pointe de fer varie suivant les saisons ; le poil et la peau du taureau étant plus durs à la fin de la saison des courses (l'hiver) qu'au début.

Le picador est monté, ou plutôt mis en selle sur son pauvre cheval par les chulos. Car sa pesante armure intérieure, ses lourdes chaussures lui enlèvent toute agilité. Il doit se tenir presque droit

Digitized by Google

sur ses étriers, dont le côté présente la forme d'un triangle assez large à sa base, pour la protection du pied ; la selle emboîte ses cuisses devant et derrière, de sorte qu'il peut attendre le choc du taureau sans trop redouter d'être désarçonné, s'il l'arrête au bon endroit, d'un coup de garrocha bien appliqué.

Tout, dans les courses, concourt à préparer le taureau à la mort. Ainsi la pique comme les banderilles mettent le fauve en état pour recevoir le coup d'épée final. Il arrive parfois que la pique ne le met que trop en état — surtout, et c'est où nous en voulons venir, surtout quand un picador peu consciencieux donne trop de pique à son adversaire. Les espadas, parfois, n'ont pas honte de conseiller aux picadors d'appuyer davantage sur le fer, lorsque les taureaux sont trop fougeux. Mais le public n'est jamais dupe de ce calcul, et il le fait justement sentir à l'espada ou au picador fautif en le conspuant avec vigueur. Le picador malhabile et maladroit, qui blesse trop profondément le taureau, peut être mis à l'amende par le président.

LES CHEVAUX Il faut dire un mot d'une certaine catégorie d'acteurs malgré eux — prolétaires tout à fait inconscients d'ailleurs — mais fort importants dans les courses de taureaux : les chevaux.

Ils sont la moitié du picador ; ils sont indispensables pour soutenir le choc du taureau, et lui permettre de recevoir les coups de pique qui le préparent pour le travail de l'espada.

On ne peut penser à les supprimer comme le voudraient de compatissantes personnes, dont le zèle protecteur des animaux est sans doute désintéressé. Assurément la mort des chevaux, l'éventrement de ces malheureuses bêtes n'a rien de chevaleresque ni de beau en soi ; mais il convient peut-être de ne pas s'attrister trop sur le sort, en somme nobles de ces pauvres rosses, que leur délabrement physique, leur misère physiologique voueraient infailliblement à quelque

Digitized by Google

mort plus cruelle et quelque supplice plus long: la pêche aux sangsues, par exemple, ou le fiacre. Les chevaux qui servent aujourd'hui dans les courses sont d'informes, de navrantes bêtes usagées, à bout de forces; on les paye l'un dans l'autre 150 à 200 francs. C'est aux impresarios chargés de les fournir aux picadors que doit revenir toute la honte de l'état de ces chevaux, incapables de la moindre défense sur le terrain. C'est aux impresarios que l'on doit, par suite, la décadence forcée et fatale du jeu du picador qui ne peut rien tirer de son cheval. C'est aujourd'hui un cercle vicieux, contre lequel on ne peut que difficilement réagir. Le picador est mauvais parce qu'il a de mauvais chevaux. Il ne sait ni monter, ni conduire, ni diriger sa bête. Et le cheval est infailliblement voué à la mort parce que le picador est mauvais. Donnez un bon cheval à un bon picador, cette partie de la course changera du tout au tout.

La preuve en est cette anecdote bien connue d'un picador, fameux qui, ayant parié de faire toute une saison de courses avec le même cheval, — un cheval de prix, — le tira sans une égratignure de plus de cent rencontres avec le taureau.

LES CHULOS Voici maintenant le menu peuple de l'arène ; les indispensables auxiliaires des toreros sont les *chulos*, les *monos sabios* (littéralement : singes savants) qui tiennent les chevaux des picadors, les aident à se mettre en selle, etc., ou *mosos* (palefreniers) hommes de peine chargés des besognes inférieures de la course : enlèvement des ordures, conduite des mules d'arrastre, balayage des flaques de sang, etc. ; les *carpinteros* ou charpentiers qui réparent les barrières défoncées par les taureaux ; le *puntillero* ou *cachetero* est celui auquel incombe le soin d'achever d'un coup de poignard appelé *puntilla* ou *cachete* les taureaux mortellement blessés, ou les chevaux qui ne peuvent plus se relever.

Généralement, c'est un torero et le plus souvent l'un des banderilleros, qui assume ce soin sans honneur.

Digitized by Google



"Picadores" (*voir p. 255*).

Digitized by Google



1. Bonne pique. 2. Mauvaise pique.
3. Le Taureau "collé". (voir p. 255). 4. Chute du "Picador"

LES MUSICIENS Ce sont encore d'autres auxiliaires nécessaires des corridas, musique militaire, orphéons, sociétés privées ou municipales surtout composées de tambours et de trompettes (*clarines*). Elles accompagnent, sans que l'on s'en puisse dispenser, de marches, de pas redoublés les différentes phases de la course. Des sonneries particulières annoncent, sur l'ordre du président, les changements de *tercio*, piques, banderilles, épée, et enfin la mort.

A Pampelune, pour faire mieux, trois musiques militaires jouent en même temps, sur un mode fortement scandé, des airs différents.

LES ALGUAZILS Nous avons réservé pour la fin les *Alguazils*. Ces honnêtes représentants de l'autorité n'ont pas cessé, depuis Charles II, de faire la joie du public des courses, et ne cessent jamais de s'attirer les quolibets les plus baroques et les plaisanteries les plus cocasses.

Montés sur de beaux chevaux, ils portent des costumes noirs, avec de grands cols blancs, des bottes noires, le grand chapeau de feutre, le costume classique du seigneur Philippe II, avec l'épée et une cravache enrubannée.

Chargés de transmettre les ordres du président, ils demeurent au pied de la loge de celui-ci pendant la course.

Un tube acoustique reliant le pasillo et la présidence, les met en relation constante avec le président, dont ils portent les ordres au diestro directeur de l'arène, et les « avis » à ceux qui tardent trop à se débarrasser de leur taureau.

C'est eux qui sont chargés, avant le *paseo*, de procéder à l'évacuation de la piste encombrée par le public — c'est le *Despejo* — lorsqu'arrive le moment de l'ouverture de la course ; puis ils vont quérir les cuadrillas, dans le couloir extérieur qui sert de coulisse aux arènes, et la précèdent lors du paseo.

Après quoi, lorsque chacun regagne son poste de combat, ils se

Digitized by Google

présentent devant le président qui leur jette la clef du *toril* qu'ils doivent recevoir — en principe — dans leur chapeau. Au galop, l'un d'eux se dirige vers le toril, fait le simulacre de remettre la clef et revient au plus vite se mettre à l'abri, gagnant une des portes de la barrière qui se referme sur lui, tandis que la populace le hue et l'accable de ses véhémentes bouffonneries sur sa couardise ; tandis aussi que le taureau, malicieusement lâché trop tôt, bondit dans l'arène avant même que l'alguazil en soit sorti, en prévision de quoi, parant au plus pressé, ce dernier file sans regarder plus longtemps derrière lui, dès qu'il a remis la clef du toril à qui de droit.

Digitized by Google

TOREROS CÉLÈBRES

Nous ne prétendons pas donner ici l'histoire de tous les toreros. Il faudrait, pour célébrer décemment les vies de ces modernes « hommes illustres », tout un appareil critique et documentaire qui nous fait défaut, et un volume par *espada* ne serait pas toujours suffisant.

Nous voulons seulement rappeler les noms des plus fameux d'entre eux et rattacher à leur mémoire le souvenir de leur valeur et de leur audace.

FRANCISCO ROMERO Le premier parmi les toreros classiques, ce jeune homme originaire de Ronda, petite ville d'Andalousie, et berceau de l'art du Toreo créa, comme nous l'avons déjà exposé, la méthode tauromachique. Du combat inégal et hasardeux de l'homme et de la bête, il fit un duel précis et mieux équilibré. A la force il joignit la grâce et l'intelligence ; il inventa la suerte de l'estocade à *recibir* et régularisa le jeu des peones.

C'est à Ronda, en 1726, qu'il exécuta cette suerte pour la première fois. Son fils Juan et son petit-fils Pedro illustrèrent, pour leur part, son nom déjà fameux ; la première des *cuadrillas* régulières, comprenant des picadores, des banderilleros et des capeadores. Il mourut fort vieux, et de deux années plus que centenaire.

Digitized by Google

Pedro, aussi vigoureux qu'agile, tua dans sa carrière 5.600 taureaux, le dernier à Ronda en 1834. Il avait quatre-vingts ans et ne mourut que quatre ans plus tard.

M. Armand Dayot nous décrit son costume en ces termes : « Il se composait d'une longue résille de velours rouge, qui pendait sur le dos. C'était là, d'ailleurs, une des parties essentielles de la coiffure de cette époque. Le col de la chemise serrait étroitement la gorge et montait très haut. Le buste était pris dans un justaucorps de satin noir un peu long, qui s'agrafait dans le dos et était assujetti à la taille par une courroie ornée d'une large plaque de métal brillant. Les extrémités des manches du justaucorps disparaissaient presque toujours sous le retroussis de celles de la chemise. Les culottes, extrêmement collantes, se terminaient par de gros nœuds de ruban de soie placés au-dessous du genou. Les bas étaient blancs, et sur les souliers faits d'un cuir souple et verni, brillaient des boucles d'argent... »

Lorsqu'en 1830, Ferdinand VII créa l'école tauromachique de Séville, ce fut Pedro Romero qu'il en nomma directeur, et il lui donna comme adjoint Jeronimo Jose Candido.

Sur le fronton de l'école, on lisait cette inscription : « Ferdinand VII pio, feliz, restaurador, para la ensenanza persevarada de la Escuela de Tauromachie. »

Les élèves de l'école étudiaient l'anatomie des taureaux morts, les dépecaient au matadero, commençaient à travailler sur des taureaux de bois, puis étudiaient les taureaux vivants et n'étaient mis en présence de véritables toros de muerte qu'après s'être exercés sur des novillos et des toros *embolados*.

L'école ne dura pas. Elle fut fermée en 1834. L'école de Ronda, représentée par les Romero, et leurs disciples *Bargaitzegui*, *Manuel Galvez*, fut remplacée par celle des toreros Sevillans, dont au début, de 1760 à 1800, *Jeronimo José Candido*, *Costillares* et *Pepe Hillo* furent les représentants les plus illustres.

Digitized by Google

JERONIMO JOSE CANDIDO En 1760, il inventa la suerte de *Volapié*, qui permettait plus de fantaisie et de nuances dans l'art de mettre à mort, que le difficile *recibir*.

JOSE DELGADO Y GALVEZ Plus connu sous le nom de *Pepe Hillo*, laissa le premier manuel de tauromachie qui fasse autorité : « *D'el arte de corir a caballo y a pie.* » Il reçut dans son existence plus de vingt-cinq blessures et fut tué, le 11 mai 1801, à Madrid, dans une corrida, comme il était au quite. Tombé sur le dos il fut éventré par le taureau, et relevé les entrailles pendantes, et dix côtes enfoncées. La course ne fut pas interrompue et ce fut Pedro Romero qui tua à sa place.

Goya, dans sa *Tauromachie* si célèbre, a tracé par trois fois la mort de Pepe Hillo.

CURRO GUILLEN (Francisco Herrera Rodriguez) fut un des plus glorieux toreros du XIXe siècle. Voici son portrait, tel que le traça Antonio El Mejicano : « Curro Guillen a vingt ans à peine. Il est grand, mince de la taille, large des épaules. Il a des mains et des pieds de femme. Sa figure est celle d'une jeune fille. Ses yeux noirs et un peu trop enfoncés luisent étrangement. Ses mouvements sont souples et gracieux, et sa tenue est naturellement correcte en face de la bête; bien qu'il soit encore jeune, on devine aisément que dès sa plus tendre enfance il a été initié à l'art difficile de la tauromachie. N'est-il pas en effet fils de Francisco Herrera Guillen et petit-fils de Francisco Herrera, deux des plus célèbres élèves de l'école Sevillane ? Puisse-t-il, pour la gloire de l'Espagne, ne pas s'abandonner complètement aux caresses de ses trop nombreuses maîtresses et éviter les chaînes de fleurs que tressent pour lui les mains les plus aristocratiques et les plus blanches de l'Espagne... » Curro Guillen était en effet renommé pour ses bonnes fortunes. Il tuait si bien... Un jour, ne dit-on pas

Digitized by Google

que quoique blessé, il mit à mort huit taureaux en huit estocades? Il mourut dans l'arène de Ronda, d'un coup de corne dans la tête. Un spectateur lui parlait; son banderillero, Juan Leon, eut à peine le temps de lui crier : Prends garde... il fut pris par le *bicho*. Il avait quarante-trois ans.

MONTES Francisco Montes, le Cesar des toreros, naquit à Chiclana (près de Cadix) en 1804. Son père rêvait pour lui d'une carrière administrative et paisible, mais Francisco Montes, ayant subi des revers de fortune, préféra d'autres destinées. Jeronimo Jose Candido l'affectionnait, et ayant découvert en lui des dispositions heureuses, il le fit recevoir à l'école de Séville, d'où le jeune homme sortit pour débuter à Chiclana, puis à Madrid où il connut des triomphes éclatants. Sa carrière fut courte et ne dura que quatorze années, mais ces quatorze années suffirent à établir sa réputation mondiale.

Théophile Gautier le vit en 1840. Nous ne pouvons que citer les admirables pages que l'auteur de *Fortunio* consacre à l'illustre espada.

« Nous n'avions de regards que pour Montés, dont le nom est populaire dans toutes les Espagnes, et dont les prouesses font le sujet de mille récits merveilleux. Montés est né à Chiclana, dans les environs de Cadix. C'est un homme de quarante ans, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, l'air sérieux, la démarche mesurée, le teint d'une pâleur olivâtre, et n'ayant de remarquable que la mobilité de ses yeux, qui seuls semblent vivre dans son masque impassible; il paraît plus souple que robuste, et doit ses succès plutôt à son sang-froid, à la justesse de son coup d'œil, à sa connaissance approfondie de l'art qu'à sa force musculaire. Dès les premiers pas que fait un taureau sur la place, Montés sait s'il a la vue courte ou longue, s'il est *clair* ou *obscur*, c'est-à-dire s'il attaque franchement ou s'il a recours à la ruse, s'il est de *muchas*

Digitized by Google

piernas ou *aplomado*, léger ou pesant, s'il fermera les yeux en donnant la *cogida*, où s'il les tiendra ouverts. Grâce à ces observations, faites avec la rapidité de la pensée, il est toujours en mesure pour la défense. Cependant comme il pousse jusqu'aux dernières limites la témérité froide, il a reçu dans sa carrière bon nombre de coups de corne, comme l'atteste la cicatrice qui lui sillonne la joue, et plusieurs fois il a été emporté de la place grièvement blessé.

» Il était ce jour-là revêtu d'un costume de soie vert-pomme brodé d'argent, d'une élégance et d'un luxe extrêmes, car Montés est riche, et s'il continue à descendre dans l'arène, c'est par amour de l'art et besoin d'émotion, sa fortune se montant à 50.000 duros, somme considérable si l'on songe aux dépenses de costumes que les matadors sont obligés de faire, un habit complet coûtant de 1.500 à 2.000 francs, et aux voyages perpétuels qu'ils font d'une ville à l'autre, accompagnés de leurs quadrilles.

» Montés ne se contente pas, comme d'autres épées, de tuer le taureau, lorsque le signal de sa mort est donné. Il surveille la place, dirige le combat, vient au secours des *picadores* ou des *chulos* en péril. Plus d'un torero doit la vie à son intervention. Un taureau, ne se laissant pas distraire par les capes qu'on agitait devant lui, fouillait le ventre d'un cheval qu'il avait renversé, et tâchait d'en faire autant au cavalier abrité sous le cadavre de sa monture. Montés prit la bête farouche par la queue, et lui fit faire trois ou quatre tours de valse à son grand déplaisir et aux applaudissements frénétiques du peuple entier, ce qui donna le temps de relever le picador. Quelquefois, il se plante tout debout devant le taureau, les bras croisés, l'œil fixe, et le monstre s'arrête subitement, subjugué par ce regard clair, aigu et froid comme une lame d'épée. Alors ce sont des cris, des hurlements, des vociférations, des trépignements, des explosions de bravos dont on ne peut se faire une idée ; le délire s'empare de toutes les têtes, un vertige général

Digitized by Google

agite sur les bancs les quinze mille spectateurs, ivres d'*aguardiente*, de soleil et de sang ; les mouchoirs s'agitent, les chapeaux volent en l'air, et Montés, seul calme dans cette foule, savoure en silence sa joie profonde et contenue, et salue légèrement comme un homme capable de bien d'autres prouesses. Pour de pareils applaudissements, je conçois qu'on risque sa vie à chaque minute ; ils ne sont pas trop payés. O chanteurs au gosier d'or, danseuses au pied de fée, comédiens de tous genres, empereurs et poètes, qui vous imaginez avoir excité l'enthousiasme, vous n'avez pas entendu applaudir Montés ! Quelquefois les spectateurs le supplient de daigner exécuter un de ces tours d'adresse dont il sort toujours vainqueur. Une jolie fille lui crie en lui jetant un baiser : « Allons, senor Montés, allons Paquirro (c'est son prénom), vous qui êtes si galant, faites quelque petite chose, une *cosita*, pour une dame. » Et Montés saute par-dessus le taureau en lui appuyant le pied sur la tête, ou bien il lui secoue sa cape devant le nez, et par un mouvement brusque, s'en enveloppe de façon à former une draperie élégante, aux plis irréprochables ; puis il fait un saut de côté et laisse la bête lancée trop fort pour se retenir.

» La manière de tuer de Montés est remarquable par la précision, la sûreté et l'aisance de ses coups ; avec lui, toute idée de danger s'évanouit ; il a tant de sang-froid, il est si maître de lui-même, il paraît si certain de sa réussite, que le combat ne semble plus qu'un jeu ; peut-être même l'émotion y perd-elle. Il est impossible de craindre pour sa vie ; il frappera le taureau où il voudra, quand il voudra, comme il voudra. »

Montés s'était volontairement retiré de la scène taurine ; cédant au désir de la Reine Isabelle II, il voulut reparaître dans l'arène. Le 21 juillet 1850, il y descendit à nouveau, mais se laissa encorner par un taureau des plus agiles ; il eut la cuisse traversée et resta quelque temps entre la vie et la mort, puis il se remit et mourut à Chiclana, plus tard, des fièvres.

Digitized by Google

CUCHARÉS Né en 1800, à Madrid, neveu de Curro Guillen, Francisco Arjona Cuchares travailla d'abord à l'école de Séville, débuta comme banderillero de Juan Leon, fut disputé comme tel par les meilleurs espadas de son temps, et finit par organiser une cuadrilla à la tête de laquelle il obtint les plus grands succès. Sa carrière fut longue. Il mourut en 1866, à la Havane, comme il venait d'y débarquer, sur l'invitation des Espagnols qui l'avaient fait venir.

Il faut citer encore les noms de plusieurs toreros également célèbres à cette époque : Pedro Sanchez, Juan Martin, Don Raphael Perez Guzman, cousin de l'impératrice Eugénie, Francisco Ezpeleto, José Redondo ou El Chiclano, excellent élève de Montés, Manuel Diaz Lavi, qui se mettait à genoux devant le taureau, les bras croisés avant de l'estoquer, et qui, malgré ces témérités, mourut tranquillement dans son lit...

MANUEL DOMINGUEZ Né en 1816, orphelin de bonne heure, ouvrier chapelier, puis élève de Pedro Romero, à l'école de Séville, banderillero de Antonio Ruiz, media-spada de Luiz Rodriguez, il triompha en Amérique, à Montévidéo. Après avoir pris part aux troubles qui ravagèrent l'Uruguay, il fut des quatre grandes courses qui furent données à Rio-de-Janeiro en 1840, lors du couronnement de don Pedro II. On le retrouve un peu plus tard à Buenos-Aires. En 1854, revenu en Espagne, il fut applaudi à Séville, à Madrid et en Portugal.

DESPERDICIOS Se rendit célèbre par la façon audacieuse dont il donnait leur sortie à ses taureaux : une sortie si étroite qu'ils enlevaient toujours un peu de ses broderies d'un coup de cornes en passant auprès de lui.

Digitized by Google

GORDITO Malgré son obésité, ne craignit pas, à Saragosse, de renouveler l'audacieuse tentative de Martincho, que Goya a burinée dans une magnifique eau-forte : il tua le taureau, les pieds entravés et assis sur une chaise.

Plus récemment, Lagartijo et Frascuelo illustrèrent la Tauromachie de leurs deux noms nouveaux, mais dignes de point en point des maîtres anciens.

LAGARTIJO Naquit à Cordoue en 1847. A onze ans, il débutait comme banderillero dans une *becerrada*, et à dix-huit ans, il entra dans une cuadrilla régulière et reçut enfin l'alternative à Madrid en 1865. Du premier coup il s'affirma, et malgré l'hostilité que lui témoignèrent les matadors alors en renom, Cuchares, Manuel Dominguez, El Tato, il réussit brillamment. Il eut toutefois en Fascuelo un rival sérieux — et cette rivalité ne dura pas moins de vingt-deux ans. Chacun avait ses partisans. Mais Lagartijo plaisait davantage à Madrid. Il banderillait de front et « al cambio » avec une précision surprenante. Son travail avec la muleta était élégant et classique : avec la cape, il était sobre, sévère et précis et tua d'une façon admirable par ses volapies effrayants en se précipitant sur le taureau, à une passe de main, en évitant la corne par un « cambio de la ceinture ».

Retiré en 1893, après vingt-huit années de combat, il mourut à Cordoue en 1900.

FRASCUELO Né en 1842, aux environs de Grenade, reçut l'alternative en 1867, à Madrid, des mains de Cuchares. Rigide, solide sur ses jambes, doué d'une grande force, Frascuelo, excellant dans les *largas* et dans la pose des banderilles *al quiebro*, tuait en de magnifiques estocades. Il ne réussit jamais admirable-

Digitized by Google

ment le *recibir*. Il prit sa retraite en 1889 et mourut neuf ans après.
Son rival et ami Lagartijo présida ses funérailles.

CURRITO Fils de Cuchares, ne brilla pas d'un éclat aussi pur que les précédents, mais ce fut le type du vieux torero poli, courtois, sérieux et correct. Né à Séville en 1845, il débuta à Madrid en 1867. Il excellait dans l'estocade à recibir.

Bien doué par la nature, souple et agile, fort, l'œil juste, il fut un torero accompli mais il eut à subir la redoutable concurrence de Frascuelo et Lagartijo. Ses dernières années ne furent pas bonnes. Il se retira à Séville, en 1892, et il y est mort en 1907.

CARA-ANCHA Né à Algésiras, en 1848, banderillero dans la cuadrilla de Gordito, prit l'épée en 1873, et reçut l'alternative de Manuel Dominguez, à Séville. Inégal, mais consciencieux et assez sympathique, on le vit à Paris en 1889 et 1890. Il se retira en 1894, à Séville, avec beaucoup de blessures.

EL GALLO Rival du précédent, naquit à Séville en 1850. Son père avait été banderillero dans la cuadrille de Lagartijo. Il débuta lui-même dans la cuadrilla de Gordito, tua des novillos, reçut l'alternative en 1877 à Séville, et à Madrid en 1880. Figure de second ordre à cause de ses trop célèbres contemporains, il fut un matador inférieur et vit rentrer beaucoup de taureaux au corral — mais il connaissait bien l'art du toreo, et triomphait dans le cambio de *rodillas*. Il mourut à Barcelone, en 1897.

ANGEL-PASTOR Très sympathique au public, bien qu'assez médiocre matador, il reçut l'alternative en 1876. Bon et adroit capeador, élégant avec la muleta, indécis lorsqu'il s'agit de donner le coup d'épée, souvent blessé, il mourut à peine

Digitized by Google

âgé de cinquante ans, en 1900, et laissa de grands regrets. L'homme était charmant ; on le vit à Paris en 1889.

MAZZANTINI passa de l'administration des chemins de fer de la gare de Santa Olalla, dont il était chef, à la plus haute situation de l'art du toreo, à force d'énergie, d'ambition et de patience. Ayant à soutenir, avec des ressources médiocres, une lourde famille, et après avoir essayé du théâtre, où il échoua, il pensa à la tauromachie. Il débuta médiocrement dans des capeas, des novilladas. En 1880, les deux novillos qu'il eut à tuer, à Madrid, rentrèrent vivants au corral. Cinq ans plus tard, Mazzantini était célèbre. Admirable dans les suerte à *volapie*. Il ne reçut l'alternative qu'en 1884, à Séville, des mains de Frascuelo, le jour de Pâques. Rapidement devenu populaire, très recherché des dames, payé très cher par les impresarios, il obtint de grands succès en Amérique où il alla plusieurs fois. Blessé à plusieurs reprises, Mazzantini ne sut pas garder l'admiration unanime, ses dernières années furent moins satisfaisantes. Retiré depuis 1905, il est actuellement à Madrid, où il est conseiller municipal.

ESPARTERO de Séville, y débuta en 1885, à dix-neuf ans, comme novillero. Il obtint d'assez beaux succès avant de recevoir l'alternative à Madrid où on l'attendait avec curiosité.

Il y parut et y fut apprécié pour son jeu de muleta très petite; il travaillait dans les cornes du taureau. Toutefois, on estima l'alternative prématurée, il retourna à Séville où il donna de brillantes corridas.

Matador incomplet, il était d'une bravoure étonnante et ne connaissait pas le danger. Le 27 mai 1894, à Madrid, Espartero eut à combattre un redoutable taureau de Miura, Perdigon, dont on peut voir la tête dans un café de la ville. Ce taureau prit cinq piques, renversa quatre cavaliers et tua trois chevaux. El Espar-

Digitized by Google

tero, vêtu d'or et de vert, l'aborda tranquillement, la muleta en main; comme il allait donner le coup d'épée, il fut saisi par le fauve et jeté en l'air, très haut; il retomba à plat et, ne se sentant pas blessé, il se releva, revint au taureau, lui fit sept passes de muleta du plus bel effet, puis se plaçant tout près de Perdigon, l'estoqua magnifiquement, mais fut pris dans l'embroque, jeté en l'air, à nouveau encorné et piétiné par son adversaire, qui, mortellement frappé, alla mourir plus loin, par-dessus lui.

Espartero se contracta, joignant les genoux au menton, puis comme électrisé s'étira, tout le monde accourut, on l'éleva en le tenant horizontalement pour éviter l'écoulement du sang et avant que le groupe eut quitté l'arène, il souleva nerveusement le bras droit, puis le laissa tomber inerte, tourna la tête du côté où était tombé le taureau, puis une secousse, un tremblement, la rigidité..., il était mort.

GUERRITA né à Cordoue, en 1862. Banderillero à seize ans, il entra dans la cuadrilla de Bocanegra, s'y fit remarquer puis engager par El Gallo, qui le fit figurer à Madrid. Sobresaliente de espada en 1882, il dut s'interrompre de courir pendant un an, ayant été blessé, puis reparut et tua pour la première fois, le dernier jour des fêtes de Cordoue; puis il tua à Madrid peu après. Ce ne fut qu'en 1885 qu'il reçut l'alternative, après un long, patient et brillant apprentissage.

Ce début attendu depuis longtemps par les aficionados fut très remarquable. Guerrita, rapidement célèbre en Espagne comme en Amérique, jusqu'en 1890, connut d'agréables triomphes. Mais à ce moment sa rupture avec Lagartijo enleva beaucoup de sympathies au matador. Guerrita vit se former contre lui une cabale qui lui opposa El Espartero. En 1892, la paix revenue entre Lagartijo et Guerrita, ce dernier obtint quelques succès nouveaux. La mort d'Espartero, en 1894, devait lui donner l'occa-

Digitized by Google

sion d'un succès plus complet. La saison bien commencée se termina mal, et Guerrita ne voulut plus combattre à Madrid où le public lui était hostile.

En 1895, il accomplit ce record étonnant de combattre en un seul jour dans trois villes différentes : à sept heures du matin à Saint-Fernando ; à onze heures et demie à Jerez ; à cinq heures et demie à Séville. Il fut admirable partout.

Blessé à Jerez en 1896, on l'accusa de feindre une blessure plus grave que celle qu'il avait reçue. Tout fut pour ses ennemis une raison nouvelle pour le critiquer : sa brouille avec Mazzantini, ses mauvais picadors qui eurent la malechance de tuer plusieurs taureaux. Guerrita, las de lutter, se retira en 1899 ; ses adieux à sa corrida furent émouvants. Le public perdit en lui — et par sa faute — un des meilleurs toreros de l'heure actuelle.

« Guerrita est certainement le plus grand torero qui ait jamais existé, nous dit un aficionado qui l'a connu ; El Chiclanero tuait mieux, Cayetano était plus artiste avec la muleta, Lagartijo a été plus fin, Frascuelo plus terrible avec l'épée, Gordito meilleur avec les banderilles « al cambio », el Gallo unique avec le cambio de rodillas, Cara-Ancha plus élégant avec la cape, mais personne n'a été aussi complet que lui, il a dominé dans toutes les « suertes ».

A quelqu'un qui lui demandait qui lui succéderait, Guerrita, s'estimant à sa propre valeur, répondit : « Après moi, personne, et après personne, Fuentes. »

LES CONTEMPORAINS Parmi ceux-là, nous ne pouvons que citer les noms illustres de *Fuentes*, qui fut, ces temps derniers, le digne successeur des grands classiques de la muleta. Il était meilleur capeador qu'espada, extrêmement élégant, inégalable pour la pose des banderilles al cambio. L'excellent *Bombita* n'eut contre lui que la malchance de venir en même temps que Mazzantini, qu'Espartero et que Guerrita. *Bom-*

Digitized by Google

bita est le fils aîné d'une nombreuse famille, où l'art de la tauromachie est fort en honneur. Son frère cadet, Ricardo Bombita Chico, est le premier torero de l'heure actuelle. Elégant, hardi, parfait directeur de cuadrilla, il partage la faveur du public espagnol avec *Machaquito*, excellent matador ; avec *Vicente Pastor*, qui, par son calme, rappelle Frascuelo, et *Gallito*, fils d'El Gallo, fort élégant aussi, mais inégal. Avec de tels hommes, quoi qu'en disent les vieux amateurs — *laudatores temporis acti*, suivant Horace, — la Tauromachie n'est pas morte !

Digitized by Google

LE TAUREAU PENDANT LA COURSE

LES ETATS DU TAUREAU; LEVANTADO, PARADO, APLOMADO

Pendant les diverses phases du duel de l'homme et du taureau, le taureau passe par trois états différents, sur lesquels sont établies les lois de l'art tauromachique, et reposent les trois parties de la course, les *tercios*.

Si l'on ajoute que ces trois états varient avec le caractère et le tempérament du taureau, et que chaque taureau présente toujours un caractère et un tempérament différent, on se rendra aisément compte que la façon de combattre chacun d'eux varie du tout au tout et que c'est dans cette extrême variété que repose l'intérêt, jamais le même, de toutes les courses.

Aussi bien, avant la course, les espadas engagés vont, le matin, examiner et reconnaître les taureaux qu'ils auront à combattre l'après-midi. De plus, l'entrée même du taureau dans l'arène, son attitude, sa façon plus ou moins hardie de se lancer, de charger le premier objet qui attire son attention, sont pour les matadors autant de signes symptomatiques sur sa bravoure, son énergie, ses qualités et ses défauts. La seule vue de l'animal, pour un œil exercé, renseigne et permet au diestro désigné pour le combat de prendre position contre lui et d'établir, en quelque sorte, son plan de bataille. Lorsque le taureau, une fois la piste évacuée et la porte du toril ouverte, entre dans le redondel, excité par la *divisa* qu'on vient de lui fixer sur l'épaule (la divisa est un flot de rubans aux couleurs

Digitized by Google



La " Pique " (*voir p.* 255).

Digitized by Google



Juanito Apinani sautant à la "garrocha", d'après Goya (*voir p. 269*).



Regaterin au "quite" (*voir p. 269*).

Digitized by Google

de la ganaderia à laquelle appartient le taureau, et qu'un gardien du toril lui plante dans l'épaule, au moyen d'un harpon de 2 ou 3 centimètres lorsqu'il passe du toril dans le couloir qui le conduit à l'arène) — excité, disons-nous, par le fer de la divisa, aveuglé et affolé, après l'obscurité et le silence du toril, par le ciel lumineux et par les clameurs du public il bondit la tête haute, de tous côtés, sans but précis, libre, déchaîné, furieux, dans toute la possession de ses moyens, dans toute l'ardeur de sa fougue et de son courage.

On dit alors qu'il est *levantado*.

C'est le premier des trois états que nous signalions plus haut, et par lesquels il passera au cours de la course.

Levantado, le taureau porte la tête haute. il regarde droit devant lui, ne fixe ses yeux sur rien, court sur tout ce qu'il voit, homme, cape, chevaux, barrières, obéit à toutes les provocations, cherche un ennemi à qui répondre, et en voit partout.

Comme il est alors en pleine forme et en pleine force, coup d'œil, vivacité, jambe nerveuse, comme il n'a encore reçu aucun « châtiment » propre à le faire réfléchir dans ses attaques, il est extrêmement dangereux et doit être surveillé de près par tous ceux qui se trouvent dans l'arène. Avide d'espace, il charge impétueusement et à fond, qu'il soit sorti du toril d'un bond ou qu'il soit sorti lentement, furieux ou étonné. Cet état ne saurait durer d'ailleurs. Ses rencontres avec le picador, le choc contre les chevaux, et surtout les coups de *vara* reçus dans le garot, sur le *morillo* (partie supérieure du cou) ébranlent l'animal, l'assoient sur ses jambes, lui enlèvent de leur vivacité et de leur souplesse. On voit alors le taureau s'assagir, ne plus galoper follement d'un cavalier à l'autre, mais au contraire, s'arrêtant devant l'un d'eux, l'attaquer avec autant de courage, certes, mais avec moins de légèreté ; il comprend enfin qu'il est en face de l'ennemi et cherche à se venger utilement sur eux des coups reçus, et en même temps à se défendre des nouveaux.

Digitized by Google

C'est le second état : le taureau devient *parado*. Alors il ne s'élance qu'après avoir reconnu et fixé son adversaire, vu et calculé ses élans, mesuré sa force. Les picadors ayant accompli leur mission, qui était de rendre le taureau *parado*, quittent l'arène et cèdent leur place aux banderilleros et aux peones.

Parado, le fauve devient un adversaire redoutable pour l'homme. Son courage se double alors de réflexion et de calcul. Ses jambes sont encore bonnes, mais il ne galope plus à tort et à travers. Il poursuit ses adversaires et ne les frappe plus qu'à coup sûr, cherche à saisir dans *l'embroque* (position de l'homme par rapport aux cornes) celui qui, de plus près, le harcèle et l'attaque.

Les banderilles plantées dans son échine ; la poursuite de ses adversaires ; les valets qui lui font opérer par leurs écarts et leurs voltes, de brusques réactions ; le tournoiement devant ses yeux effarés des capes multicolores ; ses efforts pour atteindre l'homme sous leur souple flottement, le massif sous le fictif (on nomme massif, ce qui présente quelque résistance aux coups de cornes, l'homme, le cheval ; fictif le leurre, la cape flottant sur le vide), les brusques arrêts en pleine course, les volte-faces, les pirouettes qu'il est obligé de faire en poursuivant son fugace ennemi ont enfin éreinté le taureau. Il porte la tête plus basse, souffle très bruyamment ; il est plus lourd, plus tassé sur ses jambes devenues moins flexibles, plus vacillantes ; il se tient d'aplomb sur elles ; il est *aplomado*.

Aplomado, le taureau est mûr pour le duel subtil avec le diestro, pour le travail de la muleta et la suerte finale, la mort.

Las de lutter contre des adversaires insaisissables, il adopte un endroit du cirque où il se fixe, et là, attend bien en face son ennemi. Il est alors en *querencia*. Nous expliquerons ce terme et cette situation au paragraphe suivant.

Il a perdu une partie de son pouvoir et de ses facultés, il n'a plus de jambes, il ne court plus que difficilement, et si l'homme est près de lui. Il ne cesse pas pour cela d'être moins dangereux, il l'est peut-

Digitized by Google

être davantage ; parce qu'il l'est posément, avec lenteur, avec discernement, en un mot.

LES QUERENCIAS La *querencia* est un endroit de l'arène que choisit le taureau pour s'y cantonner, lorsqu'il commence à être las de la lutte, et arrive à ce moment décisif de l'action où il mesure et combine ses attaques et ses défenses avec plus de sagacité.

Le taureau querencié est particulièrement dangereux. Aussi bien le diestro doit-il tâcher de l'en faire sortir, de l'amener dans une autre partie du redondel, et en tous cas, prendre ses mesures en conséquence, car le taureau qui a choisi une querencia cherche à y revenir, et, dans ce but, coupe à tout instant le terrain du torero.

Pour éviter que dans le retour du taureau à la querencia, il ne soit pris et culbuté par l'animal, l'homme doit agir avec circonspection et se tenir sur ses gardes.

Il y a deux sortes de *querencia* : l'une, dite naturelle, est aux environs de la porte du toril, où le fauve a une propension très compréhensible à vouloir revenir.

L'autre est une querencia accidentelle. C'est, par exemple, celle que choisit le taureau près d'un cheval tué par lui, ou bien à un endroit quelconque de la piste où un taureau précédent a été mis à mort, là où le sable de l'arène a été nouvellement ratissé ou humecté de sang, où le sol est plus meuble et plus reposant pour ses pieds fatigués.

Lorsque le taureau veut revenir à sa querencia pour reprendre haleine, se reposer, les toreros doivent s'efforcer de lui couper le chemin et de l'en détourner par des passes de capes.

Le diestro doit, dès l'abord, reconnaître les querencias préférées d'un taureau, faute de quoi il risquerait quelque fatale et dangereuse *cogida*.

Digitized by Google

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE TAUREAUX

Les trois états par lesquels passe le taureau au cours de la course (*levantado, parado, aplomado*) sont des états tout à fait indépendants de la qualité du taureau. Vigoureux ou faible, courageux ou non, il passe forcément par ces différents degrés de fatigue, dans un temps plus ou moins long, suivant sa capacité de résistance ; à l'un il suffit de trois coups de pique pour le faire devenir *parado* ; à l'autre cinq ou six chevaux éventrés et autant de coups de garrocha n'enlèvent rien ou presque rien de sa combativité. C'est au président de la course qu'il appartient de juger des états physiques où passe le taureau et qui décident des phases du duel de l'homme et de la bête.

Mais les taureaux présentent aussi un ensemble de qualités morales, si l'on peut dire, qui les font ranger dans différentes catégories, suivant leur mérite, leur vaillance, leur tempérament. Il importe que les toreros fassent ces distinctions qui sont indispensables pour la façon de combattre en particulier chacun d'entre eux.

On peut d'abord distinguer les taureaux simples et les taureaux composés.

Simples. — Les taureaux simples sont les plus faciles à combattre, les meilleurs aussi, ceux qui fournissent les plus belles courses. On les dit aussi *francs* ou *clairs*.

Leurs attaques sont franches, ils se laissent détourner facilement par tout ennemi qui se présente à eux, suivent immédiatement toutes les feintes de leur adversaire. Avec eux, le travail de la cape et de la muleta rend à merveille, le diestro peut y déployer tout son art et dérouler les passes les plus raffinées de son répertoire, car les taureaux obéissent totalement à l'homme qui se joue d'eux, et jusqu'au bout ils livrent le combat franchement sans hésitation et sans ruses.

Composés. — Les taureaux composés sont à la fois et plus dan-

Digitized by Google

gereux et plus mauvais ; ils rusent, cherchent à comprendre, dans les coups de l'homme, d'où vient le danger ; ils sont indécis, peu sûrs, reviennent à la charge, changent de terrain. Le torero ne doit pas cesser un instant de les surveiller, sous peine de recevoir à l'improviste quelque mauvais coup.

Boyantes. — Les taureaux *boyantes*, nobles, clairs, francs, courageux, sont d'une extrême bravoure et ne se départent pas une seconde de ces qualités, jusqu'à la mort. « Bons garçons », comme disent les Espagnols, ils suivent le leurre (*engano*), les feintes de l'homme, avec une naïveté surprenante, ne manquent jamais de tomber dans tous les pièges que leur tendent leurs adversaires, et conservent toujours leur terrain, c'est-à-dire, vont jusqu'au bout de leurs attaques sans danger pour le diestro ; ils ne tournent pas la tête après le châtiment de la pique.

Blandos. — Lorsque dès leur sortie du toril, ils se précipitent droit sur le premier picador, « prennent la pique » et sortent sans revenir à la charge, on dit alors qu'ils sont *blandos*, mous, sensibles à la *garrocha*.

Duros, s'ils poussent sur la garrocha, restent en suerte et, malgré la pique, cherchent à atteindre le cheval.

Secos (secs), si, une fois la pique reçue, ils sortent de suerte et recherchent l'adversaire qui vient de leur infliger le *castigo* de la pique. S'il arrive qu'ayant pris une ou deux piques, dégoûté de cette première rencontre avec l'homme, le taureau refuse d'attaquer le deuxième ou le troisième picador et de recevoir la troisième pique réglementaire, il se disqualifie en quelque sorte, et mérite les banderilles de feu qui le réveilleront et, l'affolant de douleur et de surprise, lui communiqueront une énergie et une fureur factices ; ou bien on lâchera sur lui les chiens, qui, le prenant aux oreilles, à la queue, aux sabots, l'entraîneront hors du cirque, pour le conduire à une mort infamante, donnée par la main du boucher. Mais cette pratique, de plus en plus, si même elle n'a pas

Digitized by Google

complètement disparu, aujourd'hui, tend à disparaître. Dans son Voyage en Espagne, en 1840, Théophile Gautier vit lâcher « los perros » sur un taureau *huido* qui fuit après une première pique. Il nous a laissé la description de cette scène curieuse.

« Souvent le taureau est si lâche que les *banderillos de fuego* ne suffisent pas encore. Il retourne à sa querencia et ne veut pas entrer, les cris de « *Perros, perros...* » recommencent. Alors sur le signe de l'alcade, messieurs les chiens sont introduits. Ce sont d'admirables bêtes d'une pureté de race et d'une beauté extraordinaires ; ils vont droit au taureau qui en jette bien une demi-douzaine en l'air mais qui ne peut empêcher qu'un ou deux des plus forts et des plus courageux ne finissent par lui saisir l'oreille. Une fois qu'ils ont pris, ils sont comme des sangsues ; on les retournerait plutôt que de les faire lâcher. Le taureau secoue la tête, les cogne contre les barrières ; rien n'y fait. Quand cela a duré quelque temps, l'*espada* ou le *cachetero* enfonce une épée dans le flanc de la victime qui chancelle, ploie les genoux et tombe à terre où on l'achève. »

L'emploi des chiens est remplacé aujourd'hui soit par les banderilles de feu, soit, si le taureau est décidément trop mauvais, par la rentrée du taureau au corral, au milieu des paisibles cabestros. Le boucher l'y attend.

Revoltosos. — Ceux-là sont plus acharnés que les taureaux *boyantes.* Plus agiles aussi, ils cherchent le leurre, poursuivent les toreros qui viennent d'exécuter sur eux une suerte, appuient de toutes leurs forces, de tout leur poids sur leur avant-train pour frapper des coups plus furieux et se montrent remuants, vindicatifs et vifs.

Toros que se cinen. — C'est ainsi que l'on appelle les taureaux qui, dans les suertes, cherchent à atteindre l'homme en se rapprochant de lui ; selon leur tempérament ou leur intelligence, ils esquivent le leurre dès la première passe ou bien seulement après avoir été trompés une fois.

Digitized by Google

Toros que gagnan ou *cortan terreno.* — Ce sont des taureaux qui coupent le terrain de l'homme et tendent à l'attraper dans sa retraite. Ils se jettent à droite ou à gauche, cherchent le but (*rematar al bulto*) et non le leurre. Très dangereux ; le diestro ne les doit attaquer qu'à coup sûr et se ménager des sorties.

Toros de sentido. — C'est un animal également dangereux parce qu'il est intelligent. Il ne donne pas dans l'*engano*, mais flaire, sent l'homme sous la cape et cherche à l'atteindre ; il ne porte que des coups précis. Le diestro doit avoir une grande pratique de son art pour venir à bout de ces taureaux ; par des passes improvisées, il changera leur condition, les rendra savamment indécis, les déroutera, à force de ruse. Guerrita (et aujourd'hui Bombita) était incomparable pour travailler ce genre de taureaux.

Pegajosos. — Les taureaux *pegajosos* sont ceux qui, dans leurs rencontres avec le picador, ne sortent pas de suerte après avoir pris la pique, ne veulent pas de la sortie indiquée par le cavalier, mais restent en suerte et cherchent le corps, essaient de « coller ». *Toro collante* se dit du taureau qui approche le cheval et ayant réussi à lui enfoncer ses cornes dans le ventre, le secoue, l'agite, pousse, a l'air de coller après lui, et ne s'en va pas malgré la pression qu'exerce sur lui la pique du cavalier.

Toros que recargan. — Celui-là charge le picador, se dégage après avoir pris la pique, et recharge le même cavalier. S'il « allume au fer », il porte la tête plus haut et de telle sorte que le picador ne peut plus le frapper de la lance dans le garrot. C'est une situation aussi dangereuse pour le picador que s'il se trouvait désarmé. Il n'a plus qu'à se laisser tomber sur le taureau ou à choir en se protégeant du mieux qu'il peut.

Avantos. — Les taureaux *avantos* sont craintifs, ils fuient, sortent de suerte avant d'avoir été touchés, se dérobent à tout instant. Avec eux, pas de combat possible. C'est eux que guettent les molosses et les banderilles de feu...

Digitized by Google

Bravucones. — Ces taureaux sont assez braves, mais ils procèdent par bonds, et leur jeu irrégulier est difficile à saisir.

Tuertos. — Taureaux borgnes. Le diestro qui combat des animaux affligés de cette infirmité doit calculer son jeu en comptant avec elle.

Burriciegos. — Taureaux qui ont un défaut de vue. Ils sont dangereux sans le vouloir, car ils calculent moins les distances et le diestro ne peut compter sur un jeu régulier avec eux. Il a le droit, d'ailleurs, de les refuser ainsi que les précédents.

Les taureaux sont ainsi rangés dans des catégories qui permettent aux diestros d'approprier un jeu différent à chacun d'eux. Mais il arrive tout naturellement que le même taureau peut changer de caractère et d'habitudes pendant la course. Il modifie son attitude ; le torero doit donner attention à ce changement et agir, par suite, comme le veulent les circonstances.

Il est très important que le taureau n'ait jamais été couru ; sans quoi aucune feinte ne pourrait avoir de résultat, aucune ruse ne le déjouerait. Il se souvient très bien de ce qui l'a blessé ou trompé. Aussi bien doit-on varier toutes les suertes et éviter de recommencer la même plusieurs fois de suite, ce qui déjà ne serait pas très élégant, et en second lieu ne serait pas sans danger.

Souvent, la mauvaise condition du taureau provient de la mauvaise *lidia* qu'on lui a infligée, soit qu'il ait été trop ou mal piqué ; soit qu'on l'ait capé à tort et à travers, et de trop près, avec trop de brusquerie, ce qui lui brise les reins et les jarrets. C'est au premier espada, directeur de la course qu'il appartient de juger de l'appropriation des suertes et du jeu employés vis-à-vis de tel taureau. Bombita, est actuellement le torero qui sait le mieux diriger une corrida, aussi bien à cause de sa science de l'art du *torear* que de son autorité.

Digitized by Google

L'HOMME ET LE TAUREAU Il convient de donner ici quelques indications nécessaires sur les diverses positions occupées dans la course par l'homme et le taureau, l'un par rapport à l'autre et dont l'exposé est indispensable pour la bonne compréhension des différentes suertes qui feront l'objet des chapitres suivants.

Les deux combattants, le torero et le taureau, ont respectivement dans l'arène un terrain qui leur est propre.

Les terrains. — Il y a le terrain de dehors, situé entre la bête et le centre de la piste : c'est le terrain du taureau ; et le terrain de dedans, entre le taureau et la barrière : c'est le terrain de l'homme. Celui-ci doit veiller à conserver son terrain libre comme il doit faire conserver le sien à son adversaire cornu.

Pour cela il « ouvre » le taureau, c'est-à-dire l'éloigne de la barrière, ou le « ferme », c'est-à-dire l'en rapproche, au moyen de sa cape. Il améliore son terrain, en se ménageant un espace plus grand et plus libre pour sortir de suerte.

Dans les suertes à cheval, le terrain du taureau est celui qui est situé sur la gauche du cavalier ; celui du cavalier est le terrain que la bête laisse libre après avoir pris la pique.

Les voyages. — On appelle voyages (*viagges*) le temps de trot ou de galop qu'exécutent le taureau et l'homme pour arriver à proximité l'un de l'autre.

LA SUERTE On appelle *suerte* toute espèce de « coups » ou de passes : qu'elle soit exécutée à la lance, avec les banderilles, l'épée ou la cape. Si l'on veut aussi, d'une façon plus générale, c'est le moment de la rencontre du torero et du taureau. Etre en suerte signifie être prêt à exécuter une passe quelconque.

La suerte se décompose en trois temps : on y entre, on la consomme, on en sort. Le torero en suerte se trouve placé du côté du

Digitized by Google

taureau. Le centre de la suerte est la limite commune des deux terrains de l'homme et de l'animal.

Embroque. — L'*embroque* est la position du torero par rapport aux cornes du taureau, quand il en est à proximité.

Juridiccion. — La *juridiccion* ou juridiction est la limite où commence l'action offensive de l'homme et du taureau.

On dit que le taureau « fait pour l'homme » quand il répond à son appel, à sa « citation » (de *citar*) et ne le quitte plus.

LE COUP DE CORNES Nous avons dit quelle puissante arme était la corne du taureau, avec quelle force, quelle justesse et quelle rapidité il s'en servait. Il nous faut noter ici que lorsqu'il donne son coup de cornes, le fauve décompose son attaque en deux temps. D'abord, bien assis sur ses quatre pattes, il « humilie », c'est-à-dire baisse le front et découvre le garrot et l'échine, puis il relève violemment la tête et porte son coup de cornes qu'il peut répéter deux fois, par deux saccades à droite et à gauche.

Le diestro, dans toute suerte, doit bien saisir les deux temps du coup de cornes, et s'il s'agit de la suerte finale, porter son coup d'épée au moment précis où le taureau humilie.

L'ORDRE DE COMBAT Dans les courses de taureau, rien n'est laissé au hasard. Tout est prévu, ordonné, précisé, organisé par avance. Ainsi l'ordre dans lequel seront combattus les taureaux, lequel ordre est soigneusement fixé sur les programmes. Les noms des taureaux sont tirés au sort avant la course. Le plus ancien matador tue le premier.

Digitized by Google

LA PIQUE

Lorsque s'ouvre la porte du toril et que le taureau fait son entrée dans l'arène, ainsi qu'on l'a vu au chapitre précédent, le drame de la course commence — ou si l'on veut, le duel. C'est un duel en trois actes, ou *tercios*, où la pique, les banderilles et l'épée jouent tour à tour leur rôle.

Il ne faut pas du tout croire que ces rôles aient été arbitrairement fixés. Bien au contraire, une rigoureuse logique préside à leur entrée en scène et leur enchaînement pour aboutir à la suerte suprême. Le travail de la muleta et de la mise à mort s'explique parfaitement.

Le taureau, donc, bondit hors du toril. L'arène est libre, presque entièrement évacuée. Seuls les picadors, à cheval, occupent leurs places, accompagnés de quelques *capeadores* munis de leurs capes.

Afin de reconnaître le taureau et les conditions dans lesquelles ils se présente au combat, les peones doivent le courir aussitôt, en le citant de loin et en ligne droite. Quelques-uns même peuvent profiter de son étonnement pour exécuter une suerte qui est jolie : le saut. Le peon, dans ce cas, sautera par-dessus le taureau, soit en prenant son élan avec une garrocha, soit de pied ferme. Nous expliquerons plus loin le détail de ces différentes passes. — C'est également au début de la course que l'on peut faire au *bicho* bondissant un *cambio de rodillas*, passe de cape exécutée à genoux, et qui produit un grand effet. On trouvera plus loin, au chapitre de la

Digitized by Google

cape, l'explication de cette suerte que nous devons seulement signaler ici pour observer l'ordre dans lequel s'exécutent les différentes suertes. Revenons à la pique.

POSITION DES PICADORS

Le premier picador — c'est le plus jeune — se tient à environ 12 ou 15 mètres de la porte du toril, à gauche de la sortie du taureau. Il est important que personne ne se trouve à sa droite, ce qui, en détournant son attention, contrarierait son mouvement. Le picador, bien en selle, presque debout sur ses étriers à la mauresque, la lance en arrêt, tient son cheval 1 mètre en avant de la barrière, et perpendiculairement à celle-ci. Le taureau l'ayant dès l'abord aperçu, soit qu'il ait bondi dans l'arène, soit qu'il ait inspecté le lieu en hésitant un peu, fonce sur ce premier adversaire. Quelquefois, emporté par son élan, au moment où il arrive à juridiction, il manque de touche et au lieu de revenir sur le premier picador, il court sur le second qui est placé comme le premier, mais 10 mètres plus loin. On dit de ces taureaux « qu'ils arrivent toujours ». Mais le plus souvent, il fonce au galop sur le premier, prenant le cheval sur son côté droit et alors, ou est arrêté par un coup de pique, ou bien réussit à frapper le cheval sans recevoir la *vara*, ou en la recevant mal. La qualité combative du taureau, comme nous l'avons indiqué, le fera pousser incessamment sur le fer, pour atteindre le massif, ou s'arrêter, ou attaquer une seconde fois.

OU LE PICADOR DOIT-IL PIQUER LE TAUREAU?

Le picador doit piquer le taureau dans le cou, à l'endroit appelé *morillo;* et il ne doit le piquer qu'une fois si un seul coup suffit pour l'arrêter — mais autant de fois que le taureau rechargera. Dans ce cas, il doit donner la pique en poussant sur le taureau de façon à le faire passer devant la tête du cheval, et lui fait prendre sa sortie sur la gauche de celui-ci.

Digitized by Google

COMMENT DOIT-IL FRAPPER?

Le picador ne doit pas frapper le taureau, en un autre endroit qu'au morillo ; si d'un coup de vara malhabile ou trop rudement porté il lui arrivait de déchirer trop profondément la peau du taureau ou même de le tuer, — ce qui s'est vu — le maladroit sera puni.

Le cavalier ne doit pas jeter son chapeau au taureau pour l'exciter, si celui-ci ne veut pas l'attaquer. Il ne doit pas non plus « donner trop de bois » à son adversaire : c'est-à-dire qu'il ne faut pas tenir la pique en ayant la main trop loin du fer. Trop de bois empêche le taureau d'approcher le cheval ; c'est donc que le picador a peur, il a tort, et la suerte est mauvaise.

LES SUERTES DE VARA

Aux différentes situations du taureau par rapport au cavalier correspondent différentes suertes que celui-ci doit exécuter.

Les terrains du picador et du fauve ne sont pas tout à fait les mêmes que ceux de ce dernier et des combattants à pied. Nous l'avons déjà dit, le terrain de l'homme est celui où il a le plus de champs libre pour sortir de suerte. C'est en général par la queue du taureau. Le terrain du taureau est en général sur la gauche du cheval, en passant devant sa tête.

PIQUE A TORO LEVANTADO

C'est la première suerte qui s'effectue sur un taureau sortant du toril, la tête haute, *levantado*. Encore faut-il que l'animal soit clair, *boyante*, franc.

Le picador, la croupe du cheval tournée perpendiculairement à la barrière, présente le flanc droit au taureau. Si la suerte est bonne, le picador découvre au taureau sa sortie parallèlement à la barrière et pour ce, il maintient le taureau sous la pique en pesant dessus, déplace son cheval en le faisant pivoter d'un quart de cercle à gauche, sur ses pieds de devant, de façon à ce qu'il continue à

Digitized by Google

présenter son flanc au taureau et se trouve également parallèlement à la barrière. Le taureau et le cavalier sont ainsi placés parallèlement l'un à l'autre, le cheval ayant la tête tournée vers la queue du taureau et vice versa. Il se produit alors deux choses. Ou le taureau prend sa sortie en suivant la barrière et fonce sur le deuxième picador qui le reçoit sur sa droite ; ou il exécute une seconde charge sur le premier picador, qui n'a pas cessé de rester à main, c'est-à-dire d'avoir le taureau sur sa droite.

La bonne exécution de cette suerte fait que le taureau maintenu humilié par la pique, ne voit plus le cheval quand il relève le front et alors il n'a plus qu'à prendre sa sortie.

EN SUN RECTITUD Cette suerte est plus difficile. Elle se fait lorsque le taureau a déjà reçu une ou plusieurs piques, quand il est *parado*. Il faut supposer le picador placé toujours perpendiculairement à la barrière et lui tournant le dos, ayant le taureau en face de lui et sur la même ligne. Le picador cite l'animal. (Citer, appeler à soi, attirer l'attention du taureau pour le provoquer à entrer en suerte). Lorsque la corne du taureau arrive à juridiction avec le poitrail du cheval, le picador donne la pique et doit faire prendre au taureau sa sortie vers le centre de la plazza. Pour cela, il effectue une pesée sur la vara et maintenant le taureau, fait pivoter sa monture sur les pieds de derrière et sur la gauche. Sous la pesée du fer, le taureau s'écarte et se trouve placé flanc à flanc avec le cheval, le dépassant d'une tête. De sorte que ne le voyant plus devant lui, il prend la sortie que lui a indiquée le picador.

PIQUE ATRAVESADO Le cavalier place son cheval parallèlement à la barrière et présente son flanc droit perpendiculairement au taureau ; celui-ci devra prendre sa sortie sur sa gauche et le cheval ne pas bouger. Lorsque le taureau

Digitized by Google

est près, le picador donne la pique, et par une pesée fait décrire à son adversaire un demi-cercle vers la gauche.

Comme dans la suerte précédente, le cheval et le taureau se trouvent flanc à flanc, mais tête bèche, tête à queue ; et chacun prend sa sortie, tout naturellement, par suite de l'élan.

REFILON Le refilon est un coup de pique donné, hors de suerte, sur un taureau qui court et passe à proximité du cavalier.

PIQUE A CABALLO LEVANTADO Cette suerte qui est admirable, est très rare. Elle exige, comme on s'en rendra compte, un excellent cheval et répondant bien aux indications du cavalier. La détestable qualité des rosses fournies aux picadors la rend à peu près inexécutable de nos jours.

Que l'on imagine le taureau placé dans la perpendiculaire du cheval. Le taureau ayant humilié pour le coup de cornes, il ne s'agit de rien de moins que de le faire passer sous le ventre du cheval.

Voici comment doit procéder le cavalier. Dès que le taureau présente les cornes à la hauteur de l'épaule du cheval, le picador le maintient humilié, sous la pique, et fait cabrer sa monture; puis il pousse le taureau en avant, tandis que le cheval pirouette sur ses pieds de derrière et se rétablit.

Pablo Cruz et Luis Chardo, picadors excellents, réussissaient à merveille cette jolie suerte. Mais il est inutile de dire que : 1° ils avaient des chevaux que l'on pouvait faire cabrer ; 2° qu'ils savaient les faire cabrer. Ce sont des conditions difficiles à réunir de nos jours.

LE PICADOR Le picador doit être à la fois un bon cavalier et un homme vigoureux. Le but qu'il cherche est de préparer le taureau pour les jeux délicats de la banderille et de l'épée — et comme il a en face de lui un animal encore en possession de tous ses moyens, il lui faut une assiette solide pour ne pas

Digitized by Google

être désarçonné, et un bras puissant pour supporter le choc formidable du taureau et le repousser. D'un coup d'œil, lorsque son adversaire le charge, il choisit la suerte qui est appropriée à sa situation ou bien il en improvise une. Ceci nécessite du coup d'œil et du sang-froid.

Jamais il ne doit abandonner la pique.

Désarçonné, jeté à terre avec sa monture, il se protégera, en tombant, avec le col et la tête de son cheval, en s'en servant comme d'un bouclier, tandis que les peones viendront à son secours. A cet effet, l'un des matadors, chacun à son tour se tient, dès le commencement de la course, à gauche du picador, la cape sur les bras et à la hauteur de l'étrier, prêt à intervenir s'il y a lieu ; par exemple, quand le cavalier est démonté, quand le taureau s'acharne sur le cheval à terre, quand le picador, désarmé et renversé, se trouve dans une situation critique. Alors, d'une passe de cape, d'une *larga*, en général, le diestro détourne le taureau et l'attire en un autre endroit de l'arène. C'est ce que l'on appelle donner le quite. Comme le nom l'indique, il a pour but d'obliger le taureau à quitter le picador. La première espada juge s'il y a lieu de « caper » le taureau dès sa sortie du toril ; dans ce cas, le matador qui doit tuer prend la cape et exécute les passes. Mais ceci est exceptionnel, et en aucun cas le taureau qui a reçu une première pique ne doit être capé avant la fin du *Tercio* de la pique, hors bien entendu le cas prévu par le quite.

Le picador a choisi, la veille de la course, deux piques qu'il marque à son nom, trois selles et cinq chevaux par taureau — plus ceux que le président peut accorder en supplément.

Dans le couloir du toril, un picador de réserve attend, tout armé, le moment d'entrer en scène si un accident survient, qui met un des picadors hors de combat.

Lorsque le cheval d'un picador tombe, frappé par le taureau, les chulos le font se relever, tandis que le picador se ramasse lourdement avec l'aide des autres peones.

Digitized by Google





Passes de Cape (*voir p.* 270).

Digitized by Google



Pose de banderilles (*voir p. 276*).



Pose des banderilles "*al cuarteo*" (*voir p. 278*).

Digitized by Google

Si le cheval n'a pas été mortellement atteint, le cavalier se remet en selle et de nouveau affronte le taureau. Mais bien souvent, le cheval décousu d'un coup de corne perd ses entrailles. C'est un affreux spectacle auquel bon ordre devrait être mis scrupuleusement, car il n'ajoute rien à la beauté de la course et ne provoque que trop justement, nous devons le dire, l'hostilité de certains aux combats de taureaux. Tout cheval abattu devrait être instantanément mis à mort, comme on fait à ceux qui ne peuvent se relever, et qu'un chulo achève d'un coup de poignard dans la moelle épinière.

Mais la rapacité des entrepreneurs de course, déjà condamnables par ce fait qu'ils ne fournissent, pour les corridas, que des chevaux pour la plupart du temps déjà hors d'usage, exige que tout cheval encore susceptible de tenir debout combatte jusqu'à la fin. A cet effet, les chevaux éventrés sont entraînés dans l'écurie, on leur remet en place leurs intestins, on bourre d'étoupes leurs blessures, on les recoud grossièrement et ils reparaissent, portant un nouveau picador — et bien incapables, cette fois, d'esquiver la fureur du taureau. Si on ajoute que ces malheureuses bêtes ont l'œil droit bandé et les oreilles soigneusement garnies de tampons d'étoupes, de façon à ce qu'elles ne puissent ni voir ni entendre le fauve, on en saura suffisamment sur un état de choses défectueux, et que la routine rend tel de jour en jour, davantage. Encore une fois, de bons chevaux et de bons picadors augmenteraient l'intérêt de la course d'une façon très considérable dans une de ses parties qui n'est pas, de beaucoup, la moins passionnante.

UN PICADOR CÉLÈBRE : SEVILLA

Nous ne pouvons entrer ici dans l'historique complet de tous ceux qui s'illustrèrent à combattre les taureaux. Nous avons donné un rapide aperçu de la vie de quelques espadas illustres. S'il fallait en faire autant pour les picadors, nous serions entraî-

Digitized by Google

nés fort loin, sans doute. Mentionnons, toutefois, l'un d'eux, le fameux Sevilla, qui, vers 1835, acquit une grande renommée, et laissons la parole à un voyageur qui le vit en Espagne, Prosper Mérimée. L'auteur de *Carmen* et de *Colomba* a laissé une fort intéressante description des courses de taureaux, dans une lettre d'Espagne adressée par lui à la *Revue de Paris*. C'est à ce document, très curieux, que nous empruntons ce passage :

« Les applaudissements et l'envie de se faire une renommée ou de conserver celle qu'ils ont acquise obligent les toreros à renchérir sur les dangers auxquels ils sont exposés.

« Pepe Hillo, et Romero après lui, se présentaient au taureau avec des fers aux pieds. Le sang-froid de ces hommes, dans les dangers les plus pressants, a quelque chose de miraculeux. Dernièrement, un picador nommé Francisco Sevilla fut renversé et son cheval éventré par un taureau Andalou, d'une force et d'une agilité prodigieuse. Ce taureau, au lieu de se laisser distraire par les chulos, s'acharna sur l'homme, le piétina et lui donna un grand nombre de coups de cornes dans les jambes; mais, s'apercevant qu'elles étaient trop bien défendues par le pantalon garni de fer, il se retourna et baissa la tête pour lui enfoncer sa corne dans la poitrine.

« Alors, Sevilla, se soulevant d'un effort désespéré, saisit d'une main le taureau par l'oreille, de l'autre il lui enfonça les doigts dans les naseaux, pendant qu'il tenait sa tête collée sous celle de cette bête furieuse. En vain le taureau le secoua, le foula aux pieds, le heurta contre terre; jamais il ne put lui faire lâcher prise. Nous regardions avec un serrement de cœur cette lutte inégale. C'était l'agonie d'un brave; on regrettait presque qu'elle se prolongeât; on ne pouvait ni crier, ni respirer, ni détourner les yeux de cette scène horrible : elle dura près de deux minutes. Enfin, le taureau vaincu par l'homme dans ce combat corps à corps l'abandonna pour poursuivre les chulos.

Digitized by Google

« Tout le monde s'attendait à voir Sevilla emporté à bras hors de l'enceinte. On le relève ; à peine est-il sur ses pieds qu'il saisit une cape et veut attirer le taureau, malgré ses bottes et son incommode armure de jambes. Il fallut lui arracher la cape, autrement il se faisait tuer à cette fois. On lui amène un cheval ; il s'élance dessus, bouillant de colère, et attaque le taureau au milieu de la place.

« Le choc de ces deux vaillants adversaires fut si terrible, que cheval et taureau tombèrent sur les genoux. Oh ! si vous aviez entendu les « vivas », si vous aviez vu la joie frénétique, l'espèce d'énivrement de la foule en voyant tant de courage et tant de bonheur, vous eussiez envié comme moi le sort de Sevilla ! Cet homme est devenu immortel à Madrid... »

Théophile Gautier vit aussi ce même Sevilla, quelques années plus tard, et nous a laissé son portrait.

« Le picador ainsi attaqué était Sevilla. Je ne puis résister au plaisir de décrire ici ce fameux Sevilla, qui est réellement l'idéal du genre. Figurez-vous un homme de trente ans environ, de grande mine et de grande tournure, robuste comme un Hercule, basané comme un mulâtre, avec des yeux superbes et une physionomie comme un des Césars du Titien ; l'expression de sérénité joviale et dédaigneuse qui règne dans ses traits et son maintien a vraiment quelque chose d'héroïque. Il avait, ce jour-là, une veste orange brodée et galonnée d'argent, qui m'est restée dessinée dans la mémoire avec une ineffaçable minutie : il abaissa la pointe de sa lance, se mit en arrêt et soutint le choc du taureau si victorieusement que la bête farouche chancela, passa outre, emportant une blessure qui ne tarda pas à rayer sa peau noire de filets rouges ; elle s'arrêta incertaine quelques instants, puis fondit avec un redoublement de rage sur le second picador posté à quelque distance... »

Digitized by Google

LE CAVALIER EN PLACE

Bien que les exercices dont nous allons parler sous ce titre soient exceptionnels en Espagne et n'aient leur véritable intérêt que dans les courses portugaises, nous en traiterons ici, parce que la suerte qui en est l'âme, pour ainsi dire, s'exécute au moyen de la lance, et à cheval.

Nous avons déjà dit en faisant l'historique des courses qu'autrefois, en Espagne, on combattait les taureaux à cheval. Nous avons même signalé l'emploi du *rejon* et des *rejoncillos*, sortes de javelots d'une forme particulière qu'il s'agit, pour le combattant, de planter dans le cou du fauve et d'y casser.

Le *rejon* est donc une javeline de 1 m. 20 environ fendue au milieu et de bois très sec; on le tient par une poignée creusée dans le gros du manche.

Le cavalier en place exécute avec lui différentes suertes, dont nous allons donner le détail.

Caballo levantado. — Le cavalier, monté sur un cheval fin, lorsque le taureau est *aplomado*, met sa monture au galop, décrit un voyage en arc de cercle, et lorsqu'il arrive à juridiction, plante le rejon dans le garot de son adversaire et prend sa sortie sans s'attarder. Quelquefois, il se fait accompagner dans son mouvement par un auxiliaire à pied qui, par une passe de cape, donnera au taureau une autre sortie et l'empêchera de poursuivre l'homme à cheval.

De front. — Ici l'assistance d'un peone est indispensable.

Le cavalier s'avance au pas vers le taureau, de façon à présenter le poitrail de sa monture dans l'axe des cornes. Lorsque le taureau humilie, le capeador agite sa cape sur la droite du cavalier, donne sa sortie au taureau sur sa gauche, et c'est à ce moment que le cavalier plante le rejon.

Lançada à pied. — Cette suerte est tombée en désuétude depuis longtemps déjà. C'est dommage, car elle était audacieuse.

Le diestro, armé d'une grande lance (3 à 4 mètres) munie d'un

Digitized by Google

fer épais et large se plaçait à 10 mètres du toril, et, le genou en terre, il attendait le fauve à sa sortie.

Appuyant la lance par son talon sur le sol, il reçoit l'animal en le piquant au front — exactement au *cerviguillo* (cervelet). Si le taureau colle, l'homme se relève d'un bond et l'esquive par des passes de la cape qu'il a eu soin de garder sur son bras gauche, pendant la première partie de la suerte. Juanigon piquait ainsi le taureau ; et pour ajouter à cette suerte, il l'exécutait monté sur les épaules d'un autre diestro. Une admirable eau-forte de la *Tauromachie*, de Goya, nous a conservé l'image d'une de ces curieuses suertes à deux. Mais ceci remonte aux temps homériques de la tauromachie, au XVIII[e] siècle.

LE SAUT *Salto sobre el testuz*. — Saut par-dessus la tête. Il s'effectue de deux façons. Ou bien le peon peut attendre le taureau de pied ferme, et, au moment où celui-ci humilie pour donner le coup de corne, il met le pied sur sa tête, se laisse soulever et retombe de l'autre côté du taureau, vers la queue. A moins que, courant au-devant du taureau, le torero ne profite du moment de l'humiliation pour sauter, comme précédemment. Toute la différence est dans ce que le torero court sur le taureau ou l'attend de pied ferme.

Un peon armé de la cape doit toujours se trouver derrière le sauteur, pour donner le quite, s'il était nécessaire.

Salto de cabeza a cola. — Saut de tête à queue. Ici, le torero saute par-dessus l'animal et dans sa longueur sans prendre aucun point d'appui sur lui.

Saut à la garrocha. — C'est le plus courant. Le torero, muni d'une longue pique, cite de loin et court à la rencontre de l'animal. Arrivé à juridiction, il prend son élan en s'appuyant sur la garrocha piquée en terre, saute et retombe juste après l'arrière-train de l'animal. Encore faut-il exécuter cette fantaisie avec prudence, et, par

Digitized by Google

exemple, avoir soin de lâcher la garrocha au moment voulu, faute de quoi elle casserait sous la poussée du taureau et l'homme tomberait sur le dos de celui-ci, ou sur ses cornes.

De plus, il ne faut jamais essayer le saut à la garrocha sur un taureau qui vient d'avoir reçu un coup de pique — ou même d'être couru. Il y aurait une cogida fatale pour l'homme, et trop certaine...

Digitized by Google

LA CAPE

Bien que le travail de la cape soit purement un accessoire dans la course du taureau et reste au second plan sans constituer un *tercio* spécial, elle n'en est pas moins un élément des plus indispensables outre qu'élégant et rempli de grâce. Aussi bien pensons-nous bien faire en lui consacrant un chapitre, car il est fort varié et permet un grand nombre de passes très différentes les unes des autres.

Tout a son utilité dans la course. La cape sert, pour sa part constamment, dans la lutte de l'homme et du taureau; elle trouve aussi bien sa place dès l'entrée du taureau que dans les suertes de piques et de banderilles et elle est un moyen excellent pour le diestro d'amener le taureau à une condition plus favorable au travail de la muleta. Elle sert à placer le taureau comme il faut, pour les différentes suertes, à secourir les toreros en danger par le quite ; enfin à fatiguer le taureau, à le rendre *aplomado* et à le changer de terrain.

LE QUITE Le *quite* a pour but immédiat et précis de tirer du danger un torero en mauvaise posture; il diffère en cela de la *passe* ordinaire qui n'est qu'une suerte destinée à fatiguer le taureau et à lui faire exécuter des mouvements différents, prétexte très naturel à une grande quantité de coups élégants ou hardis qui ne vont pas toujours sans quelque danger pour ceux qui les exécutent.

Digitized by Google

LA CAPE La cape dont se servent les toreros dans l'arène n'est pas le beau manteau étincelant et riche avec lequel ils font leur entrée lors du *paseo*. Contre lui ils ont troqué une cape de travail (*capa de brega*) de toile ou de soie, d'une couleur voyante. Le principe de toute passe de cape est d'exciter le taureau en lui faisant donner tout son effort dans l'*engano* (leurre) mais le torero, en exécutant ses passes, ne doit pas s'écarter trop de son adversaire, tout en lui laissant sa sortie libre du côté de la querencia; il ne doit pas non plus abandonner sa cape, sauf en cas de danger grave. Et pour qu'une passe soit belle, il ne faut pas que l'homme sorte de suerte trop rapidement, mais au contraire, qu'il laisse le taureau s'étonner de n'avoir trouvé que le vide sous l'*engano*, puis s'en aille d'un air indifférent.

Il y a un grand nombre de suertes de cape. Chaque taureau nécessite par son caractère, son état, la façon dont il se présente, l'emploi de certaines suertes appropriées. Ainsi le taureau qui humilie sera capé à la *navarraise*, pour lui faire lever la tête ; les taureaux *levantados*, à la véronique ; ceux qui courent beaucoup seront capés de loin, pour les fatiguer : ce sont des taureaux de beaucoup de jambe, « de muchas piernas ». Cités de loin, ils poursuivront le capeador qui fuit en biaisant et cape en zigzag. Le taureau, pour suivre un adversaire qui se dérobe obliquement, ralentit, perd de sa vitesse. S'il est lent, le diestro le provoquera de près, la cape lui frôlant le mufle, et, la suerte achevée, sortira par une feinte. Les taureaux qui sont de *sentido* demandent les passes les plus simples. S'ils sont *avantos* on *claros*, des passes plus compliquées peuvent être tentées.

VÉRONIQUE La véronique et la navarraise sont les passes les plus classiques de la cape. La véronique s'exécute devant soi, et plus ou moins près, suivant les jambes au taureau. Le torero se place en face de celui-ci, dans le prolongement de ses

Digitized by Google

cornes. Les bras tendus, il tient sa cape déployée à la hauteur de sa poitrine. Lorsque le taureau s'élance et arrive à juridiccion, sans bouger les pieds ni le corps, le diestro charge la suerte et, par un simple mouvement des bras, se découvrant le corps, il porte la cape sur sa droite ou sur sa gauche, suivant la direction que prend le taureau, direction qu'il est aisé au torero de reconnaître, d'après l'inclinaison de l'animal, son regard et le pied sur lequel il galope. Le taureau suit le leurre et passe. Si le taureau poursuivant sa course est distrait par un autre adversaire, le diestro sort de suerte et ramenant la cape brusquement sur soi, il s'y enroule et va chercher plus loin une autre occasion de leurrer le fauve.

La véronique s'emploie surtout avec les taureaux *levantados* qui bondissent franchement et lèvent haut la tête.

LA NAVARRAISE Ici le diestro se place près du taureau et lui offre le flanc, les bras tendus devant lui ; il laisse traîner la cape à terre très en dehors et lorsque le taureau humilie, pivotant sur lui-même, il fait décrire à la cape un cercle autour de lui, que le fauve suivra. Un demi-tour et l'homme se retrouve en position pour une autre passe.

LE RECORTE Cette suerte s'exécute aussi bien avec les banderilles qu'avec la cape et même peut s'exécuter sans cape ; c'est alors un « *a cuerto limpio* » (à corps découvert). Le diestro marche sur le taureau, le cite de près, et lorsque le taureau humilie, l'homme l'évite d'une brusque pirouette sur le flanc de l'animal... Le taureau, relevant sa tête humiliée, frappe le vide, s'étonne, se retourne brusquement, l'élan cassé. La violence inutile qu'il met à chercher un ennemi qui se dérobe si aisément le fatigue vite, par suite du contre-coup que ressent sa colonne vertébrale. Les règlements de courses espagnoles interdisent d'ailleurs cette suerte. On l'exécute avec le manteau aussi aisément. Reverte et quelques

Digitized by Google

autres diestros pratiquaient le recorte, la cape pliée sur les bras. C'est en somme un simple écart.

AL GALLEO Le diestro enroule la cape autour de ses reins ou la jette sur ses épaules en la tenant par le col, et se présentant de dos au taureau, il évite le coup de cornes par un demi-cercle, ou en se balançant.

AL COSTADO De côté. Le torero fait face au terrain de dedans et présente le flanc aux cornes du taureau, il tient la cape pendante entre le taureau et lui, un bras étendu dans la rectitude de l'axe des cornes, et l'autre replié sur la poitrine. Lorsque le taureau humilie, l'homme sans bouger le bras opère un mouvement tournant sur lui-même, de façon à ce que son bras toujours étendu soit perpendiculaire aux cornes du taureau. Celui-ci découvre l'engano, fonce dessus et passe.

AL COSTADO Y DETRAS C'est la même passe que la précédente, mais ici, le diestro, au lieu de tenir la cape en pliant un bras sur la poitrine, la tient par derrière, la main passée au-dessus de l'épaule, de sorte que lorsqu'il aura tourné sur lui-même, il tournera le dos au taureau, au lieu de se trouver en face de lui. Mais la cape reste dans la même position.

DE FRENTE POR DETRAS Cette passe rappelle la véronique, mais elle s'exécute le dos tourné, littéralement. Elle se nomme « passe de front par derrière ».

Le diestro donne la sortie au taureau en faisant une volte sur le flanc ; l'animal sort en passant sous la cape.

DE RODILLAS Le diestro se met à genoux, et, tenant le bras tendu, incline le corps de façon à se couvrir la poitrine sous l'engano, lorsque le taureau humilie, l'homme relève

Digitized by Google

le corps et laissant la cape dans sa position initiale, fait passer le taureau.

LE QUIEBRO DE RODILLAS Le *quiebro de rodillas* est une passe très brillante, et qui produit toujours une grande impression, mais elle est dangereuse et ne doit être exécutée qu'en face d'un taureau franc. Quelques toreros audacieux abordent de la sorte le taureau, au moment où il sort du toril.

DE FAROL La suerte de *farol* est une variété de véronique, c'est-à-dire que lorsque le torero vient d'exécuter cette dernière passe, en sortant de suerte, il fait passer la cape par-dessus de sa tête et la place sur ses épaules, pour être en passe d'exécuter un de *frente por detras*.

DE REDONDO En rond. Le torero laisse traîner sa cape déployée devant le taureau qu'il aborde de front ou de dos, et se laisse poursuivre de près en décrivant un demi-cercle.

CAMBIO C'est une façon de donner le change au taureau, en lui marquant sa sortie d'un côté, et en la lui faisant prendre d'un autre.

A DEUX Deux mantellistes abordent l'animal en se tenant en face de lui, et la cape, qu'ils tiennent chacun par un bout, largement déployée entre eux deux. Le taureau passe au milieu, dans la cape que les diestros relèvent brusquement. On peut recommencer plusieurs fois de suite cette suerte élégante quoique simple ; les deux toreros n'ont qu'à faire volte-face, en changeant de main.

Cette suerte s'appelle *entredos* ou *al alimon*.

Digitized by Google

On peut aussi l'exécuter à genoux. C'est alors un *entredos de rodillas*. La suerte finie, les toreros s'agenouillent devant le toro.

QUIEBRO Le quiebro n'est pas, à proprement parler, une passe ; c'est l'élément de presque toutes les suertes, aussi bien de cape que de banderilles ou de muleta. C'est un écart : le torero, se trouvant le corps incliné, se redresse, revient dans sa position verticale, soit qu'il se présente au taureau de face ou de profil, et le taureau, ayant humilié, ne retrouve plus rien dans son coup de corne, lorsqu'il relève la tête et fonce.

LE QUITE Nous avons indiqué ce qu'était le quite, une passe de cape propre à distraire le taureau pour le détourner d'un cheval renversé, d'un picador à terre, ou en toute autre occasion, d'un matador en danger. C'est l'office particulier du capeador, auxiliaire attentif et désintéressé de toutes suertes, qu'il s'agisse de la pique, des banderilles ou de l'épée. Et, pour si utilitaire que soit une passe de quite, elle est, pour de véritables amateurs, plus belle que n'importe quelle passe de cape inutile et faite seulement pour le plaisir.

Lorsqu'un torero entre en suerte, il est toujours assisté d'un ou deux capeadors, prêts à venir à son secours, s'il y a lieu. On dit qu'ils sont au *quite*. Souvent lorsqu'il entre en lice pour la suerte finale, on voit l'espada écarter d'un geste impératif tous ses acolytes. Il entend aborder seul le taureau, et se tirer seul de ses cornes. C'est un beau geste auquel, d'ailleurs, n'ont pas toujours garde d'obéir exactement, même s'ils en ont l'air, les capeadors. Ils restent non loin du diestro ; leur intervention n'est pas toujours inutile.

Bien que l'on utilise pour les quites toutes les passes de cape, il n'en est que deux ou trois qui soient généralement admises.

Ce sont les *largas* ou *feinte de capote*, et les *quites coleando*.

Digitized by Google

LARGA Le torero au quite ramasse sa cape en plis réguliers. Elle se déploie brusquement devant le nez du taureau, lorsqu'on la lui jette ; le torero se laisse poursuivre par l'animal étonné et le détourne, soit en exécutant quelques passes différentes, soit en le rejetant dans une autre direction.

QUITE COLEANDO Le quite sert avant tout à tirer un homme du danger. La vie étant menacée, tous les moyens sont bons. Si par exemple le taureau s'acharnait sur un homme à terre, un torero peut très bien le saisir par la queue et détourner son attention dans un autre sens, en tirant dessus. C'est le *quite coleando*.

Le quite est un moyen de défense très noble et pour lequel les toreros n'hésitent jamais à courir au-devant du plus certain péril : il s'agit ici de la vie d'un homme, nous l'avons vu, et tous les tauromaches s'accordent pour assurer que, dans le quite, jamais un torero n'a eu peur ni n'a reculé.

C'est dans une de ces suertes généreuses que l'illustre Pepe Hillo trouva la mort, en 1801, à Madrid.

Avec les taureaux mous, clairs, on emploie les *largas*. Avec les taureaux pas très courageux, on use de demi-véroniques, réservant les passes en éventail pour les taureaux vigoureux et braves.

Digitized by Google

LES BANDERILLES

Lorsque le taureau a reçu un nombre de *vara* suffisant pour mater son ardeur première et lui enlever de sa fougue, le président agite son mouchoir et les trompettes annoncent le changement de spectacle, le deuxième acte. Le taureau, jugé *parado*, va passer aux mains de nouveaux adversaires ; il va connaître l'irritation de recevoir dans le cou les fers aigus de ces petits bâtons ornés de papiers colorés, et que lui plantera vivement un ennemi fuyant, mobile et quasi invisible. Le jeu des banderilles commence.

Aussi bien, tandis que les picadors regagnent les écuries et la coulisse, tandis que par des passes de cape le taureau est occupé et empêché de prendre aucun répit, les peones chargés de poser les banderilles s'approchent.

Ce sont, en général, les mêmes que ceux qui, entre temps, manient la cape. Légers, hardis, prestes dans leurs mouvements, ils doivent connaître les querencias choisies par les taureaux et ménager leurs sorties en conséquence.

LES BANDERILLES Les nouvelles armes dont le taureau va éprouver les coups, après la pique, sont des bâtons enrubanés et ornés de banderolles de papier ou d'étoffe, quelquefois très riches, longs de 60 ou 70 centimètres environ, et munis à leur extrémité d'un fer de 5 à 6 centimètres, terminé en

Digitized by Google

harpon. La poignée par quoi le banderillero tient en main la banderille est en bois nu et lisse. On appelle les banderilles *rehiletes* ou *palos*. Parfois, lors des cérémonies exceptionnelles, les banderilles sont plus luxueusement garnies de rubans et de papiers d'or ou d'argent. Certaines laissent échapper des oiseaux, d'un étroit filet, des ballons ou d'autres silhouettes comiques d'un effet inattendu. Quelquefois encore, les banderilleros, pour corser la difficulté, usent de banderilles plus courtes, n'ayant pas plus de 25 centimètres, et que l'on nomme *banderillas à quarta* (quart de banderille) dont le placement est malaisé, parce qu'elles obligent le torero à s'approcher de plus près des cornes de son adversaire et à toucher de la main le morillo.

Signalons enfin les *banderilles de feu*, dont l'emploi est infamant pour la ganaderia d'où vient le taureau qui les a méritées, car elles ne sont que le châtiment de la mauvaise conduite et de la bravoure insuffisante du bicho qui a refusé les trois piques réglementaires. Le public ne se fait jamais faute de les réclamer au président, en criant: « *Al fuego !...* » Si celui-ci le juge nécessaire, il agite un mouchoir rouge, et les banderilles sont posées au taureau. Le choc, lorsqu'elles entrent dans son col, provoque la déflagration d'une amorce de fulminate qui met le feu à des pièces d'artifice. Brûlé, piqué, aveuglé, assourdi, le taureau le plus pacifique ne saurait accepter sans émoi ni fureur ce châtiment, dont il tire un juste ressentiment qui lui tient lieu de courage. S'il se faisait, d'ailleurs, que le feu ait été un adjuvant insuffisant à sa bravoure, un mouchoir vert, agité par le président, fera emmener et conduire au milieu des cabestros le mauvais taureau hors de l'arène, à la boucherie (ou *matadero*) où il devra périr, injurieusement pour sa ganaderia et ignominieusement pour lui, de la main du boucher.

Les banderilles remplacent aujourd'hui l'emploi des dogues, qui de plus en plus tendent à disparaître.

Digitized by Google

SUERTES DE BANDERILLES Les banderilles doivent être plantées dans le garrot du taureau, à l'endroit appelé *los rubios* (les blonds), partie saillante du cou située entre les deux omoplates, juste à l'intersection du cou et des épaules. Il faut que les banderilles — ainsi le veut la loi du *parear* (action de planter les *palos*) soient posées par paires, qu'elles soient bien accrochées et assez fortement, assez profondément pour ne pas tomber, lorsque l'animal court et secoue la tête.

Autrefois on ne posait les banderilles (rehiletes, arpones) que une à une. Depuis le début du XIXe siècle, c'est par deux qu'elles sont plantées.

Pour poser les banderilles, l'homme doit tenir les poignets élevés, les mains rapprochées, les coudes écartés. Il les plante, après avoir cité le taureau, bien en face, lors de l'humiliation ; et aussitôt après sort de suerte par le côté.

Les banderilleros posent les palos dans l'ordre de leur ancienneté, autant que possible ils doivent exécuter la suerte du côté droit. La même suerte ne doit jamais s'exécuter deux fois avec le même taureau quand elle a réussi une première.

Si le banderillero fait deux ou trois fausses sorties sans planter la banderille, il perd son tour, et on passe à un autre.

Il y a un grand nombre de suertes de *parear*. Nous allons les examiner et décrire leur application.

AL CUARTEO Cette suerte est la plus fréquemment employée. Elle consiste, pour le banderillero, à courir sur le taureau en effectuant un quart de cercle, et à le frapper à juridiccion.

Il se produit deux cas.

Ou bien le taureau est *aplomado* et ne bouge pas. Alors le banderillero se présente en face, cite le taureau, court à sa rencontre en opérant son biaisement, suivant l'inclinaison du taureau, à droite ou à gauche, plante ses deux banderilles quand, arrivé tout à juri-

Digitized by Google



Passe de "muleta", dite passe naturelle *voir p. 292.*

Digitized by Google



Passe de muleta " de telon, con derecha " (*voir p. 293*).



Passe de muleta " por alto " (*voir p. 293*).

Digitized by Google

diccion, le taureau humilie. Et il prend sa sortie par la tangente, sans se presser, car le taureau, en recevant la piqûre des banderilles, fait instinctivement un temps d'arrêt, s'agite, s'ébroue, avant de courir après son ennemi.

Ou bien le taureau est *levantado* et court. Dans ce cas, le banderillero exécute la suerte de la même façon, mais sans citer l'animal.

L'arc de cercle décrit par l'homme, bien entendu, est plus ou moins long, suivant l'état des jambes du taureau. S'il est encore très vaillant, son adversaire n'indiquera la sortie qu'il va prendre que lorsqu'il est presque sur la bête, pour que celle-ci ne lui coupe pas le chemin.

Le cuarteo peut se faire également au pas et sans courir, si le taureau est très fatigué. De toute façon l'homme tient ses bras très allongés.

AL QUIEBRO A l'écart. Jolie suerte. Le torero ne bouge pas les jambes. Il cite de pied ferme, penche violemment le buste de côté, attend le bond de l'animal, et, au moment de l'humiliation, se redressant rapidement, il plante les banderilles. Le taureau donne le coup de cornes dans le vide.

Cette suerte s'exécute avec des variantes. Le diestro peut avoir un homme étendu entre les jambes, par terre. C'est ce qu'on appelle *al quiebro con un hombre entre las piernas*.

AL QUIEBRO EN LA SILLA Autre variété de quiebro. Le banderillero, assis sur une chaise, attend le taureau cité. A juridiccion il plante les palos et se relève vivement en faisant un pas de côté. Le taureau envoie, d'un coup de cornes, la chaise en l'air.

A MEDIA VUELTA Au demi-tour. Le torero se place devant le taureau, un peu de côté. Il cite, en criant, l'animal qui vient de recevoir une paire de banderilles. Le taureau

Digitized by Google

se retourne et c'est à ce moment précis que le diestro pose ses fuseaux et sort.

A VOLAPIE OU AL SESGO OU TRASCUERNO Cette suerte s'exécute en courant et est des plus périlleuses. Aussi ne doit-on la tenter qu'avec des taureaux aplomados, ou en querencia. Le fauve étant arrêté, le diestro s'approche de lui, ou bien surgissant par derrière, il lui plante les banderilles dans le col en passant devant lui sans que le taureau comprenne d'où lui vient ce nouvel ennemi. Ou bien, l'homme décrivant un arc de cercle rapide surprend et profite de la seconde d'étonnement de l'animal pour poser les banderilles. Puis il fuit, tandis que les mantellistes détournent l'attention du fauve.

A TOPA CARNERO OU DE PECHO De pied ferme. Pour les taureaux francs. Le torero, se présentant de front, cite le taureau de loin, l'attend, plante les banderilles à l'humiliation et sort par un quiebro léger, d'un pas en avant ou de côté et le taureau passe.

AL RELANCE Cette suerte nécessite l'intervention d'un mantelliste qui, après une *larga*, se laisse poursuivre. Le banderillero, alors, court sur le taureau, le croise, pique et sort de côté opposé à la cape.

On banderille aussi de cette façon à l'improviste, le taureau étant levantado. Au lieu de poursuivre une cape, le taureau peut être pris lorsqu'il sort de juridiccion d'une autre suerte.

AL RECORTE Suerte assez rare. Le torero court derrière le taureau, le dépasse et le rasant sur le flanc, il plante ses dards d'arrière en avant. Le taureau s'enferre de lui-même en relevant la tête dans le coup de cornes.

Digitized by Google

Le président est seul juge, pour les banderilles comme pour la pique, du nombre de *palos* que peut prendre le taureau. Ces différentes suertes n'étant que les moyens de préparer le fauve pour l'espada, c'est d'après son état physique que l'on peut décider s'il a été assez travaillé, et si le dernier *tercio* peut commencer.

Digitized by Google

L'ÉPÉE

Nous voici arrivés à la partie la plus émouvante, la plus belle, la plus parfaite aussi de la course. Le deuxième grand premier rôle entre en scène. C'est l'*espada*. Le taureau habilement préparé par les piques, les banderilles, les passes de cape, est en état de recevoir le coup final qui va le jeter aux pieds de son adroit et débile vainqueur.

Le duel de l'homme et de la bête commence ici, à proprement parler. Magnifique instant, éprouvante minute, dont Théophile Gautier a si justement noté l'émotion dans une des plus belles pages de son *Voyage en Espagne*.

« Le moment étant venu, dit-il, l'*espada* se place tout à fait en face du taureau, agitant sa *muleta* de la main gauche et tenant son épée horizontale, la pointe à la hauteur des cornes de l'animal. Il est difficile de rendre avec les mots la curiosité pleine d'angoisse, l'attention frénétique qu'excite cette situation qui vaut tous les drames de Shakespeare; dans quelques secondes, l'un des deux acteurs sera tué. Sera-ce l'homme ou le taureau ? Ils sont là tous les deux, face à face, seuls; l'homme n'a aucune arme défensive, il est habillé comme pour un bal : escarpins et bas de soie, une épingle de femme percerait sa veste de satin; un lambeau d'étoffe, une frêle épée, voilà tout. Dans ce duel le taureau a tout l'avantage matériel. Il a deux cornes terribles, aiguës comme des poignards, une force d'impulsion énorme, la colère de la brute qui n'a pas

Digitized by Google



Pedro Romero tuant avec l'épée, d'après Goya (*voir p. 160*).



Espartero tuant au "recibir" (*voir p. 298*).

Digitized by Google



Bombita III préparant un "volapie" (*voir p. 298*).



Gaona préparant un "volapie" (*voir p. 298*).

Digitized by Google

conscience du danger, mais l'homme a son épée et son cœur, douze mille regards sont fixés sur lui ; de belles jeunes femmes vont l'applaudir tout à l'heure du bout de leurs blanches mains. »

Le tauromache Moratin a, de son côté, fort justement mis en lumière l'extrême précision avec laquelle l'espada va tuer son adversaire. « L'art, dit-il, est arrivé à tant de délicatesse, qu'il semble qu'on va faire une saignée à une dame, et non tuer d'une estocade un animal aussi redoutable. »

Un symbolisme éclatant sort de cette victoire de la ruse, de l'audace et de l'intelligence humaine sur la férocité, la sottise et la force brutale de la bête. Tous les écrivains tauromaches ont souligné cette moralité. Elle est obligée car elle est vraie. Dans ce *tercio* final, le diestro aborde le taureau, tout seul. Il n'a en main, pour se défendre, qu'un morceau d'étoffe rouge ; pour attaquer et mettre à mort son ennemi, qu'une épée nue.

Le taureau, lui, malgré les châtiments reçus au cours des *tercios* précédents, n'a rien perdu de sa férocité, ni de sa redoutable furie. Seulement il est moins vif, moins désordonné dans ses attaques. Il est devenu plus méfiant, vindicatif, rusé. On le croirait affaibli, abruti, fatigué. Il n'en est rien. Au contraire plus que jamais, il est redoutable. A s'être mesuré avec l'homme il semble qu'il ait acquis plus d'intelligence. Il discerne mieux son adversaire, prévoit ses coups, et ne cherche que le bon moment pour l'atteindre et se venger sur lui de tous les châtiments qu'il a reçus.

Aussi le torero doit-il agir avec infiniment de circonspection devant cet ennemi dont il doit tout craindre. A la parfaite connaissance du taureau, à la science des règles de l'arène, au maniement de la muleta dans l'infinie variété de ses passes, il doit joindre certaines vertus spéciales, le coup d'œil, l'énergie, la rapidité, le sang-froid, un ensemble de qualités qui forment ce que l'on pourrait appeler « l'esprit du *trasteo* » et que l'on rencontre chez quelques hommes à qui la seule vue du taureau donne du génie, de ces

Digitized by Google

hommes comme il y en avait autrefois, du temps de Pepe Hillo, des Montes, des Frascuelo et des Reverte — comme il y en a aussi aujourd'hui, pour le plus grand honneur de la tauromachie et de l'Espagne. De plus il doit avoir reçu de la nature des qualités physiques qui simplifient singulièrement sa tâche. C'est ainsi qu'il doit être assez grand pour dominer le taureau et bien voir l'endroit où il doit frapper. Il faut que par un entraînement régulier, il entretienne souples ses jambes, solides ses cuisses.

Souvent un torero qui a reçu une blessure grave dans ses membres inférieurs, même quand il est rétabli, ne peut plus courir : il a perdu sa vigueur, son agilité d'antan. Fuentes et, récemment, Bienvenida reçurent des blessures qui leur enlevèrent une partie de leurs moyens...

Un diestro bien en état qui aborde un bon taureau, c'est une chose émouvante. « Pour quelqu'un qui entend un peu la tauromachie, écrit encore Théophile Gautier, c'est un spectacle intéressant que d'observer les approches du matador et du taureau qui, comme deux généraux habiles, semblent deviner les intentions l'un de l'autre et varient leurs manœuvres à chaque instant. Un mouvement de tête, un regard de côté, une oreille qui s'abaisse sont pour un matador exercé autant de signes non équivoques des projets de son ennemi. Enfin le taureau impatient s'élance contre le drapeau rouge dont le matador se couvre à dessein. Sa vigueur est telle qu'il abattrait une muraille en la choquant de ses cornes; mais l'homme l'esquive par un léger mouvement de corps ; il disparaît comme par enchantement et ne lui laisse qu'une draperie légère qu'il élève au-dessus de ses cornes en défiant sa fureur. L'impétuosité du taureau lui fait dépasser son adversaire; il s'arrête alors brusquement en roidissant ses jambes, et ces réactions brusques et violentes le fatiguent tellement que, si ce manège était prolongé, il suffirait seul pour le tuer. Aussi Romero, le fameux professeur, dit-il qu'un bon matador doit tuer huit

Digitized by Google

taureaux en sept coups d'épée. Un des huit meurt de fatigue et de rage. »

LA MULETA Cet engano, dont l'emploi judicieux permet au diestro d'esquiver le taureau, de le placer, de le fixer, de le maintenir dans telle position propre à permettre l'exécution d'une bonne estocade, est un simple chiffon de laine rouge vif, de forme triangulaire, long de $1^{m},50$ environ sur 30 à 40 centimètres.

Déployée, la muleta forme un drapeau à peu près pareil à celui des gardes-barrières ; l'espada s'en sert en ayant soin de relever les pans flottants de l'étoffe, qu'il tient avec le bois du bâton dans sa main gauche, et de telle sorte qu'il puisse laisser flotter l'étoffe plus ou moins.

Il existe une autre forme de muleta, dont l'étoffe est taillée en rond, et qui s'accroche par le milieu à un petit piton fixé au bois du bâton. Les plis de l'engano sont ramassés autour de cette petite hampe, et sont laissés assez lâches pour ressembler à un drapeau en berne, et présenter ainsi une surface suffisamment grande pour attirer l'attention du taureau et la fixer.

L'ÉPÉE L'estoque est une épée flexible et longue de 90 centimètres de la pointe au pommeau. Non trempée mais d'acier forgé, par suite plus résistante et plus souple, elle est formée d'une lame plate et large (80 centimètres de long) et d'une garde très courte (10 centimètres). La lame se prolonge dans la poignée recouverte de laine rouge, pour empêcher la main de glisser, jusqu'au large et lourd pommeau, revêtu de cuir. Le matador tient cette arme par le pommeau, les doigts serrant la garde circulaire, et l'index appuyé sur la croix et la lame.

La pointe est légèrement recourbée dans le sens du plat afin de mieux pénétrer entre les os, et toucher l'endroit vital du taureau.

« Il n'y a pas de taureau désossé » dit un proverbe tauromachique.

Digitized by Google

LE BRINDIS Dès que le président fait sonner la mort du taureau, les banderilleros s'arrêtent, un grand silence plane sur la plazza. L'instant est solennel.

C'est alors que le diestro que son tour appelle descend dans le redondel, et, tenant dans la main gauche la muleta et l'épée nue, s'avance vers quelque personne par lui choisie parmi les spectateurs. Puis la regardant en face, debout à quelques pas de la *barrera*, il enlève sa *montera* et la tenant suspendue, il prononce la formule sacramentelle du *brindis*, c'est-à-dire qu'il dédie à ladite personne, avec un petit discours préliminaire, le taureau qu'il va combattre. Le diestro dit : « *Brindo por el Senor... yo voy a matar aquel toro o el tiene que matarme* » — ce qui veut dire : « Je brinde pour M. un tel... je vais tuer ce taureau à moins que ce taureau ne me tue ».

Sur quoi il fait un demi-tour rapidement, en lançant par-dessous son bras, d'un revers de main, sa *montera* à quelqu'un de ses amis et il la lance si prestement qu'il est rare qu'elle manque son but.

Le brindis est un honneur insigne, qui ne se prodigue qu'à bon escient, soit que le matador veuille honorer quelque protecteur, soit qu'il désire rendre hommage à quelque important personnage, soit enfin qu'il s'adresse plus simplement à un ami ou à une jolie femme. Inutile de dire que cet honneur est fort coûteux pour celui qui le reçoit et fort profitable pour celui qui le fait ; car l'usage veut qu'il y soit répondu par un petit présent, qui varie entre la boîte de cigares et le diamant de prix.

Le premier taureau est toujours offert au président : *Brindo por el Senor Presidente...*

LE TRASTEAR Sans plus attendre, l'homme s'avance rapidement vers le taureau. De ce moment, il n'a, de par le règlement, qu'un quart d'heure pour mettre à mort son adversaire. Passé ce délai, un premier avis du président viendra blâmer le diestro maladroit ou trop prudent. Ce sont les trom-

Digitized by Google

pettes qui, sur un signe venu de la loge du président, donnent cet avis, où ne manque pas de s'associer, par ses protestations, le populaire, auquel importe peu le nom, la renommée, la popularité même du diestro. Cinq minutes lui sont accordées en plus ; et si elles ne suffisent pas, cinq autres encore après un nouvel avertissement. Si le taureau n'est pas mort encore ou plutôt s'il n'a pas reçu encore le coup d'estoc, les cabestros viendront chercher le fauve dans l'arène et le ramèneront au corral, où les bouchers l'immoleront. Outre que ces avertissements sont humiliants et énervants pour le diestro qui se les est attirés — combien énervants — ou il a peur du taureau, ou celui-ci est encore trop vif, et le temps passe sans que l'homme puisse le mater, et le public devient hostile ; et l'avis présidentiel n'est guère propre à donner du sang-froid au matador qui se trouble. Ils s'accompagnent d'ordinaire d'amendes parfois élevées et qui atteignent cent, deux cents, cinq cents francs, comme le décide le président, seul juge (et juge sans appel) en ces matières.

Parfois, cela dépend des règlements locaux, c'est l'alguazil qui, s'approchant de la barrière, et levant, sans dire un mot, un doigt, deux doigts, trois doigts, vient porter au diestro malhabile, ou intempestivement ému, les avis présidentiels.

Le torero, lors du *trasteo*, se fait accompagner en général d'un *capeador* pour le quite s'il y a lieu ; c'est le *sobresaliente* qui l'assiste le plus souvent.

Parfois, d'un beau geste, il écarte toute aide, refuse les services de quiconque. Ce simple geste de la main est d'un bel effet.

N'empêche que les avisés et dévoués peones n'ont garde de lui obéir et ils ne s'éloignent point trop. Un faux pas est toujours possible, l'embroque est tout proche et un quite habile peut très bien venir des plus à propos.

La mise à mort du taureau se décompose en deux parties : les passes de *muleta*, et l'*estocade*. Voyons d'abord les passes de muleta.

Digitized by Google

PASSES DE MULETA Avec la muleta, le torero va préparer son taureau, le fatiguer s'il est trop vif encore, jouer un instant avec lui, s'il est tout à fait parado, mais surtout le mettre sur ses pieds, le placer pour recevoir le coup d'estoque, en un mot, le *cuadrer* (préparer la position de la tête) après l'avoir égalisé, c'est-à-dire avoir assuré son aplomb sur ses quatre jambes, l'avoir immobilisé.

Le nombre des suertes est très grand. En voici les plus belles.

PASSES NATURELLES OU RÉGULIÈRES La passe naturelle est, comme son nom l'indique, la plus simple et la plus usitée.

Le diestro se présente devant le *bicho*, la muleta dans la main gauche, les plis largement déployés. Il se présente devant le taureau dans sa rectitude, et l'ayant cité d'un geste ou en frappant le sol d'un coup de pied, l'homme attend que la bête soit à juridiccion. Lorsqu'elle a humilié, il déplace le leurre en l'inclinant vers le terrain du dehors, puis charge la passe en élevant la muleta au-dessus des cornes du taureau ou en l'abaissant sous son mufle. Et en même temps sans bouger les pieds, il opère une légère flexion du corps. L'animal passe et le torero, faisant un simple demi-tour, se retrouve en face de lui, la muleta à droite, et les bras croisés. Cette passe doit s'exécuter avec précision mais sans précipitation.

PASSE EN RODONDO Après avoir exécuté une passe régulière et naturelle, le torero se retrouve, ainsi qu'on vient de le voir, dans la même position, en face du taureau. Il peut alors exécuter deux fois la même passe coup sur coup. C'est ce qu'on a nommé la passe en *rodondo*, qui oblige le taureau à tourner sur lui-même autour de l'homme. Il exécute ces passes en rodondo de deux façons : *por alto* ou de *telon*.

Digitized by Google

POR ALTO Par en haut; si le taureau se présente les cornes et la tête hautes, le diestro lui présente la muleta très bas, presque traînant à terre. Lorsque l'animal humilie, il la relève vivement et lui fait caresser les cornes et le col du fauve.

DE TELON C'est la passe contraire. La muleta déployée comme un rideau de théâtre est alors relevée de bas en haut, perpendiculairement.

Ces passes peuvent s'exécuter en tenant la muleta dans la main droite, ce sont alors les passes *con derecha (avec la droite)*.

DE PECHO C'est la passe de poitrine. Il faut, pour user de cette suerte, un taureau franc.

Le diestro vient se placer devant l'animal, assez près de lui, et il lui présente le flanc bien dans la rectitude de l'embroque. Tenant l'épée dans sa dextre, il étend la muleta entre son corps et le taureau ; puis, citant, il tourne la muleta vers le terrain du dehors, il l'amène sur sa poitrine, obligeant ainsi le taureau à passer devant lui. Et il lui fait prendre sa sortie sur la droite. Suivant que la bête suit l'engano avec plus ou moins de netteté, il lui en couvre la tête, pour l'aveugler. Mais il doit le plus possible éviter de bouger les pieds et de faire un pas en arrière, sauf le cas où le taureau n'aurait pas pris un élan très franc et chercherait sous l'engano à se rapprocher de l'homme.

PASSE CAMBIADO Celle-ci s'exécute après une passe naturelle. Le diestro change de main, et faisant passer la muleta dans sa main droite, il en étale largement les plis en se servant de la pointe de son épée. Il donne ainsi sa sortie au taureau sur sa droite, et sort de suerte en chargeant la passe. C'est tout simplement une passe naturelle, mais exécutée par la main droite. C'est généralement la passe par laquelle les toreros commencent leur *faena* (travail).

Digitized by Google

DEMI-PASSES Ce sont des passes inachevées.

PASSE AYUDATO Le matador tient la muleta de la main droite et la déplie devant le mufle du taureau en maintenant avec la pointe de l'épée la partie inférieure de l'*engano*. Au moment du choc, le diestro lève la muleta et le taureau passe en dessous; l'homme demeure dans le terrain occupé par la bête.

PASSE DE MOLINETE Cette passe est une « fioriture » et n'a aucun objet défini. Elle commence comme une passe naturelle et, au moment où le taureau entre en suerte, le torero se porte sur son côté ; l'animal le perd de vue, et l'homme, faisant demi-tour sur lui-même, se retrouve de nouveau face à son adversaire.

EMPLOI DES PASSES SELON LE CARACTÈRE DES TAUREAUX Les passes por *alto*, de *telon*, *ayudatos* s'emploient avec les taureaux qui ont tendance à baisser la tête.

Les passes naturelles sur la droite avec les taureaux qui, pour se défendre, s'appuient contre les *tablas*.

Les passes de poitrine ou de *pecho*, avec ceux qui longent le terrain, ou qui, à la fin d'une passe naturelle, se retournent vivement.

Les *rodondos*, avec les taureaux qui ont conservé beaucoup de vigueur.

Quelquefois, le taureau, devenu prudent, discerne très bien le leurre que lui tend l'homme et l'homme lui-même. Il cherchera donc à frapper ce dernier, sans donner dans l'*engano*. Aussi bien le diestro agira-t-il sagement en se faisant accompagner d'un *sobreliente* qui indiquera à l'animal, par des passes appropriées, des

Digitized by Google



Le taureau va tomber (*voir p. 303*).



Le taureau s'agenouille pour mourir (*voir p. 303*).

Digitized by Google



" Le Descabello " (voir p. 304).



" Le Descabello a pulso " (voir p. 304).

Digitized by Google

sorties nouvelles, lorsque lui-même sortira de suerte. Il empêchera aussi le taureau de revenir sur son adversaire — et au besoin, il le replacera utilement pour d'autres passes.

L'ESTOCADE Le travail de la muleta a donc servi à *cuadrer* le taureau encore trop fougueux. Lorsqu'il est devenu à peu près tranquille, bien alourdi sur ses quatre pieds égalisés, bien d'aplomb, le diestro juge l'instant venu de lui porter le dernier coup.

Nous avons dit comment le premier, à Ronda, en 1726, l'illustre Francisco Romero tua le taureau d'un coup d'épée ; nous ne reviendrons pas sur ce sujet. Mais avant d'entreprendre la description des différentes manières qu'il y a de mettre le taureau à mort, nous croyons devoir insister particulièrement sur une observation importante.

Beaucoup de personnes, récentes dans leur amour des courses, s'imaginent qu'une estocade, pour être bonne, doit envoyer rouler à terre, comme un animal foudroyé, le taureau frappé. Il n'en est rien ; un taureau très bien tué ne tombe pas toujours du premier coup. Il résiste au coup mortel, il tourne sur lui-même, il fait quelques pas, puis lentement s'écroule comme une masse.

Il est même très rare que l'estocade soit foudroyante. C'est le plus souvent un effet du hasard. Néanmoins aujourd'hui Vicente Pastor, un des meilleurs toreros de ce temps, a la spécialité de tuer très souvent sur le coup le *toro* qu'il frappe et de le faire s'écrouler dans les plis de sa muleta.

Ceci dit, et laissant de côté pour l'instant les différentes sortes d'estocades et les qualités qu'elles doivent présenter, passons aux différentes façons que les toreros ont de les donner.

Il en est deux, surtout, qui sont de grand effet, deux dont les autres dérivent d'ailleurs : l'*estocade a recibir* et l'*estocade a volapie*.

Digitized by Google

L'ESTOCADE A RECIBIR C'est celle qu'inaugura, en 1726, à Ronda, Romero. Adenamar a raconté cet exploit.

Les Palormo et El Africano imitèrent Romero entre 1748 et 1776.

Puis d'autres vinrent, Pedro Palormo, Costillares, Jeronimo Jose Candido, qui inventèrent autre chose.

Ce coup est moins employé aujourd'hui, parce qu'il est extrêmement difficile et hardi.

Le taureau est d'aplomb, l'homme se place à quelques pas devant lui le corps droit, profilé juste dans l'axe de la corne droite de l'animal, les pieds en équerre. La muleta dans sa main gauche inclinée devant lui, il cite le fauve humiliant en lui indiquant sa sortie à droite. De la main droite, il tient l'épée de telle sorte qu'elle forme une seule ligne avec l'avant-bras élevé assez haut, le coude écarté, il cite en frappant du pied ou en agitant l'extrémité de la muleta et, de l'œil, il vise le point qu'il doit toucher de son épée. Le taureau fonce et c'est lui qui s'enfonce dans le fer tendu. C'est ce qu'on appelle *recibir*, recevoir. On s'imagine aisément le danger couru par l'homme, s'il manque son coup. Il faut donc pour estoquer à *recibir* que le taureau soit franc, qu'il charge bien et droit. Jamais, si le recibir n'a pas réussi une première fois, on ne doit le recommencer une seconde fois avec le même taureau.

A VOLAPIE L'estocade à recibir est excellente avec les taureaux *boyantes*, *revoltosos* et *que se cinen*. Pour les autres elle est difficile. Et s'il arrive que le taureau soit fatigué, ou trop *parado*, impossible. Aussi bien Joaquin Rodriguez Costillares inventa à la fin du XVIIIe siècle une autre suerte, propre à dépêcher les taureaux avec qui ne réussissait pas toujours le recibir : l'estocade à volapie, qui a cet avantage sur la précédente qu'avec elle, on peut tuer tous les taureaux. Dans le recibir, c'est le taureau qui

Digitized by Google

fond sur l'homme et s'embroche. Dans le *volapie*, c'est l'homme au contraire qui court sur le taureau et le transperce. Cette manière demande toutefois de la prudence. Il faut surtout que le taureau soit bien d'aplomb, bien arrêté, et qu'il présente convenablement la tête. Le diestro, au moment opportun, se place devant le taureau, marche vivement sur lui, lui met la muleta sous le nez, et tandis que l'animal humilie, il lui plonge l'épée dans la moelle épinière, puis file le long du taureau, par la sortie qu'il s'est ménagée.

Voici ce que dit de la suerte à volapie, dans son manuel, Pepe Hillo :

« Le diestro se met en position pour donner la mort, et aussitôt que le taureau, trompé par le mouvement de la muleta, baisse la tête et découvre les épaules, il court vers lui, enfonce son épée, et saute sur un pied... Coup très brillant mais qu'on ne doit mettre en pratique que quand les taureaux ont perdu de leur agilité et refusent de se précipiter sur l'espada. »

L'estocade à volapie doit être évitée si le taureau se trouve au milieu de l'arène, ou en querencia. Si on ne peut faire autrement que de l'essayer, on fera bien de ne le faire qu'avec un *capeador* prêt au quite.

A UN TIEMPO Il arrive que l'homme partant pour le volapie, le taureau, voyant bouger son adversaire, se précipite sur lui, alors qu'il a refusé de partir à la citation du diestro. Celui-ci le reçoit avec la muleta en lui indiquant sa sortie, et frappe de l'épée comme précédemment. Naturellement le coup d'œil doit être d'autant plus juste et assuré, pour que le coup réussisse, qu'il est plus rapide.

AL ENCUENTRO C'est à peu près la même suerte, mais ici l'homme cite le premier et part à la rencontre du taureau juste au même instant où celui-ci s'élance.

Digitized by Google

AGUANTANDO L'homme se préparant pour le recibir, le taureau part avant d'avoir été cité. Le diestro alors plante l'estoque, et au lieu d'indiquer sa sortie au taureau avec sa muleta, il sort lui-même de suerte en faisant un écart. C'est un *recibir* incomplet.

Il existe encore d'autres suertes d'estoque, beaucoup moins belles mais qui ont leur utilité. Ce sont les :

ESTOCADES DE RECOURS Elles s'emploient lorsque les taureaux, mal préparés, ou trop fougueux ou vicieux, ne permettent pas qu'on les approche de près.

AU PAS DES BANDERILLES Le taureau étant arrêté, l'homme court sur lui très rapidement, et l'estoque en passant.

A LA CARRERA A la course, peu fréquent. Le torero frappe le taureau levantado, en le croisant obliquement.

A LA MEDIA VUELTA Suerte analogue à celle qui porte le même nom et qui sert pour la pose des banderilles. Le matador placé derrière le taureau le cite et frappe au moment où il se retourne.

LES DIFFÉRENTES SORTES D'ESTOCADES Nous venons de voir les différentes manières, les plus importantes et les plus usitées, de donner l'estocade. Mais donner l'estocade n'est pas tout. Encore faut-il qu'elle soit bien donnée, et que le taureau soit tué proprement.

Où et comment le taureau doit-il être frappé ?

Tuer le taureau du premier coup d'épée est une affaire de chance, d'abord. On peut avoir tué le fauve très bien, même s'il a fallu plusieurs estocades, question de hasard : ou l'épée rencontre un os ; ou bien le taureau est plus vigoureux qu'un autre ; ou bien

Digitized by Google



Bombita III : Le Triomphe (*voir p. 306*).



L'Arrastre (*voir p. 306*).

Digitized by Google





Courses Portugaises : Cavaliers en place voir p. 308.

encore tient-il raide sur ses jambes, sans tomber, quoique frappé à mort. Ce qu'il faut, c'est le toucher au bon endroit et, en second lieu, le toucher bien.

Au bon endroit, c'est-à-dire, *en los rubios* (dans les « blonds ») *en la crux*, à la croix, au point où la colonne vertébrale et le paleron se rejoignent. La *crux* forme une protubérance au-dessus du garrot. L'épée, en y pénétrant, sectionne la moelle épinière.

Le taureau est mort. Mais si l'épée touche juste au bon endroit, elle peut avoir été enfoncée jusqu'à la garde, profondément. Elle est alors une estocade *honda*, profonde ; *sobrada* si l'épée entre des deux tiers de sa longueur ; *media*, moyenne, si la moitié seule pénètre ; *corta*, courte, si le diestro n'en enfonce qu'un tiers seulement. Ce sont des coups portés dans le bon sens et comme il faut. Une estocade portée trop en avant de la croix est dite *delantera*, et *trasera* si elle est donnée en arrière. Si l'épée dévie à gauche, elle est *contraria*. Si elle sort par le côté (très mauvaise) elle est *atravesada*. Une estocade *tendida* signifie que l'épée est trop horizontale et, suivant la peau, ne pénètre pas; si elle entre par l'épaule, elle est *baja*, ou basse; si elle entre en bas, verticalement, *pasada ;* si l'épée tombe, l'estocade est *caida*.

Lorsque le diestro a plongé son épée en entier au point voulu et qu'il l'a retirée sans l'avoir lâchée, il a fait une estocade *mete y seca* (mets et retire).

DE LA BONNE ESTOCADE Celle-là doit trouver la moelle épinière ; l'animal est tué net. Mais on peut régulièrement mettre à mort l'animal de plusieurs façons :

Soit que l'épée tranche la moelle, en pénétrant à l'intersection des deux vertèbres. Le taureau tombe alors foudroyé.

Soit que l'épée, entrée obliquement dans la poitrine, traverse le cœur. Le taureau reste debout un instant, oscille sur ses jambes et s'affaisse bientôt rapidement sans perdre son sang.

Digitized by Google

Soit que l'épée perfore les poumons, ce qui n'est pas beau, car l'animal vomit le sang à flots par les naseaux et par la bouche. Il meurt asphyxié.

Soit que l'épée, entrant trop haut, coupe les tendons des jambes, auquel cas l'animal est *descordado*, déséquilibré et tombe à genoux. Il faut alors l'achever, comme nous le verrons faire plus loin, d'un coup de *puntilla*.

Plus l'estocade est près du garrot et plus elle est perpendiculaire, meilleure elle est. Une estocade mauvaise est le *golletazo* qui, pénétrant très bas, perfore la gorge. Elle est fréquemment occasionnée par un manque de sang-froid fâcheux chez l'espada, et trop de précipitation.

Le diestro a un temps limité pour tuer le taureau, mais le temps varie bien entendu, d'après la nature de l'animal et son état de combativité. Le président est seul juge du temps à accorder à l'espada. Il arrive quelquefois que, énervé par les avis reçus, par la fougue encore trop vive de son adversaire qui ne peut pas présenter la tête comme il faut pour recevoir l'estocade, le diestro perd le calme qui lui est nécessaire. Aussi doit-il redouter de donner plusieurs estocades mauvaises à la suite l'une de l'autre. Nous avons vu, pour notre part, une espada, pourtant excellente, et d'un jeu très classique, tellement affolée par la mauvaise condition du taureau qu'il lui fallait tuer, et par l'attitude du public mécontent de la lenteur de l'homme, qu'elle osa — ce qui lui valut d'ailleurs de sévères reproches — mettre à mort le fauve en le tuant de côté, d'un coup d'épée dans le cœur.

LE DESCABELLAR L'estocade donnée dans les règles, le taureau est mort. Mais il peut encore rester debout quelques instants encore, faire quelques pas, s'accoter aux *tablas* ou, cherchant sa querencia, tourner en rond sur lui-même avant de s'écrouler. Tant que le taureau est debout, il appartient

Digitized by Google

au diestro qui vient de le *matar* (tuer avec l'estoque). Celui-ci, pour éviter que l'inutile agonie se prolonge, doit essayer de faire tomber l'animal, soit en renfonçant l'épée plus à fond, au moyen de passes de cape, soit enfin en faisant faire au taureau plusieurs voltes successives qui l'épuisent.

Si le diestro peut reprendre son épée et que le fauve reste encore debout, il doit procéder au *descabellar*, c'est-à-dire que d'une passe de muleta, il le force à humilier, ou si le taureau refuse d'obéir à la muleta, il le fait humilier tout de même, soit en le piquant de l'épée au naseau, soit en lui posant le pied sur le mufle. L'animal ayant enfin humilié, le diestro lui donne un coup d'estoque au-dessus des cornes, à l'endroit nommé *cerviguillo*, et la mort s'ensuit, instantanée, foudroyante. Au lieu de donner un coup sec, le diestro peut aussi faire le *descabello a pulso*, c'est-à-dire poser la pointe de son épée à l'endroit voulu, et pousser seulement.

Le coup est sûr. L'animal s'écroule aussitôt. Mais il faut que le diestro use du descabello avec prudence. Car le taureau encore debout peut fort bien, dans un dernier effort, bondir sur l'homme et lui faire payer cher les coups reçus, en l'entraînant avec lui dans la mort.

LE PUNTILLERO Le diestro n'a recours au *descabellar* que si le taureau ne tombe pas. Mais dans le cas où le fauve écroulé ne serait pas mort encore, un peon, le *puntillero* ou *cachetero* arrive, et approchant le vaincu par derrière, lui porte au *cerviguillo* un coup décisif qui achève l'animal, au moyen d'une sorte de poignard nommé *cachete* ou *puntilla*, courte lame cylindrique ou poinçon triangulaire, emmanché fortement dans une poignée de bois. Cela s'appelle *atronar* le taureau. Le taureau est mort. Le diestro s'éloigne, et de la *montera*, salue et remercie les spectateurs qui l'acclament — ou le huent, selon ses mérites.

Digitized by Google

LE TRIOMPHE S'il a bien tué, on lui accorde l'oreille de sa victime. Et, des gradins, cigares, chapeaux, gourdes pour boire, éventails, coussins, oranges lui sont jetés par les spectateurs déchaînés. On dit que parfois les femmes lui envoient leur corset. Le geste est charmant — encore que symbolique. Nous avons eu le plaisir de constater de nous-même et de nos propres yeux que la légende ne ment pas, dans la traditionnelle Espagne. Un élégant corset fort garni de dentelles et de menus rubans voltigea, non loin de la place que nous occupions, pour témoigner au jeune diestro mexicain Gaona d'une admiration non dissimulée. Par malheur, nous croyons bien que ce fut une main d'homme qui l'envoya. Il n'importe, c'était un corset tout de même...

L'ARRASTRE Lorsque le taureau laisse enfin retomber sa noble tête sur le sable rougi de l'arène, les portes s'ouvrent et les fringantes mules, caparaçonnées et pomponnées, du *paseo*, apparaissent de nouveau. Elles viennent, conduites par les *mozos*, enlever les cadavres des chevaux et du taureau, qui encombrent le redondel.

Si le taureau fut vaillant, on enlève les chevaux avant lui ; s'il fut mou et mérita les banderilles de feu, on l'entraîne d'abord au matadero, où, dépecé, on tire de son cadavre encore chaud des quartiers de viande destinés aux boucheries populaires.

Les attelages emportent au galop les dépouilles des morts et leur font faire le tour du redondel, tandis que les chulos ratissent vivement l'arène, saupoudrant de sable les flaques de sang, et la remettant en état pour l'entrée du taureau suivant.

Digitized by Google

DES DIFFÉRENTES COURSES DE TAUREAUX

Nous croirions être incomplets — nous le sommes d'ailleurs, car on ne saurait se vanter d'avoir tout dit, lorsque l'on traite de l'art tauromachique — mais nous le serions particulièrement, si nous bornions nos explications aux seules courses espagnoles. Il existe d'autres espèces de courses, des divertissements très nombreux, plutôt que des courses, où le taureau joue un rôle important, les courses landaises, les courses provençales, les courses libres, les ferrades, les *novilladas*, les *becerradas* — autant de jeux différents et qui ne sont pas toujours absolument dénués d'intérêt.

Comme, à leur sujet, des développements trop longs nous feraient sortir de beaucoup des limites que nous fixe le cadre même de cette étude, nous ne ferons que toucher un mot des unes et des autres de ces courses à-côté... Mais avant que de quitter l'Espagne, il convient de nous arrêter un moment à deux sortes d'exercices qui, pour différer sensiblement des *corridas de muerte*, n'en dérivent ou n'en procèdent pas moins. Nous voulons parler des *novilladas* et des *becerradas*. Toutes deux se pratiquent fort couramment en Espagne.

LES BECERRADAS On nomme ainsi des courses où sont courus de jeunes veaux, les *becerros*. Ce sont des animaux de dix-huit mois environ, dont les cornes sont déjà poussées mais qui ne sont pas encore recourbées. De sorte que, pour frapper, ils doivent donner un coup de tête de côté.

Digitized by Google

Les toreros qui les combattent sont des amateurs le plus souvent, mais qui doivent être entourés de professionnels, lesquels dirigent la course.

Il n'y a jamais de picadors dans les becerradas. On pose les banderilles et on met à mort l'animal. Ce sont des amateurs qui exécutent ces différentes *suertes*.

LES NOVILLADAS Les *novilladas* sont des courses de jeunes taureaux appelés *novillos*. Le règlement en est le même que pour les *corridas de muerte*.

Elles ont lieu pendant toute l'année, dans les mêmes plazzas qui servent aux grandes courses.

Les *novillos* sont des taureaux de trois à quatre ans. Comme de véritables taureaux ils reçoivent la pique, les banderilles et sont mis à mort. Quelquefois le jeu de la pique n'a pas lieu.

Les toreros qui les combattent sont des novilleros, futurs *espadas de cartel*, qui n'ont pas encore reçu l'alternative. Dans les petites villes, dans des villages où il n'existe pas d'arènes, on organise une sorte de redondel sur la place publique, entre des *tablas* de fortune, formées de barriques, de chaises et de chariots.

COURSES PORTUGAISES Nous avons vu, au cours des pages qui précèdent, qu'une suerte autrefois en honneur en Espagne était la *lanzada*, pratiquée par un cavalier armé du *rejon* ou des *rejoncillos*, sorte de lance ou de javelot avec lequel le *caballero* tentait de tuer le taureau. Les courses royales, telles qu'on les faisait autrefois en Espagne, donnaient lieu à ces exercices. Aujourd'hui passés de mode, ils se sont transformés, et c'est en Portugal que le *rejonear* est le plus usité. C'est même le propre des courses portugaises, ce par quoi elles diffèrent des courses espagnoles.

Le *caballero en plaza* est monté sur un cheval dressé à ce jeu, fin

Digitized by Google

de bouche et qui doit obéir aux moindres indications de son cavalier. Celui-ci s'avance vers le taureau, armé du *rejon*, tel que nous l'avons décrit : une lance en bois sec, qu'il s'agit de casser dans le cou de l'animal, au *morillo*. Arrivé à juridiccion, le cavalier plante le *rejon* dans le cou du taureau humiliant, et prend sa sortie sur la gauche.

Les *pegadores* contribuent également à donner aux courses portugaises un attrait particulier.

Ce sont des toreros qui luttent avec le taureau, et cherchant à le renverser ; encore le taureau est-il emboulé, afin d'éviter de mauvais coups. Ce sont les derniers athlètes. Ils rappellent, de loin, les premiers combattants de taureaux, ceux que l'on nommait, en Grèce, les ταυροχαθαπτιαι et tels que nous en ont conservé des images, les bas-reliefs dont nous parlions dans notre premier chapitre.

COURSE LANDAISE

On la pratique beaucoup en France, dans les Landes, comme le nom l'indique. Ce en quoi elle diffère des courses espagnoles, c'est que jamais le taureau n'y est mis à mort. On se contente d'exécuter avec lui un certain nombre de tours adroits et souples, qui procèdent plus de la gymnastique que de la véritable tauromachie. Point n'est besoin, au reste, de taureaux : une simple vache peut très bien suffire.

Mais la vache landaise est plus vive et plus mobile que le taureau espagnol. Il s'agit donc, pour les écarteurs, — ce sont les toreros landais — de citer l'animal, de l'attendre à juridiccion, et par des feintes assez voisines du *quiebro* espagnol, d'esquiver son coup de cornes, au moment précis.

Pour varier le jeu et multiplier les difficultés de cet exercice en général assez innocent, on peut feinter à la *file* : plusieurs écarteurs se mettent en ligne droite, à quelque distance l'un de l'autre, et se dérobent ainsi successivement à la *cogida* de l'animal.

Digitized by Google

Si celui-ci est particulièrement adroit, ou, à force d'avoir été couru, trop malin, on aura pris le soin de l'attacher par les cornes avec une corne que tient un écarteur spécial, qui empêchera la vache ou le taureau de mettre en péril les jours du maladroit qui l'aura mal abordé.

LE SAUT C'est le plus joli de la course landaise. On l'exécute à la garrocha, comme en Espagne. Le sauteur cite le taureau, court sur lui, et avant d'arriver à juridiccion, fiche sa lance en terre, s'enlève à la force des poignets et retombe derrière l'animal. Il n'est pas indispensable de sauter à la garrocha. On peut sauter sans l'aide d'aucun instrument, soit que l'homme prenne son élan et franchisse le taureau dans toute sa longueur, d'un bond ; soit qu'il saute en travers du taureau, par-dessus les cornes ou par-dessus le cou ; soit encore qu'il le fasse humilier et saute en lui posant le pied entre les cornes ; soit enfin que plusieurs sauteurs franchissent l'animal en même temps.

COURSE PROVENÇALE Ceci est une des plus grandes distractions de la Camargue. A la fois course espagnole et course landaise, la course provençale comprend le saut, les feintes, les banderilles, la cape.

On se sert pour ces courses de petits taureaux camarguais, vifs et prestes, animaux assez dangereux mais domesticables.

Nous n'entrerons pas dans le détail des « passes » qui se peuvent employer dans ces courses. Nous les avons déjà rencontrées et expliquées. Le seul exercice nouveau est le *simulacre* de la mort du taureau. Le diestro qui s'emploie ici, l'espada espagnole, porte au taureau bien égalisé un coup — non pas d'épée, mais d'une banderille spéciale, creuse en son milieu ; le harpon ayant pénétré dans le col du taureau, le diestro retire vivement sa banderille du creux de laquelle s'échappe un flot de rubans.

Digitized by Google

COURSES DE TAUREAUX EMBOULÉS

Les courses landaises, certaines courses espagnoles permettent l'emploi de taureaux dont les cornes sont munies de boules solidement fixées. Elles n'empêchent pas les taureaux d'être mis à mort, mais elles permettent aux personnes sensibles de ne pas avoir à déplorer la vue des chevaux éventrés. Toutefois un furieux coup de corne emboulée est-il sans doute bien plus redoutable qu'une *cogida* donnée par une corne effilée.

Les courses de taureaux emboulés sont assez lâches.

Nous trouvons le récit d'un de ces spectacles dans le *Voyage en Espagne* de Théophile Gautier. On nous saura gré, nous l'espérons, de la citer ici :

« Cette course, où la plupart des taureaux étaient *embolados*, c'est-à-dire portaient des boules au bout des cornes et où deux seulement furent tués, nous réjouit fort par une foule d'incidents burlesques. Les *picadors*, costumés en Turcs de carnaval, avec des pantalons de percale à la mameluk, des vestes ensoleillées dans le dos, des turbans en gâteaux de Savoie, rappelant à s'y méprendre les figures de Maures extravagantes que Goya ébaucha en trois ou quatre traits, dans les planches de la *Toromaquia*. L'un de ces drôles, en attendant son tour de faire le coup de lance, se mouchait dans le coin de son turban avec une philosophie et un flegme admirables. Un *barco de vapor* en osier, recouvert de toile et monté par un équipage d'ânes vêtus de brassières rouges et coiffés tant bien que mal de chapeaux à trois cornes, fut poussé au milieu de l'arène. Le taureau se rua sur lui, crevant cette machine, crevant, renversant, jetant en l'air les pauvres bourriques de la façon la plus drôle du monde; je vis aussi sur cette place un picador tuer le taureau d'un coup de lance, dans le manche de laquelle était caché un artifice dont la détonation fut si violente que l'animal, le cheval et le cavalier tombèrent à la renverse tous les trois; le premier, parce qu'il était mort, les deux autres, par la force du recul. Le *matador* était un vieux coquin vêtu d'une souquenille usée, chaussé de bas jaunes, trop à jours, ayant l'air d'un Jeannot d'opéra-comique, ou d'un queue-rouge des saltimbanques. Il fut renversé plusieurs fois par le taureau, auquel il portait des estocades si mal assurées que l'emploi de la medialuna devint nécessaire pour en finir. »

Digitized by Google

CONCLUSION

QUELQUES OPINIONS SUR LES COURSES DE TAUREAUX

Nous ne voulons pas sortir de notre sujet, non plus qu'étendre les limites qu'il comporte. Mais il nous paraît assez piquant de donner ici quelques opinions touchant ce noble spectacle. Ce ne sont que quelques « justificatifs » et sans plus. Il y aura une belle anthologie à faire parmi les écrivains tauromaches. Nous convenons qu'ici n'est pas le lieu... Il nous a semblé pourtant que l'on ne pourait mieux conclure, impartialement, qu'en se faisant l'écho de plus fortes voix, de plus autorisées aussi...

Lord Byron, dans le *Pèlerinage de Childe Harold* (chant premier, LXXI à LXXX) donne une singulière description de corrida. Le lyrisme et le mouvement, la beauté des images feront passer les aficionados de goût sur les inexactitudes de ce tableau. Un poète n'est pas condamnable s'il transforme la réalité. Et serait-il juste de demander à celui-ci, qui eut du génie, et qui, en outre, fut anglais, de peindre avec justesse et avec justice un semblable spectacle ?

« ... Chaque nation a ses folies ; les tiennes, belle Cadix, ne ressemblent pas aux nôtres ; aussitôt que la cloche du matin a sonné neuf heures, tes dévots habitants comptent les grains de leur rosaire : ils prient la Vierge sans tache (elle seule, je crois, peut être ainsi appelée à Cadix) ; ils la prient de les délivrer d'autant de crimes qu'elle a de fidèles à ses pieds. Ils courent de là au cirque. Le même

Digitized by Google

plaisir y appelle la jeunesse et les vieillards, quels que soient le rang et la naissance.

» La lice est ouverte, l'arène est libre ; les gradins de l'amphithéâtre sont couverts de spectateurs. La trompette n'a pas encore fait entendre ses fanfares, et déjà il ne reste plus de place pour celui qui arrive trop tard. Là, sont accourus les *dons*, les grands seigneurs, et surtout les dames habiles dans l'art des œillades amoureuses ; mais elles sont toutes disposées à guérir les blessures qu'ont fait leurs regards. Ici, le froid dédain ne donne à aucun amant ce genre de mort dont se plaignent souvent les troubadours lunatiques qui chantent les traits cruels de l'amour.

» Tous les spectateurs gardent le silence. La tête ornée d'un blanc panache, portant des éperons d'or et armés d'une lance légère, quatre cavaliers, montés sur de fiers coursiers, se préparent à de périlleux exploits; ils s'inclinent en s'avançant dans la lice ; leurs riches écharpes flottent au gré des vents et les coursiers bondissent avec grâce. S'ils se distinguent dans le combat, ils recevront les acclamations prolongées de la foule et le sourire des belles : douces récompenses des plus nobles actions : les rois et les guerriers n'en ont jamais recherché d'autres.

» Revêtu d'habits brillants et d'un superbe manteau, mais toujours à pied dans le centre de l'arène, l'agile matador est impatient d'assaillir le roi des troupeaux ; mais d'abord il a parcouru le cirque d'un pas prudent, de peur que quelque obstacle imprévu ne vienne l'arrêter dans sa course rapide. Son arme est un javelot, il ne combat que de loin ; c'est tout ce que l'homme ose tenter sans le coursier fidèle qu'il condamne trop souvent, hélas ! à recevoir pour lui les blessures et la mort.

» Le clairon a retenti trois fois, le signal est donné, la prison du taureau s'ouvre, la curiosité avide et muette a les yeux fixés sur le cirque silencieux.

» Excité par un coup de fouet, l'animal terrible s'élance, et portant

Digitized by Google

autour de lui des regards sauvages, il frappe l'arène sablonneuse d'un pied dédaigneux : il ne fond pas aveuglément sur son ennemi, il le menace d'abord de ses cornes pour mesurer les coups qu'il doit porter et se bat les flancs de sa queue mobile ; ses yeux rouges paraissent en feu.

» Soudain, il s'arrête, ses regards sont fixés. Fuis, jeune homme imprudent, fuis ou prépare ta lance : voici le moment de périr ou de déployer cette adresse qui peut encore te soustraire à sa fureur.

» Les agiles coursiers savent se détourner à propos ; le taureau écume, mais il n'évite pas les coups qu'on lui porte ; des flots de sang s'échappent de ses flancs déchirés ; il fuit, il s'agite, furieux de ses blessures : une grêle de javelots l'accable, les coups de lance se succèdent rapidement ; ses mugissements expriment sa douleur.

» Il songe à la vengeance, maintenant que les javelots sont lancés, les prompts détours du coursier sont inutiles. En vain les cavaliers lui opposent leur force et leurs armes, il méprise tout : un de leurs chevaux recouvre la terre de son corps, un autre est entr'ouvert, ô spectacle d'horreur ! et ses flancs ensanglantés laissent voir ses entrailles palpitantes. Frappé de cette blessure mortelle, il traîne encore son corps chancelant et sauve son maître d'une mort certaine.

» Vaincu, respirant à peine, mais furieux jusqu'au dernier moment, le taureau immobile dans l'arène, au milieu de ses ennemis qui sont hors de combat, se fait craindre encore malgré ses blessures, et malgré les dards qui sont attachés à sa peau.

» C'est le moment où les matadors tournent autour de lui, en agitant leur manteau rouge et leurs javelots ; il fait un dernier effort et fond comme la foudre ; vaine fureur ! une main perfide abandonne le manteau, ses yeux en sont enveloppés : c'en est fait, il va tomber sur le sable.

» Le fer du javelot reste enfoncé dans le lieu où le large cou de l'animal se joint à la tête : il s'arrête, il tressaille, mais il dédaigne

Digitized by Google

de reculer ; il tombe au milieu des cris de triomphe, sans pousser un dernier gémissement, et meurt sans agonie. Un char pompeusement décoré s'avance : on y place le cadavre du vaincu, doux spectacle pour le peuple ravi ! Quatre chevaux aussi rapides que sauvages mordent leurs freins, en traînant cette lourde masse qu'on aperçoit à peine au milieu de la foule... »

Edgard Quinet ne fut certes pas suspect d'obscurantisme. Aussi bien est-ce avec un vif enthousiasme que les zélateurs les plus passionnés des corridas, vont chercher, pour les citer, dans ses *Vacances en Espagne* les lignes que voici :

« ... Ce matin, je ne comprenais pas que les yeux des femmes espagnoles pussent s'arrêter sur cette arène ; en ce moment, il me semble qu'il n'est pas une héroïne de Calderon, de Lope de Vega, de Rojas, qui n'ait assisté, au moins une fois, à une *corrida de novillos*.

» C'est dans cet amusement qu'elles ont trempé de bonne heure leur âme tragique. La Chimène du *Cid* n'a-t-elle pas une goutte de sang de taureau dans le cœur ? Qui voudrait le jurer après avoir lu les romances ? On croit que cette férocité va mal avec l'amour ! oui, avec l'amour de Florian, mais non avec celui de Calderon. Il n'est pas un amant passionné qui ne préférât cent fois voir la femme qu'il aime assister à ce carnage, plutôt qu'à ces petites pièces bourgeoises demi-fades, demi-obscènes, où nos grandes dames vont perdre non la pitié, mais la pudeur et la hauteur de l'âme.

» Ce spectacle, si fortement enraciné dans les mœurs, n'est pas un amusement, c'est une institution. Elle tient au fond même de l'esprit de ce peuple. Elle fortifie, elle endurcit, elle ne corrompt pas. Qui sait si les plus fortes qualités du peuple espagnol ne sont pas entretenues par l'émulation des toros : le sang-froid, la ténacité, l'héroïsme, le mépris de la mort ? Dans les légendes du Nord,

Digitized by Google

Siegfried, pour être invincible, se baigne dans le sang du monstre.

» Ni le souffle du Midi, ni la galanterie des Maures, ni le régime monacal n'ont pu amollir l'Espagne, depuis qu'elle reçoit l'éducation du centaure. De combien de jeux dissolus ces jeux robustes ne l'ont-ils pas préservée ? Le taureau a toujours combattu avec elle. Ornez son front d'une devise d'argent et d'or ; il a vaincu Mahomet, Philippe II, Napoléon.

» Si j'étais Espagnol, je me garderais bien de porter, au nom des subtilités nouvelles, la moindre atteinte à ces jeux héroïques ; je voudrais, au contraire, leur rendre tout leur lustre.

» Supprimez, comme quelques personnes vous le conseillent, les courses de taureaux, vous voilà aussitôt envahis par le théâtre étranger, le vaudeville, les propos à double sens, les fadeurs et les obscénités bourgeoises. Sans compter que le véritable art trouve infiniment mieux son compte dans le coup d'épée de Montes que dans tout cela ; vous vous énervez et vous ne vous civilisez pas. Je n'entends jamais les étrangers inviter l'Espagne à se défaire de ses *corridas* sans penser à la fable du lion qui raccourcit ses ongles... »

De Jean-Jacques Rousseau — de Jean-Jacques ! — lui-même, cette approbation :

« ... Les courses de taureaux ont beaucoup contribué à maintenir la valeur du peuple espagnol... *(Considérations sur le gouvernement polonais.)* »

De Théophile Gautier :

« L'on a dit et répété, de toutes parts, que le goût des courses de taureaux se perdait en Espagne et que la civilisation les ferait bientôt disparaître ; si la civilisation fait cela, ce sera tant pis pour elle, car une course de taureaux est un des plus beaux spectacles que l'homme puisse imaginer... »

Digitized by Google

COMBATS DE COQS

PAR JACQUES BOULENGER ET EMILE HENRIOT

CHAPITRE I

AU TEMPS DES GRECS ET DES ROMAINS

On peut assurer que les combats de coqs étaient connus des anciens.

Thémistocle, conduisant ses troupes à la rencontre des Perses. vit deux coqs qui se battaient et s'empressa de donner en exemple à ses guerriers ces deux soldats ailés qui bataillaient héroïquement encore qu'ils n'eussent à défendre ni leur patrie, ni leurs enfants, ni leurs biens. Les Perses ayant été défaits, il paraît que les Grecs décidèrent que des combats de coqs auraient lieu tous les ans en mémoire de cet augure.

Des textes assez nombreux sur ces combats antiques ont pu être réunis. On y voit que divers peuples hellènes, comme les Tanagréens, s'en montraient passionnés : l'oiseau qui avait remporté plusieurs victoires devenait célèbre ; on le connaissait non seulement dans la ville où son propriétaire était né, mais dans d'autres encore, et on lui faisait faire des voyages assez longs pour qu'il pût rencontrer ses rivaux et triompher d'eux.

Avant le combat, on armait chacun des deux oiseaux d'un éperon d'airain, et l'on avait coutume de stimuler leur courage et leurs forces en leur faisant manger une gousse d'ail qui passait pour un excitant. C'est pourquoi, dans les *Chevaliers* d'Aristophane, le chœur présente plaisamment des gousses d'ail au charcutier pour le rendre plus apte à la bataille, comme on fait à un coq :

Digitized by Google

« Le chœur. — Maintenant, avale-moi ces gousses d'ail.

Le charcutier. — Et pourquoi ?

Le chœur. — Quand on a bien mangé de l'ail, on est plus ardent au combat... Et surtout mords, déchire ton ennemi, arrache sa crête et ne reviens qu'après lui avoir dévoré le jabot !... »

On trouve des représentations de combats de coqs, non seulement sur les vases peints et les médailles dardaniennes, mais encore sur une mosaïque trouvée à Pompéi et actuellement conservée au Musée de Naples.

C'est qu'ils étaient en vogue à Rome comme ils l'avaient été en Grèce. Antoine lançait ses coqs contre ceux d'Octave, et le célèbre tableau de Gérôme conservé au Luxembourg nous montre deux jeunes Romains faisant lutter leurs oiseaux avant que de les sacrifier sur l'autel d'Esculape.

EN EUROPE Depuis lors, les combats de coqs n'ont, à ce qu'il nous semble, jamais cessé de fournir un passe-temps apprécié.

« Les hommes qui tirent parti de tout, dit Buffon, ont bien su mettre en œuvre cette antipathie invincible que la nature a établie entre un *coq* et un *coq*. Ils ont cultivé cette haine innée avec tant d'art que les combats de deux oiseaux de basse-cour sont devenus des spectacles dignes d'intéresser la curiosité des peuples, même des peuples polis, et en même temps de développer et d'entretenir dans les âmes cette férocité qui, dit-on, est le germe de l'héroïsme. »

Divers tableaux nous montrent d'ailleurs que le spectacle de ces héros emplumés n'a jamais cessé d'intéresser tout au moins les peintres. Frans Snyders, au début du XVIIe siècle, en a laissé des représentations célèbres, et deux toiles de lui au Musée de Madrid, une à celui de Berlin, une à Florence, dans la galerie Balbi, témoignent de l'admiration qu'il sentait pour un si beau sujet. Jean Fyt a également peint un combat de coqs sur un tableau

Digitized by Google



Combattant du Nord (*voir p. 325*).



Grand Combattant anglais (*voir p. 322*).

Digitized by Google



Combats de Coqs à Manille (*voir p. 326*).



Après le Combat : Les Vainqueurs (*voir p. 355*).

Digitized by Google

conservé aujourd'hui à Madrid. Melchior de Hondekœter, d'Utrecht (1636-1695), qui avait dressé un coq, dit-on, à lui servir de modèle, a figuré les batailles de ses animaux de prédilection sur deux peintures conservées au Musée de Turin et à l'Académie des Beaux-Arts, à Venise, et le Musée de Munich conserve encore, de lui, le *Combat d'un coq et d'un dindon*. Au Louvre, nous pouvons admirer une toile de Oudry, datée de 1700, qui figure un duel de coqs. Et l'on n'a peut-être pas oublié le groupe du sculpteur Cain exposé en 1861.

Mais c'est peut-être en Angleterre que les combats de coqs ont été tout d'abord réglementés et organisés comme il convient que le soit un sport.

EN ANGLETERRE AU XVIIIe SIÈCLE

Le théologien Sherlock écrivait vers 1740 à l'un de ses amis de France :

« Venez en Angleterre, ne fût-ce que pour voir une élection et un combat de coqs. Il y a dans ces deux scènes un esprit d'anarchie et de confusion qu'on ne peut décrire et dont vos compatriotes ne peuvent se faire une idée. »

Quant à une élection, nous savons assez aujourd'hui quel spectacle c'est ; et il nous est possible d'imaginer la passion avec laquelle les Anglais suivaient les combats de coqs par une belle et célèbre planche d'Hogarth.

Elle figure, autour de l'arène où les deux oiseaux s'ensanglantent, une foule bigarrée et passionnée, où se coudoient sans doute des lords et des filous. Du côté opposé au spectateur, au centre, on voit lord Albermale Bertie, amateur célèbre alors, bien qu'il fût aveugle ; il tient son chapeau plein d'or et de banknotes et, tandis qu'une jolie fille lui dérobe un billet de banque, il répond avec agacement aux parieurs importuns qui le tirent par son habit et le prient de tenir des paris contre eux.

Près de lui, Hogarth a représenté le jockey Jackson, connu alors pour sa compétence en matière de coqs ; il tient un sac d'où

Digitized by Google

sort seulement la tête de l'oiseau qui va combattre tout à l'heure. Et, tout autour, des spectateurs regardent et commentent avec passion le duel qui a lieu sous leurs yeux, tandis qu'au fond, dans une tribune dominant la scène et le public, un seigneur français, reconnaissable à son costume comme à la sensibilité qu'il fait voir en bon disciple de Rousseau, proteste contre l'inhumanité et la barbarie du spectacle.

EN ANGLETERRE AU XIXe SIÈCLE

C'est que, sous la Restauration encore, rien ne semblait chez nous plus inexplicable, voire plus puéril, que l'amour des Anglais pour le sport en général — et à plus forte raison leur passion pour ces duels d'oiseaux.

Par exemple, ce qui étonnait le plus ce brave M. Depping, le grave auteur des *Soirées d'hiver ou entretiens d'un père avec ses enfants*, c'était non seulement cette « fureur » que montraient les insulaires pour les courses de chevaux, mais encore le plaisir qu'ils prenaient, « avec plusieurs peuples non civilisés », aux combats de coqs. « On a vu, disait-il, de grands seigneurs élever de ces pauvres animaux, les accoutumer à s'assaillir, les munir d'éperons en métal, et s'amuser ensuite du spectacle de leur combat ! » Et il s'empressait d'ajouter que « la puérilité » de cet amusement contraste « avec le caractère naturellement sérieux des Anglais ».

Pour lui, les coqs de combat britanniques ont pour ancêtres les coqs indiens. « Dès le XVIIe siècle, dit-il, il existait déjà des salles de spectacle pour ces combats de coqs, où les sièges étaient disposés en gradins. En bas, autour de l'arène, se tenaient les propriétaires avec leurs oiseaux dans des sacs. L'un d'eux tirait son coq et l'élevait en l'air pour le montrer. Si quelqu'un jugeait son représentant capable de lutter avec succès, il le sortait à son tour, et, après que les animaux avaient été munis de leurs éperons, la bataille commençait.

Digitized by Google

« Aujourd'hui (1818), continue Depping, des lois spéciales règlent les combats qui ont lieu à Westminster. On a des combats de *longue main* qui durent une semaine, des combats de *courte main* qui ne durent qu'un ou deux jours : dans les premiers, avant de faire combattre leurs coqs, les propriétaires signent un contrat par lequel ils s'engagent à paraître un tel jour avec un certain nombre de coqs qui pèseront entre 3 livres 8 onces et 4 livres 10 onces, de les opposer un à un, de répartir les combats sur plusieurs jours, et de déposer chacun une somme d'argent entre les mains d'un homme de confiance pour être remise à celui dont les coqs remporteront le plus grand nombre de victoires ; toutes les fois qu'elle excède 5 livres sterling, les éperons des coqs sont d'argent. Les propriétaires partagent entre eux l'argent payé par les spectateurs. Si, avant que la victoire se décide, les coqs refusent de continuer à combattre, le combat est censé nul ; du reste personne ne peut s'immiscer dans leur duel, excepté en quelques cas spécifiés dans les règlements. L'éducation de ces pauvres animaux est un objet important aux yeux des amateurs de ce triste spectacle. Ils préparent longtemps d'avance les coqs qui doivent assurer leur réputation, et font quelquefois une sorte de mystère des moyens de les nourrir et de les élever. Mais je crois que vous riez de la gravité avec laquelle les Anglais traitent un amusement aussi puéril. Je dois vous faire observer que les hommes sérieux dans cette nation pensent là-dessus comme vous, et que plusieurs fois ils se sont élevés contre une coutume aussi contraire à la civilisation. »

Cela est exact, et les gens sérieux dont parle Depping ont si bien travaillé qu'ils ont fait interdire par la loi anglaise ce spectacle qui jadis passionnait les lords comme les cockneys : depuis un bon nombre d'années, la Société protectrice des animaux de Londres poursuit les combats de coqs en Angleterre et obtient des condamnations qui entraînent des peines s'élevant parfois jusqu'à une amende de 5 livres et à un emprisonnement d'un an.

Digitized by Google

Ce n'est donc plus qu'officieusement en quelque sorte qu'on peut donner de ces spectacles aujourd'hui. Mais, il y a quarante ou cinquante ans, ils avaient lieu de la façon la plus publique, et voici comment les choses se passaient :

Le « coquodrome », comme on dit à présent dans le nord de la France, était alors à Londres dans Tufton Street, en plein quartier de Westminster ; on l'appelait The royal Cockpit. La salle comportait en son centre une estrade ronde, de 6 ou 7 mètres de diamètre, dont les bords étaient entourés d'une sorte de barrière de 25 centimètres destinée à empêcher que les coqs ne tombassent de l'estrade pendant le combat. Tout autour de cette arène s'élevaient des gradins pour le public. Et le tout était éclairé par un immense et rustique lustre qui pendait du plafond.

Le sol du ring de combat était tapissé d'un paillasson sur lequel étaient tracés à la craie un premier cercle de 80 centimètres et concentriquement un second cercle beaucoup plus petit où l'on devait placer les deux rivaux bec à bec lorsqu'ils ne pouvaient plus se tenir debout, afin de déterminer celui qui avait encore le courage d'essayer de lutter.

Bien avant chaque réunion, les oiseaux avaient été sportivement pesés afin qu'on les pût apparier selon leur force, puis enfermés chacun dans une des volières situées aux deux bouts de la salle, et dont les deux clefs devaient rester sur la table portant la balance : chaque propriétaire avait d'ailleurs le droit de mettre un cadenas particulier à la volière de son adversaire ; tout cela afin d'éviter fraudes et substitutions.

Lorsque l'heure était venue, chaque combattant était soigneusement éperonné d'acier par son propriétaire ou entraîneur ; puis pris en main, et montré au public, qui faisait alors ses paris selon l'apparence et la réputation des coqs ; et les deux rivaux étaient enfin placés sur le paillasson préalablement arrosé pour éviter les glissades.

Digitized by Google

Alors commençait le combat... Quand les deux coqs demeuraient sur le flanc, vivant encore, on comptait jusqu'à dix : si l'un d'eux se remettait debout, il était vainqueur ; si tous deux demeuraient à terre, leurs propriétaires les posaient bec à bec dans le plus petit cercle, et la victoire appartenait à celui qui tentait encore de becqueter son ennemi. Enfin, quand un coq prenait la fuite devant l'autre par deux fois, il était considéré comme perdant.

Parfois les enjeux de ces combats étaient fort élevés, et les tournois importants, annoncés à grand fracas dans les gazettes, attiraient un public considérable.

EN FRANCE Si c'est en Angleterre que les combats de coqs étaient, à ce qu'il semble, le mieux organisés, ils n'en existaient pas moins dans les autes pays, et ils n'y suscitaient pas moins de passion, comme nous le verrons plus loin. Mais, en France même, ils étaient appréciés comme ils le sont encore.

« Je suis fâché de vous dire que ces combats, loin de déplaire à tous les Français, font l'amusement de plusieurs villages en Provence, en Picardie, et peut-être aussi en d'autres provinces, écrivait en 1818 le sieur Depping déjà cité. Nieppe, sur la frontière des Pays-Bas, a une sorte de réputation en ce genre. Il s'y livre des combats auxquels les spectateurs attachent autant d'importance que beaucoup d'Anglais »... Qu'aurait-il dit, le pauvre homme, s'il avait pu voir de nos jours les combats de coqs plus florissants dans nos provinces du Nord que jamais ?

C'est, il est vrai, un sport très populeux, qui a pour théâtre le plus souvent quelque cour d'estaminet et pour public des ouvriers. On a tenté de l'importer à Paris dès 1828 et 1829 : des combats furent livrés à cette époque au Bois de Boulogne et dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré. Il est probable que d'autres essais ont été faits depuis. A Chantilly, voici une quinzaine d'années les coqs de combat furent à la mode, et ils n'ont pas tout à fait cessé de

Digitized by Google

l'être. D'autre part, il nous a été donné d'assister à des duels de coqs dans un milieu parisien très élégant et très sportif, il n'y a pas longtemps. Mais ce n'en est pas moins le public populaire qui fréquente les « coquodromes » de nos pays du Nord. Comment, et avec quel soin, le sport s'y trouve organisé, c'est ce que l'on verra tout à l'heure.

AUX PHILIPPINES M. Sviten, riche agriculteur brabançon, qui possède un remarquable poulailler composé de combattants, et qui a vu des combats de coqs aux Philippines, en rapporte les impressions suivantes :

« J'ai vu des combats aux Philippines ; c'est le sport universel et les classes riches et pauvres s'y intéressent avec la même ardeur. Chaque dimanche les arènes sont ouvertes et envahies par la foule ; on y donne jusqu'à soixante-dix combats par jour, et le Philippin parie jusqu'à son dernier centime. Là-bas il n'y a pas d'éleveurs de races pures ; on ne se préoccupe pas de la sélection. On ne juge pas l'oiseau d'après son élevage, on ne se préoccupe que des signes qui consistent en certaines dispositions des écailles sur les jambes et les pieds. Le Philippin choisit dans les jeunes coqs ceux qu'il considère comme les meilleurs, et il les attache dans sa maison, dans la cuisine ou la salle à manger. Quand il va se promener, on peut le voir avec l'un d'eux sous le bras. Il les renferme une fois par semaine, sans nourriture. Il leur donne à manger dans la soirée : du riz et du blé. Aucun coq de combat n'est admis à courir avec les poules, quand il a été trié.

« L'arène est une construction en bambou, ouverte sur le côté, pour donner de la lumière. Autour sont rangés les sièges. Personne, en dehors de l'arbitre, des deux propriétaires et de deux hommes appelés « casadorès » n'est admis dans l'enceinte. Le rôle de ces « casadorès » est de recueillir les paris. Le combat commencé, on ne peut plus parier. Il est rare qu'une dispute se produise dans un

Digitized by Google

semblable pari. Le couteau est employé au lieu de l'éperon et les longs combats sont rares : un bon coq tuera son adversaire en peu de temps, et un combat rapide est nécessaire pour qu'un oiseau ait du succès. Le combat des coqs ne se fait pas d'après le poids, mais d'après la taille et l'apparence du sujet. La règle du combat est que, dès qu'un oiseau a volé une fois, le propriétaire n'a plus le droit de le toucher jusqu'à la proclamation du vainqueur. L'un des adversaires est vite tué, mais si les deux oiseaux s'abattent à terre sans plus pouvoir se battre, le combat peut durer une demi-heure. Malgré l'horreur de la scène, l'ordre règne au milieu de la joie générale et les différends entre parieurs sont très rares. »

A PANAMA Les combats de coqs étaient et sont encore fort en honneur dans l'isthme. A la vérité les coqs n'y sont pas soumis à un entraînement régulier et analogue à celui qu'ils subissent dans nos pays. On signale seulement quelques particularités curieuses et dignes d'être rapportées.

Ainsi les coqs sont-ils d'abord complètement nus — j'entends déplumés. Ils ont le cou, la tête, le dos et le ventre entièrement dégarnis de plumes. On ne leur laisse que la queue, les ailes et autour du col une sorte de collerette en forme de fraise. Afin de fortifier ces volatiles singuliers et de leur faire une peau résistante, on enduit d'huile et d'alcool, alternativement, leurs parties dénudées ; après quoi on les expose au soleil, depuis l'aube jusqu'à midi. La peau, rouge et douloureuse, devient peu à peu insensible et d'une coriacité parfaite. Ce n'est point tout. On entretient le caractère hargneux des coqs en les attachant chacun par une patte à un piquet planté en terre. Et la corde qui les retient est calculée, quant à sa longueur, de telle sorte que les deux animaux ne se puissent toucher que du bec. Ils restent ainsi tout un jour, les plumes hérissées, le bec en arrêt, les ailes frémissantes.

Ces coqs ne voient jamais de poules.

Digitized by Google

EN ESPAGNE Les combats de coqs sont en Espagne, comme presque partout, en grande faveur. Mais la lutte prend là un aspect plus sauvage à cause de sa durée même. Dans nos pays du Nord, les combattants sont armés sur l'ergot d'un long éperon qui rend les blessures plus efficaces et la bataille généralement très courte. Chez nos voisins du Midi, au contraire, les coqs n'ont que les armes que la nature leur a données, et leur lutte ressemble plus (si j'ose dire) à celle de deux commères qui se crêpent le chignon qu'à celle de deux spadassins armés.

Nulle règle bien précise n'est en vigueur. Appariés au petit bonheur et par le sort, les adversaires sont placés sur une petite arène de forme ronde, entourée d'un grillage et dont le sol est couvert d'une natte. Tout autour, des gradins pour les spectateurs. Une cloche annonce le commencement du combat. Alors le silence se fait et les propriétaires se présentent avec leurs oiseaux. Tirés au sort, ceux-ci combattront selon que la destinée en décidera.

Leurs ergots étant enduits de jus de citron, on les place dans l'arène ; on les excite un moment ; puis la porte du ring est refermée et le combat commence.

Aussitôt les paris s'engagent. Les deux animaux se jettent l'un sur l'autre, cherchant à se donner des coups mortels, mais sans réussir avant longtemps à se faire, de leurs ergots impuissants, que des blessures cuisantes. Parfois ils tombent tous deux épuisés : on attend... Si la lutte se prolonge trop, on place les deux coqs dans quelque pièce, où l'on ira voir de temps en temps si l'un d'eux n'a pas pris un avantage décisif, cependant qu'une nouvelle paire combat dans l'arène.

Lorsqu'un des coqs est vainqueur, on lave ses blessures et on lui enfonce dans le gosier une plume imbibée de vinaigre pour le ravigorer. Et parfois des rixes éclatent entre les parieurs, énervés par la longue attente du résultat.

Ces combats ne sauraient se comparer aux luttes plus sportives

Digitized by Google

des Flandres. Chaque maison où se donne des combats de coqs a son règlement ; mais il n'en est pas d'universellement reconnu. C'est la bataille de deux bêtes acharnées et sournoises qui restent en présence pendant un temps parfois fort prolongé, et non le duel rapide et beau de deux guerriers armés.

DANS LES AUTRES CONTRÉES

On donne un peu partout des combats de coqs : au Mexique, au Siam, au Cambodge, à Cuba. Comme les péripéties de ce divertissement sont à peu de chose près partout les mêmes, nous n'y insisterons pas en particulier. Comme, d'autre part, c'est dans les Flandres que les combats de coqs ont le plus de succès et sont le mieux organisés, c'est dans les Flandres que nous prendrons nos exemples et que nous choisirons nos explications.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LE COQ DE COMBAT Ce n'est pas le premier coq de basse-cour venu, quels que fussent d'ailleurs son courage et son énergie, qui serait propre à soutenir une bataille intéressante. Pour brave que soit le Chantecler de M. Edmond Rostand, ce gros oiseau de ferme ne saurait tenir une minute devant son terrible adversaire anglais, du troisième acte, pourtant infiniment moins large et moins volumineux que lui, et il faut même que les charmes de la Rose soient pour lui singulièrement puissants pour qu'il trouve en son cœur assez de vaillance pour affronter le coq Pile [1]. Dans la nature, les coqs de basse-cour, n'ayant point accoutumé de fleureter avec les faisanes, n'ont point non plus l'habitude de tenir tête aux coqs des races spéciales « de combat ». Disons-le : dès qu'on lâche l'un de ceux-ci, ils se sauvent en gloussant comme de chastes poules, et c'est même un spectacle curieux que de glisser dans le poulailler habité par la volaille comestible quelque magnifique coq anglais ou malais : à peine ce spadassin, dressant avec insolence son long cou, a-t-il poussé un cocorico provocateur, on voit tous les chanteclers du monde gagner à grande

1. Le Pile blanc fait ainsi à Chantecler, l'intimidant récit de ses victoires :

> Aux Amériques, lors de ma grande tournée,
> J'ai tué jusqu'à trois Clayborn dans ma journée,
> J'ai tué deux Sherwoods, trois Smoks, un Sumatra.
> J'ai tué, c'est pourquoi nul ne me combattra
> Sans absorber d'abord quelques grains fébrifuges,
> Cinq Red-Game à Cambridge et dix Braekel à Bruges.

Digitized by Google

vitesse leurs perchoirs et sans entonner le moindre hymne au soleil. Tel (si j'ose dire) un conquistador d'autrefois faisait fuir un bataillon d'Incas rien qu'en dégainant son épée.

Le coq ordinaire est au coq de combat ce que le cheval irlandais est au pur sang. Il a ses qualités, surtout rôti ; mais c'est un rustre et un paysan.

D'ailleurs, il faut avouer que le Combattant est un des animaux les plus sanguinaires qui soient. Dans la nature, rares sont les espèces animales en effet, dont en toute saison (ou peu s'en faut) les mâles entrent en lutte dès qu'ils se trouvent en présence. C'est le cas des coqs de combat. Dès qu'ils se voient, ils se battent à mort. On aurait donc tort de croire qu'il y a beaucoup de cruauté au spectacle des duels de coqs : sans aucune excitation, on laisse ces oiseaux se livrer à leur instinct. Ils font sur l'arène exactement ce qu'ils feraient s'ils se rencontraient en pleine campagne, et l'homme n'intervient nullement pour les contraindre ni même pour les engager à lutter. C'est montrer une sensibilité excessive, il me semble, que de juger atroce que des animaux s'abandonnent à leur destinée : le lévrier a été créé pour suivre le lièvre comme le coq de combat pour batailler. La vue d'un cheval attelé à un trop lourd fardeau est certainement plus choquante pour le cœur et pour le goût que celle d'un coq qui meurt après s'être vaillamment défendu contre un rival de force égale, et les âmes sensibles — dont à Dieu ne plaise, au reste, que je médise — feraient mieux d'employer leur zèle à remédier plus effectivement aux longues tortures qu'on inflige chaque jour aux chevaux dans nos rues qu'à importuner les « coqueleux ». Ce qui doit indigner, c'est le spectacle d'un Auvergnat tirant à coups de fouet les dernières forces d'une rosse épuisée. Ce qui est révoltant, c'est de songer que n'importe quelle brute peut abuser à sa guise de l'émouvante sensibilité d'un cheval, et tyranniser lentement cette bête qui lui est mille fois supérieure en délicatesse. Qu'un sauvage aviné traite comme

Digitized by Google

son esclave cette créature sans défense, nerveuse comme une femme, c'est lâche et c'est contre nature. Mais prendre plaisir à voir deux oiseaux remplir leur destinée naturelle et combattre à armes égales avec le courage le plus magnifique, j'avoue que je cherche encore ce qu'il peut y avoir d'immoral et de bas à cela.

LES COQS INDIENS Le coq indien est une admirable bête, orgueilleuse et féroce, et sa race est peut-être la plus ancienne de toutes nos races de combat.

Il habite surtout les îles de la Sonde, Madagascar, l'Indoustan, la Cochinchine et les îles de l'Océan Indien.

C'est un oiseau d'une taille très élevée. Son corps forme un angle obtus avec le sol : il a le port droit, les lignes presque perpendiculaires, le cou haut et très sorti des épaules. Fort osseux, le plastron ample, les pectoraux saillants, la partie postérieure du corps très étroite, les ailes bien relevées et écartées du corps en avant, il donne une impression de force sauvage et brutale.

Comme tous les coqs de combat, il a le bec dur, tranchant et développé : on dirait presque d'un bec d'oiseau de proie. Ses barbillons sont très courts, sa crête forme un simple bourrelet à surface unie et est fort peu apparente : on a coutume de la lui couper d'ailleurs. Son plumage est serré et lisse, sa queue étroite. Tout cela est ainsi fait pour qu'il n'offre point de prise aux coups de bec de l'adversaire et pour qu'il résiste mieux à ses atteintes : ses plumes serrées lui font une sorte d'armure.

Le coq indien a les oreillons rouges ; il porte la queue assez basse, et ses pattes sont du plus beau jaune, tarses et doigts.

Il en existe plusieurs variétés, construites de même, qui ne diffèrent que par la couleur du plumage, assure M. Voitellier : pour ma part, je n'ai jamais vu d'Indien qu'à plumage d'un noir bleu et pattes jaunes.

Digitized by Google

Les Indiens sont très rustiques, s'acclimatent aisément et s'accommodent de tout. Au point de vue de la cuisine, on a beaucoup exagéré leur médiocrité. Sans doute ils sont peu précoces, et leur chair n'a pas la finesse de celle des chapons de la Bresse — et pour cause, d'abord — elle n'en est pas moins fort comestible, sauf dans les cuisses.

Enfin il est à recommander très vivement de les croiser avec nos races indigènes. Non seulement c'est une pratique dont les effets sont excellents que d'introduire dans un poulailler, dont la volaille semble s'abâtardir, un coq de combat d'une race quelconque : rien n'est plus propre à renouveler heureusement le sang. Mais encore les Indiens particulièrement, mélangés à nos poules de Houdan, de Mantes, de Crèvecœur, de Bresse, etc., produisent des poulets à plumage ordinairement noir, d'un développement remarquable par suite des larges et puissants muscles de la poitrine qu'ils héritent de leurs pères, et dont la chair ne le cède en rien, par la finesse et la blancheur, à celle de leurs mères.

Les poules indiennes sont des pondeuses ordinaires, ni bonnes ni mauvaises. Leurs œufs, de forme allongée, à coquille saumonée, pèsent en moyenne une soixantaine de grammes. Mais ce sont des mères hors ligne : elles couvent avec une assiduité parfaite et élèvent parfaitement leurs poussins.

LES COQS MALAIS Ils ne diffèrent pas beaucoup des Indiens. Mais leurs caractères sont moins accusés, au physique comme au moral. Ils sont beaucoup moins propres au combat, notamment, et leur silhouette est moins rustique, moins taillée à coups de serpe, pour ainsi dire.

Leur cou est moins fort, moins détaché des épaules, qui elles-mêmes ne sont pas aussi saillantes. Leur regard est plus doux et respire moins la férocité. Leur bec est moins recourbé. Enfin tout leur aspect donne moins l'impression d'une brutalité guer-

Digitized by Google

rière. Leur crête même a un développement un peu plus grand, ce qui indique qu'ils sont un peu moins aptes à la bataille.

En revanche leur plumage est riche et beau.

On en connaît deux variétés : une noire et rouge et une blanche.

Dans la variété noire et rouge, le coq a le camail, le dos et les reins rouges ; le plastron noir ; les petites et moyennes tectrices rouges et noires ; les grandes tectrices noires ; les rémiges secondaires et primaires rousses ; la queue noire à reflets métalliques.

Quant à la poule, son plumage est gris fauve, comme celui de la perdrix.

Pour ce qui est de l'utilité des croisements, de la qualité de la chair, de l'abondance de la ponte et des qualités maternelles, il n'y aurait qu'à répéter au sujet de la race malaise ce qu'on vient de dire de l'indienne.

Leurs pays d'origine sont à peu près les mêmes. Le Malais se trouve dans presque toutes les contrées que baigne l'Océan Indien.

GRAND COMBATTANT ANGLAIS

César fait allusion aux coqs anglais dans ses *Commentaires*. Leur race existait donc dès les Romains. Comment était-elle faite alors, c'est ce qu'il est difficile de savoir et ce qu'on ne connaîtra jamais, apparemment. Consolons-nous-en.

Ce n'est au reste que depuis le début du siècle dernier qu'on s'est mis à les sélectionner en vue du combat. En ce temps-là, ils ressemblaient un peu aux actuels Combattants du Nord. A force de cultiver, dans la race, les traits les plus caractéristiques, on est arrivé à produire l'admirable oiseau que chacun connaît en Angleterre aujourd'hui.

Le coq anglais de combat est un animal merveilleusement propre à sa destinée. Il est stylisé à miracle. On croirait, à le voir, un de ces capitans de comédie dont la rapière trousse le manteau et menace les cieux, marchant à grands pas, la tête haute et le nez

Digitized by Google

au vent. Tout respire la bravoure et la provocation dans cet oiseau spadassin. Il est presque aussi parfaitement construit pour la bataille que le greyhound pour la course. Il offre un des plus beaux exemples de ce que la sélection permet d'obtenir, quand elle est pratiquée avec intelligence.

Il en existe diverses variétés ; mais elles ont la même forme et diffèrent uniquement par le plumage.

Tout est en longueur, dans le combattant anglais : on s'est toujours efforcé d'augmenter sa hauteur ; il a l'air d'avoir été tiré par le bec et par les pattes. Il dédaigne les ornements embarrassants comme un duelliste que gênerait toute parure encombrante. Sa queue, fort courte en comparaison de sa taille, n'est qu'une brève et étroite touffe de plumes, pointée vers le ciel. Sa crête, mince, longue, découpée en dentelures profondes, est simple : on la lui supprime ordinairement quand il atteint deux ou trois mois, en sorte que sa tête au bec puissant, à l'œil féroce, ressemble à celle d'un rapace. Ses barbillons sont courts, ses joues et oreillons d'un beau rouge.

Les lignes de son corps sont presque perpendiculaires au sol. Les cuisses se trouvent, ou peu s'en faut, dans le prolongement des tarses, et longues, sèches, musclées. Le croupion est très bas. Le cou à peine courbé, droit lui aussi, et dirigeant vers le ciel la tête méchante.

Quant aux plumes, serrées au moins autant que celles du coq indien, elles forment une véritable armure protectrice. Mais leur couleur varie beaucoup, et sa richesse contribue à la beauté de ce noble et bel oiseau.

On distingue d'après leurs nuances les variétés suivantes dans la race des grands Combattants anglais :

The brown breasted red game, ou *brown red*, qui est rouge avec le plastron brun, et les tarses d'un vert olivâtre.

The black breasted red game, ou *black red*, rouge avec le plastron noir, tarses d'un vert olivâtre.

Digitized by Google

The yellow Duck winged game, « doré » (c'est-à-dire à plumes individuellement rouges et tachées ou barrées de noir) à « ailes de canard » (c'est-à-dire non pas en forme d'aile de canard, mais ornées d'une barre transversale à reflets verts comme les ailes des canards de Rouen et des canards sauvages) ; tarses d'un vert olivâtre.

The pile game, « pile » (le plumage est appelé « pile » lorsqu'il est blanc sur tout le corps et rouge sur les ailes, ou, plus généralement, lorsqu'il comporte une partie de rouge au milieu du blanc) ; rouge sur le camail, le dos et les lancettes ; rouge et blanc sur les ailes, le blanc entourant le rouge ; les cuisses, le plastron et la queue entièrement blancs ; les tarses vert olivâtre.

Ces quatre premières variétés sont les plus traditionnelles, et ce sont elles qui fournissent le plus souvent des individus d'un modèle parfaitement pur.

The white pile game, « pile blanc », c'est-à-dire des couleurs contraires à celles du pile : les cuisses, le plastron, le pommeau et le bord inférieur de l'aile blancs ; la queue, le camail, le cou rouges ; les tarses jaunes.

The white game, tout blanc, tarses jaunes.

The cuckoo game, « coucou », c'est-à-dire dont chaque plume est à fond gris et porte des cercles concentriques noirs ; tarses jaunes.

The spangled game, papilloté, tarses jaunes.

The black game, noir, tarses d'un vert presque noir.

The birchen grey game, noir, avec le camail gris cendré, tarses d'un vert presque noir.

The wheaten game, fauve plus ou moins clair, tarses jaunes.

Les Combattants anglais sont rustiques et demandent peu de soins, mais il leur faut une nourriture abondante. Ils ont besoin d'exercice et souffrent beaucoup d'être enfermés dans un espace étroit. Ce qui leur convient le mieux, c'est un terrain assez vaste

Digitized by Google

où ils puissent vagabonder à leur aise et chercher leur pâture en liberté.

De charpente moins forte, pesant moins que les Indiens, et par conséquent désavantagés lorsqu'ils combattent contre ceux-ci, ils ont une musculature presque aussi solide. Leur peau est très fine, comme celle de tous les animaux de pur sang.

Voici au reste, d'après M. Vlasto, le plus habile connaisseur qui soit, les points essentiels du coq anglais :

Tête longue, étroite, faisant avec le cou une élégante courbe. Bec crochu, solide, bien soudé à la tête. Yeux de couleur variable, mais placés haut et à fleur de tête, larges, au regard féroce et audacieux. La gorge et les joues couvertes d'un plumage bien uni. Les oreilles petites et sans moucheture blanche. Certains éleveurs ponctionnent les oreilles ou les coupent entièrement : c'est là une vraie supercherie.

Encolure longue, mince, bien sortie, portée haute. Camail étroit. Epaules larges et saillantes. Ailes courtes, puissantes, attachées aux épaules par des muscles solides. Au repos, le coq les tient serrées, mais leur saillie doit se détacher nettement, de telle sorte que le coq paraisse sur le qui-vive, tout prêt à s'envoler s'il en est besoin.

Le dos plat et court, bien vertical, doit se resserrer à mesure qu'il descend vers le croupion. Queue courte et étroite, dirigée vers le ciel.

Ventre bien effacé. Cuisses rondes, musclées. Pattes couvertes d'écailles luisantes et fines. Doigts plats, longs et bien séparés.

La poule a le même plumage que le coq, mais avec des couleurs moins éclatantes et plus unies. Elle est pondeuse moyenne, donnant des œufs blancs et du même poids que ceux de l'Indienne. Très bonne mère également, bien qu'elle demande assez rarement à couver, elle élève ses poussins avec un dévouement absolu.

Le noble Combattant anglais n'est pas une volaille de cuisine.

Digitized by Google

Sa chair nerveuse et rouge, ses cuisses et son cou très allongés le font peu comestibles.

Enfin son caractère est encore plus querelleur que celui de l'Indien. Les poules mêmes sont fort méchantes, et le poulailler qu'elles habitent est une véritable arène de combat. Quand l'une d'elles a le *pica* et commence de déplumer les autres, il est prudent de la mettre à part. A défaut de cette précaution, le sang les excite toutes, et il est rare que les poules déplumées tout d'abord ne soient pas mises à mal par leurs congénères.

PETIT COMBATTANT ANGLAIS C'est exactement le même oiseau que le grand Combattant anglais, mais nain.

Il a la même apparence physique, la même forme, les mêmes plumages.

Non moins querelleur, il est tout aussi propre au combat.

Les éleveurs se sont efforcés de diminuer sa taille le plus possible, et on l'estime d'autant plus qu'il est plus minuscule. C'est aujourd'hui un véritable oiseau de volière, parfaitement beau par sa forme comme par son plumage ; et il est amusant de voir ce matamore exigu, aussi petit que les spécimens des autres races naines, se pavaner d'un air provocateur. D'ailleurs son courage est extrême, et il ne craint pas de s'attaquer à des coqs trois fois plus gros et plus forts que lui.

On a tenté d'en faire un gibier pour les grands parcs de chasse, mais on n'est jamais arrivé à le rendre entièrement sauvage. Après des mois de liberté, il ne s'enfuit guère plus devant l'homme et devant le chien que s'il n'avait jamais quitté son poulailler.

La poule est moins sujette au *pica* que sa sœur de la grande race. Mais elle pond fort peu, et ses œufs sont à peu près de la taille de ceux des grosses pigeonnes.

Digitized by Google

COMBATTANT DU NORD A côté du coq de combat anglais, voire à côté du coq indien, le Combattant du Nord a l'air d'un gars de charrue auprès d'un bretteur. Et pourtant, en duel, il aura souvent l'avantage.

A cause de son poids, d'abord, qui est plus grand. Les Flamands ne se sont pas efforcés comme les Anglais à produire un coq qui fût fin escrimeur, habile à porter le coup comme à l'éviter, mais une sorte de brute d'une force écrasante et capable de résister aux blessures très longtemps. Avec les lourds coqs du Nord, le combat est moins beau et moins varié, mais aussi acharné. L'endurance et la vigueur de ces oiseaux épais étonnent. Toujours, ou presque, le vainqueur est presque aussi grièvement blessé que le vaincu, et le gagnant n'est ordinairement pas tant le plus adroit que le plus insensible.

Néanmoins, comparé aux coqs des races ordinaires, le Combattant du Nord paraît un bel et noble oiseau, plein de vigueur et d'audace.

Sa tête est lourde et solide, son cou gros et allongé, son dos puissant, son plastron large, ses épaules musclées et écartées, mais infiniment moins saillantes que celles de l'Indien, ses cuisses fortes, allongées, ses tarses solides, sa queue abondante et dirigée non vers le ciel, mais vers le sol.

Bien que ses lignes, comparées à celles des coqs de basse-cour, soient fort verticales, elles le sont sensiblement moins que celles de l'Indien et infiniment moins que celles de l'Anglais.

Il porte une crête simple et des barbillons courts : on lui coupe toujours, d'ailleurs, l'une et les autres. Ses oreillons sont d'un rouge vif.

Il n'y a pas fort longtemps qu'on sélectionne le Combattant du Nord, et il a dû être fortement croisé d'Indien : c'est du moins ce que semble indiquer, plus que son apparence générale, la couleur jaune de ses pattes. Parfois aussi on l'unit à l'Anglais. Mais

Digitized by Google

d'aucuns estiment peu ces croisements. Ecoutez plutôt M. Victor Breda, notaire à Haisne, coqueleux-poète (disciple de Chapelain, à mon sens), dont nous aurons plusieurs fois l'occasion de citer le poème en trois chants sur les *Combats de coqs* :

> Des coqs croisés l'espèce a certes de l'adresse,
> Mais elle manque un peu, selon moi, de rudesse.

Quant au plumage du Combattant du Nord, il est ordinairement doré ou argenté :

Doré, c'est-à-dire que les plumes en sont rouges, chacune d'elles portant soit des taches noires, soit des barres noires dans sa longueur ou dans sa largeur, ou sur sa périphérie.

Argenté, c'est-à-dire à plumes blanches, tachées ou barrées de noir comme il vient d'être dit.

Rustiques, s'accommodant de toutes les conditions d'existence de même que les autres races de combattants, les coqs du Nord sont peu précoces. Leur chair est assez fine sur la poitrine et aux ailes, mais dure et nerveuse aux cuisses.

Les poules sont des pondeuses médiocres.

COMBATTANT DE BRUGES C'est le même coq que le Combattant du Nord, toutefois sous un autre plumage.

Ses plumes doivent être d'un bleu ardoise ; ou bien bleues, mais avec un manteau rouge ou noir.

Digitized by Google

CHAPITRE III

C'EST dans le nord de la France, dans les Flandres, à Lille, à Douai, à Tourcoing, en Belgique, que le combat de coqs est le plus estimé et suivi de nos jours. La chose s'y accomplit rituellement, avec des règles minutieusement observées. Chaque pays, chaque village, chaque société de « coqueleux » a son règlement. Ce sont à peu près les mêmes principes, ici et là. Seuls quelques détails, quelques habitudes diffèrent.

LES SOCIÉTÉS DE COQUELEUX Afin de satisfaire plus aisément leur goût pour les combats de coqs, et de les organiser avec plus de facilité, en même temps que plus de luxe, les « coqueleux » — ce sont les *afficionados* du coq — se constituent en sociétés. Ces sociétés ont des noms à la fois singuliers et magnifiques. Elles se nomment, par exemple : l'*Expérience fatale*, les *Pattes cassées*, les *Rikikis*, les *Francs-Batteurs*, les *Boers*, les *Coqs gaulois*, le *Réveil du jour*, les *Indomptables*, les *Ailes brisées* ou les *Brise-Acier*.

Ces sociétés donnent des combats entre coqs appartenant à leurs adhérents. Ce sont des matches. Mais le plus souvent, les sociétés organisent par les soins de quelque cabaretier ou de leur propre initiative de grands *combats de société* ou *concours* qui mettent aux prises un grand nombre de coqs appartenant à deux ou plusieurs sociétés. C'est ainsi qu'à Roubaix, tous les ans, a lieu le grand

Digitized by Google

concours de printemps, où l'on voit participer trente ou quarante sociétés de coqueleux. Chacune verse un engagement de 100 francs. Les entrées des assistants se paient 2 et 5 francs. Ces sommes, relativement élevées, permettent de distribuer aux vainqueurs des prix en argent assez considérables. Le premier prix est de 1.000 francs ; le second de 800 francs ; et il y en a huit autres de 150 francs chacun.

A Béthune, le 28 avril 1907, on vit lutter quarante-huit paires de coqs, représentant quatre-vingt-seize sociétés, concourant pour 4.000 francs de prix, devant un public de dix mille spectateurs environ. Les matches s'organisent comme l'entendent les coqueleux particuliers. Les combats de société sont plus compliqués et sont régis par des règles d'organisation spéciales.

Ainsi vingt-quatre sociétés représentent douze paires de coqs : un coq par société. Après un premier tour de combat, il reste douze vainqueurs sur les vingt-quatre combattants engagés, lesquels douze vainqueurs sont tirés au sort et appareillés par paires. Un second tour de combat élimine six vaincus. Et les trois vainqueurs du troisième tour termineront la journée. On éliminera un d'entre eux par tirage au sort : celui-là, de droit, obtient le troisième prix. Les deux autres lutteront pour le premier et le second prix.

Dans les *matches* entre deux amateurs, il y a trois ou cinq paires de combattants. Pour être vainqueur dans une « *partie de coq* » à trois paires, il faut avoir deux coqs vainqueurs; et trois, si on en a engagé cinq.

Presque toujours une partie de cinq paires se fait en deux journées : la première se nomme l'*attaque :* il y a deux paires de combattants. La seconde se nomme *rendage*. Les trois autres paires y prennent part.

Les combats de société nécessitent l'observation d'un règlement accepté d'avance. Un jury examine les parties. Les règle-

Digitized by Google

ments — nous en verrons des exemples plus loin — déterminent l'ordre dans lequel les coqs entrent en lice, la durée du combat, la mise à verser par les concurrents, le prix d'entrée, etc.

Les matches entre particuliers n'ont pas besoin de formalités si strictes. Vous faites combattre votre coq contre le mien, devant un public d'invités ou de « payants », nous parions ce que nous voulons, nous décidons ce qu'il nous plaît... Affaire de convention.

L'ARÈNE Où se donnent les combats de coq ?

Dans les campagnes, où l'on veut et où l'on peut : dans une cour de ferme ou en plein air, dans une remise... Il suffit d'installer une piste : quatre planches indiquent l'arène. Une ficelle maintient autour les assistants qui s'installent sur des chaises ou sur des barriques. Et c'est assez...

Dans les villes, les coqueleux citadins ont davantage le souci de leurs aises. Aussi les combats de coqs se donnent-ils dans des petits cirques aménagés spécialement à cet effet. Mais ce ne sont point des *plazzas* espagnoles. Une salle d'estaminet, au besoin, fait parfaitement l'affaire. La bière y est à proximité, abondante et mousseuse : le patron du lieu peut bien *prêter* gratuitement à la société de coqueleux son établissement ; il est toujours sûr de faire ses frais. Dans les cirques aménagés pour la circonstance, le parc est entouré de gradins où peuvent s'asseoir un nombre de spectateurs qui varie de 300 à 1.500.

LA PISTE La piste se trouve au centre du parc. Elle occupe, sur le sol, une place oblongue ou à six pans coupés, de 4 à 6 mètres de long, sur 3 à 4 de large. Une petite barrière l'entoure.

Dans les nouveaux parcs, la piste est surélevée sur une sorte d'estrade en forme de tambour, de $1^{m},20$ de haut, entouré d'une galerie de 80 centimètres. Les spectateurs voient plus commodé-

Digitized by Google

ment. Le sol est couvert d'un tapis ou d'un paillasson, pour garder les combattants de glisser. On a soin d'arrondir les coins, dans ces pistes, de peur que les coqs fuyards ne s'y réfugient et ne s'y mettent à l'abri d'un trop redoutable adversaire.

LES PRÉPARATIFS Les combats sont annoncés par voie d'affiches et au son du tambour. En même temps que l'annonce de la partie, les affiches contiennent les noms des membres du jury choisi par les organisateurs du concours. Ce jury préside au combat, veille à l'exécution du règlement, statue sur les cas douteux on non prévus. Et ses jugements sont rendus sans appel.

On indique également sur les affiches l'heure du tirage au sort des concurrents et de leur mise au parc.

LA MISE AU PARC Les coqs sont apportés au parc dans des sacs munis de paille. Ils sont accompagnés par leurs *armeurs*, dont nous verrons tout à l'heure l'emploi et la fonction.

Les coqs, le jour du combat, subissent une préparation particulière. Bien entendu on les a, au préalable, séparés de leurs poules, et non seulement ils sont privés de leur principale fonction naturelle, qui est de reproduire, mais encore on les laisse à peu près à jeun. Toutefois, certains coqueleux préconisent de leur donner une nourriture substantielle et de peu de volume : un œuf, un peu de lait; et sans aucun doute ils ont raison, car il est absurde *a priori* de ne pas fortifier du mieux possible des athlètes qui vont combattre. D'autres leur font boire du vin ou de la bière ; d'autres encore, quelques gouttes d'eau-de-vie [1]. On signale également

1. Sous aucun prétexte il ne sera permis aux armeurs d'enduire leurs coqs de produits quelconques, huile ou beurre.

Digitized by Google

comme donnant de bons résultats un mélange de graines de chanvre à la nourriture des coqs, quelques jours avant le concours. Le coq s'en échauffe.

> Chacun de son côté se rend au poulailler,
> Encourage ses coqs à se bien batailler,
> Leur caresse et le bec et la gorge et la crête,
> Lève, en flattant, chaque aile, et l'enfle par orgueil,
> Embrasse chaque plume, enflamme bien chaque œil (?),
> Alimente leur corps de substance solide,
> Et mêle un alcool pur à la boisson liquide...
> . . . .
> Quant à moi, de mes coqs, je choisis le Barbu,
> Qui se bat toujours mieux quand un coup il a bu.

dit M. Victor Breda dans son magnifique poème héroï-comique en trois chants sur les *Combats de coqs.*

Le coq, sorti de son sac, est placé, à défaut de volière spéciale. dans un panier, pour qu'il se dégourdisse un peu. Lorsque ce sont des poulets, on procède à un essai de combat, propre à leur donner de l'entrain et du feu. A cet effet, on couvre avec un petit morceau d'étoffe leurs ergots, et on les met, dans l'arène, l'un en présence de l'autre, une demi-heure avant le combat. Ils y restent quelques secondes puis regagnent leur sac, leur panier ou leur volière, en attendant leur tour d'entrer en lice.

Parfois aussi, une ou deux fois par semaine pendant le mois qui précède le concours, on place les coqs sur le parc, pour les habituer à ce lieu inusité pour eux.

Il n'est de moyen que les coqueleux n'emploient pour entraîner leurs oiseaux. A Chantilly, au temps que les combats de coqs y étaient en vogue, d'aucuns passaient plusieurs demi-heures par jour à soulever légèrement leur champion de terre et à le laisser retomber sur ses pattes, de manière à lui fortifier la musculature des cuisses.

Les jeunes poulets, qui n'ont encore jamais combattu, sont mis

Digitized by Google

en présence de vieux coqs, savants escrimeurs, mais aux forces un peu affaiblies par l'âge, qui se jettent impitoyablement sur le jeune poulain. Celui-ci, d'abord surpris, ne tarde pas à prendre goût à la bataille, se défend des ailes et du bec, apprend en un mot son métier, comme un jeune escrimeur avec un vieux pilier de salles d'armes. L'éleveur a seulement soin d'éviter que le vieux coq ne maltraite son novice adversaire, et il les sépare à temps.

Il y a des concours où l'on joue *plume pour plume*, c'est-à-dire que l'on s'en remet au sort pour apprécier les combattants. Le hasard, dans ce cas, peut donner pour adversaire à un vieux coq un jeune poulet, et un grand coq à un petit. En Angleterre, cela n'a pas lieu. On y apparie très scrupuleusement les combattants l'un à l'autre par poids, et taille, ce qui est infiniment plus sportif. On organise également chez nous des combats de *jeunes coqs* seulement (sont des *jeunes*, les coqs nés au dernier printemps). On en fait aussi où de vieux coqs seuls entrent en lice.

Lorsqu'une société a plusieurs mises, c'est-à-dire, lorsqu'elle met plusieurs coqs au parc, elle est tenue de le déclarer avant le tirage au sort qui apparie les combattants. En ce cas, les numéros des coqs mis au parc par une même société sont retirés au début du tirage au sort, pour éviter la rencontre desdites mises. Il est procédé de la même façon pour chaque société. Si une société qui a plusieurs mises ne se conformait pas à ce point du règlement elle serait passible d'une amende égale à la moitié de sa mise — laquelle amende serait versée à telle œuvre de bienfaisance de l'endroit.

LA PRÉSENTATION DES PAIRES

Entre chaque combat, on laisse s'écouler cinq minutes pour donner à l'éleveur engagé le temps d'arriver avec son coq. S'il laissait passer ces cinq minutes d'intervalle, on lui inflige une amende de 10 francs. Cinq nouvelles minutes lui sont accordées, au bout desquelles, si l'éleveur ou la société dont c'est le tour ne se présente

Digitized by Google

pas, le retardataire ou le défaillant perd son coq. Le coq adversaire, dont le propriétaire s'est présenté, sera contremarqué et ne pourra figurer dans le concours. Cela est cruel pour le propriétaire, mais nécessaire, car un coq qui n'a pas combattu se trouverait par là même singulièrement avantagé sur ses rivaux.

Si la société ou l'éleveur se présente en retard, mais avant la fin du premier tour, il paye une amende, dont la valeur représente à peu près la moitié de la mise. L'amende devient alors le bénéfice de l'adversaire et de la commission du concours, par moitié.

L'ARMEMENT DES COQS Les coqs se battent du bec et de l'ergot : *Unguibus et rostro*. Mais comme ils ne se feraient, avec ces armes que la nature leur donna, pas assez de mal, l'homme, toujours avisé, leur ajoute une arme terrible, avec laquelle le coq a bien des chances de mettre un terme au cours des jours de son ennemi, et au sien propre, même, s'il s'en sert mal. Nous voulons parler de l'*éperon*.

Voici, au demeurant, ce que dit, en vers, un amateur de combats de coqs, M. Victor Breda, notaire à Haisnes et membre de l'Académie des Muses Santones, dans un curieux et pittoresque poème héroï-comique en trois chants sur les *Combats de coqs* que nous avons déjà eu l'occasion de citer :

> Les coqs seront armés : les ergots feront place
> Aux éperons d'acier que jamais rien ne casse
> Pour se ruer l'un l'autre, en sauts plus furieux
> Que les pieds frappant l'air d'un cheval très fougueux.
> De leur patte, le dard, coupé d'un centimètre,
> Sortira pour que mieux dans les chairs il pénètre.

L'éperon est une sorte d'aiguille métallique, d'une longueur maxima de 5 à 6 centimètres, droite et conique, quelquefois recourbée légèrement, de l'épaisseur d'un doigt. Cette aiguille doit être fort pointue, mais jamais plate ni tranchante. On la fixe à l'ergot

Digitized by Google

du coq, et de telle façon qu'elle semble être un ergot plus développé. Mais pour ne pas gêner la bête, on a pris soin de lui scier son ergot naturel.

L'aiguille passe dans l'intérieur d'une douille (en anglais : *socket*) épaisse de 10 millimètres et dont le rebord est évasé afin de ne pas blesser la patte du coq. Le tout est solidement attaché à la patte par un petit morceau de cuir et un fil poissé, qu'on nomme, dans le Nord, *cœud-fi* (fil à coudre).

Les divers règlements du concours spécifient les dimensions et la forme des aiguilles. Toutefois, elles doivent toujours être cylindriques.

En outre, l'arme ne doit pas dépasser 8 centimètres de longueur, mesure prise au-dessus de la patte, éperon et douille compris. On mesure les armes au moyen d'une équerre qui permet d'examiner si la position de l'aiguille est bien perpendiculaire.

Les fabricants de ces éperons poinçonnent leurs modèles.

L'armement des coqs est confié à des personnages spéciaux : les *armeurs*, que leur grande habileté et leur tour de main vouent à cette délicate besogne. Un coq mal armé se blesse avec son propre éperon : ce malheur ridicule lui arrive déjà quand il a été éperonné selon les règles. Il peut même se tuer. C'est ce qui arrive au coq Pile blanc dans *Chantecler*, où le Merle nous donne une explication comique et naturelle de l'accident :

> Il s'est, d'une façon adroite,
> Coupé la patte gauche avec la patte droite...

Les armeurs visitent réciproquement les armes employées. Le jury donne sa décision, s'il y a quelque détail suspect.

Chaque société a son armeur. Elle a aussi ses *porteurs* ou *tenants*, qui sont chargés de présenter les coqs dans les sacs et de les jeter dans l'arène.

Le coq armé, l'armeur masse l'articulation de la patte du com-

Digitized by Google

battant et la lui rafraîchit en la frictionnant avec un peu d'eau. On peut aussi la frotter de citron, pour que les blessures devenant plus cuisantes, les coqs s'animent davantage au combat.

LES PARIS Les coqs appariés, les paris d'aller. Ils sont tenus à haute voix, entre les spectateurs et les éleveurs pendant que les armeurs procèdent à l'armement des volatiles dont le tour est venu.

Les paris sont importants.

Le délai assigné étant achevé, chacun fait silence. Le moment solennel est arrivé. Les armeurs ont pris place, chacun à l'un des angles du parc. Le combat va commencer. Il est absolument interdit de lancer ou d'accepter des paris lorsque les coqs sont présentés dans le parc.

LE JURY. L'ARBITRE Les membres du jury sont assis devant le parc; auprès de l'arbitre (ou *time-keeper*), se trouve un appareil composé de trois tiges verticales sur chacune desquelles est enfilée une boule qui met une minute pour descendre de haut en bas. Sur la partie verticale de cet appareil est inscrit ce mot : Minutes. Ce dispositif sert, comme les sabliers à faire cuire les œufs à la coque, à compter les trois minutes réglementaires au bout desquelles, s'il ne s'est pas relevé, un coq abattu est déclaré vaincu.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

LA BATAILLE Sur le commandement de l'arbitre les tenants jettent leur coq sur la piste ; mais ils ne doivent ni les exciter ni les pousser, du geste ou de la voix.

Le combat est rapide. C'est le plus fort et le plus vite qui l'emporte. Aussi, ces batailles ne doivent pas dépasser 15 minutes. Il arrive parfois qu'un coq, intimidé ou lâche, reconnaissant un adversaire supérieur, refuse le combat et s'enfuie autour de l'arène devant son adversaire triomphant, qui le poursuit ou qui s'arrête en poussant un cocorico glorieux. Mal lui en prend, à ce poltron : son maître, dépité, lui tordra le cou à la maison.

Au contraire, si les coqs sont impétueux, ils se précipitent l'un sur l'autre avec une furie vengeresse. Les ailes hérissées, le cou gonflé, les yeux injectés, la tête basse, les adversaires s'attaquent non point du bec comme on pourrait le croire, mais de l'ergot : ils jettent les pattes en avant en sautant (de là l'importance du jeu des ailes) et il arrive fort souvent que d'un premier coup rudement porté, avec leurs terribles éperons, ils se fassent de profondes blessures qui arrêtent le combat dès son commencement.

Les coups les plus redoutables — ils sont mortels — sont ceux qui atteignent le cœur, le poumon ou la carotide. Le blessé tombe aussitôt et ne se relève plus. Lorsque le coq tombe, on dit qu'il est « *j'té* ». On sait qu'il est perdu.

Empruntons encore à M. Victor Breda quelques vers où il décrit,

Digitized by Google

avec une précision qui n'exclut pas tout à fait le lyrisme, l'aspect mouvementé du combat :

Lorsque les deux rivaux se trouvent face à face,
Leur colère aussitôt éclate avec menace;
Leurs yeux lancent des feux aussi vifs que l'éclair;
D'un sang pourpré se teint de leurs crêtes la chair;
Sur leurs cous se gonflant, leurs barbes se hérissent;
Leurs becs en s'accrochant, d'un noir courroux s'aigrissent;
Sur le sol sont crispés leurs ongles irrités;
Leurs corps se sont baissés sous leurs poils (?) agités;
Chaque plume frémit, et chaque aile frissonne;
Leur queue, en s'abattant, se recourbe et fredonne
Un air si rugissant que dressent ses cheveux;
Les ergots d'acier tremblent des pieds nerveux.
Soudain, plus prompts que l'air qu'un vent chasse en furie,
Ou que le plomb qui part du fusil, saute, crie,
Plus prompts que l'hirondelle en son rapide vol,
Qui traverse l'espace et va raser le sol,
Les deux guerriers en feu l'un sur l'autre bondissent;
Et par les éperons leurs corps percés frémissent;
Aussitôt le sang coule et va rougir le sol,
Sortant des flancs de l'un et de l'autre du col.
Du coup rebondissant, ils tombent en arrière,
Sur le dos renversés et mordant la poussière....
... Athlètes furieux, les deux coqs se relèvent,
Avec la même ardeur de la terre ils s'enlèvent,
S'élancent de nouveau, et d'un saut, corps sur corps,
De leur être faisant jouer tous les ressorts,
De chaque ergot l'un l'autre en travers ils se percent.
Par le terrible choc refoulés, se renversent,
Retombent sur le parc qu'ils inondent de sang
Et se relèvent l'air encor plus menaçant,
Lançant des coups de bec sur leurs crêtes meurtries,
Sur l'œil, le cou, l'oreille, exhalant leurs furies,
Vingt fois les éperons piquent de tous côtés;
Vingt fois tombent les coqs sous les dards ergotés...

Bien entendu, le coq qui tombe mort est vaincu. Mais s'il tombe et reste couché sans mourir, il n'est proclamé vaincu que s'il ne se

Digitized by Google

relève pas avant trois minutes. C'est l'équivalent du knock-out pour la boxe.

RÈGLEMENTS Voici au demeurant, en résumé, les différents articles du règlement officiel des combats de coqs arrêté par le Congrès régional des combats de coqs (séance du 13 octobre 1909) où il est traité des différents points du combat.

Tout coq qui entre dans le parc est considéré comme battant. S'il arrivait que l'un des adversaires refusât le combat, les paris seraient annulés et la paire gagnée par la partie adverse.

Il est interdit aux armeurs de pénétrer sur le parc, de toucher aux coqs, de les exciter, d'intervenir, en quelque façon que ce soit, dans la partie engagée. S'il se faisait qu'au fort de la bataille un des coqs se prît par une patte ou l'éperon, ou l'aile dans le grillage, c'est l'amateur le plus près du coq empêtré qui le détacherait.

Les Temps. — Lorsqu'un coq est tombé et qu'il reste trois minutes sans se relever, il a perdu. Le coq resté debout gagne. Si les deux coqs restent debout et cessent de se battre, ils sont considérés comme refusant le combat, la paire est nulle. Mais si les deux coqs cessaient de se battre et se couchaient, c'est celui qui serait resté debout après la « minute d'intervalle » qui serait proclamé vainqueur.

On appelle « minute d'intervalle » les soixante secondes qui s'écoulent entre la douzième minute écoulée depuis le commencement du combat et la quatorzième et avant-dernière du combat, dont la durée ne doit pas excéder quinze. L'expiration de la douzième minute est annoncée à haute voix par le *time-keeper* : cela, pour avertir les joueurs que les trois dernières minutes commencent. On annonce également la quatorzième minute et demie, qui est la dernière limite pour l'accusation, que nous expliquerons plus loin.

Coqs couchés qui se relèvent. — Si les coqs couchés se relèvent,

Digitized by Google

sans reprendre le combat, le temps compté continue, et si au bout de la troisième minute le combat n'est pas rengagé, on traite les coqs comme s'ils étaient restés couchés.

Coqs couchés alternativement. — Si l'un des coqs se couche et cesse de se battre, et que l'autre vienne se coucher près de lui sans cesser de combattre, on ne compterait le temps couché pour ce dernier que si l'autre venait à se relever. En un mot, la minute est prise pour chacun des coqs qui se couche, indépendamment de la position de l'autre.

Est considéré comme couché tout coq qui n'est pas debout. Un coq qui se débat pour mourir est, bien entendu, un coq couché.

Le coq qui a perdu, pour être resté couché trois minutes sans battre, est enlevé par son tenant. S'il est trop blessé pour jamais reprendre la vie, on l'achève rapidement. Sinon, grâce à des soins particuliers, on le rétablit. M. Breda nous montre dans son poème sur les coqs un coqueleux qui ravive la colère de son coq blessé en lui ouvrant les paupières et

> Lui caresse la tête et de sa main pressant
> Le col qui s'engorgeait, en fait sortir le sang.
> Le coq, grâce à ce soin, ressuscite à la vie
> Et reprend sur-le-champ sa première énergie.

On dit d'un coq bien d'aplomb, et attaquant avec ardeur son adversaire, qu'il est *sur les jarrets*. Au contraire, *en fuite,* s'il se sauve. Dans leur langage imagé, de ces coqs-là, les amateurs disent qu'ils « s'en vont en Belgique acheter des cigares ».

L'ACCUSATION Un armeur peut accuser de fuite le coq adversaire qui semble lâcher pied. Les armeurs seuls ont ce droit. De tout autre, l'accusation n'est pas avenue.

Pour pouvoir accuser un coq de fuite, l'armeur dépose une somme égale à la moitié de la mise entre les mains du président du jury.

Digitized by Google

Cette somme sera gagnée par l'adversaire si l'accusation est fausse.

Quand peut-on accuser de fuite ? — Si le coq est debout on peut accuser de fuite l'adversaire. Si l'accusation est fondée on a gagné.

Si le coq est couché, et que l'accusation soit fondée pareillement, la partie est nulle.

Mais il faut porter l'accusation au moins trente secondes avant l'écoulement des quinze minutes accordées pour le combat.

Un coq couché n'est accusable de fuite que s'il se relevait avant les trois dernières minutes du temps de combat.

Si le coq ne se dérobe pas à la présentation, l'accusation est fausse. S'il y a doute on peut recommencer plusieurs fois la présentation. Le coq est considéré comme battant si, ayant reçu une blessure qui l'empêche de battre efficacement, il ne se dérobe pas à la présentation.

Le coq qui s'envole hors du parc n'est pas considéré comme fuyant, tout de suite. L'armeur le rejettera dans le parc à l'endroit d'où il en est sorti. Mais si le coq par trois fois abandonne le lieu du combat sans reprendre la lutte, il perd. D'autre part, si le coq s'envole hors du parc sans que l'armeur adverse l'accuse de fuite, on le remettra dans le parc sans limiter le nombre de fois.

Lorsque le coq s'enfuit en criant, il a perdu immédiatement, si son adversaire reste debout ou se relève, étant couché.

Il y a une autre façon d'accuser :

Si un coq semble fuir et est accusé, l'armeur accusateur peut demander que l'heure soit prise par les chronométreurs, et à l'expiration des trois minutes, les coqs sont présentés face à face, à dix centimètres de distance. Si l'accusé se dérobe, il est fuyant et perd. L'accusation a eu raison. Mais s'il reprenait la bataille à la présentation, les armeurs quitteraient le parc et le jeu continuerait comme s'il n'y avait pas eu d'accusation. Mais celle-ci étant reconnue fausse, son prix déjà est acquis à l'armeur de l'accusé.

Digitized by Google

Si à l'expiration des quinze minutes l'accusé reprend le combat, on accorde un délai de trois minutes pour cette fois. Le *time-keeper* reprendrait l'heure à la douzième minute.

Les armeurs qui présentent les coqs, après accusation, ne doivent sous aucun prétexte les débarrasser de quoi que ce soit, plumes, sang, poussière, sauf peine d'amende.

Ainsi un armeur peut accuser un coq qui fuit à la présentation et se dérobe. L'accusation se fait d'armeur à armeur. Mais si l'armeur le demande, les chronométreurs prennent l'heure et pour que le coq soit déclaré fuyant, il suffit qu'il ne reprenne pas le combat lors de la présentation.

APRÈS LE COMBAT Le concours terminé, le jury prononce les noms des vainqueurs et distribue les prix en argent, tandis que les parieurs règlent leurs différences. L'animation, le bruit, le tohu-bohu, suspendus pendant le combat, reprennent de plus belle. La bière, le faro et le lambick de couler. Les concours de coqs ne manquent jamais de s'achever au milieu de réjouissances publiques des plus animées. C'est qu'une passion y est en jeu. Celle-ci est populaire mais point pour cela méprisable ; et ses adversaires auront fort à faire pour en venir à bout. On se demande d'ailleurs, s'ils y arrivent, au nom de quoi et en vertu de quel principe ?

Ajoutons, pour finir, et pour consoler les âmes sensibles, que l'on voit couramment un coq tombé sur l'arène parader plus fièrement et plus tranquillement que jamais, le lendemain de la bataille, au milieu de son harem de poules. On ne saurait se figurer, à moins de l'avoir constatée, la rapidité avec laquelle le coq se remet des blesssures les plus cruelles en apparence, pourvu que celles-ci ne soient pas mortelles, et pourvu qu'on se donne la peine de l'en soigner, même de la façon la plus rudimentaire. Ces animaux, créés par la nature pour la bataille, se guérissent des blessures qu'ils

Digitized by Google

y ont reçues d'une manière presque merveilleuse : est-il téméraire de dire qu'ils n'en souffrent guère ? Nous ne le pensons pas. De même que la pire faute, en histoire, est de juger les hommes et les mœurs du passé de nos points de vue d'aujourd'hui, de même la pire faute est de prêter aux coqs de combat notre sensibilité humaine.



Digitized by Google

CARNET DU VÉTÉRINAIRE

LE CHIEN

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉTAT DE SANTÉ DU CHIEN

La négligence et l'inobservation des règles de l'hygiène qui ont été exposées dans un chapitre précédent peuvent faire cesser l'équilibre des fonctions physiologiques et faire apparaître la maladie.

En bon état de santé, le chien est gai, vif, libre dans ses mouvements, la peau est souple, le poil luisant, le nez est frais, humide, l'œil est vif et brillant, les muqueuses sont d'un rose vif, il doit avoir bon appétit.

La respiration doit être égale et régulière, le nombre des mouvements d'inspiration à la minute doit être de 18 à 20 pour les jeunes chiens et de 15 à 18 pour les adultes et les âgés ; la circulation régulière doit donner par minute de 90 à 100 pulsations, la température intérieure doit être de 36 à 37°.

Par l'ampleur de sa respiration, par la plasticité de son sang, le volume de son cœur et la force de son pouls, par l'énergie de ses muscles, le chien dénote le tempérament type du nervoso-sanguin. Cela le prédispose aux maladies inflammatoires souvent compliquées de symptômes nerveux.

PRINCIPALES MALADIES DU CHIEN. MALADIE DU JEUNE AGE

La maladie du jeune âge est une affection très complexe, de nature infectieuse, s'observant chez les jeunes animaux de cinq à six mois jusqu'à quatorze ou quinze mois, qui, par la diversité de ses manifestations et la gravité des lésions

Digitized by Google

organiques qui l'accompagnent, mérite bien la dénomination de *Maladie infectieuse.*

Elle apparaît, le plus fréquemment sous forme bénigne, perte de la gaîté, diminution d'appétit, et par les symptômes de corriza, d'angine ou de bronchite, larmoiement, toux, éternuement et écoulement muqueux plus ou moins abondant des narines. Cet état particulier n'excède guère dix ou douze jours.

Si la maladie n'est pas enrayée à cette période, une fièvre plus ou moins intense apparaît, la tristesse de l'animal s'accentue, les sécrétions sont plus abondantes, le jetage se concrète autour du nez, causant une gêne de la respiration qui force l'animal à respirer par la bouche (respiration labiale), la toux devient plus fréquente et des râles sont perçus à l'auscultation.

Les lésions inflammatoires s'étendent aux divisions bronchiques (bronchite capillaire), et même au parenchyme pulmonaire (broncho-pneumonie), la respiration devient alors courte, pénible, douloureuse, l'animal succombe vite à l'apparition de ces derniers symptômes.

A ces complications respiratoires viennent se joindre souvent des accidents oculaires, des ulcérations apparaissent sur la cornée (kératite ulcéreuse) et l'œil est le siège d'une inflammation violente.

Dans d'autres circonstances, le trouble se manifeste du côté des voies digestives, il y a inflammation catarrhale de l'appareil gastro-intestinal.

Enfin, lorsque la maladie se prolonge, ce sont les complications nerveuses que l'on voit apparaître sous forme d'accès épileptiformes ou sous forme de contractures loniques des muscles (chorée), puis la forme paralytique (paraplégie).

Si la guérison relative intervient à la suite de ces manifestations nerveuses, il reste souvent un tic, quelquefois de la surdité et des troubles de la vue.

Les accidents cutanés de la maladie sont fréquents ; ils appa-

Digitized by Google

raissent sous la forme de petites papules, sous le ventre, sous la poitrine et à la face interne des cuisses.

Cette éruption bulleuse, vingt-quatre ou quarante-huit heures après son apparition, laisse échapper un liquide opaque, purulent, formant croûte, l'animal répand alors une odeur désagréable.

On comprend aisément qu'une maladie qui se présente sous des formes si variées soit grave .

Les chances de réussite ne peuvent se réaliser que par un traitement rationnel, rapidement appliqué et tout d'abord renoncer aux moyens empiriques employés par certains amateurs.

Jusqu'à présent les inoculations préventives n'ont pas donné de résultat positif ; il faut s'en tenir pour les moyens prophylactiques aux applications rigoureuses de l'hygiène, une alimentation rationnelle et surtout soustraire les jeunes sujets à la contagion.

Si la maladie apparaît, les recommandations à suivre sont les suivantes :

Lavages fréquents des yeux, du nez avec une solution chaude de thymol sodé.

Faciliter l'évacuation des mucosités nasales par des fumigations aromatiques (menthol, teinture d'eucalyptus).

Combattre l'élément infectieux avec le sulfate de quinine et le salol.

Stimuler l'organisme avec des infusions de thé, de café, dans lesquelles on ajoutera quelques gouttes de rhum.

Calmer la toux avec

Bromoforme	0 gr. 50
Sirop de Tolu	50 grammes
Eau distillée de tilleul.	90 —

Calmer l'éruption cutanée avec

Amidon	50 grammes
Acide borique porphyrisé.	10 —

Digitized by Google

pour les complications intestinales ; potion laudanisée en cas de diarrhée.

Pour les complications nerveuses, employer les bromures.

Nous allons maintenant décrire aussi succinctement que possible les diverses maladies et accidents qui peuvent survenir dans le cours de l'existence des animaux qui nous intéressent.

MALADIES DE L'APPAREIL DIGESTIF

Stomatite. — Inflammation de la muqueuse buccale, essentielle ou consécutive, ulcéreuse ou catarrhale ; provoquant une tuméfaction des gencives et quelquefois de véritables ulcérations accompagnées de salivation abondante à odeur désagréable, la forme grave pouvant se compliquer de gangrène partielle de la langue.

Dans ces accidents, à part la médication causale, il importe de pratiquer des injections détersives aseptiques fréquentes avec une solution ainsi composée :

Thymol	0 gr. 60
Alcool à 90°	50 grammes

X gouttes dans un demi-verre d'eau bouillie tiède.

Pharyngite. — De même origine, compliquée par de la fièvre, de la dysphagie, de la toux, se traite de la même façon ; dans ces deux circonstances, il est indispensable de donner une alimentation liquide de facile déglutition : lait et bouillon concentré, eau de Vichy.

Gastrite. — Cette affection très commune est généralement peu grave et la guérison survient par l'administration d'un vomitif, 15 à 50 centigrammes d'ipéca.

Gastro-entérite. — Le plus fréquemment, l'inflammation de la muqueuse de l'estomac entraîne celle de l'intestin ; la mauvaise habitude avec laquelle le chien absorbe tout ce qui peut se trouver à sa portée explique la facilité avec laquelle il peut contracter cette maladie (gastro-entérite primitive).

Digitized by Google

Dans d'autres circonstances, elle se développe dans le cours des maladies infectieuses (gastro-entérite consécutive).

La maladie débute par la perte de l'appétit, la tristesse, les douleurs abdominales ; il recherche l'eau froide avec avidité, l'haleine est fétide, la fièvre est intense, les vomissements sont fréquents, glaireux et sanguinolents.

Dans le début de l'affection, il y a presque toujours constipation qui finit par dégénérer en diarrhée.

Il faut, au début, pratiquer les frictions sur le ventre avec de l'huile de camomille camphrée et donner la potion suivante :

Benzo-naphtol	0 gr. 30
Laudanum de Sydenham	X gouttes
Sirop de fleurs d'oranger	30 grammes
Eau distillée de tilleul	100 —

par cuillerées à café toutes les deux ou trois heures.

Comme alimentation, du lait additionné d'un tiers d'eau de Vichy et des œufs.

Gastro-entérite hémorrhagique. — A certaines périodes de l'année, une forme de gastro-entérite d'origine infectieuse sévit sur les animaux de l'espèce canine avec une intensité et une gravité telles qu'elle prend le caractère d'une véritable épidémie, les symptômes se précipitent avec rapidité et déterminent une mortalité des plus importantes ; la caractéristique de cette affection très commune depuis quelques années se produit par une sorte de parésie de l'intestin qui provoque dans toute la longueur du tube intestinal des foyers où les produits de déchets s'accumulent, fermentent et déterminent une véritable infection des coli-bacilles.

Les symptômes qui accompagnent cette maladie sont les mêmes au début que ceux de la gastro-entérite aiguë, mais avec des caractères plus précipités, plus accentués ; il est nécessaire d'enrayer le plus rapidement possible les phénomènes inflammatoires.

Pour ramener les mouvements péristaltiques de l'intestin et

Digitized by Google

empêcher le développement des foyers infectés, donner par cuillerées à café toutes les deux ou trois heures :

Salicylate de naphtol	0 gr. 60
Sulfate de quinine	0 — 30
Laudanum de Sydenham	XV gouttes
Gouttes amères de Baumé	X —
Sirop de fleurs d'oranger	125 grammes

puis lavements matin et soir avec :

Bicarbonate de soude	5 grammes
Benzo-naphtol	0 gr. 10

dans 150 grammes d'eau bouillie tiède.

Calmer les douleurs intestinales par des frictions à l'huile de camomille camphrée.

Constipation. — L'état sédentaire de quelques-uns de ces animaux, le mode particulier d'alimentation, l'insuffisance d'exercice prédisposent à cette affection très fréquente.

Le traitement doit consister en lavements et en laxatifs ; la magnésie calcinée à la dose de 10 à 25 grammes suivant la taille et l'âge.

Pour éviter une rechute, il est bon de soumettre l'animal à un régime alimentaire mélangé de décoction de graines de lin.

Vers intestinaux. — L'estomac et l'intestin du chien peuvent entretenir des parasites dont la présence est toujours gênante et peut déterminer des accidents dont la gravité dépend du nombre et de la qualité des espèces — dans certains cas, ils vont jusqu'à provoquer des accès épileptiformes entraînant l'amaigrissement, le marasme et même la mort du sujet. Ces parasites sont : l'ascaride, le spiroptère, le dochmie, le strongle, les oxyures, d'une part, les tœnia serrata, cucumeria et autres variétés d'autre part.

On arrive à débarrasser très facilement le chien de ces parasites en employant la poudre fraîche de noix d'arec. Mais il est indis-

Digitized by Google

pensable que ce médicament soit fraîchement pulvérisé. Voici la formule qui nous a toujours réussi :

Poudre fraîche de noix d'arec.	0 gr. 50 à 0 gr. 80
Santonine.	1 gr. 10

suivant la force des sujets.

Depuis quelques années, devant les difficultés de trouver des pharmacies où le produit indiqué soit délivré dans de bonnes conditions, j'ai fait confectionner des pilules à un milligramme de bromhydrate d'arécoline et j'en indique de 5 à 10 suivant la force et l'âge de l'animal ; le résultat est excellent.

Maladies du foie. — Une maladie encore assez fréquente, l'ictère, s'observe par les changements brusques de la température, facilement reconnaissable par la teinte plus ou moins jaune des muqueuses et de la peau aux endroits où le poil est plus rare ; le traitement classique est souvent inefficace.

Je conseille par petites doses répétées, l'emploi du calomel, 10 à 25 centigrammes, deux ou trois fois par jour, et l'administration de lavements : bicarbonate de soude, 5 grammes, et salicylate de naphtol, $0^{gr},10$ dans 100 grammes d'eau bouillie tiède.

MALADIES DE L'APPAREIL RESPIRATOIRE

Coryza. — Rhume de cerveau, accident de peu de gravité caractérisé par des éternuements et du jetage.

Des fumigations de teinture d'eucalyptus, de menthol suffiront à guérir cette affection.

Angine. — Mal de gorge, toujours le résultat d'un refroidissement subit, atteignant la muqueuse du larynx ou du pharynx, d'où angine laryngée ou pharyngée ; les symptômes sont la tristesse, la toux, la difficulté respiratoire, sensibilité de la gorge, difficulté de déglutition ; à l'entendre tousser, on croirait que l'animal cherche à rejeter un corps étranger qui serait dans la gorge.

Digitized by Google

Il est bon, aussitôt l'apparition de ces symptômes, d'administrer un léger vomitif :

Ipéca	0 gr. 60
Tartre Stibié	0 — 10

puis, autour de la gorge, soit une application sinapisée, soit une application de teinture d'iode.

Calmer la toux avec le sirop de Tolu.

Bronchite. — Plus fréquente que la précédente, peut revêtir la forme aiguë ou passer à l'état chronique. La bronchite débute par la tristesse, l'inappétence et la toux plus ou moins quinteuse, puis celle-ci devient plus grave, les naseaux sont le siège d'un écoulement muco-purulent plus ou moins abondant et se dessèche quelquefois et provoque la respiration labiale.

Dans le cas où la bronchite passe à l'état chronique, il reste une toux qui se manifeste par quintes, accompagnée d'une grande gêne respiratoire.

Une variété commune chez le chien, c'est la *bronchite capillaire*, forme grave avec râle muqueux et sous-crépitant de la poitrine, qui se complique dans la plupart des circonstances de pneumonie lobulaire (broncho-pneumonie), l'animal est alors très déprimé, la toux est pénible, douloureuse, le jetage devient abondont, il faut immédiatement appliquer une révulsion sur la poitrine avec des sinapismes et confier les soins à un vétérinaire spécialiste, étant donnée la variété des accidents qui peuvent survenir.

Pneumonie. — Fluxion de poitrine qui débute par une congestion et peut présenter la forme aiguë ou chronique ; est caractérisée par tous les symptômes de fièvre avec toux sèche et jetage de couleur rouillée ; la respiration est fréquente et douloureuse, les muqueuses deviennent rouge-jaunâtre, l'auscultation indique l'absence de murmure respiratoire dans les parties atteintes, les battements du cœur sont forts et précipités. Après l'application immédiate de

Digitized by Google

révulsifs énergiques, il est indispensable de faire tomber la fièvre par l'emploi du sulfate de quinine à doses massives, 25 centigrammes, et de donner une potion à base de teinture d'aconit et de digitaline pour régulariser les mouvements du cœur et ceux de la respiration ; dans ce cas encore l'intervention d'un spécialiste est absolument nécessaire.

Asthme. — Affection chronique qui s'observe surtout chez les chiens âgés, s'annonce par une respiration difficile, courte et laborieuse ; on se trouve en présence, dans les circonstances les plus fréquentes, de lésions organiques absolument incurables.

Le moyen d'atténuer dans la limite du possible les inconvénients de cette affection consiste dans l'emploi de l'arséniate de soude et de l'iodure de sodium.

MALADIES DU CŒUR Le diagnostic différentiel des affections du cœur est souvent très difficile à établir ; dans tous les cas il existe une perturbation importante dans la circulation, des bruits anormaux de souffle et de palpitations peuvent être perçus par une oreille un peu habituée malgré les bruits de diastole et de systole normaux. Dans toutes les circonstances de rétrécissement des orifices des valvules, il se produit dans le système circulatoire des embarras qui occasionnent la production d'œdèmes et d'hydropisie ; la respiration qui est profondément associée aux phénomènes de l'hématose devient difficile et dans certains cas donne un aspect particulier au facies de l'animal.

Les affections du cœur sont encore assez fréquentes chez les sujets qui nous occupent, par suite de l'exagération des fonctions de cet organe dans les efforts que l'animal est appelé à donner quelquefois au-dessus de ses propres forces et confiant dans son tempérament et sa résistance.

Le processus inflammatoire est toujours chronique, des troubles

Digitized by Google

importants de la circulation et de la nutrition entraînent les épanchements séreux et la paralysie du cœur.

Nous recommandons dans ces accidents de renforcer la contractilité du cœur par l'emploi de l'arséniate de strychine associé à la digitaline.

L'action de l'iodure de sodium peut avoir un effet bienfaisant dans les cas d'épaississement valvulaire.

Mais lorsque les symptômes de troubles cardiaques sont affirmés, le sujet n'est plus apte à rendre aucun service.

MALADIES NERVEUSES

Convulsions des jeunes chiens. — Cette maladie, très commune et qui cause un préjudice incontestable à l'élevage, se présente sous la forme essentielle et symptomatique. Cette dernière forme a pour cause la présence dans l'intestin de parasites et nous avons donné dans la description des affections intestinales les moyens de la combattre ; nous ne nous occuperons ici que des convulsions essentielles dues à des lésions du système nerveux.

Cette maladie se présente toujours brusquement, alors que l'animal présente les signes d'une santé parfaite; sans motif apparent, tout d'un coup, on le voit effrayé, comme pourchassé, se lançant à toute vitesse devant lui, en jetant des cris perçants, ses yeux sont fixes, hagards, la bouche remplie d'une bave écumeuse ; il donne de la tête contre les obstacles qui se présentent, il s'arrête un instant sur ce choc et reprend sa course lorsqu'il s'est ressaisi ; s'il ne trouve pas d'issue et qu'il soit dans un appartement, il grimpe sur les meubles et après un temps encore assez long il tombe sur le côté et se livre à des mouvements convulsifs plus ou moins violents. Lorsqu'on cherche à le prendre dans l'accès, il cherche à mordre, ne reconnaissant plus les personnes auxquelles il est attaché. Combien de fois ai-je eu l'occasion de constater pareils accidents, et combien aussi n'ai-je pas eu à intervenir auprès de personnes qui décidaient

Digitized by Google

d'une façon intempestive que ce pauvre chien était atteint de rage.

J'ajouterai que nombreux sont ceux qui ont été guéris radicalement d'une façon des plus simples ; en les préservant tout d'abord des contusions extérieures, en les mettant dans une niche bien matelassée, en calmant l'état nerveux par des inhalations d'éther et en complétant la médication par une potion au bromure et à l'hydrate de chloral.

Bromure de sodium.	5	grammes
Hydrate de chloral	2	—
Sirop de fleurs d'oranger	125	—

par cuillerées à café toutes les heures ou toutes les deux heures.

Epilepsie. — Affection nerveuse chronique intermittente, dont les causes sont multiples, et souvent héréditaire, qui se traduit par des accès de durée variable, pendant lesquels l'animal est pris de mouvements convulsifs avec perte de connaissance, l'œil est fixe, la respiration accélérée, les mâchoires s'agitent avec salivation abondante et expulsion involontaire d'urine et d'excréments.

La guérison est problématique et le meilleur calmant est l'emploi cité précédemment du bromure et de l'hydrate de chloral.

Chorée. — Danse de Saint-Guy, maladie caractérisée par des mouvements involontaires du système musculaire, qui atteint les jeunes chiens et d'origine toxi-infectieuse.

Cette affection peut s'atténuer, mais disparaît difficilement.

La forme grave entraîne l'épuisement, la paralysie et la mort.

Ici encore, la seule médication à employer est le bromure, en ne négligeant pas de donner aux malades une nourriture très alibile et de digestion facile.

Eclampsie des chiennes nourrices. — Cette affection se produit pendant l'allaitement chez des chiennes pléthoriques, quelques jours après l'accouchement ; elle se traduit par des convulsions qui agitent tout le corps, la respiration est haletante, les yeux devien-

Digitized by Google

nent fixes, la conjonctive injectée ; il se forme dans la bouche une bave mousseuse, la chienne tombe sur le côté, et ces symptômes se reproduisent par intermittence, souvent pendant plusieurs heures.

Cependant, il est rare que cette affection prenne un caractère grave. Elle cède le plus généralement à une médication active, à l'hydrate de chloral ; la potion suivante nous a toujours réussi :

Bromure de sodium.	0 gr. 60
Hydrate de chloral	4 grammes
Sirop de fleurs d'oranger	125 —

Paralysies. — Caractérisées par la diminution ou l'abolition de la motilité et de la sensibilité dans une région quelconque.

La médication la plus sérieuse est l'emploi de l'électricité par courant faible, l'emploi du petit appareil de Gaiffe donne d'excellents résultats.

MALADIES DES YEUX Les plus fréquentes chez le lévrier sont la conjonctivite et la kératite.

Conjonctivite. — La muqueuse qui tapisse la face interne des paupières est le siège d'une inflammation plus ou moins intense due à l'action des courants d'air, des poussières irritantes.

On arrive facilement à calmer cette inflammation par l'emploi du collyre suivant :

Borate de soude	0 gr. 35
Chlorhydrate de cocaïne	0 — 01
Laudanum de Sydenham	V gouttes
Eau distillée de roses.	90 grammes

quelques gouttes dans l'intérieur de l'œil, trois ou quatre fois par jour.

Kératite. — Inflammation de la cornée, superficielle, interstitielle ou profonde, primitive ou secondaire, faisant suite souvent à

Digitized by Google

la précédente ; plus grave, puisqu'elle peut entraînerla perte de l'œil, elle se traduit par une vascularisation du globe oculaire, donnant une teinte rouge qui se mélange de petits épanchements blanc-jaunâtres formant taies.

Il faut s'empresser d'opposer un traitement énergique ; le médicament qui réussit le mieux est la solution de collargol à 0^{gr},10 pour 30 grammes d'eau distillée ; dans les circonstances plus graves, l'application d'un séton à la nuque ou les dépuratifs sont absolument indiqués.

MALADIES DES OREILLES Il peut se présenter chez les jeunes sujets une inflammation du conduit auditif, véritable catarrhe auriculaire qui cède très facilement à l'action de la médication suivante :

Acide tannique.	0 gr. 10
Hydrate de chloral	2 grammes
Laudanum de Sydenham	X gouttes
Vaseline boriquée.	30 grammes

gros comme un pois dans l'intérieur de l'oreille, deux fois par jour.

Lavage avec une solution de lusoforme à 10 p. 100 le matin.

MALADIES DE LA PEAU Très fréquentes chez le Greyhound, résultant d'un état nerveux particulier, de congestion ou de diathèse, les dermatoses éruptives se présentent sous la forme d'eczéma aigu ou chronique.

Cette maladie, constitutionnelle, n'est pas contagieuse ; elle peut évoluer sous l'influence de causes occasionnelles telles que celles des saisons, de la mauvaise alimentation, d'une hygiène mal observée, de la fatigue.

Ces circonstances impliquent l'obligation de s'occuper, par des indications appropriées, de combattre l'état général défectueux.

Digitized by Google

C'est une erreur de supposer qu'une éruption survienne par le fait d'une alimentation carnée, dans la plupart des circonstances au contraire, elle prend naissance sur des sujets déprimés, anémiques. ce qu'il faut retenir cependant au sujet de l'alimentation, c'est que la graisse et tous les corps gras s'éliminent par la peau et qu'ils doivent être absolument supprimés de la nourriture des sujets atteints d'eczéma.

Dans toutes ces manifestations éruptives, depuis quelques années nous nous servons d'application d'un topique spécialisé, que nous tenons à la disposition des éleveurs, mais qu'il ne nous est pas permis de formuler. Ce topique fait disparaître en très peu de temps toute éruption inflammatoire, associé avec une médication interne dépurative comme le sirop de raifort iodé, à la dose d'une cuillerée à entremets tous les matins.

Dans les cas où le prurit est intense, on se trouvera très bien des applications de poudre de talc, mélangée en parties égales à l'acide borique porphyrisé.

Pour les dermatites d'origine parasitaire, chez les sujets qui nous occupent, elles se déclarent assez rarement.

Maladies accidentelles de la peau. — Les plaies, lésions traumatiques, ne sont pas rares chez les lévriers en exercice, elles sont superficielles, profondes ou pénétrantes.

Dans toutes les circonstances, il faut prendre soin de nettoyer la blessure ; les solutions de lusoforme ou de thymol sont les plus efficaces pour obtenir la cicatrisation par première intention.

Dans les cas d'hémorrhagie, faire la ligature, réunir les lèvres de la plaie à l'aide d'une suture et faire des applications d'un topique cicatrisant composé :

Teinture d'aloès	25 grammes
Teinture d'arnica.	25 —
Eau-de-vie camphrée.	50 —
Extrait de Saturne	10 —

Digitized by Google

Abcès. — Dans certains accidents, la contusion des muscles peut produire une collection de pus au milieu des tissus ; il en résulte une inflammation localisée de nature infectieuse, avec engorgement périphérique œdémateux. Au début, appliquer une pommade émolliente :

Onguent populeum	60 grammes
Extrait aqueux de belladone.	0 gr. 05

Aussitôt que l'abcès mûrit, lorsque, avec le doigt, on peut percevoir un point fluctuant qui indique l'existence du liquide purulent, faciliter son évacuation par un débridement au bistouri, au trocart ou au cautère actuel et faire des lavages fréquents avec la solution antiseptique précitée.

Aggravée. — Affection de la face plantaire, assez fréquente, produite par l'inflammation du réseau vasculaire qui est recouvert par l'épiderme épais de la sole.

La région est échauffée, douloureuse, la marche est difficile, il y a souvent de la fièvre et de la tuméfaction de l'extrémité de la patte ; quelquefois même il en résulte de véritables crevasses avec décollement partiel de l'épiderme.

Le traitement à suivre, en dehors du repos absolu, consiste en bains fréquents dans du vin aromatique tiède, et dans les applications de pommade composée :

Acide tannique	0 gr. 25
Acide salicylique	0 — 05
Huile de vaseline oxygénée.	20 grammes
Lanoline.	30 —
Essence de thym rouge.	X gouttes

Nous avons terminé l'examen des diverses circonstances pathologiques qui se présentent le plus communément pendant le cours de l'existence du lévrier, dans le but de renseigner éleveurs et amateurs sur les moyens les plus efficaces à employer pour éviter les

Digitized by Google

conséquences parfois très graves qui surviennent accidentellement et pouvant entraver le travail des sujets préparés spécialement pour les concours si intéressants dont les détails ont été exposés si judicieusement dans cette publication.

Aimé HÉBRÉ,
Médecin Vétérinaire,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Chef du Service sanitaire des Expositions canines de Paris.

LE TAUREAU

Bien que le taureau de combat soit destiné à être sacrifié dans un plus ou moins bref délai, il n'en constitue pas moins un capital très appréciable, par les soins que son élevage nécessite et par les qualités que l'on réclame de lui pour remplir le rôle auquel on le destine. Comme tout capital animal, il est sujet à des fluctuations relevant de la maladie ou de l'accident ; aussi n'est-il pas inutile de donner ici quelques indications relatives au traitement de certains cas morbides dans lesquels il faut intervenir très rapidement, afin d'éviter soit une aggravation, soit une issue fatale.

I. — GÉNÉRALITÉS

CONTUSIONS. PLAIES. HÉMORRAGIES. Elles sont la conséquence de coups, de chocs, de chutes (*traumatismes*) et peuvent siéger sur toutes les parties du corps.

On dit qu'il y a *contusion* lorsque la peau n'a été ni sectionnée, ni déchirée. Une *plaie* est le résultat d'une division plus ou moins profonde et plus ou moins étendue du tégument et des tissus sous-jacents (tissu conjonctif, muscles, tendons, etc.) ; il y a lieu de distinguer des *plaies simples* à bords nets, comme celles qui sont

Digitized by Google

produites par des instruments tranchants, et des *plaies contuses* ; dans lesquelles les parties vives ont été déchirées, comme mâchées, en raison même de la nature de l'agent qui les a causées.

Qu'il s'agisse de contusions ou de plaies, on constate toujours, au niveau de l'endroit lésé, un gonflement inflammatoire et une douleur d'autant plus intenses que le choc a été plus violent. Faire disparaître le gonflement et diminuer la souffrance doivent être les deux indications principales du traitement : on y arrive par l'hydrothérapie sous forme de douches froides en pluie ou en jet modéré ou de lotions chaudes à l'aide de la main ou d'un tampon d'ouate. Cette manière de procéder a l'avantage de faire évacuer les corps étrangers qui, s'il s'agit de plaies, ont pu rester implantés dans les tissus ; on terminera, pour ces dernières, par des détersions chaudes antiseptiques (crésyl à 2 p. 100, acide phénique à 2 p. 100, permanganate de potassium à 1 p. 1000, sublimé à 1 p. 1000, eau oxygénée diluée, etc.).

Quand la solution de continuité est bien nettoyée, on peut se rendre compte de la profondeur et de la nature des régions traumatisées ; si le coup a porté au niveau d'une articulation ou d'un tendon et s'il s'écoule, par la plaie, un liquide citrin, filant comme de l'huile, c'est que la synoviale de glissement des surfaces articulaires ou tendineuses a été ouverte : le pronostic est alors des plus grave et il est urgent de prévenir le vétérinaire ; en attendant, l'animal sera placé dans l'immobilité la plus absolue de laquelle dépend, dans beaucoup de cas, la guérison.

Tout traumatisme s'accompagne d'une *hémorragie* : elle se fait dans la profondeur des tissus et sous la peau quand il s'agit de contusion ; c'est ce qui constitue l'*ecchymose ;* au contraire, le sang s'écoule au dehors lors de plaie véritable et, bien souvent, avec une telle intensité qu'il faut intervenir immédiatement, afin d'éviter à l'animal une saignée qui peut lui être fatale.

La ligature du vaisseau ouvert est, bien entendu, le procédé de

Digitized by Google

choix : elle se fait avec du fil ou mieux de la soie ; mais, dans la plupart des cas, elle n'est pas réalisable sur-le-champ et l'on doit recourir à la compression : la blessure siège-t-elle à l'extrémité d'un membre, il suffit de lier solidement celui-ci soit au-dessus, soit au-dessous de la plaie, suivant que le vaisseau sectionné est une artère ou une veine.

(Une hémorragie artérielle se traduit par un jet de sang rouge vermeil, de longueur et d'intensité maxima à chaque battement cardiaque ; elle est grave et nécessite une compression rapide ; dans le cas d'une veine, le sang s'écoule uniformément et il est de couleur noirâtre ; dans la grande majorité des cas, la veine s'aplatissant, l'hémorragie s'arrête d'elle-même.)

Enfin, si l'on ne peut faire la ligature ni le garrottage, on est obligé de recourir au tamponnement de la plaie avec de l'ouate ou, à défaut, de l'étoupe ou des linges imbibés d'une solution antiseptique (eau oxygénée de préférence), et maintenus en place par des cordes ou des bandes [1].

FRACTURES Elles peuvent porter, chez le taureau, sur les *cornes*, les *membres*, la *colonne vertébrale* ou le *crâne*.

Les *fractures des cornes* sont complètes ou incomplètes. Elles sont toujours consécutives à des coups violents portés en cette région et elles se manifestent par la mobilité des abouts fracturés.

On peut, si la lésion siège à l'extrémité ou même à la partie moyenne de la corne, sectionner celle-ci et arrêter l'hémorragie par un pansement serré ; mais si l'on veut conserver la corne intacte, ce qui est une des qualités du taureau de combat, il faut faire un pansement d'urgence en réalisant aussi complètement que possible la coaptation des abouts et en les maintenant ainsi par des bandes

1. Le traitement des blessures reçues par les chevaux pendant les courses, blessures qui sont, presque toutes, la conséquence de coups de cornes, ne diffère pas de celui que nous venons d'indiquer pour le taureau de combat; il doit s'inspirer des mêmes principes essentiels et il doit répondre aux mêmes desiderata.

Digitized by Google

enroulées autour de la corne et trempées au préalable dans du plâtre ou du silicate de potasse : on a, de la sorte, fait de la bonne besogne en attendant l'arrivée du vétérinaire qui consolidera et complètera le pansement.

La *fracture d'un membre* est accusée par un défaut absolu d'appui, une mobilité anormale ou une déviation de l'extrémité inférieure, une crépitation spéciale au niveau du trait de fracture et une vive douleur à la palpation ou à la pression.

Dans la grande majorité des cas, il n'y a pas lieu de traiter ; il faut diriger le plus tôt possible l'animal sur la boucherie.

Quant aux *fractures de la colonne vertébrale et du crâne*, qui sont le résultat de chutes ou de heurts très violents, elles sont décelées par des paralysies des membres ou l'inhibition complète du sujet, suivant le lieu et la gravité de la lésion ; si l'animal n'est pas mort sur le coup, il faut le faire sacrifier immédiatement.

II. — Appareil digestif

OBSTRUCTIONS ŒSOPHAGIENNES Elles surviennent à la suite de la déglutition d'aliments trop volumineux et non mastiqués (betteraves, carottes, pommes, etc.) ou de corps étrangers (pierres, morceaux de bois, etc.), qui s'arrêtent dans un endroit variable du conduit œsophagien : quelquefois, à l'origine de ce dernier, mais, le plus souvent, à l'entrée de la poitrine. Le taureau cherche à se débarrasser de l'obstacle qui le gêne par des mouvements de déglutition s'accompagnant de vives contractions des muscles de l'encolure ; la salive s'écoule constamment par la bouche puisqu'elle ne peut être avalée et si l'on examine le cou, du côté gauche surtout, on peut voir une déformation produite par l'arrêt du corps alimentaire ou étranger.

Il faut essayer de désobstruer le conduit par des pressions continues, des deux mains, sur le corps et de bas en haut : de la sorte,

Digitized by Google

on peut le faire remonter jusque dans la gorge où il est facile de le saisir ; mais c'est là un procédé souvent inefficace et l'on est obligé d'avoir recours au vétérinaire.

INDIGESTIONS. MÉTÉORISATION. Les indigestions sont des affections graves, souvent mortelles, chez le taureau; la plus importante est l'*indigestion gazeuse*, causée, notamment, par l'ingestion de fourrages verts artificiels, mouillés surtout, ce qui leur donne un pouvoir fermentescible considérable : les gaz, élaborés en grande quantité dans la panse, distendent celle-ci qui fait gonfler le flanc gauche : on dit que l'animal est *ballonné* ou *météorisé ;* cet état augmente de plus en plus, gagne le flanc droit et gêne la respiration qui devient rapide et pénible ; la mort survient si l'on n'intervient rapidement.

Il faut d'abord parer au plus pressé : éviter l'asphyxie du malade en « ponctionnant » le rumen au niveau du flanc gauche. Cette ponction se fait d'ordinaire avec un instrument spécial appelé *trocart*, mais, à défaut de cet appareil, il ne faut pas hésiter à la pratiquer avec un simple couteau flambé au préalable ; il suffit d'introduire ensuite un tube creux dans la plaie, une tige de sureau, par exemple : par cette ouverture, les gaz s'échappent, ce qui soulage l'animal.

Compléter le traitement par le massage du ventre avec des bouchons de paille et l'administration de breuvages antifermentescibles ou absorbants, à base d'éther ou d'ammoniaque — ces médicaments étant, bien entendu, mêlés à une quantité d'eau suffisante pour leur faire perdre leur causticité.

III. — Appareil circulatoire

PÉRICARDITE PAR CORPS ÉTRANGER Les bêtes bovines soumettent tout d'abord les aliments à une mastication très rapide qui est immédiatement suivie de déglutition et, quelque temps après, la pâte grossière qui en résulte est

Digitized by Google

régurgitée pour subir, cette fois, un broyage parfait : c'est ce qui constitue la rumination. Au cours de la première ingestion, il arrive souvent que des corps piquants tels qu'aiguilles, pointes, clous, etc., mêlés aux aliments, sont introduits, eux aussi, par l'intermédiaire de l'œsophage, dans les réservoirs stomacaux. On conçoit, dès lors, qu'ils peuvent perforer, à un moment donné, les parois de ceux-ci et être dirigés, par le fait des contractions musculaires, vers d'autres viscères : c'est ainsi qu'ils traversent fréquemment le diaphragme, cloison qui sépare le ventre de la poitrine, pour aller jusqu'à l'enveloppe du cœur ou péricarde et jusqu'au cœur lui-même. De cette façon se développe la péricardite, dite par corps étranger.

On en est averti principalement par l'engorgement de la tête, du cou, du fanon et de l'entrée de la poitrine ; c'est là une chose que les éleveurs connaissent bien et qui leur fait reconnaître du premier coup la nature de la maladie dont souffre la bête ; — cela s'accompagne naturellement de troubles généraux : amaigrissement, inappétence, inrumination, symptômes cardiaques, etc.

Tout animal atteint de cette affection est un sujet perdu ; inutile de tenter aucun traitement ; il faut profiter du moment où l'engorgement mentionné plus haut est peu accentué pour livrer la bête à la boucherie.

IV. — Appareil respiratoire

CONGESTION PULMONAIRE Caractérisée par l'arrivée d'une quantité considérable de sang dans les poumons, la congestion pulmonaire est assez rarement constatée chez les taureaux. Néanmoins, elle peut se produire à la suite de courses rapides, chez des sujets échappés ou poursuivis, et surtout pendant les grandes chaleurs. Le refroidissement peut également en être la cause dans certains cas.

On la reconnaît à la grande difficulté qu'éprouve l'animal pour respirer : les flancs se soulèvent convulsivement, les yeux sont

Digitized by Google

injectés, les narines sont largement dilatées et laissent écouler parfois un léger filet de sang.

Il est indispensable de mettre le malade dans de bonnes conditions hygiéniques : repos absolu dans un local frais en été, de douce température en hiver ; pratiquer ensuite une saignée copieuse à la veine du cou (veine jugulaire) et doucher abondamment les côtés de la poitrine, si l'on est dans la saison chaude ; en hiver, envelopper le thorax d'épaisses couvertures.

Il est recommandé de purger l'animal dans les jours qui suivent.

V. — Appareil génito-urinaire

PLAIES DU FOURREAU, DE LA VERGE ET DES TESTICULES D'une manière générale, elles se traitent de la même façon que les blessures ordinaires siégeant en d'autres parties du corps. Mais il en est une catégorie qu'il est nécessaire de connaître parce qu'on peut, si l'on est averti, en faire disparaître immédiatement la cause et, par conséquent, obtenir une cicatrisation rapide.

On sait que le fourreau du taureau, qui s'avance loin sous le ventre, est terminé par un bouquet de poils raides (pivelier). Il peut se faire que ces poils s'enroulent autour de la verge au moment de sa sortie et que, par suite de sa rétraction, ils pénètrent dans l'épaisseur des tissus. Cette plaie s'exagère de plus en plus et peut aller jusqu'à la section complète de l'organe.

Le traitement est donc très simple : couper d'abord le bouquet de poils et faire ensuite des lotions boriquées sur la blessure : la guérison n'est plus qu'une question de temps.

HÉMATURIE. PISSEMENT DE SANG Deux mots seulement d'un signe qui est parfois enregistré par les propriétaires de taureaux au moment de l'émission de l'urine : je veux parler du *pissement de sang*. Ce caractère anormal

Digitized by Google

peut être dû à plusieurs affections différentes parmi lesquelles il faut retenir : la *cystite hémorragique* ou *hématurie vraie*, la *pyélonéphrite* et la *piroplasmose*. Ce sont là trois états graves qui doivent inciter le propriétaire ou l'éleveur à prévenir de suite le vétérinaire dès qu'ils lui sont révélés par la coloration rouge ou rouge noirâtre de l'urine.

VI. — Système nerveux

CONGESTION CÉRÉBRALE. COUP DE SOLEIL. COUP DE CHALEUR. De même que la congestion pulmonaire est provoquée par un afflux sanguin considérable dans les poumons, la congestion cérébrale est due à l'irruption d'une quantité anormale de sang dans les vaisseaux du cerveau. Elle éclate chez les animaux vigoureux, pléthoriques, après une exposition trop prolongée aux rayons solaires et quelquefois aussi elle est la conséquence d'excitations d'ordre psychique (époque du rut).

Brusquement le taureau est frappé d'immobilité absolue ; il est hébété, insensible aux bruits extérieurs, aux piqûres de la peau, aux coups ; quelquefois des crises de surexcitation vive viennent interrompre ces périodes de coma. Le crâne est brûlant, les yeux sont hagards et injectés.

Il faut, sans tarder, faire une saignée abondante et la réfrigération cranienne par l'intermédiaire de glace ou d'eau froide. Observer les règles d'une bonne hygiène et éviter avec soin tout ce qui est susceptible d'irriter le malade d'une manière quelconque.

Le *coup de soleil* est une congestion cérébrale causée par l'action prolongée des rayons solaires.

Le *coup de chaleur* est l'échauffement de tout le corps par action combinée du soleil et de la chaleur ambiante. C'est, en somme, une véritable intoxication thermique qui doit être traitée au début par la saignée, les douches froides sur le corps et des purgations répétées.

Digitized by Google

VII. — Appareil oculaire

CORPS ÉTRANGERS. CONJONCTIVITE ET KÉRATITE Des graviers, poussières, brins de paille ou de fourrage peuvent s'introduire entre les paupières et se loger dans un cul-de-sac palpébral, dans l'épaisseur de la cornée ou dans l'œil lui-même.

Leur présence détermine une irritation vive du globe oculaire et une inflammation de la conjonctive et de la cornée (conjonctivite et kératite) qui se traduisent par du larmoiement, le gonflement et la fermeture des paupières.

Il faut extraire le corps étranger le plus rapidement possible, afin d'éviter l'ulcération de la cornée et la perforation de l'œil ; pour rendre cette petite opération plus facile, il est bon d'anesthésier la région à l'aide de quelques gouttes d'une solution cocaïnée à 1 p. 100 ; peu de temps après, l'animal ouvre généralement l'œil de lui-même, ce qui permet d'apercevoir le corps étranger ; on l'enlève délicatement avec le doigt ou avec de petites pinces.

On combat les lésions de conjonctivite et de kératite consécutives par des lavages fréquents de l'œil à l'eau boriquée ou préférablement à l'eau boratée (borate de soude à 2 p. 100), ces solutions étant toujours utilisées tièdes.

Pour la nuit, on fait tomber dans l'œil deux ou trois gouttes de collargol à 1 p. 30.

VIII. — Maladies infectieuses

Parmi les maladies infectieuses, très nombreuses, qui sont capables d'atteindre les taureaux, citons :

Le *coryza gangréneux*, maladie générale, envahissant tout l'organisme et se caractérisant principalement par des symptômes de

Digitized by Google

coryza suraigu, d'inflammation des yeux, d'abattement profond et d'inappétence ;

La *vaccine* ou *cow-pox*, se présentant sous l'aspect de vésicules ou de pustules sur la peau et les muqueuses ;

La *fièvre aphteuse*, plus grave par sa contagiosité très subtile et ses conséquences, accusée aussi par des vésicules et des ulcérations de la peau et des muqueuses (bouche, narines, voies génitales) ;

La *tuberculose*, à marche variable suivant ses localisations.

Pour toutes ces maladies, il est urgent de pratiquer l'isolement des sujets atteints et la désinfection des stalles ou étables occupées par eux, afin de préserver le reste de l'effectif.

Le vétérinaire, appelé aussitôt, instituera un traitement approprié.

LES COQS

Le nombre et la diversité des maladies qui atteignent les animaux varient proportionnellement au degré de leur organisation ; la morbidité des oiseaux est moins complexe que celle des mammifères; aussi cousacrerons-nous seulement un très court chapitre à l'indication de quelques conseils sur les affections les plus communément rencontrées dans l'espèce aviaire.

BLESSURES ET FRACTURES Quand les blessures n'intéressent pas d'organes importants, elles guérissent avec la plus remarquable facilité : il suffit de se rappeler combien est rapide la cicatrisation des plaies de castration des coqs, faites sans la moindre précaution d'asepsie et combien est aisée la greffe de l'ergot sur la crête de ces mêmes sujets ! Donc, de simples attouchements avec de l'eau bouillie ou de l'eau boriquée complétés par

Digitized by Google

la projection de vulgaire poudre de charbon de bois suffiront pour éviter les rares complications de suppuration.

Dans le cas de fracture d'une patte, mettre les abouts osseux en contact et les maintenir ainsi par de petites attelles en carton ou en bois autour desquelles on enroule du fil ou de la laine, modérément serrés, pour éviter la gangrène de l'extrémité.

INDIGESTION L'indigestion par surcharge du jabot, la plus fréquente, est caractérisée par le tassement, dans l'organe, de substances alimentaires qui sont dans l'impossibilité de continuer leur route ; le jabot est dur, gonflé et, à la longue, il peut se déchirer.

Effectuer du massage sur la région après avoir fait avaler à l'oiseau un peu d'huile d'olive et renouveler cette opération toutes les heures. Si l'on n'arrive à aucun résultat, on est obligé d'ouvrir les parois du jabot, afin d'en extraire le contenu.

MALADIES DE LA PEAU a) *Parasites des plumes.* — Se débarrasser de ces hôtes malfaisants, qui tourmentent continuellement les coqs, en insufflant dans les plumes le mélange suivant :

Poudre de pyrètre	1 partie.
Poudre de staphysaigre.	1 —
Soufre en fleur	3 —

Détruire les parasites et les larves retenus dans les fentes des locaux par des fumigations de soufre et des pulvérisations de sublimé à 2 ou 3 p. 1000.

b) *Gales.* — La plus commune est la gale des pattes qui détermine la production de croûtes adhérentes et quelquefois très épaisses à la surface du tégument.

Ramollir ces croûtes par des applications d'huile ou de vaseline

Digitized by Google

pendant deux jours ; les faire tomber ensuite sans faire saigner et donner des bains quotidiens de pentasulfure de potassium à 15 p. 1000 ; faire ensuite des applications de pommade d'Helmerich.

MALADIES INFECTIEUSES ET CONTAGIEUSES

Les principales sont : la *diphtérie*, le *choléra*, la *peste* et la *tuberculose*.

Elles se développent, généralement, à la suite de l'introduction de nouveaux sujets porteurs de germes ou bien à l'issue des concours où la contagion est des plus facile.

La *diphtérie* est la plus communément observée et s'accuse essentiellement par la présence de fausses membranes dans le bec, la gorge, le tube digestif et les voies aériennes. L'inflammation du bec gagne les narines, d'où s'écoule un jetage plus ou moins abondant, et les yeux, qui sont parfois entièrement obstrués par des fausses membranes.

Le *choléra* est une septicémie faisant mourir les oiseaux presque subitement, sans apparence de maladie, et reconnue, à l'autopsie, par des altérations du cœur, du foie et de l'intestin.

La *peste* est au moins aussi épidémique et aussi foudroyante que le choléra. C'est encore à l'autopsie que l'on peut la diagnostiquer par les lésions de péritonite fibrineuse qu'elle produit et par l'odeur nauséabonde que répandent les cadavres.

La *tuberculose*, enfin, contrairement aux deux maladies précédentes, prolonge les oiseaux pendant un certain temps : le foie, la rate, l'intestin, sont les organes le plus souvent touchés.

Quelle conduite doit-on tenir dans le cas d'une maladie épidémique ? Isoler d'urgence les coqs restés sains et les distribuer par petits lots dans des locaux au préalable désinfectés et aussi éloignés que possible des endroits contaminés.

Ces derniers seront, toutes les semaines, nettoyés à l'eau crésylée bouillante et à la brosse, leurs murs badigeonnés à la chaux et, sur

Digitized by Google

la terre, on répandra du sulfate de fer finement pulvérisé à la façon dont on sème le blé.

Quant aux malades, ils pourront être traités, s'il s'agit de diphtérie, par l'ablation des membranes, sans produire d'hémorragie, et par le badigeonnage des petites plaies résultant de cette extirpation, avec une solution de teinture d'iode au 1/3. On leur donnera, comme boisson, de l'eau bouillie additionnée de deux grammes d'acide sulfurique par litre.

Les cadavres des coqs morts de choléra ou de peste devront être brûlés ou enfouis profondément.

Quant aux tuberculeux, il vaut mieux les sacrifier et les enterrer.

Maurice CHARMOY,
Chef des travaux de clinique
à l'École vétérinaire d'Alfort.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC[r]

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

Return to desk from which borrowed.
This book is DUE on the last date stamped below.

JUL 07 1994

SEP 22 '93

ED BY

NOV 5 1980

CIRCULATION DEPT.

MAR 4 1987

Digitized by Google

YC 27550

GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY

B000885200

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

Return to desk from which borrowed.
This book is DUE on the last date stamped below.

Jun26'51LU
MAY 14 1953 LU
3 May'54HK
6Apr'55MM
APR 7 1955 LU
OCT 21 1955 LU

30Mar'55
MAR 2 1955 LU
RECEIVED BY
NOV 5 1980
CIRCULATION DEPT.
MAR 4 1987
AUTO DISC DEC 22 '86
JAN 22 1989

JUL 07 1994
AUTO DISC CIRC SEP 22'93

LD 21-95m-11,'50(2877s16)476

Digitized by Google

YC 27550

GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY

B000885200

Digitized by Google

Digitized by Google